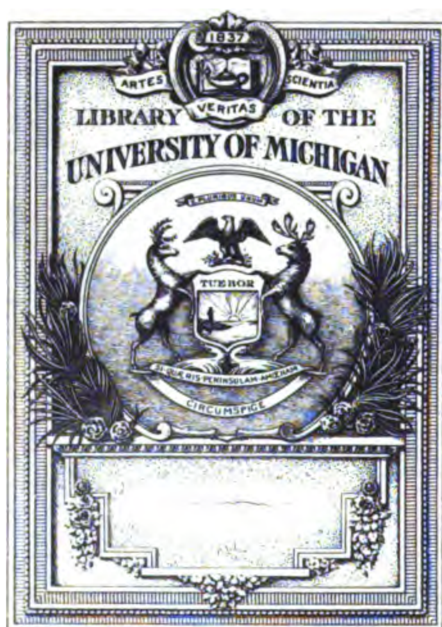



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

ANTHOLOGIE
DE L'AMOUR

EXTRAITE DES POËTES FRANÇAIS

DEPUIS LE XVe SIÈCLE JUSQU'AU XIXe

AVEC DES NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

P. M. QUITARD

Auteur des Proverbes sur les femmes

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6,

ANTHOLOGIE

DE L'AMOUR

ANTHOLOGIE

DE L'AMOUR

EXTRAITE DES POÈTES FRANÇAIS

DEPUIS LE XVe SIÈCLE JUSQU'AU XIXe

AVEC DES NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

P. M. QUITARD

Auteur des PROVERBES SUR LES FEMMES, etc.





PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

—

1878

ANTHOLOGIE DE L'AMOUR

CHARLES D'ORLÉANS

Né à Paris en 1391, de Louis d'Orléans et de Valentine de Milan, mort à Amboise en 1465. La vie de ce prince, qui eut Louis XII pour fils et François Ier pour neveu, appartient à l'histoire comme à la littérature. Sa jeunesse fut employée à venger son père, assassiné rue Barbette, en 1407, par Jean sans Peur, duc de Bourgogne. Il se ligua contre le meurtrier avec Bernard d'Armagnac, dont il devint le gendre en 1411, après avoir perdu sa femme Isabelle, fille aînée de Charles VI. Ils marchèrent contre Paris, se rendirent maîtres de cette ville en 1413, et forcèrent la régente, Isabeau de Bavière, à soumettre son autorité aux exigences de leur faction. Vers la fin de l'année suivante, les calamités de la guerre étrangère vinrent se joindre aux horreurs de la guerre civile. Les Anglais, sous la conduite de leur roi Henri V, firent une irruption en France et remportèrent une victoire complète à la funeste journée d'Azincourt, 1415. Charles d'Orléans, criblé de blessures et laissé pour mort sur le champ de bataille, tomba au pouvoir de l'ennemi, qui l'envoya en Angleterre et l'y retint prisonnier pendant un quart de siècle, refusant toute rançon de sa part. Ce ne fut qu'en 1440 qu'il obtint sa délivrance, moyennant cent vingt mille écus d'or, et par l'entremise du duc de Bourgogne, Jean le Bon, avec qui il s'était secrètement

réconcilié. Celui-ci alla au-devant de lui à Gravelines, le reçut très-cordialement, et, pour cimenter la réconciliation, lui donna la main de sa nièce, Marie de Clèves. Charles d'Orléans, après quelques jours de fêtes, partit avec sa troisième épouse pour son château de Blois, où ses goûts littéraires, qui avaient adouci sa captivité pendant vingt-cinq ans, charmèrent sa position nouvelle durant un égal espace de temps. On ne saurait expliquer par quelle fatalité ses poésies ne furent publiées ni sous Louis XII ni sous François I[er]. Ce fut l'abbé Salier qui le premier les fit connaître par un mémoire inséré dans le volume XIII de l'Académie des inscriptions, vers le milieu du dernier siècle. Elles ont été imprimées à Grenoble en 1802. MM. Champollion-Figeac et J. Marie Guichard en ont donné chacun une édition complète en 1842. Celle du dernier contient, en outre, des vers des plus grands personnages du quinzième siècle en relation avec le duc d'Orléans. Ce poëte, infiniment supérieur à tous ceux de son époque par l'exquise politesse du langage et par les beautés d'un style dont la rouille de l'âge n'a point effacé la vénusté, a peint l'amour, en lui prêtant des grâces chevaleresques, avec une délicatesse de pensée et de sentiment que les pièces suivantes feront mieux apprécier que tout ce que nous pourrions en dire.

BALADE

Comment se peut un povre cœur deffendre,
Quand deux beaux yeulx le viennent assaillir?
Le cœur est seul, désarmé, nu et tendre,
Et les yeulx sont bien armez de plaisir;
Contre tous deux ne pourroit pié tenir,
Amour aussi est de leur alliance,
Nul ne tiendroit contre telle puissance [1].

1. L'abbé Cotin, auteur du fameux sonnet ridiculisé par Molière dans les *Femmes savantes*, acte III, scène II, aurait-il connu cette ballade? On jurerait qu'il a puisé dans la stance par laquelle elle débute l'idée de ce joli madrigal, la seule pièce de vers qu'on cite encore de lui :

Philis s'est rendue à ma foi.
Qu'eût-elle fait pour sa défense?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour et moi;
Et l'Amour fut d'intelligence.

Il lui convient ou mourir ou se rendre,
Trop grand honte lui seroit de fuir.
Plus baudement [1] les oseroit attendre
S'il eut pavais [2] dont il se peust couvrir;
Mais point n'en a : si lui vault mieux souffrir,
Et se mettre tout en leur gouvernance.
Nul ne tiendroit contre telle puissance.

Qu'il soit ainsi, bien me le fist apprendre
Ma maistresse, mon souverain désir;
Quand il lui pleût ja pieça [3], entreprendre
De me vouloir de ses doulx yeulx férir.
Oncques depuis mon cœur ne peut guérir,
Car lors fust-il desconfit à oultrance.
Nul ne tiendroit contre telle puissance.

BALADE

Fresche beaulté, tres riche de jeunesse,
Riant regard trait amoureusement,
Plaisant parler gouverné par sagesse,
Port feminin en corps bien fait et gent,
Haultain maintien demené doulcement,
Accueil humble plain de manière lie,
Sans nul dangier bonne chière faisant,
Et de chascun prix et los emportant;
De ces grans biens est ma dame garnie.

Tant bien lui siet à la noble princesse
Chanter, dancer et tout esbatement,
Qu'on la nomme de ce faire maistresse.
Elle fait tout si gracieusement,

1. Joyeusement.
2. Pavois, bouclier.
3. Depuis longtemps.

Que nul n'y scet trouver amendement.
L'escolle peut tenir de courtoisie,
En la voyant aprent qui est saichant,
Et en ses faiz qui va garde prenant.
De ces grans biens est ma dame garnie.

Bonté, Honneur avecques Gentillesse
Tiennent son cœur en leur gouvernement,
Et Loyaulté nuit et jour ne la laisse.
Nature mit tout son entendement
A la fourmer et faire proprement :
De point en point, c'est la mieux accomplie
Qui aujourd'hui soit au monde vivant.
Je ne dy riens que tous ne vont disant :
De ces grans biens est ma dame garnie.

Elle semble mieulx que femme déesse,
Si croy que Dieu l'envoya seulement
En ce monde pour monstrer la largesse
De ces haults dons qu'il a entierement
En elle mis abandonnéement.
Elle n'a per, plus ne scay que je dye,
Pour fol me tiens de l'aler devisant,
Car moy ne nul n'est à ce souffisant.
De ces grans biens est ma dame garnie.

S'il est aucun qui soit prins de tristesse
Voise (aille) veoir son doulx maintenement,
Je me fais fort que le mal qui le blesse
Le laissera pour lors soudainement
Et en oubly sera mis plainement :
C'est Paradis que de sa compaignie,
A tous complaist, à nul n'est ennuyant :
Qui plus la voit plus en est désirant.
De ces grans biens est ma dame garnie.

L'ENVOI.

Toutes dames qui oyez cy comment
Prise celle que j'ayme loyaument,
Ne m'en saichiez maugré, je vous en prie :
Je ne parle pas en vous desprisant,
Mais comme sien je dy en m'acquittant :
De ces grans biens est ma dame garnie.

BALADE

Puisqu'ainsi est que loingtain de vous suis,
Ma maistresse, dont Dieu sait s'il m'ennuye,
Si chièrement vous requier que je puis
Qu'il vous plaise de votre courtoisie,
Quand vous serez seule, sans compaignie,
Me souhaidier un baiser amoureux,
Venant du cueur et de pensée lie,
Pour alegier mes griefz maulx douloureux.

Quand en mon lit doy reposer de nuis,
Pensier m'assault et Desir me guerrye;
Et en pensant maintesfois m'est advis
Que je vous tiens entre mes bras m'amye;
Lors accolle mon oreiller et crie :
Mercy Amours, faites moi si heureux
Qu'avenir puist mon pensier en ma vie
Pour alegier mes griefz maulx douloureux.

Espoir m'a dit et par sa foy promis
Qu'il m'aidera, et que ne m'en soucie;
Mais tant y met qu'un an me semble dix,
Et non pourtant, soit ou sens ou folie,
Je m'y attens, et en lui je m'afie
Qu'il fera tant que Dangier le crueux

N'aura briefment plus sur moy seigneurie
Pour alegier mes griefz maulx doloureux.

ENVOI.

A Loyaulté de plus en plus m'alye,
Et à Amours humblement je supplie
Que de mon fait veuillent estre piteux
En me donnant de mes vouloirs partie
Pour alegier mes griefz maulx doloureux.

BALADE

Loué soit celui qui trouva
Premier la manière d'escrire!
En ce, grand confort ordonna
Pour amans qui sont en martire;
Car quand ne peuvent aller dire
A leurs dames leur grief tourment,
Ce leur est moult d'alégement,
Quand par escript peuvent mander
Les maulx qu'ils portent humblement,
Pour bien et loyaument amer.

Quand un amoureux escrira
Son deuil, qui trop le tient de rire
Au plus test qu'envoyé l'aura
A celle qui est son seul mire [1];
S'il lui plaist à la lettre lire,
Elle peut veoir clérement
Son doloreux gouvernement,
Et lors pitié lui sait monstrer
Qu'il dessert [2] bon guerdonnement
Pour bien et loyaument amer.

1. Médecin. — 2. Mérite.

Par mon cœur je congnois piecа
Ce mestier, car quand il souspire,
Jamais rapaisié ne sera,
Tant qu'il ait envoyé de tire [1]
Vers la belle que tant désire;
Et puis s'il peut aucunement
Oïr nouvelles seulement
De sa doulce beaulté sans per,
Il oublie l'ennuy qu'il sent
Pour bien et loyaument amer.

ENVOI.

Ma Dame, Dieu doint [2] que briefment
Vous puisse de bouche conter
Ce que j'ai souffert longuement
Pour bien et loyaument amer.

CHANSON

Dieu! qu'il la fait bon regarder
La gracieuse, bonne et belle!
Pour les grans biens qui sont en elle,
Chascun est prest de la louer.
Qui se pourroit d'elle lasser?
Tousjours sa beaulté renouvelle,
Dieu! qu'il fait bon la regarder
La gracieuse, bonne et belle!

Par deça, ne dela la mer
Ne scay dame ne damoiselle

1. Tout de suite.
2. Donne, accorde.

Qui soit, en tous biens parfaiz, telle.
C'est un songe que d'y penser.
Dieu! qu'il fait bon la regarder
La gracieuse, bonne et belle!

CHANSON

Je ne prise point tels baisiers
Qui sont donnez par contenance,
Ou par manière d'accointance :
Trop de gens en sont parçonniers [1].

On en peut avoir par milliers,
A bon marchié grant abondance.
Je ne prise point tels baisiers
Qui sont donnez par contenance.

Mais savez-vous lesquels sont chiers?
Les privez, venant par plaisance;
Tous aultres ne sont, sans doubtance,
Que pour festier estrangiers.
Je ne prise point tels baisiers
Qui sont donnez par contenance,
Ou par manière d'accointance :
Trop de gens en sont parçonniers.

RONDEL

Le voulez-vous
Que vostre soye?
Rendu m'ottroye
Pris ou rescous [2].

1. Participants.
2. Délivré.

Un mot pour tous,
Bas, qu'on ne l'oye :
Le voulez vous
Que vostre soye ?

Maugré jaloux,
Foy vous rendroye.
Or ça ma joye,
Accordons nous :
Le voulez vous ?

Nous avons parcouru les œuvres d'Alain Chartier, de Villon, de Martial d'Auvergne et de quelques autres poëtes du quinzième siècle, dans l'espoir d'y découvrir de petites pièces de vers dignes de figurer dans notre recueil avec celles du duc d'Orléans. Nous n'avons trouvé que la ballade suivante, qui a été attribuée à Villon, mais qui n'est pas de lui.

L'AVANTAGE DU RICHE AMOUREUX

Plaisant assez, et des biens de fortune
Un peu garny, me trouvai amoureux,
Voire si bien, que tant aymay fortune
Que nuit et jour j'en estois langoureux.
Mais tant y a que je fus si heureux
Que, moyennant vingt écus à la rose,
Je fis cela que chascun bien suppose.
Alors je dis, connoissant ce passage :
Au fait d'amours babil est peu de chose,
Riche amoureux a toujours l'avantage.

Or est ainsi que, durant ma pécune,
Je fus traité comme amy précieux;
Mais tost après, sans dire chose aucune,
Cette vilaine alla jeter les yeux
Sur un vieillard riche, mais chassieux,
Laid et hideux trop plus qu'on ne propose.

Ce néanmoins, il en jouit sa pose,
Dont moy confus, voyant un tel ouvrage,
Dessus ce texte allay bouter en glose :
Riche amoureux a toujours l'avantage.

Or elle a tort : car noyse ne rancune
N'eut onc de moi : tant luy fus gracieux
Que, s'elle eust dit : Donne moy de la lune,
J'eusse entrepris de monter jusqu'aux cieux !
Et, nonobstant, son corps tant vicieux
Au service de ce vieillard expose.
Dont, ce voyant, un rondeau je compose,
Que luí transmets; mais, en peu de langage,
Me répond franc : Povreté te dépose;
Riche amoureux a toujours l'avantage.

Prince tout bel, trop mieux parlant qu'Orose,
Si vous n'avez toujours bourse déclose,
Vous abusez; car Meung, docteur très-sage,
Vous a décrit que, pour cueillir la rose,
Riche amoureux a toujours l'avantage.

(*Anonyme.*

VERS ATTRIBUÉS A FRANÇOIS Ier

Ores que l'ay sous ma loy,
Plus je règne aymant que roy.
C'est fortune qui guerdonne
De sceptre, empire et couronne;
Mais le cœur d'elle est le trône
Où veult s'asseoir mon amour.
Adieu, visages de cour :
Pour cœurs faux sont les faux biens,
En elle sont tous les miens,
Ores que l'ay sous ma loy,
Plus je règne aymant que roy.

CLÉMENT MAROT

Ce poëte, fils de Jean Marot, poëte lui-même, naquit à Cahors en 1495. Il succéda à son père en qualité de valet de chambre de François Ier, fut blessé et fait prisonnier aux côtés de ce roi à la bataille de Pavie. De retour à Paris, il subit une détention de quelques mois au Châtelet, comme suspect de protestantisme. Bientôt après, menacé d'une nouvelle persécution, il se retira successivement dans le Béarn, à la cour de Ferrare et à Venise. Il revint ensuite en France, et au bout de quelques années il se vit définitivement proscrit à cause de sa traduction en vers des psaumes chantés par les religionnaires. Il se réfugia alors à Genève, et enfin à Turin, où il mourut dans l'indigence en 1544. Qui n'a entendu parler de ses poésies, les seules du commencement du seizième siècle qu'on n'ait jamais cessé de lire ou de citer? Elles consistent en épîtres, ballades, rondeaux et épigrammes qui charment, dans leur vieux langage, par la naïveté, la finesse et la grâce d'un style vif et concis, que La Fontaine, Hamilton, J. B. Rousseau, Voltaire, etc., ont imité comme tout à fait convenable aux compositions du même genre

ÉLÉGIE

Le plus grand bien qui soit en amitié,
Après le don d'amoureuse pitié,
Est s'entre-écrire, ou se dire de bouche
Soit bien, soit deuil, tout ce qui au cœur touche.
Car, si c'est deuil, on s'entre-reconforte;
Et, si c'est bien, chacun sa part emporte.
Pourtant je veux, ma mie et mon désir,
Que vous ayez votre part d'un plaisir
Qui, en dormant, l'autre nuit me survint.
Advis me fut que vers moi tout seul vint
Le dieu d'amours aussi clair qu'une étoile,
Le corps tout nu, sans drap, linge ni toile :

Et si avait, afin que l'entendez,
Son arc alors et ses yeux débandés,
Et en sa main celui trait bienheureux,
Lequel nous fait l'un de l'autre amoureux.

En ordre tel s'approche et va me dire :
« Loyal amant, ce que ton cœur désire
« Est assuré : celle qui est tant tienne,
« Ne t'a rien dit, pour vrai, qu'elle ne tienne
« Et, qui plus est, tu es en tel crédit,
« Qu'elle a foi ferme en ce que lui as dit. »

Ainsi Amour parlait, et en partant
M'assura fort. Adonc en ébranlant
Ses ailes d'or en l'air s'en est volé;
Et au réveil je fus tant consolé
Qu'il me sembla que du plus haut des cieux
Dieu m'envoya ce propos gracieux.

Lors pris la plume, et par écrit fut mis
Ce songe mien que je vous ai transmis,
Vous suppliant, pour me mettre en grand heur,
Ne faire point le dieu d'amours menteur!
Mais, tout ainsi qu'il m'en donne assurance,
En votre dire ayez persévérance :
Croyant aussi que les propos et termes
Que vous ai dit, sont assurés et fermes.
En ce faisant pourrai bien soutenir
Que songe peut sans mensonge advenir.
Et si dirai la couche bienheureuse
Où je songeai chose tant amoureuse.

O combien donc heureuse elle sera
Quand ce gent corps dedans reposera!

QU'IL FAUT TOUJOURS CRAINDRE ET ESPÉRER EN AMOURS.

J'aperçois bien qu'amour est de nature étrange,
Difficile à connoître et facile à sentir :
Il se voit approcher quand de lui on s'étrange,
Et quand on s'en approche il me fait repentir
Le suivre, malgré moi, me fallut consentir,
Mais sous bonne espérance il me fut rigoureux,
Et lorsque je pensois être le moins heureux,
Entre plusieurs ennuis je me vis prospérer.
Ayez donc souvenance, ô tristes amoureux,
Qu'il faut craindre toujours et toujours espérer!

DE CUPIDO ET DE SA DAME.

Amour trouva celle qui m'est amère.
Et j'y étois, j'en sais bien mieux le conte.
Bonjour, dit-il, bonjour, Vénus, ma mère.
Puis tout à coup il voit qu'il se mécompte,
Dont la rougeur au visage lui monte;
D'avoir failli honteux Dieu sait combien!
Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte :
Plus clairvoyants que vous s'y trompent bien.

DE OUY ET NENNY.

Un doux nenny, avec un doux sourire
Est tant honnête! il vous le faut apprendre.
Quand est d'ouy, si veniez à le dire,
D'avoir trop dit je voudrais vous reprendre :
Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruit dont le désir me poinct;
Mais je voudrois qu'en me le laissant prendre
Vous me disiez : Non, vous ne l'aurez point.

DE L'AMOUR CHASTE. — A SA DAME [1].

1527.

Amoureux suis, et Vénus estonnée
De mon amour, là où son feu défaut :
Car ma dame est à l'honneur tant donnée,
Tant est bien chaste et conditionnée,
Et tant chercha le bien qui point ne faut
Que de l'aymer autrement qu'il ne faut
Seroit un cas par trop dur et amer :
Mais quand je sens son cœur si chaste et haut,
Je l'aime tant que je ne l'ose aymer.

COUPPEL (JEAN)

Nous ne consacrerons pas d'article biographique à cet auteur, qui vivait du temps de Marot, et qui ne nous est connu que par un rondeau cité dans *le Puy du Souverain Amour*, ouvrage imprimé à Rouen, chez Jean Petit, en 1543. Nous nous bornerons à mettre sous les yeux du lecteur ce rondeau fort joli.

LE POUVOIR DE L'AMOUR

RONDEAU.

Amour peult tout et nul sans luy ne peult.
Amour sans crainte accomplist ce qu'il veult,
Quand ses secretz à l'amant veult apprendre :
Car il lui faict pour sa dame entreprendre
Plus qu'il ne peult, et au cœur ne s'en deult.

1. On croit que cette dame était Marguerite de Navarre.

Sy, pour aller veoir sa dame, se meut,
Il ne lui chault s'il tonne, gresle ou pleut,
Disant : Amour me peult de mal deffendre;
Amour peult tout!

Sy paovreté ou mal l'amant acqueult,
Veu que des biens ou fruicts d'amour ne queult,
Espoir luy dict : Ne laisses d'y prétendre;
Amour, qui peult sur tous sa grâce estendre,
Te subviendra, veu qu'a aymer t'esmeult.
Amour peult tout!

RONSARD (PIERRE DE)

Né en 1524, au château de la Poissonnière, près de Vendôme, d'une famille noble originaire de Hongrie, mort en 1585, dans son prieuré de Saint-Cosme, près de Tours. Dès sa dixième année, il fut page du duc d'Orléans, fils de François Ier, et passa en la même qualité dans la maison du prince écossais qui régna sous le nom de Jacques V. Il voyagea ensuite dans plusieurs pays à la suite de divers ambassadeurs. Pendant qu'il était à Turin, où il avait accompagné Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, vice-roi de Piémont, il se sentit atteint d'une irrémédiable surdité, à l'âge de dix-huit ans. Renonçant dès lors au service des grands, il se livra à l'étude avec une passion qui le porta à s'enfermer pendant cinq années au collège de Coquerel, à Paris, sous la direction du savant Jean Daurat. Il y apprit le grec et y traduisit en vers français le *Plutus* d'Aristophane, qu'il fit jouer par ses condisciples. C'est par cette traduction, aujourd'hui perdue, qu'il inaugura cette prodigieuse renommée qui le rendit l'idole de son temps. La plupart des souverains de l'Europe lui envoyèrent de riches présents en témoignage de l'admiration qu'il leur inspirait : la reine Élisabeth d'Angleterre lui donna un diamant de grand prix; François Ier, Henri II, Marie Stuart et Charles IX le comblèrent de bien-

faits. Les poëtes étrangers l'honoraient de leurs hommages : le Tasse, venu à Paris, s'estima heureux de lui être présenté et d'obtenir son approbation pour deux chants de la *Jérusalem* dont il lui fit lecture. Spéroni composa un poëme italien à sa louange. Mais rien n'égala l'opinion enthousiaste que professaient en faveur de son mérite ses compatriotes les plus distingués par leurs talents. Les membres de la pléiade littéraire qu'il présidait, J. Daurat, J. du Bellay, Jodelle, Remy-Belleau, Baïf et Ponthus de Thiard le respectaient et le glorifiaient comme un génie divin sous forme humaine. Montaigne et Régnier lui-même le proclamaient le premier des poëtes français. L'historien de Thou voyait une compensation du désastre de Pavie dans sa naissance, qu'il croyait arrivée le jour même de ce désastre. Quand sa mort fut connue à Paris, elle y produisit l'effet d'une calamité publique. On y célébra pour lui un service auquel la cour et le parlement assistèrent, et son oraison funèbre fut prononcée par le cardinal du Perron. Ces honneurs posthumes et l'espèce de culte dont il avait été l'objet pendant sa vie ne permettent pas de supposer qu'il fut un homme ordinaire. Il ne l'était point certainement. L'idée qu'il eut de substituer la méthode classique à la méthode gauloise ne saurait être jugée déraisonnable, puisque les grands écrivains du siècle de Louis XIV l'adoptèrent jusqu'à un certain point. Quant à son projet de rénover la langue, il n'échoua que parce qu'il dépassa le but et fut mal exécuté; mais le reproche que lui fait Boileau de *parler grec et latin en français* lui est bien moins applicable qu'à ses mauvais imitateurs. Son style n'est pas si néologique, si hérissé de termes hybrides que le leur. S'il a de la dureté et manque d'harmonie, des qualités précieuses rachètent ce double défaut, dont la cause était peut-être dans la surdité, qui ne lui avait pas laissé le jugement de l'oreille. Ronsard fut vraiment poëte. Il eut une imagination féconde, de la verve, des pensées élevées et des sentiments délicats qu'il sut exprimer quelquefois d'une manière très-heureuse.

SONNET

Vous triomphez de moi, et, pour ce, je vous donne
Ce lierre qui roule et se glisse à l'entour
Des arbres et des murs, lesquels, tour dessus tour,
Plis dessus plis, il serre, embrasse et environne.

A vous de ce lierre appartient la couronne :
Je voudrois, comme il fait, et de nuit et de jour,
Me plier contre vous et, languissant d'amour,
D'un nœud ferme enlacer votre belle colonne.

Ne viendra point le temps que dessous les rameaux,
Au matin où l'aurore éveille toutes choses,
En un ciel bien tranquille, au caquet des oiseaux,

Je vous puisse baiser à lèvres demi-closes,
Et vous conter mon mal, et de mes bras jumeaux
Embrasser à souhait votre ivoire et vos roses?

ODE

Cependant que ce beau mois dure,
Mignonne, allons sur la verdure;
Ne laissons perdre en vain le temps.
L'âge glissant qui ne s'arrête,
Mêlant le poil de notre tête,
S'enfuit ainsi que le printemps.

Donc cependant que notre vie
Et le temps d'amour nous convie,
Aimons, moissonnons nos désirs,
Passons l'amour de veine en veine;
Incontinent la mort prochaine
Viendra dérober nos plaisirs.

ODE

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui, ce matin, avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu, cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las, las, ses beautés laissé choir!
O vraiment marâtre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

ODE

La belle Vénus, un jour,
M'amena son fils l'Amour,
Et l'amenant me vint dire :
« Écoute, mon cher Ronsard,
« Enseigne à mon enfant l'art
« De bien jouer de la lyre. »

Incontinent je le pris,
Et soigneux je lui appris
Comme Mercure eut la peine
De premier la façonner,
Et de premier en sonner
Dessus le mont de Cyllène;

Comme Minerve inventa
Le hautbois, qu'elle jeta
Dedans l'eau, toute marrie;
Comme Pan le chalumeau,
Qu'il pertuisa du roseau
Formé du corps de s'amie.

Ainsi, pauvre que j'étois,
Tout mon art je recordois
A cet enfant pour l'apprendre;
Mais lui, comme un faux garçon,
Se moquoit de ma chanson
Et ne la vouloit entendre.

« Pauvre sot, ce me dit-il,
« Tu te penses bien subtil :
« Mais tu as la tête folle
« D'oser t'égaler à moi,
« Qui, jeune, en sais plus que toi
« Ni que ceux de ton école. »

Et alors il me sourit,
Et en me flattant m'apprit
Tous les œuvres de sa mère,
Et comme pour trop aimer
Il avoit fait transformer
En cent figures son père.

Il me dit tous ses attraits,
Tous ses jeux, et de quels traits
Il blesse les fantaisies
Et des hommes et des dieux,
Tous ses tourments gracieux
Et toutes ses jalousies.

Et me le disant, alors
J'oubliai tous les accords
De ma lyre dédaignée,
Pour retenir en leur lieu
L'autre chanson que ce dieu
M'avoit par cœur enseignée.

ODE

A SA MAITRESSE.

Ma petite Colombelle,
Ma petite toute belle,
Mon petit œil, baisez-moi;
D'une bouche toute pleine
D'amours, chassez-moi la peine
De mon amoureux émoi.

Quand je vous dirai : Mignonne,
Approchez-vous, qu'on me donne
Neuf baisers tout à la fois :
Donnez-m'en seulement trois,

Tels que Diane guerrière
Les donne à Phœbus son frère,
Et l'Aurore à son vieillard.
Puis, reculez votre bouche,
Et bien loin, toute farouche,
Fuyez d'un pied frétillard.

Comme un taureau par la prée
Court après son amourée,
Ainsi tout plein de courroux
Je courrai fol après vous,

Et prise d'une main forte
Vous tiendrai de telle sorte
Qu'un aigle un pigeon tremblant.
Lors faisant de la modeste,
De me redonner le reste
Des baisers ferez semblant.

Mais en vain serez pendante
Toute à mon col, attendante

(Tenant un peu l'œil baissé)
Pardon de mon cœur blessé :

Car en lieu de six, adonque
J'en demanderai plus qu'onque
Tout le ciel d'étoiles n'eut,
Plus que d'arène poussée
Aux bords, quand l'eau courroucée
Contre les rives s'émeut.

L'AMOUR PRISONNIER DES MUSES

ODE

Les Muses lièrent un jour
De chaînes de roses l'Amour,
Et, pour le garder, le donnèrent
Aux Grâces et à la Beauté,
Qui, voyant sa déloyauté,
Sur Parnasse l'emprisonnèrent.

Sitôt que Vénus l'entendit,
Son beau ceston elle vendit
A Vulcain pour la délivrance
De son enfant, et tout soudain,
Ayant l'argent dedans la main,
Fit aux Muses la révérence.

« Muses, déesses des chansons,
« Quand il faudroit quatre rançons
« Pour mon enfant, je les apporte ;
« Délivrez mon fils prisonnier ! »
Mais les Muses l'ont fait lier
D'une chaîne encore plus forte.

Courage doncques, amoureux,
Vous ne serez plus langoureux ;

Amour est au bout de ses ruses.
Plus n'oseroit ce faux garçon
Vous refuser quelque chanson,
Puisqu'il est prisonnier des muses.

DU BELLAY (JOACHIM)

Né à Liré, près d'Angers, en 1524, mort à Paris en 1560. Ce poëte, que ses contemporains surnommèrent l'*Ovide français*, se distingua par des compositions d'un genre nouveau où l'on remarqua généralement des sentiments vrais exprimés dans un style naturel, élégant et plein d'images. Il devait ces qualités, presque ignorées de nos vieux auteurs, à l'étude des Grecs et des Latins, qu'il proposa plus tard comme les meilleurs modèles d'imitation, dans sa *Défense et illustration de la langue françoise*. C'est de cet ouvrage remarquable, publié en 1549, que date la réforme littéraire dont Ronsard fut l'artisan et le héros. Les œuvres poétiques de du Bellay comprennent *Olive* (anagramme de Viole, nom de sa maîtresse), les *Regrets*, espèces de *Tristes* que le souvenir de sa patrie lui inspira pendant trois ans qu'il passa à Rome avec le cardinal du Bellay, son parent; les *Antiquités de Rome*, les *Jeux rustiques*, quelques odes, quelques épîtres, et la *Satire du poëte courtisan*, premier et remarquable essai de la grande satire cultivée par Régnier et Boileau. La plupart des poëmes de du Bellay sont en sonnets : il aimait beaucoup ce genre de composition, dont il se vantait d'avoir été l'introducteur en France après l'avoir emprunté aux Italiens, qui l'avaient reçu des poëtes provençaux.

VILLANELLE

En ce mois délicieux
Qu'amour toute chose incite,
Un chacun à qui mieux mieux
La douceur du temps imite;

Mais une rigueur despite
Me fait pleurer mon malheur,
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ai cette douleur.

Dedans votre œil gracieux
Toute douceur est escrite;
Mais la douceur de vos yeux
En amertume est confite,
Souvent la couleuvre habite
Dessous une belle fleur.
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ai cette douleur.

Or, puisque je deviens vieux,
Et que rien ne me proufite,
Désespéré d'avoir mieux,
Je m'en irai rendre hermite;
Je m'en irai rendre hermite
Pour mieux pleurer mon malheur,
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ai cette douleur.

Mais si la faveur des dieux
Au bois vous avoit conduite
Où, despéré d'avoir mieux,
Je m'en irai rendre hermite,
Peut-être que ma poursuite
Vous feroit changer couleur.
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ai cette douleur.

SONNET

Voyez, amants, comment ce petit dieu
Traite nos cœurs : sur la fleur de mon âge.

Amour tout seul régnoit en mon courage,
Et n'y avoit la raison point de lieu.

Puis quand cet âge, augmentant peu à peu,
Vint sur ce point où l'homme est le plus sage,
D'autant qu'en moi croissoit sens et usage,
D'autant aussi décroissoit ce doux feu.

Ores mes ans tendant sur la vieillesse
(Voyez comment la raison nous délaisse),
Plus que jamais je sens ce feu d'amour.

L'ombre au matin nous voyons ainsi croistre
Sur le midi plus petite apparoistre,
Pour s'augmenter devers la fin du jour.

A VÉNUS

Ayant, après long désir
Pris de ma douce ennemie
Quelques arrhes de plaisir
Que sa rigueur me dénie,

Je t'offre ces beaux œillets,
Vénus, je t'offre ces roses,
Dont les boutons vermeillets
Imitent les lèvres closes

Que j'ai baisé par trois fois,
Marchant tout beau dessous l'ombre
De ce buisson que tu vois,
Et n'ai pu passer ce nombre.

Pour ce que la mère étoit
Auprès de là, ce me semble,
Laquelle nous aguettoit :
De peur encore j'en tremble.

Or, je te donne ces fleurs;
Mais si tu fais ma rebelle
Autant piteuse à mes pleurs
Comme à mes yeux elle est belle,

Un myrte je dédierai
Dessus les rives de Loire,
Et sur l'écorce écrirai
Ces quatre vers à ta gloire :

« Thénot, sur ce bord ici,
« A Vénus sacre et ordonne
« Le myrte, et lui donne aussi
« Ses troupeaux et sa personne. »

BAISER

Quand ton col de couleur de rose
Se donne à mon embrassement,
Et ton œil languit doucement
D'une paupière à demi close,

Mon âme se fond du désir
Dont elle est tout ardemment pleine,
Et ne peut souffrir à grand peine
La force d'un si grand plaisir.

Puis quand s'approche de la tienne
Ma lèvre, et que si près je suis
Que la fleur recueillir je puis
De ton haleine ambrosienne;

Quand le soupir de ces odeurs,
Où nos deux langues qui se jouent
Mollement folâtrent et nouent,
Évente mes douces ardeurs,

Il me semble être assis à table
Avec les dieux, tant suis heureux,
Et boire à longs traits savoureux
Leur doux breuvage délectable.

Si le bien qui au plus grand bien
Est plus prochain prendre me laisse,
Pourquoi ne permets-tu, maîtresse,
Qu'encore le plus grand soit mien?

As-tu peur que la jouissance
D'un si grand heur me fasse dieu,
Et que sans toi je vole au lieu
D'éternelle réjouissance?

Belle, n'aye peur de cela,
Pourtout où sera ta demeure,
Mon ciel, jusqu'à tant que je meure,
Et mon paradis sera là.

MAGNY (OLIVIER DE)

Naquit à Cahors d'une famille noble, dans le seizième siècle (entre 1520 et 1530). On ne donne pas de date plus précise de sa naissance. A peine avait-il achevé ses études classiques qu'il se rendit à Paris, où il était appelé par un ami de son père, le célèbre Hugues Salel, abbé de Saint-Chéron, qui lui procura des protecteurs puissants. Il accompagna à Rome, en qualité de secrétaire, l'ambassadeur Jean d'Avanson, remplit avec succès plussieurs missions diplomatiques, devint ensuite secrétaire de Henri II, et mourut jeune vers 1560. Ses fonctions ne lui firent pas négliger la poésie, à laquelle il s'était voué dès sa première jeunesse. Il la cultiva avec succès, et aucun poète contemporain, si l'on excepte du Bellay, ne le surpassa en pu-

reté et en douceur. On a de lui *les Amours*, recueil de sonnets, cinq livres d'*Odes*, un livre de *Soupirs*, un livre de *Gayetés* et un livre de *Folastreries*. Ses odes sont le meilleur de ses ouvrages. Elles ont un certain parfum d'antiquité.

SONNET

L'arbre est déraciné dont j'attendois le fruit,
Le soutien est rompu dont j'appuyois ma vie,
La divine beauté que j'aimois m'est ravie,
Et le soleil pour moi ores plus ne reluit.

C'est raison que je pleure et de jour et de nuit,
Et que tous mes pensers à cette heure j'oublie,
Puisque de mon amour l'espérance est faillie,
Et qu'en si pauvre état ores on m'a réduit.

Lorsque mon âme étoit plus fort enamourée,
Et que mon espérance étoit plus assurée,
Un départ m'a privé du bien que j'attendoy.

Las! est-ce la mercy que je devois prétendre!
Las! est-ce le regret que je devais attendre!
Las! est-ce le guerdon qu'on devoit à ma foy!

SONNET

L'hiver s'en va, Girard, et Zéphyre ramène
Le chef couvert de fleurs le plaisant renouveau :
Déjà plus libre aux champs gazouille le ruisseau,
Et déjà par les bois j'oy Progne et Philomène.

Le pré se reverdit, le ciel se rassérène,
Le soleil luit sur nous d'un plus tiède flambeau;
Les herbes et les fleurs, la terre, l'air et l'eau,
Et toute bête aux champs d'amour est toute pleine.

Mais pour moi, las, hélas ! ne revient que douleur,
Que tristesse et tourment, qu'angoisse et que malheur,
Et pis encor, Girard, si pis il se peut dire.

Et ces champs, ces oiseaux, ces fleurs et ces zéphirs
A qui sur ce printemps toute chose on voit dire,
Renouvellent en moi mes antiques soupirs.

SONNET

Ce nouvel an je veux pour le devoir
Vous estreiner d'une nouvelle estreine :
Non d'un trésor, mais d'une foi certaine,
De qui la mort ne peut la fin avoir.

De grand beauté, de grâce, de savoir,
Et de vertu je vous trouve si pleine,
Que qui pour vous prend tant et tant de peine
N'a plus grand heur que de la recevoir.

Puisque le ciel vous a faite ainsi belle,
Vous n'eûtes onc une fortune telle
Que d'esprouver l'amoureuse douceur.

D'hommes et dieux l'amour est estimée :
Recevez donc mon amour et mon cœur,
Et en aimant apprenez d'estre aimée.

SONNET

Comme la fleur qu'on nomme le soulci,
Ternit et pend sa teste languissante,
Quand ell' n'est plus du soleil juoissante,
Et que le ciel a son voile obscurci,

Qui toutefois au matin éclerci
Par le vermeil de l'aube étincelante

Renoît et prend sa couleur excellente,
Tant que Phœbus nous apparoît ici.

Tout ainsi, las! âme et cœur on m'arrache,
Quand le soleil de ma vie on me cache :
J'entends votre œil si divinement beau;

Puis je sens bien que je suis renaissant
Incontinent que m'est apparaissant
Ce mien fatal et célèbre flambeau.

A S'AMYE EN LUI DISANT ADIEU

ODE

Encor qu'un autre que moi
Soit le mieux aimé de toi,
Et qu'espérance je n'aie
Que tu sois pour me guérir,
Pour me garder de mourir
De mon amoureuse plaie,

Je ne lairrai toutefois,
Par les champs où je m'en vois
Entre les peuples estranges,
De chanter et de vanter,
De vanter et de chanter
Tes immortelles louanges.

Tandis partant de ce lieu
Je te viens dire un adieu,
Un adieu qui me fend l'âme;
Oserai-je l'annoncer,
L'oserai-je prononcer?
Adieu, las, adieu, madame!

Garde, je te pry, mon cœur,
Que je te laisse en langueur

Pour te suivre en mon absence :
Et garde encore qu'absent
Il sente le mal qu'il sent
Maintenant en ta présence.

SA NOUVELLE AMOUR

ODE.

J'avoy conclud en mes esprits
Que jamais l'enfant de Cypris
N'auroit plus sur moi de puissance,
Et ja desja je cognossoy,
En mille lieux où je passoy,
Combien valoit ma résistance.

Mais ce dieu, devenu moqueur
De la liberté de mon cœur,
Vint raillant me dire naguière,
Qu'il me feroit bien tost sentir
Si je me pouvoy garentir
Du coup de sa flèche guerrière.

Et dès lors ce petit archer
Va secrètement se cacher
Dedans un des yeux de Loyse,
D'où traistre il descocha sur moy
Le fier trait plain d'aise et d'esmoy
Qui rompt si bien mon entreprise.

Adieu doncq', pauvre liberté :
Cet aveugle enfant irrité,
De quoy je dédaignoy ses armes,
Comblant ma poytrine d'amour,
Me livre de nuit et de jour,
Sans repos mille autres alarmes.

DE L'ABSENCE DE S'AMYE

ODE.

Après que sur le bord du Rosne
Et que sur celluy de la Sosne
J'ay plaint longuement ma douleur,
Je viens aux rivages d'Isère,
Rempli d'amoureuse chaleur,
Lamenter ma vieille misère,
S'empirant d'un nouveau malheur.

Car plus en moy mesme je pense
D'amoindrir mon mal par l'absence,
Ou par l'esloignement des lieux,
Et plus il croist dedans mon ame,
Pour ne voir plus les deux beaux yeux
Ni les beaux cheveux de ma dame
Qui peuvent captiver les dieux.

L'amour me fait haïr moi-mesme;
Le tien me fait un mal extrême,
Et le feu trop chault me pallit,
Le repos, hélas! me travaille,
Le veiller m'est somme, et le lit
M'est un camp de dure bataille,
Où vivant on m'ensevelit.

Le pleurer me plaît, et le rire
M'apprête un contraire martire,
Le repos m'est venin et fiel,
Au lieu de paix, j'ai toujours guerre,
Je vois sans yeux et vole au ciel,
Sans jamais départir la terre
Où jeune je semble être vieil.

J'espère et crains d'un seul courage,
Mon profit m'apporte dommage,
Et le jour plus serein qui luit
Ne m'est que ténèbre mortelle;
Bref, j'ai sans fin, soit jour ou nuit,
D'un vieil désir peine nouvelle,
En suivant cela qui me fuit.

O beaux yeux bruns de ma maîtresse!
O bouche! ô front, sourcil et tresse!
O ris! ô port! ô chant et voix,
Et vous, ô grâces que j'adore!
Pourrai-je bien quelque autre fois
Vous voir et vous ouyr encore
Comme je fis dans l'autre mois!

Rivages, monts, arbres et plaines,
Rivières, rochers et fontaines,
Antres, forêts, herbes et prés,
Voisins du séjour de la belle,
Et vous, petits jardins secrets,
Je me meurs pour l'absence d'elle,
Et vous vous égayez auprès.

A S'AMYE

ODE.

Elle est à vous, douce maistresse,
Cette belle et dorée tresse,
Qui feroit honte au mesmes or;
Et ce front qui d'ivoire semble,
Et ces yeux, deux astres ensemble,
Maistresse, sont à vous encor.

A vous est ce beau teint de roses,
Et ces deux belles lèvres closes

Qui semblent deux brins de corail ;
Et ces dents par où se repousse
Le musc de votre aleine douce,
Qui semblent perles ou cristal.

Bref, à vous est la belle face,
Le bon esprit, la bonne grâce
Qu'on voit en vous, et l'entretien ;
Seule est à moy la peine dure,
Et tous les travaux que j'endure
Pour vous aimer et vouloir bien.

AUX GRACES

ODE.

Saintes filles d'Eurydomène,
Sans qui tout déplaist à nos yeux,
Soit la déesse qui vous mène,
Ou son fils le maistre des dieux.

Le jeu sans vous n'a point de grâce,
Et sans vous, Grâces, le plaisir
Ne peut plaire en aucune place,
Ni contenter aucun désir.

A chacune de vous je donne
Humblement, par trois chastes vœux,
Une florissante couronne
Pour en honorer vos cheveux.

A chacune je donne encore
Un petit pot plein de lait doux ;
Et chacune de vous j'honore
D'un petit vase de miel roux.

Afin qu'il vous plaise d'espandre
Tant de grâce en mes petits vers,
Que Marguerite puisse prendre
Plaisir en leurs nombres divers.

LABÉ (LOUISE)

Surnommée *la Belle cordière*, de la profession de son père, marchand cordier en gros, naquit à Lyon en 1526 et mourut en 1566, à l'âge de quarante ans. Ayant reçu une éducation toute virile, elle embrassa, dès sa seizième année, l'état militaire et assista au siége de Perpignan, en 1542, sous le nom du capitaine Loys. Rentrée dans sa famille après cette campagne, elle cultiva la poésie sous l'inspiration d'un amour qui s'était rendu maître de son cœur, et dont l'objet, à ce qu'on croit, était Olivier de Magny. Elle sut exprimer ses sentiments en vers pleins de naturel, de charme et de véritable passion qui étonnèrent et ravirent les poëtes contemporains. Tous s'empressèrent de lui adresser des témoignages de leur admiration qu'on a recueillis, avec ses œuvres, dans un volume dont ils forment la plus grande partie. Ces œuvres, qui eurent trois éditions pendant la trop courte vie de Louise Labé, comprennent une épître dédicatoire, un dialogue en prose intitulé : *Débat de Folie et d'Amour*, trois élégies et vingt-quatre sonnets, auxquels il faut en ajouter un autre resté inédit que M. Édouard Turquety, à qui la découverte en est due, a publié dans le *Bulletin du bibliophile* (dernier nº de 1860). Il se trouve en tête de ceux que nous citons.

SONNET

Las ! cettuy jour, pourquoi l'ay-je du voir,
Puisque ses yeux alloient ardre mon âme ?
Doncques, Amour, faut-il que par ta flamme
Soit transmué mon heur en désespoir ?

Si on savoit d'aventure prévoir
Ce que vient lors, plaincts, poinctures et blasme,
Si fresche fleur esvanouir son basme,
Et que tel jour fait esclore tel soir;

Si on savoit la fatale puissance,
Que vite aurois échappé sa présence!
Sans tenter plus que vite j'aurois fuy!

Las! las! que dy-je? O si pouvoit renoître
Ce jour tant doux où je le vis paroître,
Oiseau léger comme j'irais à luy!

SONNET

On voit mourir toute chose animée
Lorsque du corps l'ame subtile part.
Je suis le corps, toy la meilleure part;
Où es-tu donc, ô âme bien-aymée?

Ne me laisses pas si longtemps pasmée;
Pour me sauver après viendrois trop tard.
Las! ne mets point ton corps en ce hazard;
Rends-luy sa part et moitié estimée.

Mais fais, ami, que ne soit dangereuse
Cette rencontre et revue amoureuse,
L'accompagnant, non de sévérité,

Non de rigueur, mais de grâce amiable,
Qui doucement me rende ta beauté
Jadis cruelle, à présent favorable.

SONNET

Je vis, je meurs; je me brusle et me noye;
J'ai chaut extresme en endurant froidure;

La vie m'est et trop molle et trop dure;
J'ai grans ennuis entremeslez de joye.

Tout à un coup je ris et me larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure;
Mon bien s'en va et à jamais il dure;
Tout en un coup je seiche et je verdoye.

Ainsi Amour inconstamment me meine;
Et, quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me treuve hors de peine.

Puis, quand je croy ma joie estre certaine,
Et estre au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

SONNET

Tout aussitost que je commence à prendre
Dans le mol lit le repos désiré,
Mon triste esprit, hors de moy retiré,
S'en va vers toy incontinent se rendre.

Lors m'est avis que dedans mon sein tendre
Je tiens le bien où j'ay tant aspiré,
Et pour lequel j'ay si haut souspiré,
Que de sanglots ay souvent cuidé fendre.

O doux sommeil! O nuit à moy heureuse!
Plaisant repos plein de tranquillité,
Continuez toutes les nuiz mon songe,

Et si jamais ma paovre âme amoureuse
Ne doit avoir de bien en vérité,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

SONNET

Oh! si j'estois en ce beau sein ravie
De celui-là pour lequel vois (vais) mourant,
Si avec lui vivre le demeurant
De mes cours jours ne m'empeschoit envie;

Si, m'accolant, me disoit : Chère amie,
Contentons nous l'un l'autre, s'asseurant
Que ja tempeste, Euripe ne courant
Ne nous pourra desjoindre en notre vie;

Si de mes bras le tenant accolé,
Comme du lierre est l'arbre encercelé,
La mort venoit, de mon aise envieuse;

Lorsque souef plus il me baiseroit,
Et mon esprit sur ses lèvres fuiroit,
Bien je mourrois, plus que vivante, heureuse.

SONNET

Tant que mes yeux pourront larmes espandre
A l'heur passé avec toy regretter,
Et qu'aux sanglots et soupirs résister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre;

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignart luth pour tes grâces chanter,
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toy comprendre,

Je ne souhaitte encore point mourir.
Mais quand mes yeux je sentiray tarir,
Ma voix cassée et ma main impuissante,

Et mon esprit, en ce mortel séjour,
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,
Priray la mort noircir mon plus cler jour.

TAHUREAU (JACQUES)

Né au Mans en 1527 [1], et mort en 1555. Il suivit d'abord la carrière des armes, qu'il abandonna bientôt pour celle des lettres, où les bonnes études qu'il avait faites lui promettaient des succès. On était alors au début du mouvement littéraire qui s'éloignait de la méthode gauloise et tendait à l'imitation des Grecs et des Latins. Il y contribua avec du Bellay, Ronsard, Olivier de Magny, par des poésies animées, comme les leurs, d'une certaine séve de l'antiquité. Elles se composent de sonnets, de grandes odes et de petites odes dont les sujets sont pour la plupart érotiques, suivant le goût du temps. L'expression des pensées et des sentiments y est naturelle, vive, colorée et gracieuse. M. Sainte-Beuve a surnommé ce poëte le Parny du seizième siècle.

SONNET

L'an quatorzième à peine commençoit
A me pousser hors de l'enfance tendre,
Quand ton œillade esclave me fit rendre
De ce bel œil que le mien caressoit.

De prime face en mon cœur s'avançoit
Doucettement l'amour qui me vient prendre,

1. Une note manuscrite qu'on trouve en tête d'un volume de ses œuvres, appartenant à la bibliothèque de l'Arsenal, met sa naissance en 1511. D'après cette date il ne serait pas mort à l'âge de vingt-huit ans, comme disent la plupart des biographes, mais à celui de quarante-quatre ans.

Mais, ha pauvret! je ne pouvois entendre
Le mal qu'après ce traistre me brassoit.

Qui me causoit toute cette ignorance,
Qu'un faux plaisir en trompeuse apparence
Alors voilé d'un foible jugement?

Mais, las! faut-il que, pour estre sage
Maintenant j'aye une si forte rage
Perdant le bien d'un jeune affolement?

SONNET

Tu le sais bien, et ne le veux pas croire,
Tu l'entends bien, et ne le veux ouyr,
Je suis à toi, et tu n'en veux jouyr,
Il t'en souvient, et tu n'en as mémoire :

Je suis vaincu, tu ne veux la victoire,
Tu me poursuys et tu me veux fuyr
Rien qu'en mes pleurs tu ne veux t'esjouyr,
En recevant de mes maux une gloire.

Puis donc, hélas! que mon plus grand tourment,
Puisque mon mal t'est un contentement,
Que ne fais-tu qu'entre tes bras je meure!

Et, si ton cœur a pitié de ma mort,
Que n'ay-je donc par lui quelque confort,
Au moins s'il veut que vivant je demeure?

SONNET

Il est tout vray, certes je le confesse,
Que les esprits ains (avant) que d'entrer aucorps
Ont eu ensemble au ciel quelques accords
Se soulassant de divine liesse :

Car aussi tost qu'ici bas ma maistresse
Je recongneu, mon esprit fut recors
Luy avoir veue et de moy saillant hors
Retourna voyr le beau de sa déesse.

Mais ô esprit, esprit trop curieux,
Que ne t'es-tu au noir fleuve oublieux
Noyé ainçois (avant) qu'avoir telle mémoire?

Ne vois-tu pas comme les sens perclus
De tes amours ne te congnoissent plus,
Bien que tu sois les ravissant de gloire?

SONNET

Voyez combien Amour est inconstant,
Voyez au moins combien il est volage,
Voyez comment il tourne le courage
De ceux qu'il va comme moi tourmentant.

Tantost hélas! (ce me sembloit) contant
Et presque hors de son trop long servage,
Je m'asseuroy, délivré de la rage
Du vain espoir qui va me démentant :

Je pensoy bien, en changeant de contrée
Que cette amour dans mes veines ancrée
Relâcheroit quelque peu sa rigueur :

Mais sans arrest, ja bien loing de la Seine,
Aux bords du Clain, triste je me pourmeine,
Plus que jamais éprouvant sa fureur.

ODELETTE

Quand ma nymphette jolie
Tourne devers moi ses yeux,
Hors de moy s'enfuit ma vie
De moy navré furieux.

Si une fois la cruelle
Détourne ses yeux de moy,
Blessé de rage nouvelle,
Je meurs en plus dur émoy,

Que feroy-je donc pour vivre?
Quel just reboyroi-je, hélas?
Faudroit-il point que délivre
Je me visse de ses laz?

Ce seroit le vray breuvage,
Ce seroit ma guarison :
Mais je me plais davantage
En cette douce prison.

BELLEAU (REMY)

Né en 1528 à Nogent-le-Rotrou, mort en 1577 à Paris, dans la maison du duc d'Elbeuf, dont il avait été précepteur; il fut l'un des membres de la pléiade qui avait Ronsard pour chef. Ses œuvres poétiques, imprimées en 2 volumes in-12 à Rouen, en 1604, comprennent deux traductions en vers français, l'une des odes d'Ana-

créon et l'autre de quelques fragments du poëme d'Aratus intitulé *les Phénomènes;* plusieurs *discours sur la vérité,* d'après l'Ecclésiaste, les *Églogues sacrées* tirées du Cantique des cantiques, une *Bergerie,* divisée en deux journées et en dialogues mêlés de prose et de vers, les *Tombeaux,* les *Épithalames,* les élégies, les *Petites inventions* sur les insectes, les pierres précieuses, etc., *la Reconnue,* comédie, et un poëme fort piquant en latin macaronique dont le titre est : *Dictamen metrificum de bello huguenotico et Reistrorum piglamine,* etc.

Le plus joli fleuron de sa couronne poétique est la délicieuse chanson que nous allons rapporter.

LE MOIS D'AVRIL

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois;
Avril, la douce espérance
Des fruits qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance.

Avril, l'honneur des prés verds,
Jaunes pers,
Qui d'une humeur bigarrée
Émaillent de mille fleurs
De couleurs
Leur parure diaprée

Avril, l'honneur des soupirs
Des zéphyrs,
Qui sous le vent de leur aile
Dressent encore ès forêts
De doux rets
Pour ravir Flore la belle.

Avril, c'est ta douce main
Qui du sein

De la nature desserre
Une moisson de senteurs
Et de fleurs
Embasmant l'air et la terre.

Avril, l'honneur verdissant,
Florissant,
Sur les treses blondelettes
De ma dame, et de son sein
Toujours plein
De mille et de mille fleurettes.

Avril, la grace et le ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine :
Avril le parfum des dieux,
Qui des cieux
Sentent l'odeur de la plaine.

C'est toi, courtois et gentil,
Qui d'exil
Retires ces passagères,
Ces arondelles qui vont,
Et qui sont
Du printemps les messagères.

L'aubépine et l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis et les roses,
En cette belle saison,
A foison,
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe, dessous l'ombrage,
Mille fredons babillards

Frétillards,
Au doux chant de son ramage.

C'est à ton heureux retour
Que l'Amour
Souffle à doucettes haleines
Un feu croupi et couvert
Que l'hiver
Recelait dedans nos veines.

Tu vois en ce temps nouveau
L'essaim beau
De ces pillardes avettes
Voleter de fleur en fleur
Pour l'odeur
Qu'ils mussent [1] en leurs caissettes.

May vantera ses fraîcheurs,
Ses fruits meurs,
Et sa féconde rosée;
La manne et le sucre doux,
Le miel roux
Dont sa grâce est arrosée.

Mais moy, je donne ma voix
A ce mois,
Qui prend le surnom de celle
Qui de l'écumeuse mer
Vit germer
Sa naissance maternelle.

1. Cachent.

DURAND (GILLES)

Gilles Durand, seigneur de la Bergerie, né à Clermont en Auvergne, vers 1530, et mort en 1615, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Ses œuvres se composent d'une traduction en vers des *Baisers* de Jean Bonnefons, son contemporain et son compatriote, de *Mélanges*, de deux livres d'*Amours*, de deux livres d'odes et de quelques imitations des psaumes. Il concourut à la satire Ménippée par un petit chef-d'œuvre d'excellente plaisanterie dont le titre est : *Lamentation sur l'Asne ligueur mort en 1590, pendant les États.* Ce poëte, qu'inspire un sentiment tendre et mélancolique, a une grâce et une délicatesse que dépare quelquefois un peu de mignardise. Les qualités principales de son style sont la simplicité, le naturel, l'élégance et l'harmonie.

CHANSON

J'ai couru tous ces bocages,
Ces prés, ces monts, ces rivages;
Mais je n'ai trouvé pourtant
Celle que j'ai poursuivie;
Hélas! qui me l'a ravie
La nymphe que j'aime tant?

Ah! c'en est fait, c'est fait d'elle!
Un dieu, la voyant si belle,
Parmi ces bois l'écartant,
Épris d'amoureuse envie,
Au ciel me l'aura ravie
La nymphe que j'aime tant!

Adieu, forêts désolées,
Adieu, monts, adieu, vallées,
Adieu ! je vous vais quittant.
Puis-je plus rester en vie,
Puisque l'on me l'a ravie
La nymphe que j'aime tant !

LE SOUCI

ODE.

J'aime la belle violette,
L'œillet et la pensée aussi :
J'aime la rose vermeillette,
Mais surtout j'aime le souci.

Belle fleur, jadis amoureuse
Du dieu qui nous donne le jour,
Te dois-je nommer malheureuse
Ou trop constante en ton amour?

Ce dieu, qui en fleur t'a changée,
N'a point changé ta volonté :
Encor, belle fleur orangée,
Sens-tu l'effort de sa beauté.

Toujours ta face languissante
Aux rais de son œil s'espanist;
Et quand sa lumière s'absente,
Soudain la tienne se ternist.

Je t'aime, souci misérable;
Je t'aime, malheureuse fleur !
D'autant plus que tu m'es semblable
Et en constance et en malheur.

J'aime la belle violette,
L'œillet et la pensée aussi :
J'aime la rose vermeillette,
Mais surtout j'aime le souci.

BAIF (JEAN-ANTOINE DE)

Fils naturel mais légitimé de Lazare de Baïf, ambassadeur à Venise, naquit dans cette ville vers 1523. Transporté en France, peu de temps après, il y reçut une éducation très-soignée. Mais dès l'âge de seize ans, ayant perdu son père qui le laissa sans fortune, il vécut dans un état médiocre jusqu'au moment où Charles IX le nomma secrétaire de sa chambre. Réduit plus tard à l'indigence par les troubles de la Ligue, il eut beaucoup à souffrir et mourut à Paris en 1589. Il avait été ami de Ronsard et membre de la pléiade; il avait inventé des vers métriques, dits *Baïfins*, mesurés par brèves et par longues, s'était occupé d'un travail pour changer l'orthographe de son temps et avait fondé une académie de poésie et de musique établie en 1571 par lettres patentes du roi. Ses œuvres comprennent neuf livres de *poëmes*, sept livres d'*Amours* en sonnets, cinq livres intitulés *les Jeux*, cinq autres qui ont pour titre : *Les Passe-temps*, les *Mimes et enseignements*, recueil de sixains, de proverbes et de fables, les *Devis des dieux*, de Lucien, des tragédies traduites ou imitées du grec, et des églogues. C'était un homme beaucoup plus savant que poëte.

SONNET

Tu me déplais, quoique belle tu sois;
Tu me déplais, crois-moi, je le confesse :
Tu me déplais; toutefois je ne cesse
De te chercher; je t'aime toutefois.

Ton doux regard, ta plus qu'humaine voix,
Ton port divin, tes grâces, ma maîtresse,
Font que je t'aime, et cette amour me laisse
Par ta fierté dont mourir tu me vois.

Ainsi le dieu, qui mon âme martire,
En ton amour et me chasse et m'attire
De vigueur douce et de fière beauté.

L'une m'enflamme et l'autre me rend glace :
Si je me lâche à l'attrait de ta grâce,
Je m'en ressens pour ta grand cruauté.

SONNET

Si ce n'est pas amour, que sent donques mon cœur?
Si c'est amour aussi, pour Dieu quelle chose est-ce?
S'elle est bonne, comment nous met-elle en détresse?
Si mauvaise, qui fait si douce sa rigueur?

Si j'ars de mon bon gré, d'où me vient tout ce pleur?
Si maugré moi, que sert que je pleure sans cesse?
O mal plein de plaisir! O bien plein de tristesse!
O joye douloureuse! O joyeuse douleur!

O vive mort, comment peux-tu tant sur mon âme,
Si je n'y consen point? Mais, si je m'y consen,
Me plaignant à grand tort, à grand tort je t'en blâme.

Amour bon et mauvais, bon gré maugré, je souffre :
Heureux et malheureux et bien et mal je sen :
Je me plain de servir où moi-même je m'ouffre.

SONNET

Comme le papillon, par une clarté belle
Doucement convié à voler dans le feu,
Virevolte à l'entour de la beauté déceu
Tant de fois qu'à la fin il meurt sur la chandelle.

Et bien qu'il ait senti la brûlure cuisante,
Si ne laisse-t-il pas d'y revoler tousjours,
Cuidant vaincre à la fin par maints et maints retours
L'ardeur pour y jouir de la beauté plaisante.

Mais le pauvret y va par tant et tant de fois
Qu'il y demeure pris jusqu'à perdre sa vie :
Cruelle belle, ainsi desfaire tu me dois.

Ainsi, me promettant jouir de ta beauté,
Mon amour envers toi sera tant poursuivie
Qu'enfin je sentirai la seule cruauté.

SONNET A CHARLES IX

EN LUI ENVOYANT UN EXEMPLAIRE DU ROMAN DE LA ROSE

Sire, sous le discours d'un songe imaginé,
Dedans ce vieil roman vous trouverez déduite
D'un amant désireux la pénible poursuite
Contre mille travaux en sa flamme obstiné.

Par avant que venir à son bien destiné,
Male-Bouche et Dangier tâchent le mettre en fuite;
A la fin Bel-Accueil, en prenant la conduite,
Le loge, après l'avoir longuement cheminé.

L'amant, dans le verger, pour loyer des traverses
Qu'il passe constamment, souffrant peines diverses,
Cueil du rosier fleuri le bouton précieux.

Sire, c'est le sujet du roman de la Rose,
Où d'amours épineux la poursuite est enclose.
La Rose, c'est d'amours le guerdon gracieux.

PASSERAT (JEAN)

Né à Troyes, en Champagne, en 1534, mort à Paris, aveugle et paralysé, en 1602. Il fut un des hommes les plus distingués de son temps par sa science dans le droit, qu'il avait étudié sous Cujas, ainsi que par ses talents philosophiques et littéraires, qui lui firent obtenir au collége de France la chaire de professeur d'éloquence, que la mort de Ramus avait laissée vacante. Il ne voulut point continuer son cours pendant les troubles de la Ligue, qu'il déplorait, et ne le reprit qu'en 1694. Durant cet intervalle, il employa ses loisirs à composer la satire *Menippée* avec ses amis Nicolas Rapin, Jacques Gillot et quelques autres. La poésie ne fut pour lui qu'un délassement de ses graves occupations, et il ne pensa jamais à faire imprimer ses vers latins et ses vers français, qui ne furent publiés qu'après sa mort. Les premiers sont très-estimés des connaisseurs; les derniers forment un recueil agréable, qui contient plusieurs petits poëmes, des élégies, des odes, des sonnets, des épigrammes, un conte intitulé : *L'Homme métamorphosé en oiseau*, que La Fontaine n'aurait pas désavoué, et une foule de pièces légères, charmantes saillies d'un esprit naturel, original et gracieux.

LE PREMIER JOUR DE MAI

Laissons le lit et le sommeil,
Cette journée :
Pour nous l'aurore au front vermeil
Est déjà née.
Or' que le ciel est le plus gai,
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, Mignonne,
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a de plaisir
Qui ne s'en donne.

Viens, belle, viens te promener
Dans ce bocage ;
Entends les oiseaux jargonner
De leur ramage.
Mais écoute comme sur tous
Le rossignol est le plus doux,
Sans qu'il se lasse.
Oublions tout deuil, tout ennui,
Pour nous réjouir comme lui :
Le temps se passe.

Ce vieillard, contraire aux amants,
Des ailes porte,
Et, en fuyant, nos meilleurs ans
Bien loin emporte ;
Quand ridée un jour tu seras,
Mélancolique tu diras :
J'étais peu sage,
Qui n'usais point de la beauté,
Que si tôt le temps a ôté
De mon visage.

Laissons ce regret et ce pleur
A la vieillesse;
Jeunes, il faut cueillir la fleur
De la jeunesse.
Or' que le ciel est le plus gai,
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, Mignonne,
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a de plaisir
Qui ne s'en donne.

CHANSON

Belle, la beauté s'enfuit :
Cueillons ensemble le fruit
De la jeunesse gaillarde.
Pendant qu'en avons le temps,
Rendons nos désirs contens :
Beauté n'est un fruit de garde.

L'âge ennemi des esbas,
Tost le faict tomber à bas,
Comme un vent la rose ouverte.
L'amour se paye en aimant :
Aimant donc pareillement,
Ne crains d'estre découverte.

Si du bruit tu prens esmoy,
Nul ne cèle mieux que moy
Toute amoureuse entreprise;
Un secret chasseur je suis,
Quand j'ay ce que je poursuis,
Jamais je ne corne prise.

VILLANELLE

J'ai perdu ma tourterelle,
Est-ce point elle que j'oy ?
Je veux aller après elle.

Tu regrettes ta femelle,
Hélas! ainsi fais-je moy :
J'ai perdu ma tourterelle.

Si ton amour est fidèle,
Aussi est ferme ma foy :
Je veux aller après elle.

Ta plainte se renouvelle ;
Toujours plaindre je me doy :
J'ai perdu ma tourterelle.

En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voy ;
Je veux aller après elle.

Mort que tant de fois j'appelle,
Prends ce qui se donne à toy !
J'ai perdu ma tourterelle ;
Je veux aller après elle.

JAMYN (AMADIS)

Né à Chaource, près de Troyes, en Champagne, en 1538, mort à Paris en 1585. Il fut élevé au collége de Coquerel, où il eut pour condisciple Ronsard, qui le prit en amitié, l'initia aux secrets de la poésie, et fut constamment son protecteur. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il passa quelques années à voyager en Grèce, en Asie et dans plusieurs provinces de France, et devint secrétaire et lecteur ordinaire de la chambre du roi, titre qui figure au frontispice de ses œuvres, recueillies en deux volumes, publiés, le premier en 1582, et le second en 1584. Ce poëte n'a pas la vigueur et l'originalité de son maître, mais il n'en a pas non plus les défauts. Ses vers amoureux sont pleins de facilité, de douceur et de grâce. Ils se distinguent par un caractère particulier, dont les citations suivantes donneront une idée plus exacte que tout ce que nous pourrions en dire:

CHANSON

La blanche violette
En ce doux mois fleurist;
Mainte fleur nouvelette
De toutes parts blanchist;
Mais des printanières couleurs
Mon immortelle
Est la plus gentille et plus belle,
La fleur des fleurs.
O belle fleur, cause de mes douleurs!
Mon immortelle,
De ta beauté la fleur nouvelle
Fait que je meurs!

Maintenant la prairie,
Au soleil se fiant,
Apparoist embellie
D'un émail variant,
Mais en vain, si le vermeil teint
Du beau visage
Qui élève au ciel mon courage,
Les fleurs esteint.
O belle fleur, etc.

Pour tistre (tisser) une couronne
A son chef vertueux,
Où l'Amour m'emprisonne
Au ret de ses cheveux,
Je veux les thrésors butiner
Qu'espand la terre,
Qui jaloux se feront la guerre
Pour s'y donner.
O belle fleur, etc.

Le blanc lys et la rose
Voudront avoir l'honneur
Que leur moisson repose
Sur ce chef de bonheur :
Au-dessus d'elle on pourra voir,
Comme une nue
Qui verse une pluye menue,
Ces biens pleuvoir.
O belle fleur, etc.

Toute fleur amoureuse
Voudra s'en approcher,
S'estimant bien heureuse
Telle nymphe toucher,
Qui comme Aurore a toujours plein
De cent fleurettes,

Où les Amours font leurs cachettes,
Son riche sein.
O belle fleur, etc.

En elle prenant vie,
On les verra fleurir,
Et si Flore d'envie
Les contraint y périr,
Ainsi que moy languir leur plaist
Pour telle face
Qui le printemps efface,
Tant belle elle est!
O belle fleur, etc.

Le doux printemps ne dure
Sinon trois petits mois,
Et l'estrange froidure
Le perd souventefois;
Mais jamais ne sera defaict
Par le Borée,
L'avril de ma nymphe admirée,
Tant est parfaict!
O belle fleur, etc.

Il faut que je confesse,
Faisant comparaison,
Que ma belle déesse
Vainq d'avril la saison,
Bien qu'il aye le rossignol
Qui son aymée
Courtise dessous la ramée
D'amour tant fol.
O belle fleur, etc.

Ce gay chantre rustique
Qui, dans un verd buisson,

D'une douce musique
Découpe la chanson,
S'il oyoit ma dame chanter
Voudroit apprendre,
Au tuyau de sa gorge tendre,
A l'imiter.
O belle fleur, etc.

Donc le printemps s'en aille
Au loin quand il voudra;
Le beau qui me travaille
Jamais ne defaudra.
Je voy le gracieux printemps
En sa présence,
Lorsque j'endure son absence.
O belle fleur, cause de mes douleurs!
Mon immortelle,
De ta beauté la fleur nouvelle
Fait que je meurs.

ODELETTE

Toutes les herbes croissent,
Toutes les fleurs paroissent;
Il n'est que ton amour
Qui descroît nuit et jour.

Par toutes les vallées
Les eaux sont dégellées;
Il n'est que ton amour
Qui gèle nuit et jour.

Douces sont les fleurettes,
Douces sont les herbettes;

Seulement ton amour
M'est amer nuit et jour.

Tous les champs reverdissent,
Et d'espoir se nourrissent,
Et j'ay de ton amour
Désespoir nuit et jour.

Doux le vent de Zéphyre
Qui doucement soupire;
Seulement ton amour
M'est amer nuit et jour.

Tout rit sur les montagnes,
Tout rit par les campagnes,
Et seul pour ton amour
Je pleure nuit et jour.

LA HAYE (MACLOU DE)

On ne connait pas la date de la naissance ni celle de la mort de ce poëte, contemporain de Ronsard. Seulement, on sait qu'il naquit à Montreuil-sur-Mer; que dans sa jeunesse il voyagea en Italie; qu'à son retour en France, il habita quelque temps dans le Vendômois, où il était retenu par une passion amoureuse, et qu'il passa de là à la cour de Henri II, qui l'avait nommé lecteur et secrétaire de sa chambre. Un petit volume in-12, de 59 feuillets, contient toutes ses œuvres poétiques, parmi lesquelles on ne trouve qu'une pièce intitulée : *Chant de paix*, qui ne soit pas consacrée à l'amour. Maclou avait le cœur pénétré de ce sentiment, et il l'a peint d'une manière où l'on n'aperçoit rien de factice et de simulé.

SONNET

Bouche collée à l'image immortelle
Qui me nourrit d'un si divers penser,
Hélas! comment pourras-tu prononcer
Le triste adieu qui jà mon cœur pointelle?

Œil attaché dans l'œil de ma cruelle,
Hélas! comment la pourras-tu laisser?
Comment ailleurs pourras-tu desplacer
Pied mis au ceps ès prisons de la belle?

Je ne saurois, tant le deuil me remord,
Sans mille pleurs, sans tomber demy mort,
Luy dire adieu, car l'âme qui me tente,

Pour s'enfuyr, laisseroit son séjour,
Si ce n'étoit qu'Amour me donne attente
(Bien que trop tard) de la revoir un jour.

MADRIGAL

Mon cœur en elle et elle dans mon cœur
Seront unis; pouvoir n'y a l'absence,
Ny seulement du long temps la rigueur,
Car l'amytié est pure en son essence·
Advienne donc toute forte puissance,
Foyble sera contre amour éternelle;
Malgré le temps, malgré rare présence,
Jusqu'à la mort sera mon cœur en elle.

MADRIGAL

Cette douceur à l'angélique semble,
Cet œil luisant à un astre des cieux,
La joue au lys et à la rose ensemble,
Et cette bouche au corail précieux;
C'est, quant au corps, un chef-d'œuvre des dieux;
Ses dits sont saints, ses faits chastes tenus.
Qui parle à elle et ouvre bien ses yeux,
Connoist Diane et regarde Vénus.

DESPORTES (PHILIPPE)

Né à Chartres en 1546, mort à Paris en 1606. De simple ecclésiastique il devint, par son talent et par l'usage habile qu'il en fit, lecteur de Henri III, conseiller d'État, possesseur d'une foule de bénéfices et d'une fortune de trente mille livres de rente. Ses vers lui étaient payés comme des perles et des diamants. Il reçut de Charles IX huit cents écus d'or pour le petit poëme de *Rodomont;* le duc de Joyeuse le pourvut d'une abbaye pour un sonnet, et Henri III lui donna dix mille écus pour faire imprimer ses œuvres. Ces œuvres, où Desportes se montre moins poëte que Ronsard, mais écrivain plus correct, plus pur, plus harmonieux, contiennent cinq livres d'*amours* en sonnets, deux livres d'élégies, des bergeries, des mascarades, une traduction en vers des psaumes, et quelques poésies chrétiennes par lesquelles cet auteur, devenu vieux, voulut expier les péchés de sa jeunesse trop galante.

CONTRE UNE NUIT TROP CLAIRE

O nuit, jalouse nuit, contre moi conjurée,
Qui renflammes le ciel de nouvelle clairté,
T'ai-je donc aujourd'hui tant de fois désirée
Pour être si contraire à ma félicité ?

Pauvre moi, je pensois qu'à la brune rencontre
Les cieux d'un noir bandeau dussent être voilés;
Mais, comme un jour d'été, claire, tu fais ta montre,
Semant parmi le ciel mille feux étoilés.

Et toi, sœur d'Apollon, vagabonde courrière,
Qui, pour me découvrir, flammes si clairement,
Allumes-tu la nuit d'aussi grande lumière,
Quand sans bruit tu descends pour baiser ton amant ?

Hélas! s'il te souvient, amoureuse déesse,
Et si quelque douceur se cueille en le baisant,
Maintenant que je sors pour baiser ma maîtresse,
Que l'argent de ton front ne soit pas si luisant !

Ah ! la Fable a menti, les amoureuses flammes
N'échauffèrent jamais ta froide humidité :
Mais Pan qui te connut du naturel des femmes,
T'offrant une toison, vainquit ta chasteté.

Si tu avois aimé, comme on nous fait entendre,
Les beaux yeux d'un berger de long sommeil touchés :
Durant tes chauds désirs tu aurois pu apprendre
Que les larcins d'amour veulent être cachés.

Mais flamboie à ton gré; que ta corne argentée
Fasse de plus en plus tes rais étinceler :
Tu as beau découvrir ta lumière empruntée,
Mes amoureux secrets ne pourras déceler.

Que de fâcheuses gens ! mon Dieu ! quelle coutume
De demeurer si tard en la rue à causer !
Otez-vous du serein ; craignez-vous point le rhume ?
La nuit s'en va passée, allez-vous reposer.

Je vais, je viens, je fuis, j'écoute et me promène,
Tournant toujours mes yeux vers le lieu désiré ;
Mais je n'avance rien ; toute la rue est pleine
De jaloux importuns dont je suis éclairé.

Je voudrois être roi pour faire une ordonnance
Que chacun dût la nuit au logis se tenir ;
Sans plus les amoureux auroient toute licence ;
Si quelque autre failloit je le ferois punir.

O somme, ô doux repos des travaux ordinaires,
Charmant par ta douceur les pensers ennemis,
Charme ces yeux d'Argus qui me sont si contraires
Et retardent mon bien faute d'être endormis !

. . . .

Je m'en vais pour entrer, que rien ne me retarde,
Je veux de mon manteau mon visage boucher ;
Mais las ! je m'aperçois que chacun me regarde ;
Sans être découvert je ne puis m'approcher.

Je ne crains pas pour moi ; j'ouvrirois une armée
Pour entrer au séjour qui recèle mon bien ;
Mais je crains que ma dame en peut être blâmée ;
Son repos mille fois m'est plus cher que le mien.

Quoi ! m'en irai-je donc ? mais que voudrois-je faire ?
Aussi bien peu à peu le jour va se levant.
O trompeuse espérance ! heureux cil qui n'espère
D'autre loyer d'amour que mal, en bien servant !

CHANSON

Un doux trait de vos yeux, ô ma fière déesse,
Beaux yeux, mon seul confort,
Peut me remettre en vie et m'ôter la tristesse
Qui me tient à la mort.
Tournez ces clairs soleils, et, par leur vive flamme,
Retardez mon trépas.
Un regard me suffit. Le voulez-vous, ma dame?
Non, vous ne voulez pas.

Un mot de votre bouche, à mon dam trop aimable,
Mais qui soit sans courroux,
Peut changer le destin d'un amant misérable
Qui n'adore que vous.
Il ne faut qu'un oui mêlé d'un doux sourire,
Plein d'amours et d'appas.
Mon Dieu! que de longueurs! le voulez-vous point dire
Non, vous ne voulez pas.

Roche sourde à mes cris, de glaçons toute pleine,
Ame sans amitié,
Quand j'étois moins brûlant, tu m'étois plus humaine
Et plus prompte à pitié.
Cessons donc de l'aimer, et, pour nous en distraire,
Tournons ailleurs nos pas.
Mais peut-il être vrai que je le veuille faire?
Non, je ne le veux pas.

BERTAUT (Jean)

Naquit à Caen en 1552. Simple ecclésiastique, ainsi que Ph. Desportes, il se créa, comme lui, par ses talents, une assez belle fortune et une position avantageuse à la cour. Il fut pendant treize ans secrétaire du cabinet de Henri III, qu'il eut la douleur de voir assassiner et dont il pleura la perte dans une remarquable élégie. Il remplit ensuite les mêmes fonctions auprès de Henri IV, et contribua à la conversion de ce prince, à qui il dut d'être nommé premier aumônier de la reine Marie de Médicis, et enfin évêque de Séez, où il mourut le 8 juin 1611. Ses vertus épiscopales et la noble conduite politique qu'il avait tenue dans une époque de factions et de déchirements, le firent estimer de ses contemporains, et personne ne songea à lui faire un crime des vers galants de sa jeunesse, que lui seul se reprochait et cherchait à expier par des vers chrétiens. D'ailleurs, il s'était montré plus décent que les poëtes de son temps dans ses pièces érotiques. Ronsard le blâmait d'être trop sage sous ce rapport et sous celui du style; mais, malgré le blâme du maître, le disciple reste dans sa réserve; il fut simple et naturel autant qu'il put, et se garantit du néologisme ambitieux, alors fort vanté.

DÉFENSE DE L'AMOUR ACCUSÉ

On ne se souvient que du mal,
L'ingratitude règne au monde :
L'injure se grave en métal,
Et le bienfait s'écrit sur l'onde.

Amour en sert de preuve aux siens,
Lui qui joint la peine aux délices;
Ceux que plus il comble de biens
N'en célèbrent que les malices.

Et si, par ses malins effets,
Les fruits naissent de nos semences,
Nous dissimulons ses bienfaits
Et l'accusons de nos offenses.

Il porte un flambeau dans sa main
Pour en éclairer à notre âme;
Et nous, d'un jugement peu sain,
Nous allons brûler à sa flamme.

Il prête à notre entendement,
Pour voler au ciel, ses deux ailes :
Nous les engluons follement
Dedans les vanités mortelles.

Ainsi du plumage qu'il eut,
Icare pervertit l'usage;
Il le reçut pour son salut,
Et s'en servit à son dommage.

Amour, tout enfant qu'on le croit,
Est de ce grand monde le père;
Mais notre âme est en son endroit
Ce qu'à son mâle est la vipère.

Elle cherche l'embrassement
D'une amoureuse impatience
Et puis le tue ingratement,
En ayant eu la jouissance.

Mais lui, renaissant de sa mort,
Garde que l'esprit ne sommeille,
Car, sans mentir, une âme dort,
Si le bruit d'amour ne l'éveille.

Son feu n'est que divinité.
Tout en sent la vertu secrète :

Il est la parfaite unité,
Et Dieu c'est l'unité parfaite.

Une âme où sa puissance a lieu
Par lui se change en ce qu'elle aime :
L'amour qui nous fait aimer Dieu
Nous faisant être dieu nous-même.

Il conduit des astres le bal,
Il rend la nature féconde,
Tellement que, si c'est un mal,
C'est un mal nécessaire au monde.

Il purge une âme en l'allumant :
Par lui la crainte en est chassée.
Il bannit du cœur d'un amant
Toute basse et vile pensée.

Il fait que le vice abattu
Ne l'enchante plus de ses charmes :
Il lui fait aimer la vertu,
L'honneur, l'éloquence et les armes.

Il l'emplit d'un soin généreux
D'acquérir un nom perdurable ;
Bref, en le rendant amoureux,
A la fin il le rend aimable.

Aussi son lien est si doux
Que la fuite en est impossible ;
Et qui n'a point senti ses coups
Se peut bien nommer insensible.

Pourquoi donc d'un mépris moqueur
Bravons-nous ce qui tout surmonte?
Qui se moque de son vainqueur
Il accroît lui-même sa honte.

Le dédain qui nous vient saisir,
Après l'heur de la jouissance,
Vient de ce que notre désir
Précède notre connaissance.

Il faut juger et puis aimer;
Et nous faisons tout au contraire.
Amour n'en est point à blâmer,
Ains (mais) notre penser téméraire.

Car enfin la faute qui naît
D'aimer ce qui n'est point aimable,
Et de n'aimer point ce qui l'est,
Est seule en amour condamnable.

Mais, s'il cause ou non nos douleurs,
Ce seul point le peut faire entendre,
Que la plupart de nos malheurs
C'est faute d'aimer qui l'engendre.

ELEGIE

. . . .

De vous dépeindre au vif les peines que j'endure,
Errant en une nuit si tristement obscure,
L'ingénieux pinceau des plus rares esprits
L'essairoit vainement, s'il avoit entrepris.
Vous, imaginez-les, qui pouvez de vous-même
Par vos perfections, par mon amour extrême,
Par l'aise que je sens, voyant votre beauté,
Juger quel mal je souffre en étant absenté.
Le mal n'est guère grand qui se peut bien dépeindre,
Et je sais mieux souffrir que je ne sais me plaindre,
Ayant l'âme plus ferme à porter mes malheurs
Que la langue éloquente à conter mes douleurs.

Le crayon tous les jours montre en votre peinture
Que tant plus sont parfaits les traits dont la nature
A voulu pour sa gloire un visage animer,
Tant moins facilement l'art les peut exprimer.
Une parfaite amour en effet est semblable :
Tant plus ardente elle est, moins elle est exprimable :
Et le mal que l'absence aux amants fait goûter,
S'il se fait bien sentir, se voit mal raconter.

Hélas! si cette ardeur qui m'a mis tout en flamme
Embrasoit seulement la moitié de votre âme,
Je n'aurois nul besoin de cette plainte ici
Pour faire en votre esprit juger qu'il est ainsi.
Vous-même, en mon absence, atteinte de tristesse
Vous plaindriez le tourment dont la vôtre me blesse,
Connaîtriez quel mal c'est qu'être loin de son bien,
Et, sentant vos ennuis, vous jugeriez du mien.
Mais le ciel, votre auteur, ô ma belle inhumaine,
Ne vous forma jamais pour souffrir tant de peine;
Et mieux vous a voulu ses grâces départir
Pour donner du tourment, non pas en ressentir.
Aussi suffirait-il au désir qui m'allume,
Si, lorsque loin de vous le regret me consume,
Pour rendre aucunement mes ennuis appaisés,
Vous plaigniez pour le moins le mal que vous causez.
Je ne me plaindrois point si vous daigniez me plaindre :
Car, malgré les malheurs qu'en absence on doit craindre,
Heureux est le destin du serviteur absent
De qui l'on sent l'absence autant qu'il la ressent.

Mais las! pourquoi faut-il que les arbres sauvages
Qui vêtent les coteaux ou bordent les rivages,
Qui n'ont veines ni sang qu'Amour puisse allumer,
Observent mieux que nous les lois de bien aimer?

On dit qu'en Idumée, ès confins de Syrie,
Où bien souvent la palme au palmier se marie,

Il semble, à regarder ces arbres bienheureux,
Qu'ils vivent animés d'un esprit amoureux;
Car le mâle courbé vers sa chère femelle,
Montre de ressentir le bien d'être auprès d'elle :
Elle fait le semblable, et pour s'entr'embrasser
On les voit leurs rameaux l'un vers l'autre avancer.
De ces embrassements leurs branches reverdissent,
Le ciel y prend plaisir, les astres les bénissent,
Et l'haleine des vents soupirants à l'entour
Loue en son doux murmure une si sainte amour.
Que si l'impiété de quelque main barbare,
Par le tranchant du fer ce beau couple sépare,
Ou transplante autre part leurs tiges désolés,
Les rendant pour jamais l'un de l'autre exilés;
Jaunissants de l'ennui que chacun d'eux endure,
Ils font mourir le teint de leur belle verdure,
Ont en haine la vie, et pour leur aliment
N'attirent plus l'humeur du terrestre élément.

Si vous m'aimiez, hélas! autant que je vous aime,
Quand nous serions absents nous en ferions de même;
Et, chacun de nous deux regrettant sa moitié,
Nous serions surnommés les palmes d'amitié;
Nom qui nous conviendroit, si de même constance,
Si de même désir nous faisions résistance
A tout ce qui pourroit une amour étouffer,
Et par notre victoire en savions triompher.
Mais autant que ma flamme est grande et violente,
Autant pour mon tourment la vôtre est faible et lente;
Et telle qu'est l'ardeur d'une âme où fait séjour
Une simple amitié, non un ardent amour.
Le mien est comparable au feu d'une fournaise
Qui tourne tous les jours une forêt en braise,
Et le vôtre à celui qui dessus les autels
Fume d'un pur encens au pied des immortels.

Et c'est ce qui me tue et qui fait qu'à toute heure
Mon cœur impatient gémit, soupire et pleure,
Et fait prière aux cieux qu'ils m'accordent le bien
D'augmenter votre amour ou d'amoindrir le mien.

VILLANELLE[1]

Rosette, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé;
Et moi, sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura.
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet éloignement,
Vous, qui n'aimez que par coutume,
Caressez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent sitôt ne se vira.
Nous verrons, bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant?
Dieux! que vous êtes mensongère!
Maudit soit qui plus vous croira!

1. Le duc de Guise, au château de Blois, se plaisait, dit-on, à chanter cette jolie villanelle à sa maîtresse dans la nuit qui précéda le jour du 23 décembre, où il fut assassiné.

Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place
Ne vous peut aimer tant que moi,
Et celle que j'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foi.
Gardez bien votre amitié neuve ;
La mienne plus ne varîra ;
Et puis nous verrons à l'épreuve
Qui premier s'en repentira.

MALHERBE (FRANÇOIS DE)

Né à Caen en 1555, mort à Paris en 1628. Il servit dans les troupes de la Ligue, et, quand la paix fut faite, il se donna tout entier à Henri IV, qui lui fit une pension. Ce poëte, à peine connu en 1600, et devenu très-célèbre peu d'années après, avait mûri longuement son esprit dans l'étude et la méditation. Doué d'un grand sens et d'une rare sagacité, il s'était pénétré de l'idée que la langue française ne pouvait conserver les formes hybrides que lui imposait l'école de Ronsard, ni reprendre ses formes gauloises. En conséquence, il s'appliqua, par une sage méthode, à la préserver de ces deux inconvénients, à l'épurer, à l'enrichir et à lui rendre la propriété des termes, la clarté, l'élégance des tournures et la noblesse qu'elle perdait tous les jours. C'est par ces qualités remarquables, surtout dans ses odes, semées de traits sublimes, qu'il donna à notre poésie l'impulsion que suivirent les poëtes du siècle de Louis XIV. Ses stances amoureuses, que nous ne devons pas omettre dans notre recueil, n'offrent les

mêmes qualités qu'à un degré inférieur. Elles sont correctement écrites, mais elles n'ont pas assez de souplesse et d'abandon, et l'on ne peut s'empêcher de penser que le sujet demandait un peu moins de sécheresse.

STANCES POUR LA VICOMTESSE D'AUCHY

1608.

Laisse-moi, raison importune,
Cesse d'affliger mon repos,
En me faisant mal à propos
Désespérer de ma fortune;
Tu perds temps de me secourir,
Puisque je ne veux point guérir.

Si l'Amour en tout son empire,
Au jugement des beaux esprits,
N'a rien qui ne quitte le prix
A celle pour qui je soupire,
D'où vient que tu me veux ravir
L'aise que j'ai de la servir?

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur?
Quelle neige a tant de blancheur
Que sa gorge ne la surmonte?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire et nette comme ses yeux :

Soit que de ses douces merveilles
La parole enchante les sens,
Soit que sa voix de ses accents
Frappe les cœurs par les oreilles,
A qui ne fait-elle avouer
Qu'on ne la peut assez louer?

Tout ce que d'elle on me peut dire,
C'est que son trop chaste penser,
Ingrat à me récompenser,
Se moquera de mon martyre,
Supplice qui jamais ne faut
A celui qui vole trop haut.

Je l'accorde, il est véritable;
Je devois bien moins désirer;
Mais mon humeur est d'aspirer
Où la gloire est indubitable.
Les dangers me sont des appas :
Un bien sans mal ne me plait pas.

Je me rends donc sans résistance
A la merci d'elle et du sort;
Aussi bien par la seule mort
Se doit faire la pénitence
D'avoir osé délibérer
Si je la devois adorer.

STANCES SUR UN DÉPART

1608.

Le dernier de mes jours est dessus l'horizon :
Celle dont mes ennuis avoient leur guérison,
S'en va porter ailleurs ses appas et ses charmes.
Je fais ce que je puis, l'en pensant divertir;
Mais tout m'est inutile et semble que mes larmes
Excitent sa rigueur-à la faire partir.

Beaux yeux à qui le ciel et mon consentement,
Pour me combler de gloire, ont donné constamment

Dessus mes volontés un empire suprême,
Que ce coup m'est sensible ! et que tout à loisir
Je vais bien éprouver qu'un déplaisir extrême
Est toujours à la fin d'un extrême plaisir !

Quel tragique succès ne dois-je redouter
Du funeste voyage où vous m'allez ôter
Pour un terme si long tant d'aimables délices,
Puisque, votre présence étant mon élément,
Je semble être aux enfers et souffrir leurs supplices,
Lorsque je m'en sépare une heure seulement !

Au moins si je voyois cette fière beauté,
Préparant son départ, cacher sa cruauté
Dessous quelque tristesse ou feinte ou véritable,
L'espoir qui volontiers accompagne l'amour,
Soulageant ma langueur, la rendroit supportable
Et me consoleroit jusques à son retour.

Mais quel aveuglement me la fait désirer !
Avec quelle raison me puis-je figurer
Que cette âme de roche une grâce m'octroie,
Et qu'ayant fait dessein de ruiner ma foi,
Son humeur se dispose à vouloir que je croie
Qu'elle a compassion de s'éloigner de moi ?

Puis étant son mérite infini comme il est,
Dois-je pas me résoudre à tout ce qui lui plaît,
Quelques lois qu'elle fasse, et quoiqu'il m'en advienne,
Sans faire cette injure à mon affection
D'appeler sa douleur au secours de la mienne,
Et chercher mon repos en son affliction ?

Non, non : qu'elle s'en aille à son contentement,
Ou dure ou pitoyable, il n'importe comment ;
Je n'ai point d'autre vœu que ce qu'elle souhaite :
Et quand de mes souhaits je n'aurais jamais rien,

Le sort en est jeté, l'entreprise en est faite,
Je ne saurois brûler d'autre feu que le sien.

Je ne ressemble point à ces foibles esprits
Qui bientôt délivrés comme ils sont bientôt pris,
En leur fidélité n'ont rien que du langage :
Toute sorte d'objets les touche également;
Quant à moi, je dispute avant que je m'engage;
Mais, quand je l'ai promis, j'aime éternellement.

PLAINTE SUR UNE ABSENCE

1609.

Complices de ma servitude,
Pensers où mon inquiétude
Trouve son repos désiré,
Mes fidèles amis et mes vrais secrétaires [1],
Ne m'abandonnez point en ces lieux solitaires,
C'est pour l'amour de vous que j'y suis retiré.

Partout ailleurs je suis en crainte;
Ma langue demeure contrainte :
Si je parle, c'est à regret;
Je pèse mes discours, je me trouble et m'étonne.
Tant j'ai peu d'assurance en la foi de personne :
Mais à vous je suis libre, et n'ai rien de secret.

Vous lisez bien en mon visage
Ce que je souffre en ce voyage
Dont le ciel m'a voulu punir;
Et savez bien aussi que je ne vous demande,

1. Secrétaire se disait autrefois pour confident, qui a le secret d'un autre.

Étant loin de ma dame, une grâce plus grande
Que d'aimer sa mémoire et m'en entretenir.

Dites-moi donc sans artifice,
Quand je lui vouai mon service,
Faillis-je en mon élection?
N'est-ce pas un objet digne d'avoir un temple,
Et dont les qualités n'ont jamais eu d'exemple,
Comme il n'en fut jamais de mon affection?

Au retour des saisons nouvelles,
Choisissez les fleurs les plus belles
De qui la campagne se peint;
En trouverez-vous une où le soin de nature
Ait avecque tant d'art employé sa peinture,
Qu'elle soit comparable aux roses de son teint?

Peut-on assez vanter l'ivoire
De son front où sont en leur gloire
La douceur et la majesté;
Ses yeux, moins à des yeux qu'à des soleils semblables,
Et de ses beaux cheveux les nœuds inviolables
D'où n'échappe jamais rien qu'elle ait arrêté?

Ajoutez à tous ces miracles
Sa bouche de qui les oracles
Ont toujours de nouveaux trésors;
Prenez garde à ses mœurs, considérez-la toute;
Ne m'avoûrez-vous pas que vous êtes en doute,
Ce qu'elle a plus parfait, ou l'esprit, ou le corps?

Mon roi, par son rare mérite,
A fait que la terre est petite
Pour un nom si grand que le sien;
Mais si mes longs travaux faisoient cette conquête,
Quelques fameux lauriers qui lui couvrent la tête,
Il n'en auroit pas un qui fût égal au mien.

Aussi quoique l'on me propose
Que l'espérance m'en est close,
Et qu'on n'en peut rien obtenir,
Puisqu'à si beau dessein mon désir me convie,
Son extrême rigueur me coûtera la vie,
Ou mon extrême foi m'y fera parvenir.

Si les tigres les plus sauvages
Enfin apprivoisent leurs rages,
Flattés par un doux traitement;
Par la même raison, pourquoi n'est-il croyable
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable,
Pourvu que je la serve à son contentement?

Toute ma peur est que l'absence
Ne lui donne quelque licence
De tourner ailleurs ses appas;
Et qu'étant, comme elle est, d'un sexe variable,
Ma foi, qu'en me voyant elle avoit agréable,
Ne lui soit contemptible, en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,
Que toujours à quelque infortune
Il se faut tenir préparé.
Ses infidèles flots ne sont point sans orages;
Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages,
Et même dans le port on est mal assuré.

Peut-être qu'à cette même heure
Que je languis, soupire et pleure,
De tristesse me consumant,
Elle, qui n'a souci de moi ni de mes larmes,
Étale ses beautés, fait montre de ses charmes
Et met en ses filets quelque nouvel amant.

Tout beau, pensers mélancoliques,
Auteurs d'aventures tragiques,

De quoi m'osez-vousdiscourir ?
Impudents boute-feux de noise et de querelle,
Ne savez-vous pas bien que je brûle pour elle,
Et que me la blâmer, c'est me faire mourir ?

Dites-moi qu'elle est sans reproche,
Que sa constance est une roche,
Que rien n'est égal à sa foi.
Prêchez-moi ses vertus, contez-m'en des merveilles;
C'est le seul entretien qui plaît à mes oreilles :
Mais pour en dire mal n'approchez pas de moi.

SONNET FAIT A FONTAINEBLEAU

SUR L'ABSENCE DE LA VICOMTESSE D'AUCHY.

1608.

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure,
Superbes de matière, et d'ouvrage divers,
Où le plus digne roi qui soit en l'univers,
Aux miracles de l'art fait céder la nature :

Beau parc et beaux jardins qui, dans votre clôture,
Avez toujours des fleurs et des ombrages verts,
Non sans quelque démon [1] qui défend aux hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture :

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables désirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

1. Démon pour Génie. Plusieurs poëtes du siècle de Louis XIV, notamment La Fontaine, ont employé ce mot dans le même sens que Malherbe.

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas;
Mais, quoique vous ayez, vous n'avez point Caliste;
Et moi, je ne vois rien quand je ne la vois pas.

RÉGNIER (MATHURIN)

Né à Chartres en 1573, mort à Rouen en 1613. Il était fils d'une sœur du poëte Ph. Desportes, mariée à Jacques Régnier, propriétaire d'un jeu de paume. A treize ans il fut tonsuré, à vingt il accompagna le cardinal de Joyeuse à Rome, à vingt-neuf il retourna dans cette ville, à la suite de l'ambassadeur Philippe de Béthune, frère puîné du duc de Sully, et, en revenant, il obtint un bon canonicat et deux mille livres de pension, qui lui permirent de se livrer à son goût pour les lettres et pour le plaisir. Quoique engagé dans les ordres, il eut une conduite très-peu retenue qui ruina sa santé. Tallemant des Réaux rapporte que sa mort fut le résultat d'une débauche de vin d'Espagne qu'il fit avec un empirique nommé Lesonneur, lorsqu'il se crut guéri d'une maladie secrète dont celui-ci venait de le traiter. Voilà tout ce qu'on sait de la vie de ce poëte, que Boileau dit être « celui qui, du consentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Molière, les mœurs et le caractère des hommes. » Ses œuvres se composent de satires pleines de verve, que celles de Boileau n'ont pas fait oublier, et de poésies diverses parmi lesquelles s'en trouvent quelques-unes d'érotiques. Ces dernières, quoique peu nombreuses, suffisent pour mettre leur auteur au rang des meilleurs peintres de l'amour, tant elles sont pénétrées de chaleur, de vie et de sentiment. Nourri de la poésie antique, il est parvenu à s'en assimiler la substance; il a su rendre siens les vers qu'il a empruntés aux Grecs et aux Latins par la manière originale dont il les a reproduits; enfin il a ouvert la route nouvelle qu'André Chénier a suivie en la prolongeant, et il semble qu'il y ait entre ce poëte et lui une parenté de génie.

L'AMOUR QU'ON NE PEUT DOMPTER

Sotte et fâcheuse humeur de la plupart des hommes,
Qui, suivant ce qu'ils sont, jugent ce que nous sommes,
Et, sucrant d'un souris un discours ruineux,
Accusent un chacun des maux qui sont en eux!
Notre mélancolique en sauroit bien que dire,
Qui nous pique en riant, et nous flatte sans rire.
Qui porte un cœur de sang dessous un front blémi,
Et duquel il faut moins être ami qu'ennemi.
Vous qui, tout au contraire, avez dans le courage
Les mêmes mouvements qu'on vous lit au visage;
Et qui, parfait ami, vos amis épargnez,
Et de mauvais discours leur vertu n'éborgnez;
Connoissant donc en vous une vertu facile
A porter les défauts d'un esprit imbécile,
Qui dit, sans aucun fard, ce qu'il sent librement,
Et dont jamais le cœur la bouche ne dément :
Comme à mon confesseur vous ouvrant ma pensée,
De jeunesse et d'amour follement insensée,
Je vous conte le mal où trop enclin je suis,
Et que, prêt à laisser, je ne veux et ne puis;
Tant il est malaisé d'ôter avec l'étude
Ce qu'on a de nature, ou par longue habitude!
J'obéis au caprice, et sans discrétion;
La raison ne peut rien dessus ma passion.
Nulle loi ne retient mon âme abandonnée;
Ou soit par volonté, ou soit par destinée,
En un mal évident je clos l'œil à mon bien :
Ni conseil ni raison ne me servent de rien.
Je choppe par dessein; ma faute est volontaire :
Je me bande les yeux quand le soleil m'éclaire;
Et, content de mon mal, je me tiens trop heureux
D'être, comme je suis, en tous lieux amoureux.

Et comme à bien aimer mille causes m'invitent,
Ainsi mille beautés mes amours ne limitent;
Et, courant çà et là, je trouve tous les jours,
En des sujets nouveaux, de nouvelles amours.
Si de l'œil du désir une femme j'avise,
Ou soit belle, ou soit laide, ou sage, ou mal apprise,
Elle aura quelque trait qui, de mes sens vainqueur,
Me passant par les yeux me blessera le cœur.
Et c'est comme un miracle, en ce monde où nous sommes,
Tant l'aveugle appétit ensorcelle les hommes,
Qu'encore qu'une femme aux Amours fasse peur,
Que le ciel et Vénus la voye à contre-cœur;
Toutefois, étant femme, elle aura ses délices,
Relèvera sa grâce avec des artifices
Qui dans l'état d'Amour la sauront maintenir,
Et par quelques attraits les amants retenir.
Si quelqu'une est difforme, elle aura bonne grâce,
Et par l'art de l'esprit embellira sa face;
Captivant les amants, de mœurs ou de discours,
Elle aura du crédit en l'empire d'Amours.
En cela l'on connoît que la nature est sage,
Qui, voyant les défauts du féminin ouvrage,
Qu'il seroit, sans respect, des hommes méprisé,
L'anima d'un esprit et vif et déguisé;
D'une simple innocence elle adoucit sa face;
Elle lui mit au sein la ruse et la fallace;
Dans sa bouche, la foi qu'on donne à ses discours,
Dont ce sexe trahit les cieux et les amours :
Et selon, plus ou moins, qu'elle étoit belle ou laide,
Sage, elle sut si bien user d'un bon remède,
Divisant de l'esprit la grâce et la beauté,
Qu'elle les sépara d'un et d'autre côté,
De peur qu'en les joignant, quelqu'une eut l'avantage,
Avec un bel esprit d'avoir un beau visage.
La belle, du depuis, ne le recherche point,

Et l'esprit rarement à la beauté se joint.
Or, afin que la laide, autrement inutile,
Dessous le joug d'amour rendit l'homme servile,
Elle ombragea l'esprit d'un morne aveuglement,
Avecque le désir troublant le jugement,
De peur que nulle femme, ou fût laide, ou fût belle,
Ne vécût sans le faire ou ne mourût pucelle.

. . . .

Ravi de tous objets, j'aime si vivement,
Que je n'ai pour l'amour ni choix, ni jugement :
De toute élection mon âme est dépourvue,
Et nul objet certain ne limite ma vue.
Toute femme m'agrée; et les perfections
Du corps et de l'esprit troublent mes passions;
J'aime le port de l'une, et de l'autre la taille;
L'autre, d'un trait lascif, me livre la bataille,
Et l'autre, dédaignant d'un œil sévère et doux
Ma peine et mon amour, me donne mille coups.
Soit qu'une autre, modeste, à l'imprévu m'avise,
De vergogne et d'amour mon âme est toute éprise;
Je sens d'un sage feu mon esprit s'enflammer,
Et son honnêteté me contraint de l'aimer.
Si quelque autre, affectée en sa douce malice,
Gouverne son œillade avec de l'artifice,
J'aime sa gentillesse; et mon nouveau désir
Se la promet savante en l'amoureux plaisir.
Que l'autre parle livre et fasse des merveilles,
Amour, qui prend partout, me prend par les oreilles,
Et juge par l'esprit, parfait en ses accords,
Des points plus accomplis que peut avoir le corps.
Si l'autre est, au rebours, des lettres nonchalante,
Je crois qu'au fait d'amour elle sera savante,
Et que nature, habile à couvrir son défaut,
Lui aura mis au lit tout l'esprit qu'il lui faut.

Ainsi de toute femme à mes yeux opposée,
Soit parfaite en beauté, ou soit mal composée
De mœurs ou de façons, quelque chose m'en plaît;
Et ne sais point comment, ni pourquoi, ni que c'est.
Quelque objet que l'esprit par mes yeux se figure,
Mon cœur, tendre à l'amour, en reçoit la pointure :
Comme un miroir en soi toute image reçoit,
Il reçoit en amour quelque objet que ce soit.
Autant qu'une plus blanche il aime une brunette :
Si l'une a plus d'éclat, l'autre et plus sadinette,
Et, plus vive de feu, d'amour et de désir,
Comme elle en reçoit plus donne plus de plaisir.
Mais sans parler de moi, que toute amour emporte :
Voyant une beauté folâtrement accorte,
Dont l'abord soit facile et l'œil plein de douceur;
Que semblable à Vénus on l'estime sa sœur,
Que le ciel sur son teint ait posé sa richesse,
Qu'elle ait le cœur humain, le port d'une déesse,
Qu'elle soit le tourment ou le plaisir des cœurs,
Que Flore sous ses pas fasse naître des fleurs;
Au seul trait de ses yeux, si puissants sur les âmes,
Les cœurs les plus glacés sont tous brûlants de flammes
Et fût-il de métal, ou de bronze, ou de roc,
Il n'est moine si saint qui n'en quittât le froc.

Ainsi, moi seulement sous l'amour je ne plie;
Mais de tous les mortels la nature accomplie
Fléchit sous cet empire, et n'est homme ici-bas
Qui soit exempt d'amour, non plus que du trépas.
. . . .

ÉLÉGIE ZÉLOTYPIQUE[1]

Bien que je sache au vrai tes façons et tes ruses,
J'ai tant et si longtemps excusé tes excuses;
Moi-même je me suis mille fois démenti,
Estimant que ton cœur, par douceur diverti,
Tiendrait ses lâchetés à quelque conscience :
Mais enfin ton humeur force ma patience.
J'accuse ma faiblesse, et, sage à mes dépens,
Si je t'aimais jadis, ores je m'en repens;
Et brisant tous ces nœuds dont j'ai tant fait de conte,
Ce qui me fut honneur, m'est ores une honte.
Pensant m'ôter l'esprit, l'esprit tu m'as rendu;
J'ai regagné sur moi ce que j'avais perdu.
Je tire un double gain d'un si petit dommage;
Si ce n'est que trop tard je suis devenu sage.
Toutefois le bonheur nous doit rendre contents,
Et pourvu qu'il nous vienne il vient toujours à temps.

Mais j'ai donc supporté de si lourdes injures!
J'ai donc cru de ses yeux les lumières parjures,
Qui, me navrant le cœur, me promettoient la paix
Et donné de la foi à qui n'en eut jamais!
J'ai donc lu d'autre main ses lettres contrefaites,
J'ai donc su ses façons, reconnu ses défaites,
Et comment elle endort de douceur sa maison
Et trouve à s'excuser quelque fausse raison :
Un procès, un accord, quelque achat, quelques ventes,
Visites de cousins, de frères et de tantes;
Pendant qu'en autre lieu, sans femmes et sans bruit,
Sous prétexte d'affaire elle passe la nuit.

1. Régnier a caractérisé cette élégie par l'épithète *zélotypique*, dont la racine est le mot latin *zelotypia*, qui signifie *jalousie*, parce qu'il y exprime les plaintes et les reproches d'un amant jaloux.

Et cependant, aveugle en ma peine enflammée,
Ayant su tout ceci, je l'ai toujours aimée.
Pauvre sot que je suis ! ne devois-je à l'instant
Laisser là cette ingrate et son cœur inconstant ?

Encor seroit-ce peu si, d'amour emportée,
Je n'avois à son teint, et sa mine affectée,
Lu de sa passion les signes évidents
Que l'amour imprimoit en ses yeux trop ardents.
Mais qu'est-il de besoin d'en dire davantage ?
Irai-je rafraîchir sa honte et mon dommage ?
A quoi de ses discours dirai-je le défaut ?
Comme pour me piper elle parle un peu haut,
Et comme bassement, à secrètes volées,
Elle ouvre de son cœur les flammes recélées ;
Puis sa voix rehaussant en quelques mots joyeux,
Elle pense charmer les jaloux curieux,
Fait un conte du roi, de la reine et du Louvre ;
Quand, malgré que j'en aye, amour me le découvre,
Me déchiffre aussitôt son discours indiscret,
(Hélas ! rien aux jaloux peut-il être secret !)
Me fait voir de ses traits l'amoureux artifice,
Et qu'aux soupçons d'amour trop foible est sa malice !
Ces heurtements de pieds en feignant de s'asseoir,
Faire sentir ses gants, ses cheveux, son mouchoir,
Ces rencontres de mains, et mille autres caresses
Qu'usent à leurs amants les plus douces maîtresses,
Que je tais par honneur, craignant qu'avec le sien,
En un discours plus grand j'engageasse le mien.

Cherche donc quelque sot, au tourment insensible,
Qui souffre ce qu'il m'est de souffrir impossible ;
Car pour moi j'en suis las, ingrate, et je ne puis
Durer plus longuement en la peine où je suis.
Ma bouche incessamment aux plaintes est ouverte.
Tout ce que j'aperçois semble jurer ma perte,

Mes yeux toujours pleurants, de tourments éveillés,
Depuis d'un bon sommeil ne se sont vus sillés.
Mon esprit agité fait guerre à mes pensées,
Sans avoir reposé vingt nuits se sont passées,
Je vais comme un lutin de çà de là courant,
Et ainsi que mon corps mon esprit est errant.

Mais tandis qu'en parlant du feu qui me surmonte
Je dépeins en mes vers ma douleur et ta honte;
Amour dedans le cœur m'assaut si vivement
Qu'avecque tout dédain je perds tout jugement.

Vous autres, que j'emploie à l'épier sans cesse,
Au logis, en visite, au sermon, à la messe,
Connaissant que je suis amoureux et jaloux,
Pour flatter ma douleur que ne me mentez-vous?
Ha! pourquoi m'êtes-vous, à mon dam, si fidèles?
Le porteur est fâcheux de fâcheuses nouvelles;
Déférez à l'ardeur de mon mal furieux,
Feignez de n'en rien voir et vous fermez les yeux.
Si dans quelque maison sans femme elle s'arrête,
S'on lui fait au palais quelque signe de tête,
S'elle rit à quelqu'un, s'elle appelle un valet,
S'elle baille en cachette ou reçoit un poulet;
Si dans quelque recoin quelque vieille inconnue,
Marmotant un *pater* lui parle et la salue;
Déguisez-en le fait, parlez-m'en autrement :
Trompant ma jalousie et votre jugement,
Dites-moi qu'elle est chaste et qu'elle en a la gloire;
Car, bien qu'il ne soit vrai, si ne puis-je le croire?
De contraires effets mon esprit agité,
Douteux s'en court de l'une à l'autre extrémité.
La rage de la haine et l'amour me transporte,
Mais j'ai grand peur enfin que l'amour soit plus forte.
Surmontons par mépris ce désir indiscret;
Au moins, s'il ne se peut, l'aimerai-je à regret

Le bœuf n'aime le joug que toutefois il traîne ;
Et, mêlant sagement mon amour à la haine,
Donnons-lui ce que peut ou que doit recevoir
Son mérite égalé justement au devoir.

En conseiller d'État, de discours je m'abuse.
Un amour violent aux raisons ne s'amuse.
Ne sais-je que son œil, ingrat à mon tourment,
Me donnant ce désir, m'ôta le jugement ?
Que mon esprit blessé nul bien ne se propose,
Qu'aveugle, et sans raison, je confonds toute chose,
Comme un homme insensé qui s'emporte au parler
Et désigne avec l'œil mille châteaux en l'air ?

C'en est fait pour jamais, la chance en est jetée.
D'un feu si violent mon âme est agitée,
Qu'il faut, bon gré mal gré, laisser faire au destin ;
Heureux si par la mort je puis être à la fin,
Et si je puis, mourant en cette frénésie,
Voir mourir mon amour avec ma jalousie !

Mais Dieu ! que me sert-il de pleurs me consommer,
Si la rigueur du ciel me contraint de l'aimer ?
Où le ciel nous incline à quoi sert la menace ?
Sa beauté me rappelle où son défaut me chasse,
Aimant et dédaignant, par contraires efforts,
Les façons de l'esprit et les beautés du corps.
Ainsi je ne puis vivre avec elle et sans elle.
Ha ! Dieu ! Que fusses-tu ou plus chaste ou moins belle
Ou pusses-tu connaître et voir par mon trépas
Qu'avecque ta beauté mon humeur ne sied pas !
Mais si ta passion est si forte et si vive
Que des plaisirs des sens ta raison soit captive,
Que ton esprit blessé ne soit maître de soi ;
Je n'entends en cela te prescrire une loi ;

Te pardonnant par moi cette fureur extrême,
Ainsi, comme par toi je l'excuse en moi-même ;
Car nous sommes tous deux, en notre passion,
Plus dignes de pitié que de punition.
Encore, en ce malheur où tu te précipites,
Dois-tu par quelque soin t'obliger tes mérites,
Connaître ta beauté, et qu'il te faut avoir
Avecque ton amour égard à ton devoir.
Mais, sans discrétion, tu vas à guerre ouverte,
Et par sa vanité [1] triomphant de ta perte,
Il montre tes faveurs, tout haut il en discourt,
Et ta honte et sa gloire entretiennent la cour.
Cependant, me jurant tu m'en dis des injures.
O dieux! qui sans pitié punissez les parjures,
Pardonnez à ma dame, ou, changeant vos effets,
Vengez plutôt sur moi les péchés qu'elle a faits!

S'il est vrai sans faveur que tu l'écoutes plaindre,
D'où vient, pour son respect, que l'on te voit contraindre?
Que tu permets aux siens lire en tes passions,
De veiller jour et nuit dessus tes actions;
Que toujours d'un valet la carrosse est suivie,
Qui rend, comme espion, compte exact de ta vie;
Que tu laisses chacun pour plaire à ses soupçons,
Et que, parlant de Dieu, tu nous fais des leçons,
Nouvelle Magdelaine au désert convertie;
Et jurant que ta flamme est du tout amortie,
Tu prétends finement par cette mauvaistié
Lui donner plus d'amour, à moi plus d'amitié;
Et me cuidant tromper, tu voudrois faire accroire
Avecque faux serments que la neige fût noire?
Mais comme tes propos ton art est découvert,
Et chacun, en riant, en parle à cœur ouvert;

1. Le poëte parle ici de son rival, qu'il affecte de ne point nommer.

Dont je crève de rage, et, voyant qu'on te blâme,
Trop sensible à ton mal, de regret je me pâme;
Je me ronge le cœur, je n'ai point de repos,
Et voudrois être sourd, pour l'être à ces propos.
Je me hais de te voir ainsi mésestimée.
T'aimant si dignement, j'aime ta renommée;
Et si je suis jaloux, je le suis seulement
De ton honneur et non de ton contentement.
Fais tout ce que tu fais, et plus s'il se peut faire;
Mais choisis pour le moins ceux qui se peuvent taire.
Quel besoin peut-il être, insensée en amour,
Ce que tu fais la nuit qu'on le chante le jour?
Ce que fait un tout seul, que tout chacun le sache?
Et montres en amour ce que le monde cache?

Mais puisque le destin à toi m'a su lier,
Et qu'oubliant ton mal je ne puis t'oublier,
Par ces plaisirs d'amour tout confits en délices,
Par tes appas jadis à mes vœux si propices,
Par ces pleurs que mes yeux et les tiens ont versés,
Par mes soupirs au vent sans profit dispersés,
Par les dieux qu'en pleurant tes serments appelèrent,
Par tes yeux, qui l'esprit, par les miens, me volèrent,
Et par leurs feux si clairs et si beaux à mon cœur,
Excuse par pitié ma jalouse rancœur;
Pardonne, par mes pleurs, au feu qui me commande :
Si mon péché fut grand, ma repentance est grande;
Et vois, dans le regret dont je suis consommé,
Que j'eusse moins failli si j'eusse moins aimé.

PLAINTE SUR L'ABSENCE D'UNE MAITRESSE

STANCES.

En quel obscur séjour le ciel m'a-t-il réduit?
Mes beaux jours sont voilés d'une éternelle nuit,
Et dans un seul instant, comme l'herbe fauchée,
Ma jeunesse est séchée.

Mes discours sont changés en funèbres regrets;
Et mon âme d'ennuis est si fort éperdue,
Qu'ayant perdu ma dame en ces tristes forêts,
Je crie et ne sais point ce qu'elle est devenue.

O bois! ô prés! ô monts! qui me fûtes jadis,
En l'avril de mes jours, un heureux paradis,
Quand de mille douceurs la faveur de ma dame
Entretenoit mon âme :

Or', que la triste absence, en l'enfer où je suis,
D'un piteux souvenir me tourmente et me tue;
Pour consoler mon mal et flatter mes ennuis,
Hélas! répondez-moi, qu'est-elle devenue?

Où sont ces deux beaux yeux? que sont-ils devenus?
Où sont tant de beautés, d'Amours et de Vénus
Qui régnoient dans sa vue, ainsi que dans mes veines
Les soucis et les peines.

Hélas! fille de l'air [1], qui sens ainsi que moi
Dans les prisons d'Amour ton âme détenue,
Compagne de mon mal assiste mon émoi,
Et réponds à mes cris : qu'est-elle devenue?

1. L'écho.

Je vois bien en ce lieu, triste et désespéré,
Du naufrage d'amour ce qui m'est demeuré :
Et bien que loin d'ici le destin l'ait guidée,
Je m'en forme l'idée.

Je vois dedans ces fleurs les trésors de son teint,
La fierté de son âme en la mer toute émue ;
Tout ce qu'on voit ici vivement me la peint :
Mais il ne me peint pas ce qu'elle est devenue.

Las! voici bien l'endroit où premier je la vi,
Où mon cœur de ses yeux si doucement ravi,
Rejetant tout respect, découvrit à la belle
Son amitié fidèle.

Je revoi bien le lieu, mais je ne revoi pas
La roine de mon cœur qu'en ce lieu j'ai perdue,
O bois! ô prés! ô monts! ses fidèles ébats,
Hélas! répondez-moi, qu'est-elle devenue?

Durant que son bel œil ces lieux embellissoit,
L'agréable printemps sous ses pieds florissoit ;
Tout rioit auprès d'elle, et la terre parée
Étoit enamourée.

Ores que le malheur nous en a su priver,
Mes yeux, toujours mouillés d'une humeur continue,
Ont changé leur saison en la saison d'hiver,
N'ayant su découvrir ce qu'elle est devenue.

Mais quel lieu fortuné si longtemps la retient?
Le soleil qui s'absente au matin nous revient,
Et par un tour réglé sa chevelure blonde
Éclaire tout le monde.

Sitôt que sa lumière à mes yeux se perdit,
Elle est, comme un éclair, à jamais disparue ;

Et quoique j'aye fait, malheureux et maudit,
Je n'ai pu découvrir ce qu'elle est devenue.

Mais, dieux! j'ai beau me plaindre et toujours soupirer,
J'ai beau de mes deux yeux deux fontaines tirer,
J'ai beau mourir d'amour et de regret pour elle :
Chacun me la recèle.

O bois! ô prés! ô monts! ô vous qui la cachez,
Et qui contre mon gré l'avez tant retenue,
Si jamais de pitié vous vous vîtes touchés,
Hélas! répondez-moi, qu'est-elle devenue?

Fût-il jamais mortel si malheureux que moi?
Je lis mon infortune en tout ce que je voi;
Tout figure ma perte, et le ciel et la terre
A l'envi me font guerre.

Le regret du passé cruellement me point,
Et rend l'objet présent ma douleur plus aiguë :
Mais las! mon plus grand mal est de ne savoir point,
Entre tant de malheurs, ce qu'elle est devenue.

Ainsi de toutes parts je me sens assaillir;
Et voyant que l'espoir commence à me faillir,
Ma douleur se rengrège, et mon cruel martyre
S'augmente et devient pire.

Et si quelque plaisir s'offre devant mes yeux,
Qui pense à consoler ma raison abattue,
Il m'afflige, et le ciel me seroit odieux
Si là-haut j'ignorois ce qu'elle est devenue.

Gêné de tant d'ennuis, je m'étonne comment,
Environné d'Amour et du fâcheux tourment
Qu'entre tant de regrets son absence me livre,
Mon esprit a pu vivre.

Le bien que j'ai perdu me va tirannisant;
De mes plaisirs passés mon âme est combattue;
Et ce qui rend mon mal plus aigre et plus cuisant,
C'est qu'on ne peut savoir ce qu'elle est devenue.

Et ce cruel penser qui sans cesse me suit,
Du trait de sa beauté me pique jour et nuit,
Me gravant en l'esprit la misérable histoire
D'une si courte gloire.

Et ces biens, qu'en mes maux encore il me faut voir,
Rendroient d'un peu d'espoir mon âme entretenue,
Et m'y consolerois, si je pouvois savoir
Ce qu'ils sont devenus, ce qu'elle est devenue.

Plaisirs si tôt perdus, hélas! où êtes-vous?
Et vous, chers entretiens, qui me sembliez si doux,
Où êtes-vous allés? Hé! où s'est retirée
Ma belle Cythérée?

Ha! triste souvenir d'un bien si tôt passé;
Las! pourquoi ne la vois-je, ou pourquoi l'ai-je vue?
Ou pourquoi mon esprit d'angoisses oppressé
Ne peut-il découvrir ce qu'elle est devenue?

En vain, hélas! en vain les vas-tu dépeignant
Pour flatter ma douleur, si le regret poignant
De m'en voir séparé d'autant plus me tourmente
Qu'on me la représente.

Seulement au sommeil j'ai du contentement
Qui la fait voir présente à mes yeux toute nue,
Et chatouille mon mal d'un faux ressentiment;
Mais il ne me dit pas ce qu'elle est devenue.

Encor ce bien m'afflige, il n'y faut plus songer.
C'est se paître du vent, que la nuit s'alléger

D'un mal qui tout le jour me poursuit et m'outrage
D'une impiteuse rage.

Retenu dans des nœuds qu'on ne peut délier,
Il faut, privé d'espoir, que mon cœur s'évertue
Ou de mourir bientôt, ou bien de l'oublier,
Puisqu'on ne peut savoir ce qu'elle est devenue.

Comment, que je l'oublie! ha! dieux! je ne le puis.
L'oubli n'efface point les amoureux ennuis
Que ce cruel tyran a gravés dans mon âme
En des lettres de flamme.

Il me faut par la mort finir tant de douleurs,
Ayons donc à ce point l'âme bien résolue;
Et finissant mes jours finissons nos malheurs,
Puisqu'on ne peut savoir ce qu'elle est devenue.

Adieu donc, clairs soleils, si divins et si beaux,
Adieu l'honneur sacré des forêts et des eaux;
Adieu monts, adieu prés, adieu campagne verte,
De vos beautés déserte.

Las! recevez mon âme en ce dernier adieu.
Puisque de mon malheur ma fortune est vaincue,
Misérable amoureux, je vais quitter ce lieu,
Pour savoir aux enfers ce qu'elle est devenue.

Ainsi dit Amiante, alors que de sa voix
Il entama les cœurs des rochers et des bois,
Pleurant et soupirant la perte d'Yacée,
L'objet de sa pensée.

Afin de la trouver, il s'encourt au trépas.
Et comme sa vigueur peu à peu diminue,
Son ombre pleure, crie en descendant là-bas :
Esprits, hé! dites-moi ce qu'elle est devenue.

ODE

Jamais ne pourrai-je bannir
Hors de moi l'ingrat souvenir
De ma gloire si tôt passée?
Toujours pour nourrir mon souci,
Amour, cet enfant sans merci,
L'offrira-t-il à ma pensée?

Tyran implacable des cœurs,
De combien d'amères langueurs
As-tu touché ma fantaisie?
De quels maux m'as-tu tourmenté?
Et, dans mon esprit agité,
Que n'a point fait ma jalousie?

Mes yeux, aux pleurs accoutumés,
Du sommeil n'étoient plus fermés;
Mon cœur frémissoit sous la peine :
A vu' d'œil mon teint jaunissoit,
Et ma bouche qui gémissoit
De soupirs étoit toujours pleine.

Aux caprices abandonné,
J'errois d'un esprit forcené,
La raison cédant à la rage :
Mes sens, de désirs emportés,
Flottoient confus de tous côtés,
Comme un vaisseau parmi l'orage.

Blasphémant la terre et les cieux,
Même je m'étois odieux
Tant la fureur troubloit mon âme :
Et bien que mon sang amassé
Autour de mon cœur fût glacé,
Mes propos n'étoient que de flamme.

Pensif, frénétique et rêvant,
L'esprit troublé, la tête au vent,
L'œil hagard, le visage blême,
Tu me fis tous maux éprouver;
Et sans jamais me retrouver
Je m'allois cherchant en moi-même.

Cependant, lorsque je voulois,
Par raison enfreindre tes lois,
Rendant ma flamme refroidie;
Pleurant, j'accusai ma raison,
Et trouvai que la guérison
Est pire que la maladie.

Un regret pensif et confus
D'avoir été sans être plus,
Rend mon âme aux douleurs ouverte;
A mes dépens, las! je vois bien
Qu'un bonheur comme étoit le mien
Ne se connoît que par la perte.

STANCES

Si votre œil, tout ardent d'amour et de lumière,
De mon cœur votre esclave est la flamme première,
Que comme un astre saint je révère à genoux,
Pourquoi ne m'aimez-vous?

Si vous que la beauté rend ores si superbe,
Devez comme une fleur qui flétrit dessus l'herbe,
Éprouver des saisons l'outrage et le courroux,
Pourquoi ne m'aimez-vous?

Voulez-vous que votre œil en amour si fertile
Vous soit de la nature un présent inutile?

Si l'Amour comme un dieu se communique à tous,
Pourquoi ne m'aimez-vous?

Attendez-vous qu'un jour un regret vous saisisse?
C'est à trop d'intérêts imprimer un supplice.
Mais puisque nous vivons en un âge si doux,
Pourquoi ne m'aimez-vous?

Si votre grand' beauté toutes beautés excelle,
Le ciel pour mon malheur ne vous fit point si belle
S'il semble en son dessein avoir pitié de nous,
Pourquoi ne m'aimez-vous?

Si j'ai, pour vous aimer, ma raison offensée,
Mortellement blessé d'une flèche insensée,
Sage en ce seul égard que j'en bénis les coups.
Pourquoi ne m'aimez-vous?

La douleur, m'étrangeant de toute compagnie,
De mes jours malheureux a la clarté bannie;
Et si dans ce malheur pour vous je me résous,
Pourquoi ne m'aimez-vous?

Fasse le ciel qu'enfin vous puissiez reconnoître
Que mon mal a de vous son essence et son être.
Mais, Dieu! puisqu'il est vrai, yeux qui m'êtes si doux.
Pourquoi ne m'aimez-vous?

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE

Le tendre Amour cueillant un jour des fleurs.
Fut, par hasard, piqué par une abeille
Cachée au fond d'une rose vermeille;
Au même instant il s'en va tout en pleurs
Dire à Vénus : Ma mère, je me meurs;
Je suis piqué d'une vipère ailée,
Qui, dans ces lieux abeille est appelée :
Je n'en puis plus, je me meurs, je me meurs.

Si d'une abeille, ô mon fils, la piqûre,
Répond Vénus, vous fait tant de douleur,
Quelle douleur croyez-vous donc qu'endure
Un malheureux dont vous percez le cœur?

BOISROBERT (FRANÇOIS LE MÉTEL, ABBÉ DE)

Né à Caen en 1597, mort à Paris en 1662, membre de l'Académie française, dont il était un des fondateurs. Il devint célèbre par ses bons mots, par son talent à conter et par sa manière agréable de lire les vers, à laquelle il dut le surnom de *dupeur d'oreilles*. L'aimable gaieté de son caractère et l'originalité plaisante de son esprit l'avaient introduit fort avant dans la familiarité du cardinal de Richelieu, de qui il obtint plusieurs bénéfices qu'il perdit presque tous au jeu. Il a composé des tragédies, des comédies, des tragi-comédies et des romans qu'on ne lit plus, des contes, des épîtres et d'autres poésies légères qu'on pourrait lire encore. Nous n'avons à citer de lui que le madrigal suivant, qui est très-joli :

A UNE TRÈS-JEUNE FILLE

Eh quoi ! dans un âge si tendre,
On ne peut déjà vous entendre,
Ni voir vos beaux yeux sans mourir !
Ah ! soyez, jeune Iris, ou plus grande ou moins belle !
Attendez, petite cruelle,
Attendez pour blesser que vous sachiez guérir !

VOITURE (VINCENT)

Né en 1598, d'un riche marchand de vins, à Amiens, mort en 1648 à Paris. Lancé dès sa jeunesse au milieu du plus grand monde, où sa naissance ne l'appelait pas, il s'y fit par son esprit une position des plus brillantes. Il devint d'abord introducteur des ambassadeurs auprès de Gaston, duc d'Orléans, qui l'amena avec lui en Belgique pendant sa révolte, et le chargea de plusieurs missions diplomatiques. Quelque temps après, il s'attacha au cardinal de Richelieu, obtint la confiance de ce ministre et même celle du roi. Il jouit ensuite du même avantage auprès du cardinal de Mazarin et de la reine. Il vécut sur le pied de l'égalité avec les plus hauts personnages de son temps. Tout le monde l'admirait; il était l'oracle de l'hôtel de Rambouillet. L'Académie française, dont il fut un des membres fondateurs, le tenait en si grande estime, qu'elle prit le deuil quand il mourut. Cet honneur, qu'elle n'a jamais fait à d'autres, prouve la prodigieuse renommée qu'il s'était acquise par ses lettres, pleines de nombreux défauts alors à la mode, mais semées de traits spirituels et d'idés fines gracieusement exprimées, dont le mérite est de tous les temps. Ces lettres qui, comme celles de Balzac, contribuèrent à polir notre langue, circulaient manuscrites dans la société, où l'on se les arrachait. Elles ne parurent imprimées qu'après lui. Il en fut de même de ses poésies, pièces de circonstance qu'il ne songea point à publier, et qu'il ne faut pas juger rigoureusement comme celles d'un auteur de profession. Elles ont d'ailleurs de quoi désarmer la critique par un tour facile et gracieux ainsi que par un esprit original et piquant qui rachètent assez souvent leur afféterie. Nous en allons citer quelques-unes qu'il a consacrées à l'amour ou plutôt à la galanterie. Ses qualités et ses défauts en ce genre ne nous paraissent pas avoir besoin d'une autre appréciation que celle qu'il en a faite lui-même dans un rondeau qui sera mis sous les yeux des lecteurs.

STANCES

Ce soir, que vous ayant seulette rencontrée,
Pour guérir mon esprit et le remettre en paix
J'eus de vous, sans effort, belle et divine Astrée,
La première faveur que j'en reçus jamais,

Que d'attraits, que d'appas vous rendoient adorable!
Que de traits, que de feux me vinrent enflammer!
Je ne verrai jamais rien qui fut tant aimable,
Ni vous rien désormais qui puisse tant aimer.

Les charmes que l'Amour en vos beautés recèle
Étoient plus que jamais puissants et dangereux.
O dieux! qu'en ce moment mes yeux vous virent belle!
Et que vos yeux aussi me virent amoureux!

La rose ne luit point d'une grâce pareille,
Lorsque pleine d'amour elle rit au soleil;
Et l'orient n'a pas, quand l'aube se réveille,
La face si brillante et le teint si vermeil.

Cet objet qui pouvoit émouvoir une souche,
Jetant par tant d'appas le feu dans mon esprit,
Me fit prendre un baiser sur votre belle bouche,
Mais, las! ce fut plutôt le baiser qui me prit!

Car il brûle en mes os, et va de veine en veine
Portant le feu vengeur qui va me consumant.
Jamais rien ne m'a fait endurer tant de peine
Ni causé dans mon cœur tant de contentement.

Mon âme sur ma lèvre étoit lors tout entière,
Pour savourer le miel qui sur la vôtre étoit;
Mais en me retirant elle resta derrière,
Tant de ce doux plaisir l'amorce l'arrêtoit.

S'égarant de ma bouche elle entra dans la vôtre,
Ivre de ce nectar qui charmoit ma raison;
Et sans doute elle prit une porte pour l'autre,
Et ne lui souvint plus qu'elle étoit sa maison.

Mes pleurs n'ont pu depuis fléchir cette infidèle
A quitter un séjour qu'elle trouva si doux;
Et je suis en langueur, sans repos et sans elle,
Et sans moi-même aussi lorsque je suis sans vous.

Elle ne peut laisser ce lieu tant désirable,
Ce beau temple où l'Amour est de nous adoré;
Pour entrer derechef en l'enfer misérable,
Où le ciel a voulu qu'elle ait tant enduré.

Mais vous, de ses désirs unique et belle reine,
Où cette âme se plaît comme en son paradis,
Faites qu'elle retourne et que je la reprenne
Sur ces mêmes œillets où lors je la perdis.

Je confesse ma faute, au lieu de la défendre :
Et triste et repentant d'avoir trop entrepris,
Le baiser que je pris, je suis prêt de le rendre,
Et me rendez aussi ce que vous m'avez pris.

Mais non, puisque ce dieu, dont l'amorce m'enflamme,
Veut bien que vous l'ayez, ne me le rendez point;
Mais souffrez que mon corps se rejoigne à mon âme,
Et ne séparez pas ce que nature a joint.

STANCES SUR LE MÊME SUJET

Lorsque avecque deux mots que vous daignâtes dire
Vous sûtes arrêter mes peines pour jamais;
Et qu'après m'avoir fait endurer le martyre,
Vous m'ouvrîtes les cieux et me mîtes en paix,

Mille attraits, dont encor le souvenir me touche,
Couvrirent à mes yeux votre extrême rigueur;
Tous les charmes d'amour furent sur votre bouche,
Et tous ses traits aussi passèrent en mon cœur.

Vous prîtes tout à coup une beauté nouvelle,
Toute pleine d'éclat, de rayons et de feux.
Bons dieux! ah! que ce soir mes yeux vous virent belle,
Et que vos yeux, ce soir, me virent amoureux!

Le pasteur qui jugea les trois déesses nues,
Ne vit point à la fois tant de charmes secrets,
De divines beautés, de grâces inconnues,
Que j'en vis éclater en vos moindres attraits.

Je crois qu'en ce moment la reine de Cythère,
Sans pas un de ses fils se trouva dans les cieux;
Et que tous les Amours, abandonnant leur mère,
Étoient dedans mon âme ou bien dedans vos yeux

Ils brilloient dans vos yeux et brûloient dans mon âme,
Perçant d'un si beau feu les ombres d'alentour.
Que je vivois heureux au milieu de la flamme!
Et que j'avois de joie aussi bien que d'amour!

Depuis, ils ont toujours gardé la même place,
Admirant vos beautés et mon extrême foi;
Et, quoi que vous fassiez, Aminte, ou que je fasse,
Je les vois tous en vous et les sens tous en moi.

Eux qui faisoient brûler le ciel, la terre et l'onde,
Avecques tous leurs feux embrasent mon désir;
Et laissent en repos tout le reste du monde,
Pour me faire la guerre avec plus de loisir.

Tandis qu'ils vont doublant mes peines rigoureuses,
Tous les autres captifs ont du soulagement;

Et l'air n'est plus troublé de plaintes amoureuses,
De pleurs ni de regrets que par moi seulement.

Écho ne languit plus d'une flamme inutile,
Daphné ne brûle plus le bel astre du jour;
Et si le cours d'Alphée est encore en Sicile,
Ce n'est que par coutume et non pas par amour.

Diane aux yeux de Pan n'a plus rien d'estimable,
Neptune n'aime plus les nymphes de la mer;
Et comme en l'univers vous êtes seule aimable,
Je suis le seul aussi qui sache bien aimer.

PLACET A UNE DAME

Plaise à la duchesse très-bonne,
Aux yeux très-clairs, aux bruns cheveux,
Reine des flots de la Garonne,
Reine du Lot et de tous ceux
Qui virent sa belle personne,

De laisser entrer franchement,
Sans peine et sans empêchement,
Un homme au lieu de sa demeure,
Qui, s'il ne la voit promptement,
Enragera dedans une heure.

On a pour lui trop de rigueur
Chez vous, et tout haut il proteste
Que par un larcin manifeste
On retient son âme et son cœur,
Et que l'on ne veut pas le reste.

L'un est dedans, l'autre dehors,
Et l'un et l'autre est tout en flamme;

Il est raisonnable, madame,
Ou que l'on lui rende son corps,
Ou que l'on lui rende son âme.

Il se voit pris comme au lacet,
Et souffre un étrange supplice;
Mais las! le pauvre est sans malice,
Ne refusez pas son placet;
Car sans doute il est de justice.

Il a trop souffert de moitié;
Au nom de sa ferme amitié,
Consolez son âme abattue,
Ou dites au moins par pitié
A votre suisse qu'on le tue.

RONDEAU

En cas d'amour, il ne faut jamais être
Foible ni lent; mais faut toujours paroître
Prompt, vigoureux, soumis entièrement,
Pleurer, gémir, servir fidèlement,
Donner beaucoup et de peu se repaître.

Quand est de moi, si je me sais connoître,
N'étant avare, audacieux, ni traître,
Je devrois bien réussir aisément
En cas d'amour.

J'ai quelque esprit, et l'on me tient grand maître
En ces poulets que les amants font naître,
Je fais des vers assez passablement,
Et quelquefois je parle galamment.
Mais après tout je suis un pauvre prêtre
En cas d'amour.

FRAGMENT

La plus adorable personne
Qui se trouve dans l'univers,
Et pour qui le fils de Latone
Ne feroit pas d'assez beaux vers,
Aminte, la gloire du monde,
L'amour de la terre et de l'onde,
De cet agréable séjour
Occupe la place première,
Et le remplit d'une lumière
Plus belle que celle du jour.

Les Amours sont à ses côtés
Sages, retenus et modestes
Avecque les désirs célestes,
Qui méprisent les voluptés;
Devant cette beauté sévère,
Que le vice même révère,
Ils n'oseroient paroître nus;
Et, n'ayant plus rien de profane,
Ils la craignent comme Diane
Et la servent comme Vénus.

SONNET A URANIE

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie!
L'absence ni le temps ne m'en sauroient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connois sa rigueur infinie :
Mais, pensant aux beautés pour qui je dois périr,

Je bénis mon martyre, et, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison par de foibles discours
M'incite à la révolte et me promet secours :
Mais lorsque à mon besoin je veux me servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

CORNEILLE (PIERRE)

Né à Rouen en 1606, mort dans la même ville en 1694, membre de l'Académie française. Cet homme, que Racine a nommé LE PLUS GRAND DES POÈTES DE LA FRANCE, n'a pas besoin d'une notice biographique et littéraire. Il est universellement connu et admiré, et l'on ne saurait rien dire de nouveau sur sa vie, dont tous les actes furent si honorables, ni louer assez dignement son génie sublime qui restaura notre théâtre, le dota d'immortels chefs-d'œuvre tragiques, et lui donna le premier modèle de la bonne comédie. Nous n'avons à le considérer ici que comme peintre de l'amour, auquel il dut la révélation de son talent et sa vocation d'auteur dramatique. Il a développé de la manière la plus saisissante dans le *Cid* toute l'énergie de cette passion qu'il a mise en opposition avec un devoir impérieux, au milieu de situations violentes où l'on ne peut la voir se débattre sans être frappé à la fois d'admiration et de pitié. Il en a montré aussi les émotions douces et tendres, en vers pleins de naturel, de chaleur et de grâce dans une scène de *Psyché*, tragédie-ballet qu'il composa en société de Molière et de Quinault. Il avait soixante-cinq ans lorsqu'il

écrivit de verve cette scène ravissante pour plaire à mademoiselle Molière. Il était amoureux de cette charmante actrice, à qui il rendit le même hommage, l'année suivante, en mettant sa propre tendresse dans les déclarations du vieillard Martian à Pulchérie, dont elle jouait le rôle comme elle avait joué celui de Psyché.

L'AMOUR, PSYCHÉ, ZÉPHYRE

L'AMOUR.

Le voilà, ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas, peut-être, à tel point effroyable
Que vous vous l'êtes figuré.

PSYCHÉ.

Vous, seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
A menacé mes tristes jours,
Vous qui semblez plutôt un dieu qui, par miracle,
Daigne venir lui-même à mon secours?

L'AMOUR.

Quel besoin de secours au milieu d'un empire
Où tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi,
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi?

PSYCHÉ.

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte
Et que, s'il a quelque poison,
Une âme auroit peu de raison
De hasarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte,
Dont tout le cœur craindroit la guérison!
A peine je vous vois que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,

Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sais quel feu que je ne connois pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnoissance;
De la compassion les chagrins innocents
M'en ont fait sentir la puissance;
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est; mais je sais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme.
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer.
Tout ce que j'ai senti n'agissoit point de même;
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, si je savois ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi, de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois?
Vous soupirez, seigneur, ainsi que je soupire;
Vos sens comme les miens paroissent interdits.
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire;
Et cependant c'est moi qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Psyché, l'âme toujours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner
Si, pour en réparer l'injure,
L'Amour, en ce moment, se paye avec usure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des soupirs si longtemps retenus,

Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports aussi doux qu'inconnus,
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours,
Dont cette âme insensible a profané le cours.

PSYCHÉ.

N'aimer point, c'est donc un grand crime?

L'AMOUR.

En souffrez-vous un rude châtiment?

PSYCHÉ.

C'est punir assez doucement.

L'AMOUR.

C'est lui choisir sa peine légitime,
Et se faire justice, en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour par un excès d'amour.

PSYCHÉ.

Que n'ai-je été plus tôt punie!
J'y mets le bonheur de ma vie.
Je devrois en rougir ou le dire plus bas;
Mais le supplice a trop d'appas.
Permettez que tout haut je le die et redie :
Je le dirois cent fois et n'en rougirois pas.
Ce n'est point moi qui parle; et de votre présence
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
Que le sexe et la bienséance
Osent me faire d'autres lois :
Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix,
Et ma bouche asservie à leur toute-puissance
Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Psyché, croyez ce qu'ils vous disent,
Ces yeux qui ne sont point jaloux;
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce cœur qui soupire,
Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus d'un soupir
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux;
C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSYCHÉ.

L'intelligence en étoit due
A nos cœurs pour les rendre également contents;
J'ai soupiré, vous m'avez entendue;
Vous soupirez, je vous entends.
Mais ne me laissez plus en doute,
Seigneur, et dites-moi si, par la même route
Après moi, le Zéphyre ici vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute?
Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu?
Et quand vous lui parlez êtes-vous entendu?

L'AMOUR.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur;
L'Amour m'est favorable, et c'est en ma faveur
Qu'à mes ordres Éole a soumis le Zéphyre.
C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensés,
Lui-même a dicté cet oracle,
Par qui vos beaux jours menacés
D'une foule d'amants se sont débarrassés,
Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle

De tant de soupirs empressés,
Qui ne méritoient pas de vous être adressés.
Ne me demandez pas quelle est cette province
Ni le nom de son prince;
Vous le saurez quand il en sera temps.
Je veux vous acquérir, mais c'est par mes services,
Par des soins assidus et par des vœux constants,
Par les amoureux sacrifices
De tout ce que je suis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite;
Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psyché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moi les merveilles,
Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantements;
Vous y verrez des bois et des prairies
Contester sur leurs agréments
Avec l'or et les pierreries;
Vous n'entendrez que des concerts charmants;
De cent beautés vous y serez servie,
Qui vous adoreront, sans vous porter envie,
Et brigueront à tous moments,
D'une âme soumise et ravie,
L'honneur de vos commandements.

PSYCHÉ.

Mes volontés suivent les vôtres,
Je n'en saurois plus avoir d'autres :
Mais votre oracle enfin vient de me séparer
De deux sœurs et du roi mon père,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.

Pour dissiper l'erreur dont leur âme accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
Souffrez que mes sœurs soient témoins
Et de ma gloire et de vos soins.
Prêtez-leur, comme à moi, les ailes du Zéphyre,
Qui leur puissent de votre empire,
Ainsi qu'à moi, faciliter l'accès;
Faites-leur voir en quel lieu je respire;
Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre âme;
Ce tendre souvenir d'un père et de deux sœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flamme.
N'ayez d'yeux que pour moi qui n'en ai que pour vous;
Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire :
Et quand de tels soucis osent vous en distraire...

PSYCHÉ.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature :
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent;
Dès qu'il les flatte, j'en murmure :
L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par votre bouche;
Votre habit de trop près vous touche;
Et, sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi qui m'effarouche
Craint, parmi vos soupirs, des soupirs égarés.
Mais vous voulez vos sœurs; allez, partez, Zéphyre;
Psyché le veut, je ne l'en puis dédire.

(*Psyché*, tragédie-ballet, acte III, sc. III.)

ÉLÉGIE

Iris, je vais parler; c'est trop de violence.
Il est temps que mon feu se dérobe au silence,
Et qu'il fasse échapper au respect qui me nuit
L'aveu du triste état où vous m'avez réduit.
Depuis le jour fatal que pour vous je soupire,
Mes yeux se sont cent fois chargés de vous le dire,
Et cent fois, si mon mal vous pouvoit émouvoir,
Leur mourante langueur vous l'auroit fait savoir :
Mais les vôtres partout, certains de leur victoire,
D'une obscure conquête estiment peu la gloire,
Et veulent, pour daigner en faire part au cœur,
Que l'éclat du triomphe en apporte au vainqueur.
C'est par là que, jaloux de l'orgueil qui l'inspire,
Ce cœur n'a point sur moi reconnu son empire;
Que mettant ma défaite au-dessous de ses soins
Il en a récusé mes soupirs pour témoins,
Et craint de s'exposer, s'il avouoit mes peines,
A rougir d'un captif indigne de vos chaînes.
Je le confesse, Iris, il n'est point parmi nous
De mérite assez haut pour aller jusqu'à vous.
A voir ce que je suis tout mon espoir chancelle;
Mais le peu que je vaux ne vous rend pas moins belle :
J'ai des yeux comme un autre à me laisser charmer,
J'ai comme un autre un cœur ardent à s'enflammer;
Et, dans les doux appas dont vous êtes pourvue,
J'ai dû brûler pour vous, puisque je vous ai vue.
Oui, de votre beauté l'éclat impérieux
Touche aussitôt le cœur qu'il vient frapper les yeux :
Ce n'est point un brillant dont la fausse lumière
Ne fasse qu'éblouir au moment qu'elle éclaire;
Ce n'est point un effort de charmes impuissants
Qui prennent pour appui la surprise des sens :

Quoiqu'en vous leur rapport vante d'un prix extrême,
La raison convaincue y souscrit elle-même,
Et, sans appréhender de le voir démenti,
Par son propre suffrage affermit leur parti.
Alors que ne peut point sur les plus belles âmes
Ce vif amas d'attraits, cette source de flammes,
Ces beaux yeux qui, portant le jour de toutes parts,
Font autant de captifs qu'ils lancent de regards!
Alors que ne peut point ce pompeux assemblage
Des traits les plus perçants dont brille un beau visage,
Et qui dessus le vôtre étalent hautement
Ce qu'ailleurs cent beautés font voir de plus charmant!
Aussi, que leur adresse aux dons de la nature
Ajoute encor de l'art la plus douce imposture,
Que de lis empruntés leur visage soit peint,
On les verra pâlir auprès de votre teint,
Ce teint dont la blancheur, sans être mendiée,
Passe en vivacité la plus étudiée,
Et pare avec orgueil le plus brillant séjour
Où les Grâces jamais aient attiré l'Amour.
C'est là, c'est en vous seule, Iris, que l'on doit croire
Qu'aimant à triompher il triomphe avec gloire,
Et qu'il trouve aussitôt de quoi s'assujétir
Quiconque de ses traits s'étoit pu garantir.
Pour moi, je l'avoûrai, comme aucune surprise
N'avoit jusques ici fait trembler ma franchise,
Permettant à mes yeux l'heur de vous regarder,
Mon cœur trop imprudent ne crut rien hasarder;
Ainsi de vos beautés qu'on vantoit sans pareilles
Je voulus à loisir contempler les merveilles:
Ainsi j'examinai tous ces riches trésors
Que prodigua le ciel à former votre corps,
Ce port noblement fier, cette taille divine
Qui par sa majesté marque son origine,
Seule égale à soi-même, et tellement à vous

Que, la formant unique, il s'en montra jaloux;
De tant d'appas divers mon âme possédée
Se plut d'en conserver la précieuse idée :
Je l'admirai sans cesse, et de mon souvenir,
Ne croyant qu'admirer, je ne pus la bannir :
Mais de ce sentiment la flatteuse imposture
N'empêcha pas le mal pour cacher la blessure;
Et ce soin d'admirer, qui dure plus d'un jour,
S'il n'est amour déjà, devient bientôt amour.
Un je ne sais quel trouble, où je me vis réduire,
De cette vérité sut assez tôt m'instruire;
Par d'inquiets transports me sentant émouvoir,
J'en connus le sujet quand j'osai vous revoir.
A prendre ce dessein mon âme toute émue
Eut peine à soutenir l'éclat de votre vue;
Mon cœur en fut surpris d'un doux saisissement
Qui me fit découvrir que j'allois être amant :
Un désordre confus m'expliqua son martyre;
Je voulus vous parler et ne sus que vous dire;
Je rougis, je pâlis; et d'un tacite aveu,
Si je n'aime point, dis-je, hélas! qu'il s'en faut peu!
Soudain, le pourrez-vous apprendre sans colère?
Je jugeai la révolte un parti nécessaire,
Et je n'épargnai rien, dans cette extrémité,
Pour soulever mon cœur contre votre beauté.
L'ardeur de dégager ma franchise asservie
Me fit prendre les yeux de la plus noire envie;
Je ne m'attachai plus qu'à chercher des défauts
Qui, détruisant ma flamme, adoucissent mes maux :
Mais, las! cette recherche un peu trop téméraire
Produisit à sa cause un effet bien contraire;
Et vos attraits, par elle à mes sens mieux offerts,
Au lieu de les briser redoublèrent mes fers.
Plus je vous contemplai, plus je connus de charmes
Contre qui ma raison me refusa des armes;

Et sans cesse l'amour par de vives clartés
Me découvrit en vous de nouvelles beautés.
Tout ce que vous faisiez étoit inséparable
De ce je ne sais quoi sans qui rien n'est aimable;
Tout ce que vous disiez avoit cet air charmant
Qui des plus nobles cœurs triomphe en un moment.
J'en connus le pouvoir, j'en ressentis l'atteinte :
Contraint de vous aimer, j'aimai cette contrainte;
Et je n'aspirai plus, par mille vœux offerts,
Qu'à vous faire avouer la gloire de mes fers.
Y consentirez-vous, belle Iris? et pourrai-je
Promettre à mes désirs ce charmant privilége?
Je ne demande point que sensible à mon feu
L'assurance du vôtre en couronne l'aveu;
Je ne demande point qu'à mes vœux favorable
Vous vous montriez amante en vous montrant aimable,
Et que, par un transport qui n'examine rien,
Le don de votre cœur suive l'offre du mien :
Quoi qu'on aît fait pour vous et de grand et d'insigne,
C'est un prix glorieux dont on n'est jamais digne,
Et que ma passion me faisant désirer,
L'excès de mes défauts me défend d'espérer.
Permettez seulement, pour flatter mon martyre,
Que vous osant aimer, j'ose aussi vous le dire;
Qu'à vos pieds mon respect apporte chaque jour
Les serments redoublés d'un immuable amour;
Que là, par son ardeur, je vous fasse connoître
Qu'étant pur et sincère il doit toujours s'accroître;
Que ce n'est point l'effet d'un aveugle appétit
Que le désir fit naître et que l'espoir nourrit,
Et qu'aimant par raison d'une amour véritable
Ce que jamais le ciel forma de plus aimable,
Le temps dessus mon cœur n'aura rien d'assez fort
Pour en bannir les traits que par ceux de la mort.

SONNET

Je vous estime, Iris, et crois pouvoir sans crime
Permettre à mon respect un aveu si charmant :
Il est vrai qu'à chaque moment
Je songe que je vous estime.

Cette agréable idée où ma raison s'abîme,
Tyrannise mes sens jusqu'à l'accablement;
Mais pour vouloir fuir ce tourment
La cause en est trop légitime.

Aussi quelque désordre où mon cœur soit plongé,
Bien loin de faire effort à l'en voir dégagé,
Entretenir sa peine est toute mon étude.

J'en aime le chagrin, le trouble m'en est doux.
Hélas! que ne m'estimez-vous
Avec la même inquiétude!

BENSERADE (ISAAC DE)

Né en 1612, à Lyons-la-Forêt, près de Rouen, mort en 1691 à Paris, membre de l'Académie française. Il était fils d'un gentilhomme qui prétendait tirer son origine des Abencerages, peut-être à cause de l'analogie de ce nom avec le sien. Admis à la cour, il devint le grand ordonnateur des fêtes et carrousels que donna Louis XIV. Nul autre ne sut mieux que lui trouver l'art de plaire au monarque et aux grands seigneurs par les rapprochements ingénieux et les allusions flatteuses qu'il fit dans ses chansons, ses ballets et ses devises. Outre ses ouvrages de circonstance qui lui valurent des pensions considérables, il mit les *Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux, idée tout aussi ridicule que celle du marquis de Mascarille, qui mettait l'histoire romaine en madrigaux, et il reçut dix mille francs du roi pour cette composition, qui fut imprimée avec luxe à l'imprimerie royale. Il publia aussi un recueil de fables en quatrains, des tragédies assez médiocres et une foule de petites poésies qui, malgré l'affectation qu'on peut leur reprocher, ont de la facilité, de l'agrément et même de la grâce. Nous en citerons quelques-unes pour montrer sur quelle note le bel esprit chantait ses fantaisies amoureuses.

SONNET A UNE DAME

EN LUI ENVOYANT UNE PARAPHRASE SUR LE LIVRE DE JOB.

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue;
Mais raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez pas émue.

Vous verrez sa misère nue;
Il s'est lui-même ici dépeint.

Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Quoiqu'il eut d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il eut des peines incroyables;
Il s'en plaignit, il en parla...
J'en connois de plus misérables.

Lorsque ce sonnet parut, on le compara au sonnet de Voiture à Uranie, que nous avons cité page 105, et de là vint la fameuse dispute des *Jobelins* et des *Uranins*, c'est-à-dire des partisans du sonnet sur Job et des partisans du sonnet à Uranie. Le prince de Conti se déclara le chef des premiers, la duchesse de Longueville se mit à la tête des seconds, et l'on vit tout ce qu'il y avait alors en France de plus distingué par la naissance et par le talent s'enrôler dans l'un ou l'autre parti. Quel temps heureux, du moins pour les poëtes, que celui où une simple question de supériorité entre deux sonnets pouvait intéresser et passionner la société!

STANCES A CELLE QUE J'AIME

Quelle que vous soyez, merveille incomparable,
Qui m'avez asservi,
Je vous apprends qu'il faut pour être misérable,
Vivre comme je vi.

A vous bien expliquer l'excès de mon martyre,
Les mots sont superflus;
Mais, pour vous dire tout, c'est assez de vous dire
Que je ne vous vois plus.

Vous disant que mes pleurs tirent leur origine
De vos charmes absents,
Il faut qu'en même temps votre esprit imagine
Tout ce que je ressens.

Je n'ai garde en ce lieu d'alléguer qui vous êtes,
Car vous le savez bien;
Il suffit que j'accrois le nombre des conquêtes
Que vous n'estimez rien.

Cent fois, en vous voyant, ou je n'ai su me taire,
Ou je n'ai point parlé :
Et dans l'un ou dans l'autre, ou je fus téméraire,
Ou je dissimulai.

Quand je vous dis adieu, mais je ne sais moi-même
Si je vous dis adieu!
Enfin quoi qu'il en soit, ma douleur fut extrême,
Quand je changeai de lieu.

Je voulus, pour parler, ouvrir mes lèvres closes,
Mais j'eus le cœur serré;
Et, si je ne l'eus pas, je dis d'étranges choses,
Ou bien je soupirai.

Mille croiront sur moi remporter la victoire
Par un abus très-doux;
Et mille de ces vers s'attribûront la gloire,
Mais ils sont faits pour vous.

Je ne vous nomme point, ô beauté non commune,
Et qui m'allez pressant!
Car je ne voudrois pas en glorifier une
Pour en confondre cent.

Et, par cette raison, il faut que je m'exempte
D'un travail glorieux;
Puisqu'il n'est plus besoin qu'ici je représente
Comme sont faits vos yeux.

Ils sont ou bleus ou noirs, mais les plus beaux du monde.
J'en adore les coups

Et, si vous êtes brune, ou si vous êtes blonde,
C'est ou ce n'est pas vous.

Qu'une autre de mes sens, par une erreur extrême,
Juge son œil vainqueur;
Il n'est permis qu'à vous de sentir en vous-même
Que vous avez mon cœur.

QUATRAIN

ÉCRIT SUR LA PORTE DE SA MAISON DE GENTILLY.

Adieu, fortune, honneurs; adieu, vous et les vôtres :
Je viens ici vous oublier.
Adieu, toi-même, amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier.

LA FONTAINE (JEAN DE)

Né à Château-Thierry le 8 juillet 1621, mort à Paris le 13 mars 1695, membre de l'Académie française. Son nom seul suffit pour rappeler plus de détails qu'il ne nous est permis d'en donner dans une notice. Il n'y a point de trait de sa vie ni de son génie qui ne soit dans la mémoire de tout le monde. Il est certainement le plus connu de nos poëtes : il en est aussi le plus original, quoiqu'il soit celui de tous qui a le plus imité; car ses imitations valent mieux que les modèles qui en ont été les objets, et elles sont devenues de véritables créations. Il a porté l'art de conter à une perfection inimitable; il a fait de l'apologue un genre nouveau, *une ample comédie à cent actes divers*, et il a su approprier à ce genre toutes les beautés que peuvent offrir les

autres genres de poésie, depuis le plus simple jusqu'au plus sublime. Il a rendu à notre langue de plus grands services qu'aucun autre écrivain, en lui restituant une foule de vieux termes qu'il a merveilleusement rajeunis, en l'enrichissant d'une foule d'expressions pittoresques et de tournures aussi originales que naturelles. Son style, toujours propre au sujet qu'il traite, est tour à tour un modèle de naïveté, de finesse, de grâce et d'énergie; c'est un ravissant assemblage de qualités produites par l'accord de l'esprit, de la raison, de l'imagination et du goût. Mais n'ayons point la prétention d'apprécier dignement ce génie inappréciable. Nos littérateurs les plus distingués, unanimes à le louer, ne nous ont rien laissé à dire sur ce sujet, et cependant tout ce qu'ils ont dit pour mieux faire sentir son mérite ne le fait pas aussi bien sentir que la lecture de ses ouvrages. Hâtons-nous donc de mettre sous les yeux des lecteurs les vers qu'il a consacrés à l'amour, et ne retardons pas davantage par des éloges inutiles le plaisir qu'ils auront à relire ces vers délicieux, où les pensées et les sentiments ont pris les formes poétiques les plus séduisantes.

LE FAUCON

Je me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare; et je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en paradis :
Je m'en rapporte à messieurs de Sorbonne.

Il était donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer! c'était si follement
Que, pour lui plaire, il eût vendu son âme.
S'agissoit-il de divertir la dame,
A pleines mains il vous jetoit l'argent :
Sachant très-bien qu'en amour comme en guerre
On ne doit plaindre un métal qui fait tout,
Renverse murs, jette portes par terre;
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout;

Fait taire chiens, et quand il veut servantes;
Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron et mieux persuadantes;
Bref, ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, et tant forte fût-elle.
Si [1] laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon; Fédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa;
Sans fruit aucun vendit et fricassa
Tout son avoir; comme l'on pourroit dire
Belles comtés, beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer on l'appeloit messire
A longue queue; enfin, grâce à l'amour,
Il ne fut plus qu'un messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis, même amis Dieu sait comme.
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire : C'est dommage.
Chacun le dit et chacun s'en tint là :
Car de prêter à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons,
Et le mérite, et les belles raisons
De Fédéric et sa première vie.
Le protestant de madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet;
De maints tournois elle fut le sujet;
Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits et faiseurs de devises;
Musiciens, gens du sacré vallon :
Fédéric eut à sa table Apollon;

1. Pourtant.

Femme n'étoit ni fille dans Florence
Qui n'employât, pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelque autre avance.
Mais tout cela ne faisoit que blanchir,
Il aimoit mieux Clitie inexorable
Qu'il n'auroit fait Hélène favorable,
Conclusion, qu'il ne put la fléchir.

Or, en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable,
Premièrement; puis en vint aux comtés,
Titres par lui plus qu'autres regrettés,
Et dont alors on faisoit plus de compte.
De là les monts chacun veut être comte,
Ici marquis, baron peut-être ailleurs.
Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs;
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé;
Prenez le titre et laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien;
Son mari même étoit grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux, sans croire pour cela
Être obligée à nulle récompense.

S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore et pauvrement bâtie.
Là, Fédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vît sa misère à Florence;
Honteux encor de n'avoir su gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,

Ni par six ans de devoirs et de soins
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'ouït jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui, ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée;
Cuisine froide et fort peu fréquentée;
A l'écurie un cheval assez bon,
Mais non pas fin; sur la perche un faucon;
Dont, à l'entour de cette métairie,
Défunt marquis s'en alloit, sans valets,
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais
Des cruautés de madame Clitie.
Ainsi vivoit le malheureux amant:
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant:
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit; toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui.

Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfants,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étaient grands,
Avoit toujours considéré sa femme,
Par testament il déclare la dame
Son héritière, arrivant le décès
De l'enfançon, qui peu de temps après
Devint malade. On sait que d'ordinaire
A ses enfants mère ne sait que faire
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux;

Zèle souvent aux enfants dangereux.
Celle-ci, tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a;
S'il mangeroit volontiers de cela;
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoique l'on lui propose,
Il le refuse, et pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Fédéric; pleure et mène une vie
A faire gens de bon cœur détester.
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut toujours l'ouïr crier.

Or, il est bon de savoir que Clitie,
A cinq cents pas de cette métairie,
Avoit du bien, possédoit un château :
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Ouïr parler. On en disoit merveilles :
On en contoit des choses non pareilles;
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvoit, et qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée.
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée?
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Fédéric l'unique et seule chose
Qui lui restoit! et supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritoit-elle rien?
Elle l'avoit payé d'ingratitude;
Point de faveurs; toujours hautaine et rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir et lui parler,

Ayant été cause de sa ruine?
D'autre côté, l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout, tient tout pour médecine;
Afin qu'il mange il faut l'entretenir
De ce faucon; il se tourmente, il crie :
S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.

Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Fédéric la dame un beau matin
S'en va sans suite et sans nul équipage.
Fédéric prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux;
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux diner.
Le pauvre état où sa dame le trouve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
Quoi! venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendus amoureux,
Un villageois, un hère, un misérable!
C'est trop d'honneur, votre bonté m'accable;
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre veuve repart :
Non, non, seigneur : c'est pour vous la visite;
Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ai, dit-il, cuisine ni marmite;
Que vous donner? — N'avez-vous pas du pain?
Reprit la dame. Incontinent lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant, en ce besoin extrême,
Voit son faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne et court de place en place.
Tandis la vieille a soin du demeurant;

Fouille au bahut; choisit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête;
Met le couvert; va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée;
Pour abréger, on sert la fricassée;
La dame en mange, et feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résout
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi : « Je suis folle, seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur;
Encor un coup, il ne m'est guère honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiseau qui fait son seul contentement :
Doit-il pour moi s'en priver un moment?
Mais excusez une mère affligée :
Mon fils se meurt; il veut votre faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don;
La raison veut que je sois refusée :
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie :
A cet amour j'ai très-mal répondu;
Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander... et quoi? c'est temps perdu,
Votre faucon. Mais non : plutôt périsse
L'enfant, la mère, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand!
Souffrez sans plus que cette triste mère,
Aimant d'amour la chose la plus chère
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, et pour toute allégeance

En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien par votre expérience
Que c'est d'aimer; vous le savez, seigneur;
Ainsi je crois trouver chez vous excuse. »
Hélas! reprit l'amant infortuné
L'oiseau n'est plus! vous en avez dîné.
— L'oiseau n'est plus! dit la veuve confuse.
— Non, reprit-il : plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur et qu'il eût pris la place
De ce faucon! mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grâce;
En mon pallier rien ne m'étoit resté :
Depuis deux jours la bête [1] a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau, je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un beau faucon : ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.

Non, Fédéric, dit-elle; je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance;
Encore un coup, venez me visiter.
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'Amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baisa,
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.

1. C'est-à-dire le renard, la fouine ou toute autre de ces bêtes sauvages qui s'introduisent dans les basses-cours et détruisent la volaille.

Deux jours après, l'enfant suivit le père.
Le deuil fut grand; la trop dolente mère
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais comme il n'est peine d'âme si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
Deux médecins la traitèrent de sorte,
Que sa douleur eut un terme assez court;
L'un fut le temps, et l'autre fut l'Amour.

On épousa Fédéric en grand' pompe,
Non-seulement par obligation,
Mais, qui plus est, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple, et qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir :
Femmes ne sont toutes reconnaissantes.
A cela près ce sont choses charmantes;
Sous le ciel n'est un plus bel animal.
Je n'y comprends le sexe en général;
Loin de cela; j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci, quand elles sont aimantes,
J'ai les desseins du monde les meilleurs;
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

LES DEUX PIGEONS

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel! au moins que les travaux,

Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançoit davantage.
Attendez les Zéphirs; qui vous presse? Un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut;
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuirai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étois là; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encore que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie :
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris : ce blé couvroit d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts...
Le lacs étoit usé; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt; et le pis du destin

Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échappé.
Le vautour s'en alloit le lier [1], quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna ;
Que bien que mal [2] elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et la voûte céleste,

1. *Lier* est un terme de fauconnerie qui signifie : étreindre dans ses serres.

2. Expression familière à nos vieux auteurs pour dire : *tant bien que mal.*

Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète!
Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

L'AMOUR ET LA FOLIE

Tout est est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière.
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien;
J'en fais juge un amant et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux;
L'autre n'eut pas de patience;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :

Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas;
Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas :
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande :
Le dommage devoit être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

TIRCIS ET AMARANTE

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :
Ah! si vous connoissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal!
Souffrez qu'on vous le communique;
Croyez-moi, n'ayez point de peur;
Voudrois-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur?
Amarante aussitôt réplique :
Comment l'appelez-vous ce mal? quel est son nom?
—L'Amour. — Ce mot est beau! Dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître : que sent-on?
— Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village

Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire;
On a peur de le voir encor qu'on le désire.
Amarante dit à l'instant :
Oh! oh! c'est là ce mal que vous me prêchez tant!
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître.
Tircis à son but croyoit être,
Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

CHANSON CHANTÉE A PSYCHÉ

Tout l'univers obéit à l'Amour.
Belle Psyché, soumettez-lui votre âme!
Les autres dieux à ce dieu font la cour,
Et leur pouvoir est moins doux que sa flamme.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez! aimez! tout le reste n'est rien.

Sans cet amour tant d'objets ravissants,
Lambris dorés, bois, jardins et fontaines
N'ont point d'appas qui ne soient languissants,
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez! aimez! tout le reste n'est rien.

PORTRAIT D'IRIS

IMITATION D'ANACRÉON.

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère et Paphos,
Fais un effort ; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lys et des roses ;
Après cela des Amours et des Ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses?
D'une Vénus tu peux faire une Iris ;
Nul ne sauroit découvrir le mystère :
Traits si pareils jamais ne se sont vus.
Et tu pourras à Paphos et Cythère,
De cette Iris refaire une Vénus.

L'AMOUR MOUILLÉ

IMITATION D'ANACRÉON.

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit ;
Le vent, le froid et l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable et bonhomme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.

Je te le dirai tantôt,
Repartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu
Et regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe; et dans moi-même
Je dis : Pourquoi craindre tant?
Que peut-il? C'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi;
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polyphème?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène
Et de l'Amour, c'est mon nom.
Ah! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon :
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon!
Amour fit une gambade,
Et le petit scélérat
Me dit : Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade.

MOLIÈRE (J. B. POQUELIN)

Né à Paris en 1622, mort dans la même ville en 1672. Sa vie et ses ouvrages sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Ce profond observateur des mœurs et du cœur humain a peint aussi l'amour, qui est de l'essence même de la comédie, et il l'a peint avec d'autant plus de vérité, de force et de grâce qu'il en avait l'âme toute pénétrée; mais les scènes si naturelles, si vives, si charmantes où il l'a fait agir et parler ne doivent pas entrer dans notre recueil, consacré à des poésies détachées, et nous n'avons à citer de lui qu'une petite pièce de vers publiée sous son nom, en 1666, dans les *Délices de la poésie galante*, 1re partie, page 201.

STANCES

Souffrez qu'Amour cette nuit vous réveille;
Par mes soupirs laissez-vous enflammer :
Vous dormez trop, adorable merveille;
Car c'est dormir que de ne point aimer.

Ne craignez rien : dans l'amoureux empire,
Le mal n'est pas si grand que l'on le fait;
Et lorsqu'on aime et que le cœur soupire,
Son propre mal souvent le satisfait.

Le mal d'aimer, c'est de vouloir le taire;
Pour l'éviter, parlez en ma faveur.
Amour le veut, n'en faites point mystère :
Mais vous tremblez et ce dieu vous fait peur!

Peut-on souffrir une plus douce peine?
Peut-on subir une plus douce loi?

Qu'étant des cœurs la douce souveraine,
Dessus le vôtre, Amour agisse en roi.

Rendez-vous donc, ô divine Amarante,
Soumettez-vous aux volontés d'Amour;
Aimez pendant que vous êtes charmante,
Car le temps passe et n'a point de retour.

BACHAUMONT (FRANÇOIS LE COIGNEUX DE)

Né à Paris en 1624, mort dans la même ville en 1702. Il fut conseiller-clerc au parlement, où son père avait été président à mortier. Mais après les troubles de la Fronde, dont il s'était fait le partisan actif et le chansonnier spirituel, il se démit de sa charge pour mieux se livrer à ses goûts épicuriens. Il composa alors des poésies légères qui sont perdues en grande partie, parce qu'il ne voulut pas prendre le soin de les recueillir. Les seules qui aient été conservées ont été réunies à celles de Chapelle, avec qui il rédigea le *Voyage de Languedoc*, qui les a immortalisés tous deux. C'est de lui que sont les vers les plus charmants qu'on trouve dans ce petit chef-d'œuvre d'enjouement, de finesse et de plaisanterie. Les suivants, que nous en tirons, sont pleins d'une délicatesse et d'un sentiment que n'ont pas ceux, d'ailleurs très-jolis, de son ami, chez qui nous ne trouvons aucune petite pièce convenable à notre recueil.

Sous ce berceau, qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais,
Assis près de cette fontaine,

Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces vers sur un cyprès :
« Dans ce beau lieu digne d'envie
« Hélas ! que l'on seroit heureux
« Si, toujours aimé de Sylvie,
« L'on pouvoit, toujours amoureux,
« Avec elle passer sa vie ! »

PRADON (NICOLAS)

Né à Rouen en 1632, mort à Paris en 1698. Cet auteur, dont le nom est devenu un appellatif de mépris, obtint quelques succès, dans son temps, par des tragédies parmi lesquelles on trouve un *Régulus* moins mauvais que ceux qui ont paru depuis sur la scène, et une *Phèdre* qu'une cabale envieuse voulut élever au-dessus de la *Phèdre* de Racine. Peut-être que sans cette cabale et sans la sottise qu'il eut de composer, à sa propre louange, une comédie intitulée *le Jugement d'Apollon sur Phèdre,* sa mémoire ne serait pas tombée dans un si grand ridicule. Ceci soit dit sans prétendre le réhabiliter. Nous le regardons comme un écrivain fort médiocre. Si, après cet aveu, on s'étonnait que nous le citions ici, on n'a qu'à lire ce quatrain plein de naïveté et de délicatesse adressé à mademoiselle Bernard, qui ne répondait à ses tendres déclarations que par des plaisanteries, et l'on conviendra que nous ne pouvions omettre dans notre Anthologie ou choix de fleurs, une si charmante fleur d'amour et de poésie.

Vous n'écrivez que pour écrire ;
C'est pour vous un amusement :
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

MADAME DESHOULIÈRES.

Antoinette du Ligier de la Garde, épouse de Guillaume de La Fon de Boisguérin, seigneur Deshoulières, naquit à Paris, en 1633, et mourut dans la même ville, en 1694, après une année de veuvage, pendant laquelle elle eut beaucoup à souffrir d'un mal cancéreux dont elle était atteinte, et des privations que lui imposait l'état de gêne où l'avait laissée son mari, qui ne possédait d'autre revenu que celui de ses places. Elle se trouvait alors réduite à une pension viagère de deux mille livres, qu'elle recevait du roi. Mieux partagée sous le rapport de l'esprit que sous le rapport de la fortune, elle jouissait d'une grande réputation littéraire. Elle était estimée et chérie des deux Corneille, de Quinault, de Fléchier, de Pélisson et de plusieurs personnages illustres de la cour. Voltaire pensait que, de toutes les dames françaises qui cultivèrent la poésie, elle fut celle qui réussit le plus. Ce jugement, très-vrai lorsqu'il le porta, l'est-il encore aujourd'hui? C'est une question que nous posons sans chercher à la résoudre, ne voulant blesser ni la modestie ni l'amour-propre des femmes poëtes de notre temps. Nous dirons seulement que le mérite de madame Deshoulières nous semble avoir été un peu surfait. Le surnom de *Calliope française,* que ses contemporains lui donnèrent, ne saurait être justifié par aucune de ses compositions lyriques, sans en excepter son ode que l'Académie couronna en 1687. Il en est de même du surnom de *dixième Muse*. Les neuf autres, à coup sûr, ne durent pas la reconnaître comme telle quand elle fit son méchant sonnet contre la *Phèdre* de Racine, en faveur de la *Phèdre* de Pradon, et quand elle donna sa pitoyable tragédie de *Genséric,* qui lui attira le conseil de *retourner à ses moutons,* par allusion à une de ses plus charmantes poésies [1]. Mais elles durent lui pardonner

1. L'idylle intitulée *les Moutons*. Il est reconnu aujourd'hui que cette pièce n'est qu'un plagiat qu'elle fit des stances de Coutel sur *l'Indolence*, où l'on en retrouve les idées et la plupart des vers.

ses torts et la prendre pour une de leurs sœurs en voyant ses titres de parenté si bien établis dans ses idylles, dans ses stances morales, et dans quelques pièces fugitives. Grâce à ces productions pleines de naturel, de goût, de sensibilité et de grâce, le temps n'effacera pas entièrement les rayons de sa renommée poétique.

LES OISEAUX

IDYLLE.

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais,
Les prés font éclater les couleurs les plus vives,
Et, dans leurs humides palais,
L'hiver ne retient plus les Naïades captives.
Les bergers, accordant leur musette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante ;
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits ;
Mille et mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois.
Où brilloient les glaçons on voit naître les roses.
Quel dieu chasse l'horreur qui régnoit en ces lieux ?
Quel dieu les embellit ? Le plus petit des dieux
Fait seul tant de métamorphoses.
Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas.
Si l'Amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choses :
Il est l'âme de l'univers.
Comme il triomphe des hivers
Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.
L'indifférence est pour les cœurs
Ce que l'hiver est pour la terre.
Que nous servent, hélas ! de si douces leçons ?
Tous les ans la nature en vain les renouvelle ;

Loin de la croire, à peine nous naissons
Qu'on nous apprend à combattre contre elle :
Nous aimons mieux, par un bizarre choix,
Ingrats esclaves que nous sommes,
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premières lois.
Que votre sort est différent du nôtre,
Petits oiseaux, qui me charmez!
Voulez-vous aimer, vous aimez;
Un lieu vous déplait-il, vous passez dans un autre;
On ne connoît chez vous ni vertus, ni défauts :
Vous paroissez toujours sous le même plumage;
Et jamais dans les bois on n'a vu les corbeaux
Des rossignols emprunter le ramage.
Il n'est de sincère langage,
Il n'est de liberté que chez les animaux.
L'usage, le devoir, l'austère bienséance,
Tout exige de nous des soins dont je me plains;
Et tout enfin du cœur des perfides humains
Ne laisse voir que l'apparence.
Contre nos trahisons la nature en courroux
Ne nous donne plus rien sans peine.
Nous cultivons nos vergers et la plaine,
Tandis, petits oiseaux, qu'elle fait tout pour vous.
Les filets qu'on vous tend sont la seule infortune
Que vous avez à redouter :
Cette crainte nous est commune;
Sur notre liberté chacun veut attenter :
Par des dehors trompeurs on tâche à nous surprendre.
Hélas! pauvres petits oiseaux,
Des ruses du chasseur songez à vous défendre :
Vivre dans la contrainte est le plus grand des maux.

STANCES

Agréables transports qu'un tendre amour inspire,
Désirs impatients, qu'êtes-vous devenus?
Dans le cœur du berger pour qui le mien soupire,
Je vous cherche, je vous désire,
Et je ne vous retrouve plus.

Son rival est absent, et la nuit qui s'avance,
Pour la troisième fois a triomphé du jour,
Sans qu'il ait profité de cette heureuse absence.
Avec si peu d'impatience,
Hélas! on n'a guère d'amour.

Il ne sent plus pour moi ce qu'on sent quand on aime;
L'infidèle a passé sous de nouvelles lois.
Il me dit bien encor que son mal est extrême;
Mais il ne le dit pas de même
Qu'il me le disoit autrefois.

Revenez dans mon cœur, paisible indifférence
Que l'Amour a changée en de cuisants soucis.
Je ne reconnois plus sa fatale puissance;
Et, grâce à tant de négligence,
Je ne veux plus aimer Tircis.

Je ne veux plus l'aimer! ah! discours téméraire!
Voudrois-je craindre un feu qui fait tout mon bonheur?
Amour, redonnez-lui le dessein de me plaire :
Mais, quoique l'ingrat puisse faire,
Ne sortez jamais de mon cœur.

CAPRICE

Vers le bord d'un ruisseau dont l'onde vive et pure
Des arbres d'alentour entretient la verdure,
Iris, dont les chansons, Iris dont les appas
Ont fait voler le nom de contrée en contrée,
D'un profond ennui pénétrée,
Conduisoit lentement ses pas.
Ni le naissant émail d'une jeune prairie,
Ni le doux murmure des eaux,
Ni le tendre chant des oiseaux
Ne dissipoient sa rêverie.
Enfin, s'écria-t-elle : Amour,
Tu ne fais plus couler mes larmes.
Je ne soupire plus, je ne sens plus d'alarmes :
Tranquillité, vous êtes de retour.
Mais que dans ce bonheur je trouve peu de charmes!
En perdant mes transports, mes craintes, mes désirs,
Hélas! que j'ai perdu de biens et de plaisirs!
Ah! le repos n'est pas aussi doux qu'on le pense!
Rien dans ce triste état n'occupe ni ne plait;
On fait tout avec nonchalance :
L'Amour vaut cent fois mieux, tout dangereux qu'il est.
A d'agréables maux son caprice nous livre :
On n'a point avec lui d'inutiles moments;
Tout est plaisir pour les amants.
A sa tendresse, hélas! pourquoi faut-il survivre
Peut-on s'accoutumer à ne sentir plus rien?
Et pour les cœurs enfin le calme est-il un bien?
Non, non. Reviens, Amour, chasse par ta présence
Cet ennuyeux loisir qui suit l'indifférence :
Rassemble tous tes feux pour rallumer le mien.
Hélas! tu ne viens point; vainement je t'appelle.

Que mon aventure est cruelle !
Malgré moi tu sus m'enflammer,
Et quand je veux que mon feu renouvelle,
Tu ne veux pas le rallumer.
Que t'auroit-il coûté de me soumettre encore?
Pourquoi refuses-tu mes vœux?
Tes plaisirs ne sont point le secours que j'implore.
Je ne demande point de ces destins heureux
Que l'on désire tant, que tu fais quand tu veux.
A toutes tes rigueurs je suis accoutumée.
La haine de l'ingrat qui m'avoit su charmer
Me défend de prétendre au plaisir d'être aimée :
Je ne veux que celui d'aimer.
Qu'à s'alarmer, hélas ! mon esprit est facile !
Qu'est-ce qui me fait voir que mes fers sont rompus?
Qui m'a dit que je suis tranquille?
Souhaiter de l'amour est-ce n'en avoir plus?
Que de confus transports et quelle incertitude !
Mais mon destin n'est plus douteux :
Je vois ce beau berger, ce berger orgueilleux,
Pour qui seul j'ai senti tout ce qu'a de plus rude
Un amour tendre et malheureux.
Ah ! je sens renaître à sa vue
Ces tourments qui faisoient mes plus ardents souhaits.
Le trouble se répand dans mon âme éperdue;
Je te rends grâce, Amour, j'aime plus que jamais.

QUINAULT (PHILIPPE)

Né à Paris en 1635, mort dans la même ville en 1688, membre de l'Académie française. Il était fils d'un maître boulanger qui lui fit faire d'excellentes études, après lesquelles il travailla chez un avocat, devint lui-même avocat au parlement, puis auditeur à la cour des comptes, et enfin valet de chambre du roi, dont il reçut le cordon de Saint-Michel avec une pension de deux mille livres. Pendant ces fonctions diverses il ne cessa de composer pour le théâtre, où il avait donné avec succès, depuis l'âge de dix-huit ans, sa comédie des *Mères rivales*, qu'il fit suivre de quelques autres comédies et de plusieurs tragédies qui furent presque toutes bien accueillies du public. Ce ne fut qu'en 1672 qu'il s'exerça dans le drame lyrique, genre nouveau qu'il créa parmi nous et porta à un degré de perfection que personne n'a pu lui donner depuis. La plupart de ses opéras sont des chefs-d'œuvre qui ont élevé la gloire de leur auteur au rang des belles gloires littéraires de la France. Nous n'avons point à signaler ici les qualités de premier ordre et les richesses poétiques de toute espèce qui les placent si haut dans l'estime des connaisseurs. Ce n'est point une appréciation du génie de Quinault que nous prétendons faire. Nous voulons seulement envisager ce poëte comme peintre de l'amour, et dire en peu de mots avec quel talent il a su en retracer les divers caractères. Il nous l'a montré quelquefois jaloux, furieux, indomptable, forcené, et, malgré l'opinion de Boileau, qui lui reprochait de dire tout tendrement, jusqu'à *je vous hais*, il a trouvé des traits d'une vigoureuse énergie pour reproduire ces transports violents. Mais le plus souvent il nous l'a représenté sous des couleurs moins sombres, tantôt respirant la joie et le plaisir, tantôt soupirant de mélancoliques regrets, et c'est dans l'expression de ces sentiments doux qu'il a excellé. Qu'on lise les passages suivants, dont les deux premiers appartiennent à l'opéra d'*Isis*, et qu'on nous dise si l'on connaît des vers d'un tour plus poétique et d'un style qui, par sa rondeur, sa cadence et sa mélodie, puisse mieux s'accorder avec les idées qui y sont exprimées.

MONOLOGUE D'HIÉRAX

Depuis qu'une nymphe inconstante
A trahi mon amour par son manque de foi,
Ces lieux jadis si beaux n'ont plus rien qui m'enchante.
Ce que j'aime a changé : tout a changé pour moi.

L'inconstante n'a plus l'empressement extrême
De cet amour naissant qui répondoit au mien;
Son changement paroît en dépit d'elle-même;
Je ne la connois que trop bien.
Sa bouche quelquefois dit encor qu'elle m'aime;
Mais son cœur ni ses yeux ne m'en disent plus rien.

Ce fut dans ces vallons où, par mille détours,
L'Inachus prend plaisir à prolonger son cours;
Ce fut sur ce charmant rivage
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la nymphe jura de ne changer jamais;
Mais le zéphyr léger et l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les serments qu'elle a faits.

HIÉRAX ET IO

HIÉRAX.

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se feroit vers sa source une route nouvelle,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé.
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine :
C'est le même penchant qui toujours les entraîne;
Leur cours ne change point et vous avez changé.

IO.

Non, je vous aime encor.

HIÉRAX.

Quelle froideur extrême!
Inconstante, est-ce ainsi qu'on peut dire qu'on aime?

IO.

C'est à tort que vous m'accusez :
Vous avez toujours vu vos rivaux méprisés.

HIÉRAX.

Le mal de mes rivaux n'égale point ma peine.
La douce illusion d'une espérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur :
Aucun d'eux comme moi n'a perdu votre cœur.
Comme eux à votre humeur sévère
Je ne suis point accoutumé;
Quel tourment de cesser de plaire,
Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé!

LE BOCAGE

Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer?
Que l'amour, sous cet ombrage,
Sait bientôt nous désarmer!
Sans effort il nous engage
Dans les nœuds qu'il veut former.
Que d'oiseaux sous ce feuillage!
Que leur chant doit nous charmer!
Nuit et jour par leur ramage
Leur amour sait s'exprimer.
Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer?

BOILEAU DESPRÉAUX (NICOLAS)

Né à Crosne, près Villeneuve Saint-Georges, en 1636, mort à Paris en 1711, membre de l'Académie française. Cet homme, qui dirigea et régla l'essor de notre littérature dans le siècle où elle brilla de tout son éclat, et qui obtint le titre de *législateur du goût*, est un de ceux qu'il suffit de nommer. Les détails de sa vie, comme son éloge, se trouvent partout, et ses ouvrages sont connus de quiconque a reçu les premiers principes des lettres. Nous n'avons donc à dire qu'un simple mot pour expliquer le motif qui nous porte à lui donner une place en ce recueil, consacré au genre amoureux ou galant, qui n'était pas le sien. Nous pensons qu'il doit y figurer comme traducteur de l'ode de Sapho, et que sa traduction faite d'original et supérieure à toutes celles que d'autres poëtes nous ont données de cette ode si passionnée, ne peut être omise dans aucune anthologie de l'amour.

TRADUCTION D'UNE ODE DE SAPHO

Heureux qui près de toi pour toi seule soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire!
Les dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler?

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois,
Et, dans les doux transports où s'égare mon âme,
Je ne saurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue,
Je n'entends plus, je tombe en douces langueurs,
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit; je tremble, je me meurs.

VERS A METTRE EN CHANT

Voici les lieux charmants où mon âme ravie
Passoit à contempler Sylvie
Ces tranquilles moments si doucement perdus.
Que je l'aimois alors! que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

C'est ici que souvent, errant dans les prairies,
Ma main des fleurs les plus chéries
Lui faisoit des présents si tendrement reçus.
Que je l'aimois alors! que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

RACINE (JEAN)

Né à La Ferté-Milon en 1639, mort à Paris en 1699, membre de l'Académie française. Il serait superflu de parler de sa vie et de ses ouvrages : qu'en pourrions-nous dire qui ne soit connu de tout le monde? Nous avons seulement à rappeler ici qu'il a peint l'amour sous toutes les formes que cette passion est susceptible de prendre, par des traits si vrais, si naturels, si animés, si expressifs, si pénétrants, qu'on en chercherait en vain de plus admirables chez tous les poëtes de tous les siècles. Mais les peintures qu'il en a tracées appartiennent à ses immortelles tragédies, et nous devons les laisser dans les cadres où il les a mises. Nous ne citerons de lui que des

stances à Parthenisse, qu'il composa jeune encore, avant d'être initié aux secrets de son art divin. On les lira avec plaisir, quoiqu'il n'y ait en elles aucun indice frappant de ce caractère original que communiquèrent plus tard à sa poésie les inspirations d'une âme toute brûlante du feu sacré et celles d'un goût parvenu au plus haut degré de perfection. Elles ne sont, en dernière analyse, qu'un mélange artistement combiné de sensibilité et de bel esprit, une continuation améliorée de la manière de Desportes et de Bertaut. Quand on compare cette manière un peu factice, quintessenciée et molle, avec la manière toute naturelle, franche et vigoureuse que notre grand poëte adopta depuis, on s'étonne qu'il n'ait pas vu tout d'un coup la différence qu'il y a entre elles, et l'on a peine à concevoir qu'en passant de l'une à l'autre il se soit complétement dégagé dans la dernière des défauts séduisants qu'il avait contractés dans la première. C'est un phénomène littéraire qu'on explique par l'influence qu'eurent sur lui les judicieux conseils de Boileau. Dès lors, en effet, son talent, éclairé par le goût, découvrit sa véritable voie et sortit du milieu vaporeux où il s'égarait. Mais ce changement ne fut pas seulement l'œuvre du talent et du goût : il fut aussi celui du génie, sans lequel le goût et le talent ne l'auraient pas conduit au rang supérieur qu'il occupe. Il n'y a que les hommes de génie et les aigles qui s'élèvent au-dessus des régions nébuleuses, à ces hauteurs sereines où ils retrouvent leur soleil.

STANCES A PARTHENISSE

Parthenisse, il n'est rien qui résiste à tes charmes :
Ton empire est égal à l'empire des dieux;
Et qui pourroit te voir sans te rendre les armes,
Ou bien seroit sans âme, ou bien seroit sans yeux.

Pour moi, je l'avoûrai, sitôt que je t'eus vue,
Je ne résistai point, je me rendis à toi;
Mes sens furent charmés, ma raison fut vaincue,
Et mon cœur tout entier se rangea sous ta loi.

Je vis sans déplaisir ma franchise asservie,
Sa perte n'eut pour moi rien de rude et d'affreux :

J'en perdis tout ensemble et l'usage et l'envie;
Je me sentis esclave et je me crus heureux.

Je vis que tes beautés n'avoient point de pareilles;
Tes yeux par leur éclat éblouissoient les miens;
La douceur de ta voix enchanta mes oreilles;
Les nœuds de tes cheveux devinrent mes liens.

Je ne m'arrêtai point à ces beautés sensibles :
Je découvris en toi de plus rares trésors;
Je vis et j'adorai ces beautés invisibles
Qui rendent ton esprit aussi beau que ton corps.

Ce fut lors que, voyant ton mérite adorable,
Je sentis tous mes sens t'adorer tour à tour;
Je ne voyois en toi rien qui ne fût aimable;
Je ne sentois en moi rien qui ne fût amour.

Ainsi je fis d'aimer l'heureux apprentissage;
Je m'y suis plu depuis, j'en aime la douceur;
J'ai toujours dans l'esprit tes yeux et ton visage,
J'ai toujours Parthenisse au milieu de mon cœur.

Oui, depuis que tes yeux allumèrent ma flamme,
Je respire bien moins en moi-même qu'en toi;
L'Amour semble avoir pris la place de mon âme,
Et je ne vivrois plus s'il n'étoit plus en moi.

Vous qui n'avez point vu l'illustre Parthenisse,
Bois, fontaines, rochers, agréable séjour,
Souffrez que jusqu'ici son beau nom retentisse,
Et n'oubliez jamais sa gloire et mon amour.

CHAULIEU

Guill. Anfrye, abbé de Chaulieu, né à Fontenay, dans le Vexin, en 1639, mort en 1720, à l'âge de 81 ans. Il fut lié, dès sa jeunesse, avec les personnages les plus illustres de son temps, surtout avec les deux princes de Vendôme, qui le chargèrent de la direction de leurs affaires et lui firent obtenir un revenu de plus de trente mille livres en bénéfices. Il résida toujours auprès d'eux, au Temple, dont on le surnomma l'*Anacréon*. On connaît la vie toute épicurienne qu'il mena. Elle est très-bien décrite dans ses vers voluptueux et libertins. Ce poëte, dont le chef-d'œuvre est l'ode sur Fontenay, a beaucoup d'esprit, d'imagination et de feu; mais il est souvent négligé et quelquefois incorrect. Tel est le jugement qu'en a porté Voltaire, qui pourtant lui a donné une place honorable dans son *Temple du Goût*.

APOLOGIE DE L'INCONSTANCE

ODE.

Loin de la route ordinaire
Et du pays des romans,
Je chante, aux bords de Cythère,
Les seuls volages amants,
Et viens, plein de confiance,
Annoncer la vérité
Des charmes de l'inconstance
Et de l'infidélité.

Fuyez donc, pasteurs fidèles,
Qui, sur le ton langoureux,
Verrez radoter vos belles,
Plus indolents qu'amoureux :

Venez, troupe libertine
De friponnes, de fripons,
A ma lyre qui badine
Inspirer de nouveaux sons.

Vous seuls faites la puissance
De l'empire de l'Amour;
Sans vous bientôt la constance
Auroit dépeuplé sa cour;
Et si la friponnerie
N'y mêloit son enjoûment,
Dans peu la galanterie
Deviendroit un sacrement.

Que serviroit l'art de plaire
Sans le plaisir de changer?
Et que peut-on dire et faire
Toujours au même berger?
Pour les beautés infidèles
Est fait le don de charmer;
Et ce ne fut que pour elles
Qu'Ovide fit l'*Art d'aimer*.

Lorsque l'on voit Cythérée,
Des voûtes du firmament
Sortir brillante et parée,
Est-ce pour Mars seulement?
Non; la volage déesse,
Lasse des amours des dieux,
Cherche, en l'ardeur qui la presse,
Adonis en ces bas lieux.

Si Nature, mère sage
De tous ces êtres divers,
Dans les goûts n'étoit volage,
Que deviendroit l'univers?

La plus tendre tourterelle
Change d'amour en un an;
Et le coq le plus fidèle
De cent poules est l'amant.

La beauté qui vous fait naître,
Amour, passe en un moment;
Pourquoi voudriez-vous être
Moins sujet au changement?
C'est souhaiter que la rose
Ait, pendant tout un été,
De l'instant qu'elle est éclose,
La fraîcheur et la beauté.

Un arc, des traits et des ailes,
Qu'on t'a donnés sagement,
Du dieu des amours nouvelles
Sont le fatal ornement.
Qui, voyant cet équipage,
Ne croira facilement
Qu'il ne faut pas qu'on s'engage
D'aimer éternellement?

Aimons donc, changeons sans cesse;
Chaque jour nouveaux désirs;
C'est assez que la tendresse
Dure autant que les plaisirs.
Dieux! ce soir, qu'Iris est belle!
Son cœur, dit-elle, est à moi;
Passons la nuit avec elle,
Mais comptons peu sur sa foi.

RÉFLEXION AMOUREUSE

Après de longs soupirs j'ai fléchi ma Climène;
Depuis cet heureux jour, je sens mourir un feu

Qui brûla tout le temps qu'elle fut inhumaine.
Hélas! si tes plaisirs doivent durer si peu,
Pourquoi, volage Amour, coûtent-ils tant de peine?

JOUISSANCE

Amour, qu'injustement j'ai blâmé ton empire!
Des maux que j'ai soufferts ai-je dû m'offenser,
Quand tu viens de récompenser
D'un moment de plaisir un siècle de martyre?
J'ai fléchi mon Iris après de longs soupirs.
Ce cher objet de mes désirs,
Cette insensible Iris, cette Iris si farouche,
Dans mille ardents baisers vient de plonger mes feux :
Pour goûter à longs traits ce nectar amoureux,
Mon âme tout entière a volé sur ma bouche.
J'ai savouré la fraîcheur
De ses lèvres demi-closes :
Sa bouche avoit la couleur,
Son haleine avoit l'odeur
Et le doux parfum des roses.
Je ressentis alors une douce langueur
S'emparer de mes sens et couler dans mon cœur.
D'amour et de plaisir nos yeux étincelèrent;
Mon cœur en tressaillit, nos esprits s'allumèrent;
Et livrés l'un et l'autre à nos emportements,
Nous cherchâmes le sort des plus heureux amants.
Sans voix, sans mouvement, mon Iris éperdue
Laissoit mille beautés en proie à mon ardeur :
Comme elle oublioit sa pudeur,
J'oubliai lors ma retenue;
Et je me souviens seulement
Que, dans ce bienheureux moment,
Par l'excès du plaisir nos forces suspendues,
Nos corps entrelacés, nos âmes confondues

Nous laissèrent livrés aux transports les plus doux,
Inconnus aux mortels moins amoureux que nous.

Puissions-nous, mon Iris, dans cette ardente ivresse,
Passer les jours heureux que donne la jeunesse!
N'envions point aux dieux leur immortalité,
Puisque, dans la brièveté
De ces jours malheureux que leur bonté nous laisse,
L'amour nous fait trouver une félicité
Dont les transports et la vitesse
Valent mieux que l'éternité [1].

A THÉMIRE

Il n'en est plus, Thémire, de ces cœurs
Tendres, constants, incapables de feindre,
Qui, d'une ingrate épuisant les rigueurs,
Vivoient soumis et mouroient sans se plaindre:
Les traits d'Amour étoient alors à craindre;
Mais aujourd'hui les feux les plus constants
Sont ceux qu'un jour voit naître et voit s'éteindre.
Hélas! faut-il que je sois du vieux temps!

A MADEMOISELLE D. R.,

APRÈS LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE L'OPÉRA D'ARMIDE.

Je sers, grâce à l'Amour, une aimable maîtresse
Qui sait, sous cent noms différents,
Par mille nouveaux agréments
Réveiller tous les jours mes feux et ma tendresse.

1. Ces huit derniers vers diffèrent de ceux qu'on lit dans toutes les éditions. Nous les avons trouvés écrits à la main sur un vieil exemplaire, et comme ils nous ont paru préférables aux premiers, nous les avons adoptés, sans savoir s'ils ont été refaits par l'auteur ou par quelqu'un de ses lecteurs.

Sous le nom de Théone elle sut m'enflammer;
Arcabonne me plut, et j'adore Angélique;
Mais quoique sa beauté, sa grâce soit unique,
Armide vient de me charmer.

Je trouve à mon Iris une grâce nouvelle
Sous ce nouveau déguisement.
Fût-il, depuis qu'on aime, un plus heureux amant?
Je goûte chaque jour, dans un amour fidèle,
Tous les plaisirs du changement.

A LA MÊME,

EN LUI ENVOYANT L'ART D'AIMER D'OVIDE.

Théone, à qui les dieux donnèrent
Tout ce qui sait charmer et l'oreille et les yeux,
Et sur qui les Grâces versèrent
Mille et mille dons précieux,
Lisez de l'*Art d'aimer* les maximes galantes :
Et vous jugerez aisément
Selon ces règles importantes,
Que je dois être votre amant.
Ce livre, sur un point, vous est très-nécessaire :
Laissez là les leçons qu'il donne pour charmer,
Vous savez trop comme il faut plaire;
Mais apprenez-y bien comment il faut aimer.

CHANSON

Aimons, amis, le temps s'enfuit;
Ménageons bien ce court espace :
Peut-être une éternelle nuit
Éteindra le jour qui se passe.

Peut-être que Caron demain
Nous recevra tous dans sa barque;

Saisissons un moment certain,
C'est autant de pris sur la Parque.

A l'envi laissons-nous saisir
Aux transports d'une douce ivresse;
Qu'importe, si c'est un plaisir,
Que ce soit folie ou sagesse.

STANCES

Que de chagrins, de tourments et d'alarmes,
Ingrate Iris, tes rigueurs m'ont coûté!
Faut-il encor que je verse des larmes
Pour déplorer ton infidélité?

Tu me jurois une amour éternelle,
Et cependant tu me manques de foi;
Crois-tu trouver un amant plus fidèle?
Il n'en est point qui t'aime autant que moi.

Ce beau berger à qui seul tu veux plaire
Sent pour Philis et pour toi même ardeur :
Quand tu m'aimois, la reine de Cythère
N'eût pas trouvé de place dans mon cœur.

Tes faux serments, ni tes trompeuses larmes,
N'ont pu ternir l'éclat de ta beauté.
Reviens, Iris; en faveur de tes charme
Je ferai grâce à ta légèreté.

LA FARE (CHARLES-AUGUSTE, MARQUIS DE)

Né au château de Valgorge, dans le Vivarais, en 1644, mort à Paris en 1712. Il fut d'abord militaire et fit plusieurs campagnes avec distinction. Mais le ministre Louvois, qui ne l'aimait pas, lui ayant refusé l'avancement qu'il méritait, il vendit sa charge de lieutenant des gendarmes du dauphin au marquis de Sévigné, et, dans sa nouvelle position, il vécut indépendant au sein de la plus brillante société, où il obtint des succès constants par les charmes de son esprit et l'aménité de son caractère. L'amitié qui l'unissait avec Chaulieu a rendu leurs noms inséparables et a fait recueillir leurs vers en un même volume. Ce rapprochement n'est point à l'avantage de ceux de La Fare; ils n'offrent pas les qualités poétiques des autres, mais ils sont généralement moins négligés et moins incorrects; ils ont de l'aisance, du naturel et de la grâce dans l'expression; en outre, ils ne blessent jamais la décence et la morale. On a aussi du même auteur un ouvrage en prose qui fait honneur à son caractère plus qu'à son talent. Il est intitulé : *Mémoires sur les principaux événements du siècle de Louis XIV.*

ODE A L'AMOUR

Puissant et premier génie
Par qui tout fut animé,
Toi qui maintiens l'harmonie
Du monde par toi formé,
Amour, d'un trait de ta flamme
Pénètre aujourd'hui mon âme,
Et fais couler dans mes sens
Le feu dont brûla Catulle,
Et qui du jeune Tibulle
Forma les tendres accents.

Ni les Nymphes du Parnasse
Ni les faveurs d'Apollon
Ne me donneroient l'audace
De célébrer ton saint nom.
C'est toi qui, près d'une eau pure,
Au fond d'une grotte obscure,
Peux seul, enseignant ta loi,
Inspirer aux cœurs fidèles,
Dans leurs ardeurs mutuelles,
Des chansons dignes de toi.

Mais je sens que ma prière
A trouvé grâce à tes yeux;
Une nouvelle lumière
Rend mon regard radieux.
Mes vers vont servir de guides
A ces âmes trop timides
Qui, de peur de tes rigueurs,
Fuyant tes faveurs divines,
N'osent, pour quelques épines,
Cueillir les plus belles fleurs.

Publions donc à ta gloire
Que, plus fort que tous les dieux,
Pour la plus grande victoire
Tu n'armes que deux beaux yeux
Et que ta douceur est telle,
Que, dans la guerre mortelle
Que tu déclares aux cœurs,
Aimable jusqu'en tes peines,
Tu fais adorer tes chaînes
Aux vaincus comme aux vainqueurs.

Loin de toi, loin de ton temple,
Ces jeunes présomptueux

Qui donnent l'indigne exemple
D'un amour faux, fastueux;
Qui, dans leurs humeurs hautaines,
Veulent imposer des chaînes
Et garder leur liberté,
Et prétendent n'introduire
Dans le sein de ton empire
Que mensonge et vanité!

Non, ce n'est que la souffrance,
Que l'ardeur de nos désirs,
Qui mettent la différence
Et le prix à tes plaisirs.
Toi-même n'a pu connaître
Les douceurs que tu fais naître
Que quand ton cœur fut touché;
Et, pour goûter tes délices,
Il fallut que tu gémisses
Dans les fers de ta Psyché.

Ah! que ta chaîne est légère!
Que ton joug a de douceur
Pour l'âme simple et sincère
Qui t'abandonne son cœur!
C'est pour elle que sont faites
Ces félicités parfaites
Qu'au monde on ne connoît plus,
Mais que, pour leur récompense,
Tu verses en abondance
Dans le sein de tes élus.

Je sais bien qu'à tes caprices
On impute tes faveurs :
On dit que tes injustices
Font répandre mille pleurs :

Mais c'est avec les caresses
Et les trompeuses tendresses
D'une volage beauté,
Confondre les biens durables
Et les plaisirs ineffables
Qu'on doit à la vérité.

Ce n'est point toi qui présides
A ce honteux abandon,
A ces commerces sordides
Qui déshonorent ton nom.
Ce n'est que des belles âmes
Que ta main file les trames;
Tu tiens le vice abattu;
Ton choix, toujours légitime,
Ne donne jamais au crime
Les prix dus à la vertu.

Quoi que nous conte la Fable,
Tes yeux sont toujours ouverts;
Tu veilles, dieu favorable,
Au bonheur de l'univers :
Nos vœux, par ton assistance,
Parviennent jusqu'à l'essence
Qui maintient l'ordre des cieux;
Et, brûlant d'ardeurs fidèles,
Nos cœurs, portés sur tes ailes,
Vont s'unir avec les dieux.

RÉPONSE A UNE BALLADE

DONT LE REFRAIN ÉTAIT : *On n'aime plus comme on aimait jadis.*

Dans les siècles passés, quand l'amoureuse flamme
Avec quelque vivacité
Pressoit une jeune beauté,
L'amant qui lui plaisoit en faisoit une femme :

C'est ainsi qu'on aimoit dans le temps d'Amadis.
D'une manière si commode
Nous n'avons pas perdu la mode;
On aime encor comme on aimoit jadis.

Le beau sexe autrefois pour la galanterie
Prenoit la fine fleur de la chevalerie,
Il lui falloit des paladins;
Aujourd'hui ce n'est pas de même,
Il met tout en usage et jusqu'aux baladins :
On n'a jamais tant aimé que l'on aime.

Nos pères, qui vivoient dans un siècle peu fin,
Ne vouloient qu'amour et simplesse,
Et sur le fait de la tendresse
Alloient toujours leur grand chemin.
Ils cherchoient à se satisfaire,
Et, sans toucher au bien d'autrui,
Se contentoient de l'ordinaire :
On n'aimoit point comme on aime aujourd'hui.

Jadis, du moment qu'une belle
Avoit subi le joug de quelque bon gaulois,
Dût-elle enrager de son choix,
Il falloit qu'elle fût fidèle.
A présent on fait grâce à leurs divins attraits.
Les femmes, sur cette matière,
Ayant indulgence plénière,
En usent toutes de manière
Qu'on aime plus que l'on n'aima jamais.

Au bon vieux temps, dieux! quels supplices!
L'amour ne trouvoit que rigueur;
On payoit la moindre faveur
D'une éternité de services;

Aujourd'hui nul en vain ne paroît enflammé.
On n'attend point la récompense
D'une triste persévérance;
On est payé comptant, et souvent par avance :
On aime mieux qu'on n'a jamais aimé.

Sous l'antique et triste esclavage
D'un honneur sottement placé,
Un pauvre cœur, le temps passé,
Étoit, à la fleur de son âge,
Impitoyablement forcé
De s'en tenir au mariage.
Nous sommes aujourd'hui sous de plus douces lois;
Nous suivons nos désirs, et, sans pudeur aucune,
Chacun, comme il lui plaît, avecque sa chacune :
On aime plus qu'on aimoit autrefois.

On aime à droite, on aime à gauche;
Partout en liberté l'on conte ses raisons.
Rien chez nous aujourd'hui ne s'appelle débauche,
Et l'amour est enfin de toutes les saisons.
Chacun en prend sans se contraindre,
Et je ne vois que les maris
Qui puissent justement se plaindre
Qu'on aime plus que l'on aimoit jadis.

Vivez, heureux sujets de l'amoureux empire;
Dans ces jours fortunés où tout vous est permis,
Suivez les mouvements que le temps vous inspire,
Et soyez à l'Amour sans réserve soumis.
Et vous, jeunes beautés, il est de votre gloire
De faire ici mentir vos plus grands ennemis.
Commencez, chaque jour, quelque galante histoire,
Et par le nombre enfin de vos tendres amis,
Confondez les rêveurs qui veulent faire accroire
Qu'on aime moins que l'on aimoit jadis.

FONTENELLE (BERNARD LE BOUVIER DE)

Né à Rouen en 1657, mort centenaire à Paris en 1757. Il eut pour mère une sœur des deux Corneille. Doué d'une intelligence très-étendue et très-variée, il cultiva tour à tour la poésie, la littérature, l'histoire, la philosophie, les mathématiques, et devint membre de l'Académie française, de l'Académie des inscriptions et de celle des sciences. Il remplit dans la dernière, pendant plus de vingt ans, les fonctions de secrétaire perpétuel avec un talent supérieur qui ne fut jamais étranger à aucune des questions qu'on y agita, et qui sut toujours traiter les plus difficiles et les plus abstraites d'une manière propre à les mettre à la portée des gens les moins instruits, et à les leur rendre agréables par la clarté et les charmes de son style. Ses ouvrages en prose forment une sorte d'encyclopédie où tous les genres de savoir se réunissent, et l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou des connaissances presque universelles qu'il y déploie, ou des formes attrayantes sous lesquelles il les expose. Mais nous n'avons à considérer en lui ni le savant, ni le philosophe, ni l'historien, ni l'érudit, etc.; nous voulons seulement l'envisager comme poëte, si toutefois il nous est permis de lui donner ce titre, qu'on lui a généralement dénié, non sans raison, il faut en convenir. Nous ne voyons, en effet, que ses opéras, principalement celui de *Thétis et Pelée*, par lesquels il pût, à la rigueur, avoir quelque droit d'y prétendre. Ses tragédies de *Brutus* et d'*Aspar*, dont la dernière, non imprimée, n'est plus connue que par l'épigramme de Racine, et ses comédies ennuyeuses n'ont, à cet égard, aucune valeur. Ses églogues, à l'exception de celle d'*Ismène*, où l'on trouve de charmants détails qui se rapprochent du ton pastoral, sont dénuées des qualités simples et naïves que ce genre exige. Il y fait parler ses bergers en petits-maîtres habitués aux subtilités d'une métaphysique galante. Ses pièces fugitives, prosaïques et médiocres, prouvent, comme ses autres productions en vers, qu'il ne suffit pas de l'esprit le plus distingué pour réussir dans la poésie. Cependant, parmi ces pièces, il en est trois fort jolies que nos lecteurs nous sauront gré de leur offrir.

PORTRAIT DE CLARICE

J'espère que Vénus ne s'en fâchera pas;
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables.
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où règne la tendresse,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte! il falloit justifier sans cesse
Ce cœur naïf qui m'étoit reproché.
Je disois quelquefois : Qu'on me trouve un visage
Par la simple nature uniquement paré,
Dont la douceur soit vive et dont l'air vif soit sage,
Qui ne promette rien et qui pourtant engage;
Qu'on me le trouve, et j'aimerai.
Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pensât finement
Et qui crût être un esprit ordinaire,
Timide sans sujet et par là plus charmant,
Qui ne pût se montrer ni se cacher sans plaire;
Qu'on me le trouve et je deviens amant.
On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former,
Comme en aimant je prétends estimer,
Je voudrois bien encor un cœur plein de droiture,
Vertueux sans rien réprimer,
Qui n'eût pas besoin de s'armer
D'une sagesse austère et dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une fois enflammer;
Qu'on me le trouve, et je promets d'aimer.
Par ces conditions j'effrayois tout le monde :
Chacun me promettoit une paix si profonde

Que j'en serois moi-même embarrassé.
Je ne voyois point de bergère
Qui, d'un air un peu courroucé
Ne m'envoyât à ma chimère.
Je ne sais cependant comment l'Amour a fait;
Il faut qu'il ait longtemps médité son projet;
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits :
Je crois pour moi qu'il me l'a faite exprès.
Oh! que l'Amour a de malice!

L'AMOUR ET L'HONNEUR

APOLOGUE.

Dans l'âge d'or que l'on nous vante tant,
Où l'on aimoit sans lois et sans contrainte,
On croit qu'Amour eut un règne éclatant.
C'est une erreur : il fut si peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte :
J'ai des sujets, mais ils sont tous soumis,
Dit-il; je règne, et je n'ai point de gloire.
J'aimerois mieux dompter des ennemis.
Je ne veux plus d'empire sans victoire.
A ce discours, Jupin rêve et produit
L'austère honneur, épouvantail des belles,
Rival d'Amour, et chef de ses rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'enfant mutin le considère en face,
De près, de loin, et puis, faisant un saut :
Père des dieux, dit-il, je te rends grâce;
Tu m'as fait là le monstre qu'il me faut.

SONNET SUR DAPHNÉ

Je suis, crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle,
Et racontoit pourtant la longue kirielle
Des rares qualités dont il étoit orné;

Je suis le dieu des vers, je suis bel esprit-né.
Mais les vers n'étoient point le charme de la belle.
Je sais jouer du luth. Arrêtez. — Bagatelle.
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine,
Je suis par mon savoir dieu de la médecine.
Daphné couroit encor plus vite que jamais.

Mais s'il eût dit : Voyez quelle est votre conquête :
Je suis un jeune dieu, toujours beau, toujours frais.
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

RANCHIN

Cet auteur, qui, selon toute apparence, descendait d'un célèbre médecin du même nom, a été oublié dans les biographies, et nous ne pouvons assigner la date précise de sa naissance ni de sa mort. Tout ce que nous en savons, c'est qu'il vivait du temps de Ménage, qui vantait un de ses triolets, en disant que c'était le *roi des triolets*. Nous citerons cette petite pièce, fort jolie, avec des stances char-

mantes qui prouvent qu'il était doué d'un esprit fin et délicat. Il paraît n'avoir cultivé la poésie légère qu'en amateur; mais cet amateur l'a emporté sur plus d'un poëte de profession. Les vers peu nombreux qu'il a composés se trouvent disséminés dans quelques recueils. Nous ignorons s'ils ont été jamais réunis dans un volume à part.

LE PÈRE RIVAL DE SON FILS

Philis, mes beaux jours sont passés,
Et mon fils n'est qu'à son aurore;
Pour vous il est trop jeune encore,
Et je ne le suis pas assez.

Une maligne destinée
Sauve nos cœurs de votre loi :
Vous naquîtes trop tard pour moi,
Pour lui trop tôt vous êtes née.

Ni moi, ni ce jeune écolier,
Ne saurions comment nous y prendre;
A peine il commence d'apprendre,
Et je commence d'oublier.

Que votre destin et le nôtre
Seroit charmant et merveilleux,
Si ce qui manque à l'un des deux
Pouvoit se retrancher à l'autre !

Si de mon âge joint au sien
On faisoit un égal partage,
Et qu'on ajoutât à son âge
Ce que l'on ôteroit du mien;

L'amour qu'alors vous feriez naître
Mériteroit moins vos refus;
Je deviendrois ce que je fus,
Et lui ce qu'un jour il doit être.

Mais pourquoi former ce désir?
Si mon âge approchoit du vôtre,
Nous serions rivaux l'un de l'autre,
Et vous auriez peine à choisir.

Que mon fils donc seul y prétende;
Que pour jouir de vos appas
L'Amour en lui double le pas,
Et que votre beauté l'attende.

Que fera-t-elle, en l'attendant?
Votre cœur, avant qu'il s'engage,
Voudroit-il se mettre en otage
Entre les mains d'un confident?

Mais, dieux! quelle assurance prendre
Sur ce jeune cœur en dépôt?
Tel qui l'auroit mourroit plutôt
Que de se résoudre à le rendre.

Ce cœur, s'il vouloit prendre avis
Sur un si délicat mystère,
Pourroit essayer sur le père
Comment il aimera le fils.

TRIOLET

Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessein que je formai
Le premier jour du mois de mai!
Je vous vis et je vous aimai;
Et ce dessein vous plut, Sylvie.
Le premier jour du moi de mai
Fut le plus heureux de ma vie.

ROUSSEAU (JEAN-BAPTISTE)

Né à Paris en 1670, mort à Bruxelles en 1741. Fils d'un cordonnier qui lui fit faire de très-bonnes études, il eut, dit-on, le tort de rougir de lui, moins sage en cela que Lamotte, qui se vantait d'avoir pour père un honnête chapelier. On l'accusa d'être trop orgueilleux et trop égoïste. Ce double vice devint la source des malheurs qui affligèrent les trente dernières années de sa vie. Dans une de ces réunions que les gens de lettres de son temps avaient habituellement au café Laurent, il se prit de querelle avec plusieurs d'entre eux, parce qu'ils ne voulaient pas reconnaître en lui un talent dramatique auquel il prétendait, et il les stigmatisa par des couplets anonymes qu'on chanta au milieu des rues, sur un air de l'opéra d'*Hésione*. Ces couplets n'étaient que mordants; mais plus tard, vers 1710, en vinrent d'autres diffamatoires et scandaleux, que ses ennemis lui attribuèrent, et quoiqu'il niât en être l'auteur, il fut banni à perpétuité du royaume, par arrêt du parlement, en 1712. Il prit la fuite avant le jugement, et trouva un honorable asile en Suisse, auprès du comte de Luc, ambassadeur de France, qu'il accompagna à Vienne, où il obtint la protection du prince Eugène. De là, il passa en Belgique et s'établit à Bruxelles. On lui offrit, en 1716, des lettres de rappel qu'il refusa, disant qu'on lui devait une réhabilitation publique et non une grâce. Cependant, il fit secrètement un voyage à Paris, sous le nom de Richer, en 1738. A son dernier moment, il protesta encore de son innocence en recevant le viatique. Dans le même temps, un ami de Boindin déclarait en mourant, à un prêtre qui l'administrait, avoir été le vrai coupable. Les œuvres en vers de J. B. Rousseau comprennent des *opéras* et des *comédies* dont la représentation eut plus ou moins de succès; des *épîtres* et *allégories* en style marotique, en général peu dignes de lui; des *épigrammes* pleines de sel, mais parfois trop cyniques; des *odes* justement admirées à cause de l'ampleur et de la noblesse du style, quoiqu'elles n'aient point le caractère de la grande inspiration, et que le mouve-

ment lyrique y paraisse artificiel; enfin, des *cantates*, genre nouveau de sa création. C'est par ces dernières pièces, presque toutes consacrées à l'amour, que ce grand poëte mérite une place éminente parmi ceux qui ont chanté cette passion. Il a déployé là, mieux qu'ailleurs, la flexibilité de son talent. Il y a tout à la fois du sentiment, de la délicatesse, de la grâce, de la vigueur, de l'élégance, qualités précieuses qu'aucun défaut n'y vient altérer.

CIRCÉ

CANTATE.

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite et la mort dans les yeux,
Pleuroit sa funeste aventure.

Là, ses yeux errants sur les flots,
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros;
Et cette illusion soulageant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris :
Amour fatal! la haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô dieux! est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris?

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas :

Tourne un moment tes yeux sur ces climats;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare;
Mais bientôt, de son art employant les secours
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégeton
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume;
La foudre dévorante aussitôt le consume;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les astres de la nuit interrompent leur course;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers;
La terre tremblante
Frémit de terreur;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements
Vont troubler le repos des ombres :
Les mânes effrayés quittent leurs monuments;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlements,
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflements.

Inutiles efforts! amante infortunée,
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée :
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime,
L'Amour est jaloux de ses droits;
Il ne dépend que de lui-même,
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnoît sa loi suprême;
Lui seul ne connoît point de lois.

Dans les champs que l'hiver désole,
Flore vient rétablir sa cour;
L'Alcyon fuit devant Éole;
Éole le fuit à son tour :
Mais sitôt que l'Amour s'envole
Il ne connoît plus de retour.

CANTATE

ADONIS.

Le dieu Mars et Vénus, blessés des mêmes traits,
Goûtoient les biens les plus parfaits
Qu'aux cœurs bien enflammés le tendre Amour apprête;
Mais ce dieu superbe et jaloux,
D'un œil de conquérant regardant sa conquête,
Fit bientôt aux plaisirs succéder les dégoûts.

Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr;
Et pour être toujours le maître,
L'amant doit toujours obéir.

L'Amour ne va point sans les Grâces;
On n'arrache point ses faveurs :
L'emportement ni les menaces
Ne font point le lien des cœurs.

Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr;
Et pour être toujours le maître,
L'amant doit toujours obéir.

La déesse déjà ne craint plus son absence,
Et, cessant de l'aimer sans s'en apercevoir,
Fait atteler son char, pleine d'impatience,
Et vole vers les bords soumis à son pouvoir.

Là ses jours couloient sans alarmes,
Lorsqu'un jeune chasseur se présente à ses yeux :
Elle croit voir son fils; il en a tous les charmes;
Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux;
Et le vainqueur de l'Inde étoit moins gracieux
Le jour que d'Ariane il vint sécher les larmes.

La froide Naïade
Sort pour l'admirer;
La jeune Dryade
Cherche à l'attirer;
Faune d'un sourire
Approuve leur choix;
Le jaloux Satyre
Fuit au fond des bois,
Et Pan qui soupire
Brise son hautbois.

Il aborde en tremblant la charmante déesse;
Sa timide pudeur relève ses appas :
Les Grâces, les Ris, la Jeunesse
Marchent au-devant de ses pas;

Et du plus haut des airs l'Amour avec adresse
Fait partir à l'instant le trait dont il les blesse.
Que désormais Mars en fureur
Gronde, menace, tonne, éclate;
Amants, profitez tous de sa jalouse erreur;
Des feux trop violents font souvent une ingrate;
On oublie aisément un amour qui fait peur
En faveur d'un amour qui flatte.

Que le soin de charmer
Soit votre unique affaire;
Songez que l'art d'aimer
N'est que celui de plaire.

Voulez-vous dans vos feux
Trouver des biens durables?
Soyez moins amoureux,
Devenez plus aimables.

Que le soin de charmer
Soit votre unique affaire;
Songez que l'art d'aimer
N'est que celui de plaire.

MADAME DE MURAT

Henriette-Julie de Castelnau, comtesse de Murat, naquit en 1670, à Brest, et mourut en 1716, à l'âge de 46 ans, en son château de la Buzardière, dans le Maine. Après avoir brillé à la cour de Versailles, elle en fut exilée à la sollicitation de madame de Maintenon, pour un libelle qu'on la soupçonnait d'avoir écrit, et peut-être aussi pour la conduite trop légère qu'elle avait depuis la mort de son mari. Elle se retira à Loches, où elle publia la plupart de ses ouvrages, et ne reparut à Paris que sous la régence du duc d'Orléans, grâce à son amie, madame de Parabère, qui l'y fit rappeler par ce prince, aussitôt que Louis XIV eut cessé d'exister. Elle jouit, pendant sa vie, d'une renommée littéraire assez brillante, qui ne lui survécut pas longtemps. Elle est tombée aujourd'hui dans un oubli que nous ne croyons pas mérité. Ses romans et ses contes de fée sont pleins d'esprit et d'imagination, et ses petites pièces de vers offrent quelquefois des idées fort ingénieuses, présentées sous une forme intéressante et agréable Telle est la suivante, qu'on a traduite en plusieurs langues, sans en désigner l'auteur, dont la gloire a été confisquée, chez divers peuples, au profit du traducteur. Ainsi, les Allemands l'ont attribuée à Jean Goetz, qui n'a d'autre mérite que de l'avoir reproduite littéralement.

LE PLAISIR

Faut-il être tant volage?
Ai-je dit au doux plaisir.
Tu nous fuis, las! quel dommage!
Dès qu'on a cru te saisir.
Ce plaisir tant regrettable
Me répond : Rends grâce aux dieux;
S'ils m'avoient fait plus durable,
Ils m'auroient gardé pour eux.

LAMOTTE (ANTOINE HOUDARD DE)

Né à Paris en 1672, mort dans la même ville en 1731, membre de l'Académie française. Il était fils d'un chapelier dont la famille, ne voulant pas être confondue avec d'autres qui portaient comme elle le nom d'*Houdard,* avait ajouté à ce nom celui de *Lamotte,* petite propriété rurale qu'elle possédait en Champagne. Il s'exerça dans presque tous les genres en prose et en vers, ce qui empêcha son talent d'acquérir toute la supériorité qu'il aurait pu avoir, s'il s'était borné à ceux auxquels sa nature le rendait le plus propre. Il n'en fut pas moins un écrivain très-distingué, chez qui l'on trouverait de quoi former plusieurs réputations littéraires bien préférables à la plupart des réputations actuelles. Fénelon disait de lui *que son rang était réglé parmi les premiers des modernes.* Tout ce qu'il a fait comme prosateur est excellent, sauf quelques pages où il a développé des idées paradoxales contre les entraves de la versification, les règles adoptées et l'enthousiasme poétique; mais les poëmes, grands ou petits, qu'il a composés, sont loin d'avoir les mêmes titres à l'admiration des connaisseurs. Son *Iliade* abrégée et réduite à douze chants est un fort mauvais ouvrage qu'on ne peut lire, et qui serait complétement oublié s'il n'avait donné lieu à renouveler la fameuse polémique soulevée par Ch. Perrault, dans le siècle précédent, sur la prééminence entre les anciens et les modernes. Il semble que Lamotte, en travestissant ainsi la plus sublime des épopées, ait été sérieusement atteint de la folie de l'avocat Pathelin, qui voulait plaider contre Homère en faveur de la nymphe Calypso. Il ne faut pas toutefois que le mépris qu'inspire son poëme nous porte à l'injustice de méconnaître les qualités précieuses qui distinguent ses autres productions. Une de ses tragédies, *Inès de Castro,* quoique mal versifiée et faible à l'endroit des développements, est une des plus intéressantes et des plus pathétiques de la scène française; deux de ses comédies, le *Magnifique* et l'*Amant difficile,* n'ont pas encore perdu les agréments qui les firent applaudir. Si ses grandes odes manquent

du véritable accent lyrique, et viennent de l'esprit et de la raison, non de l'âme et de l'enthousiasme, elles offrent quelquefois des strophes remarquables dont on doit lui tenir compte. Ses fables, où il a eu le tort d'introduire des êtres métaphysiques, se recommandent par le mérite de l'invention, la variété des sujets et la justesse des moralités. Ses églogues, malgré les enjolivures du bel esprit qu'on y rencontre, moins pourtant que dans celles de son ami Fontenelle, présentent assez souvent des sentiments tendres et délicats heureusement exprimés. Enfin, ses opéras, les meilleurs qu'on ait faits depuis Quinault, et ses odes anacréontiques, pleines de douceur et d'aménité, prouvent, avec ses églogues, que la poésie galante était du ressort de son talent.

LE PRINTEMPS

ODE ANACRÉONTIQUE, IMITÉE D'HORACE.

Nos bois reprennent leurs feuillages;
Après les noirs frimas, le printemps a son tour,
Et le soleil plus pur, dissipant les nuages,
Sans obstacles répand le jour.

Déjà dans la plaine fleurie
Le berger laisse errer les troupeaux bondissants,
Et du son de sa flûte Écho même attendrie,
En imite les doux accents.

Cythérée avec ses compagnes,
Le soir, d'un pas léger, danse au bord des ruisseaux,
Tandis que son époux ébranle les montagnes
Du bruit fréquent de ses marteaux.

Couronnons-nous de fleurs nouvelles;
Nous en verrons l'éclat bientôt s'évanouir;
Profitons du printemps qui passera comme elles;
L'âge nous presse d'en jouir.

Hâtons-nous : tout nous y convie;
Saisissons le présent sans soin de l'avenir;

Craignons de perdre un jour, un instant d'une vie
Que la mort doit si tôt finir.

Sa rigueur n'épargne personne;
Tout l'effort des humains n'interrompt point ses lois;
Et de la même faux la cruelle moissonne
Les jours des bergers et des rois.

Sitôt que, froids et vains fantômes,
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces royaumes sombres;
Il n'est plus d'amours chez les morts.

On n'y sait plus chanter ni rire;
Ils n'ont plus ce nectar qui comble ici nos vœux;
Ces festins où, des rois contrefaisant l'empire,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.

Des jours que la Parque nous file,
Consacrons donc le cours à Cypris, à Bacchus;
Eh! que faire sans eux d'une vie inutile?
Il vaudroit autant n'être plus.

LES SOUHAITS

Que ne suis-je la fleur nouvelle
Qu'au matin Climène choisit,
Qui sur le sein de cette belle
Passe le seul jour qu'elle vit!

Que ne suis-je le doux Zéphire
Qui flatte et rafraîchit son teint,
Et qui pour ses charmes soupire,
Aux yeux de Flore qui s'en plaint!

Que ne suis-je l'oiseau si tendre
Dont Climène aime tant la voix,

Que même elle oublie à l'entendre
Le danger d'être tard au bois!

Que ne suis-je cette onde claire
Qui, contre la chaleur du jour,
Dans son sein reçoit ma bergère,
Qu'elle croit la mère d'Amour!

Dieux! si j'étois cette fontaine,
Que bientôt mes flots enflammés...
Pardonnez, je voudrois, Climène,
Être tout ce que vous aimez.

LES DEUX MOINEAUX

APOLOGUE.

Dans un bois habité d'un million d'oiseaux,
Spacieuse cité du peuple volatile,
L'amour unissoit deux moineaux;
Amour constant, quoique tranquille :
Caresse sur caresse et feux toujours nouveaux.
Ils ne se quittoient point : sur les mêmes rameaux
On les eût vus, perchés toute la matinée,
Voler ensemble à-la dînée,
S'abreuver dans les mêmes eaux,
Célébrer tout le jour leur flamme fortunée,
Et de leurs amoureux duos
Attendrir au loin les échos.
Même roche la nuit est encor leur hôtesse :
Ils goûtent côte à côte un sommeil gracieux;
L'une sans son amant, l'autre sans sa maîtresse
N'eût jamais pu fermer les yeux.
Ainsi, dans une paix profonde,
De plaisirs assidus nourrissant leurs amours,
Entre tous les oiseaux du monde
Ils se choisissoient tous les jours.

Tous deux, à l'ordinaire allant de compagnie,
Dans un piége se trouvent pris;
En même cage aussitôt ils sont mis.
Vous voilà, mes enfants, passez là votre vie :
Que vous êtes heureux d'être si bons amis!
Mais, dès le premier jour, il semble
Que le couple encagé ne s'aime plus si fort :
Second jour, ennui d'être ensemble;
Troisième, coups de bec; puis on se hait à mort.
Plus de duos; c'est musique nouvelle :
Dispute, et puis combat pour vider la querelle.
Qui les apaisera? Pour en venir à bout
Il fallut séparer le mâle et la femelle.
Leur flamme en liberté devoit être éternelle.
La nécessité gâta tout.

MONCRIF (PARADIS DE)

Né à Paris en 1687, mort dans la même ville en 1770. Il fut successivement secrétaire du comte d'Argenson et du prince-abbé, le comte de Clermont, devint membre de l'Académie française en 1733, et obtint, l'année suivante, la charge de lecteur de la reine Marie Leczinska, épouse de Louis XV. Les brillants succès que sa figure, son esprit et ses talents de société lui procuraient dans le grand monde, contribuèrent sans doute à sa fortune littéraire plus que ses ouvrages, dont les plus importants ne vinrent qu'après elle. Cependant, il avait un mérite réel comme écrivain. On trouve des choses aussi bien exprimées que bien pensées dans le recueil de ses œuvres complètes, qui ont eu plusieurs éditions depuis sa mort. Ce recueil

contient les ***Essais sur la nécessité et les moyens de plaire,*** publiés pour la première fois en 1738, des romans, une ***Histoire des chats,*** des vers chrétiens, des chansons et des poésies diverses, parmi lesquelles nous choisirons un petit poëme mythologique fort joli, et une romance qui est restée le chef-d'œuvre du genre.

LE RAJEUNISSEMENT INUTILE

OU LES AMOURS DE TITHON ET DE L'AURORE.

L'aimable déité que l'Orient adore,
Qui préside au matin, que suivent les zéphirs,
Le croiroit-on? la jeune Aurore,
Du tendre amour longtemps ignora les plaisirs.
Mais sur la terre enfin, du milieu de la nue,
Par un mortel charmant ses regards attirés,
Allument dans son cœur une flamme inconnue.
Moments perdus, combien fûtes-vous réparés!

Toute entière à l'amour, quelle douleur profonde,
Lorsqu'au matin il falloit un moment
Remonter sur son char pour annoncer au monde
Des beaux jours qui n'étoient offerts qu'à son amant!
O jours délicieux, plaisirs inexprimables,
Ne pourrez-vous toujours être durables?
Tithon étoit mortel, hélas! et ses beaux ans
N'étoient point affranchis des outrages du temps :
Il fallut y céder; la pesante vieillesse
Dans les bras de l'Aurore ose enfin le saisir.
Injustice du sort! d'où vient que le plaisir
N'éternise point la jeunesse?

« Eh quoi! l'âge a glacé ce que j'aime le mieux,
« Le temps n'épargne point ce qu'adorent les dieux! »
Disoit l'Aurore aux pleurs abandonnée.
Quel remède à ses maux? Elle s'envole aux cieux.
« O Jupiter, fléchis la destinée,

« Pour mon amant je t'implore aujourd'hui :
« Et quel amant ! Je possédois en lui
« Tout ce qui flatte un cœur : de la Parque cruelle
« Fais qu'il soit toujours respecté
« Dans une jeunesse éternelle :
« Et qui doit mieux conduire à l'immortalité
« Que d'être constant et fidèle? »
« — Ma fille, je sens vos douleurs,
« Dit le maître des dieux, les beaux yeux de l'Aurore
« Ne doivent verser que des pleurs,
« Enfants du doux plaisir et l'ornement de Flore.
« Rendez le calme à vos esprits,
« Le printemps de Tithon va revenir encore,
« Je le fais immortel; mais sachez à quel prix
« Le Destin a parlé : telle est sa loi sévère :
« Déesse, chaque fois que Tithon obtiendra
« De votre amour la preuve la plus chère,
« D'un lustre tout à coup cet amant vieillira.
« Ainsi de lustre en lustre abrégeant sa carrière,
« Sa jeunesse s'éclipsera.
« — Tithon est immortel ! grand Dieu, je vous rends grâce,
« S'écria-t-elle embrassant ses genoux,
« Ce que j'aime vivra, mon sort est assez doux. »
Elle dit, et des airs son char franchit l'espace,
Son cœur cède au Destin, non sans quelques regrets.
Quoi ! d'éternels refus vont être désormais
De l'amour que je sens le plus fidèle gage?
Tu dois, mon cher Tithon, m'en aimer davantage;
Tes beaux jours seront mes bienfaits,
Je saurai, malgré toi, conserver mon ouvrage.
Elle le croit ainsi : je ne sais quel présage
Me fait trembler pour le succès.

O vous dont les crayons voluptueux et sages,
Des mystères secrets, des plus tendres amours,

Tracent modestement les plus vives images,
C'est à votre art divin, muse, que j'ai recours!
Tithon va recouvrer l'éclat de ses beaux jours;
Il aime, il est aimé; quels transports vont renaître!
O muse, hélas! dans un instant peut-être
J'aurai besoin de tout votre secours.

Déjà le char, porté d'une vitesse extrême,
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime.
A ses premiers regards, changement fortuné!
Des ans qui l'accabloient il n'a plus la foiblesse.
Que dis-je? cet amant, à quinze ans ramené,
Brûle de nouveaux feux, transporté d'allégresse,
Reprend ses agréments que l'âge avoit ternis.
Quels retours! quels moments pour deux cœurs bien unis!
Il tombe à ses genoux. Vainement la déesse
Sur le sort qui l'attend voudroit le prévenir :
Un oracle... Écoutez... Elle ne peut finir,
Par cent baisers il l'interrompt sans cesse :
Et comment résister longtemps
Quand le cœur est d'intelligence?
L'amour, le tendre amour emporte la balance,
Tithon obtient un lustre, et se trouve à vingt ans.
Peut-être qu'à présent vous daignerez m'entendre,
Dit enfin la déesse : empressement trop tendre!
N'y songeons plus. Alors du sévère Destin
Elle lui déclara l'oracle trop certain :
Dieux! s'écria Tithon, quelle loi rigoureuse!
Quoi! vainement je me verrois aimé
De l'objet le plus beau que l'Amour ait formé!
Non, je consens plutôt qu'une vieillesse affreuse...
— Tithon, que dites-vous? Vous me faites trembler.
Quoi! d'un si triste hiver la longueur douloureuse
Affoibliroit encor cette flamme amoureuse
Dont votre cœur recommence à brûler!

Quand les sombres chagrins viendroient vous accabler,
Je pourrois m'imputer... Non, je suis résolue;
L'Amour nous laisse encor ses plus sensibles biens;
Nous passerons les jours dans les doux entretiens
Où l'âme avec transport se trouve toute nue;
Nous aurons ces soupirs, ces aveux, ces serments,
Tant de fois répétés et toujours plus charmants;
Assez heureux de plaire, exempts d'inquiétude,
Nous nous verrons toujours, nous ne ferons qu'aimer.
Et quel bien vaut la certitude
D'inspirer tout l'amour dont on se sent charmer?

Ainsi, mais vainement, parla la jeune Aurore.
Le dangereux Amour, avec malignité,
Aux yeux de son amant la rend plus belle encore,
Et déjà dans son cœur Tithon a concerté
L'ingénieux secret de fléchir la déesse :
Vous m'aimerez toujours, dit-il, votre tendresse
Remplira ma félicité;
Mais quand vous ne craignez pour moi que la vieillesse,
Mon cœur plus délicat prévoit de plus grands maux;
Car enfin, si le sort, qui me rend la jeunesse,
M'en avoit donné les défauts,
S'il me forçoit d'être volage...
Votre beauté vous répond de mon cœur;
Mais je n'ai que vingt ans; à ce dangereux âge,
De la constance, hélas! connoît-on le bonheur?
Assurons, croyez-moi, le sort de notre flamme :
Je le sens bien, un lustre à mon âge ajouté
Suffira pour bannir à jamais de mon âme
Ces goûts capricieux, cette légèreté
Que la jeunesse embrasse avec tant d'imprudence.
Eh quoi! voudriez-vous, charmante déité,
Faute d'un peu de prévoyance,
Exposer ma fidélité?

O divine raison, que ta voix est puissante!
La déesse se rend; et comment résister?
Déjà son âme impatiente,
De ces sages conseils brûle de profiter.
Que leur pouvoir est doux! L'amoureuse déesse
Ne cherche, ne ressent que cette douce ivresse
Qui la rend toute à son amant :
Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on aime,
Quand on croit par le bonheur même
Se l'attacher plus tendrement!
Que j'aime à voir Tithon! avec combien de zèle
Il se livre au plaisir qui le rendra fidèle!
D'un amant délicat dignes emportements!
Dans l'espoir d'acquérir une foi plus constante,
Il profite si bien de ces heureux moments,
Que de vingt ans il passe jusqu'à trente.
Eh bien, tendres amants, vous voilà rassurés,
Vos cœurs sont pour jamais l'un à l'autre livrés.
Vos vœux sont-ils remplis? hélas! pouvoient-ils l'être?
D'un bonheur qu'on n'a point goûté
On se prive aisément; mais en est-on le maître,
Lorsqu'on en a senti toute la volupté?
Bientôt les craintes disparoissent,
Les désirs plus ardents renoissent :
Après mille combats, à céder quelquefois
La seule pitié l'autorise :
C'est par excès d'amour qu'à l'ombre de ces bois
La déesse se rend; ici, c'est par surprise;
L'Amour couvrant leurs yeux de voiles séduisants,
Semble éloigner leur destinée;
Tithon ainsi, dans la même journée,
Se retrouve à quatre-vingts ans :
La déesse est en pleurs. Séchez, dit-il, vos larmes :
J'ai vu de mon printemps s'évanouir les charmes;
J'en regrette la perte, et ne m'en repens pas :

Ce que j'eus de beaux jours, du moins, charmante Aurore,
Je les ai passés dans vos bras :
Rendez-les-moi, grands dieux, pour les reperdre encore !
Ainsi vieillit Tithon; quelle injustice, hélas !
D'acquérir ainsi la vieillesse !
Et comment, quand on plaît, contraindre ses désirs?
Otez-en de si doux plaisirs,
Je donne pour rien la jeunesse.

LES CONSTANTES AMOURS D'ALIX ET D'ALEXIS

Pourquoi rompre leur mariage,
Méchants parents!
Ils auroient fait si bon ménage
A tous moments.
Que sert d'avoir bague et dentelle
Pour se parer?
Ah! la richesse la plus belle
Est de s'aimer.

Quand on a commencé la vie
Disant ainsi :
Oui, vous serez toujours ma mie,
Vous, mon ami;
Quand l'âge augmente encor l'envie
De s'entr'unir,
Qu'avec un autre on vous marie,
Mieux vaut mourir.

A sa mère, étant déjà grande,
La pauvre Alix,
A deux genoux, un jour demande
Son Alexis :
Ma mère, il faut par complaisance
Nous marier.
Ma fille, je veux l'alliance
D'un conseiller.

La fille à cette barbarie
Bien fort pleura :
Au couvent de Sainte-Marie
On l'enferma.
Là, pendant trois ans éperdue,
Elle a gémi,
Sans avoir un instant la vue
De son ami.

Un jour... quelle malice d'âme!
La mère a dit :
Alexis a pris une femme,
Sans contredit.
Et puis, lui montrant une lettre,
Lui dit : Voyez,
Il vous écrit; c'est pour permettre
Que l'oubliez.

Alors conseiller et notaire
Arrivent tous.
Le curé fait son ministère;
Ils sont époux.
Pour elle, hélas! festin et danse
Ne sont qu'ennui;
Toujours lui vient en souvenance
Son favori.

Le soir, plus grande fâcherie
Saisit son cœur.
La mère la tance et la crie
Toute en fureur.
Tout comme une brebis qu'on mène
Droit au boucher,
La pauvrette, en pleurant, se traîne
Pour se coucher.

Vrai Dieu ! qu'Alix honnête et sage
Se conduit bien !
Tous autres soins que du ménage
Lui sont de rien.
Voyant de son époux la flamme
Qu'il lui portoit,
Elle lui donnoit de son âme
Ce qui restoit.

Hélas ! son âme, toute entière
A ses soucis,
Gardoit son amitié première
Pour Alexis.
Cinq ans, en dépit d'elle-même,
Passa les jours
A se reprocher qu'elle l'aime,
L'aimant toujours.

Pour chasser de la souvenance
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet !
Une si douce fantaisie
Toujours revient;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie
On s'en souvient.

D'Alix, dans sa mélancolie,
Un jour l'époux
Lui mène un marchand d'Arménie
Pour des bijoux.
Ma moitié, faites quelque emplette
De son écrin;
Perles et nœuds sont la recette
Pour le chagrin.

Baise-moi, moutonne chérie,
Je vais au plaid :
Tiens, prends de cette orfévrerie
Ce qui te plaît.
L'argent n'est que pour qu'on se donne
Quelque bon temps :
N'épargne rien : voilà, mignonne,
Vingt écus blancs.

Il part. Le marchand en silence
L'écrin montroit,
Qu'Alix avec indifférence
Considéroit.
Chaque fois qu'il offre à sa dame
Perle ou saphir,
Chaque fois du fond de son âme
Sort un soupir.

En lui toutes fleurs de jeunesse
Apparoissoient,
Mais longue barbe avec tristesse
Les ternissoient.
Si de jeunesse on doit attendre
Beau coloris,
Pâleur qui marque une âme tendre
A bien son prix.

Mais Alix, soucieuse et sombre,
Rien ne voyoit.
Pourtant aux longs soupirs sans nombre
Qu'il répétoit :
D'où lui vient, dit-elle en soi-même,
Tant de chagrins?
Ah! s'il regrette ce qu'il aime,
Que je le plains!

Las! qu'avez-vous qui vous soucie,
Comme je voi?
Si c'est d'aimer, je vous en prie,
Dites-le-moi.
Eh! que sert de conter, madame,
Un déplaisir
Qui jamais, jamais de mon âme
Ne peut sortir?

Il n'est qu'un trésor dans ce monde,
Je le connois;
Longtemps en espoir je me fonde
Que je l'aurois;
Et plus mon amitié ravie
Croit l'obtenir,
Tant plus j'aurois donné ma vie
Pour le tenir.

La voir cent fois dans la journée
Me plaisoit tant!
Je l'emportois dans ma pensée
En la quittant.
Lorsqu'un lutin par grand' rancune
Vint l'enlever,
Puis d'un autre en fit la fortune
Pour m'en priver.

Dirai-je ma douleur profonde
Quand je l'appris?
Pour m'en aller au bout du monde
Me départis :
Non qu'un instant en moi je pense
De l'oublier,
Mais pour mourir de ma constance
A la pleurer.

Marchand, est-ce une broderie
Que ce trésor?
— Madame, hélas! ce que j'envie
Surpasse l'or.
— Sont-ce rubis? — J'aurois sans peine
Rubis perdus.
— C'est donc le trousseau de la reine?
— Ah! c'est bien plus.

Depuis qu'on vint par grand dommage
Me la ravir,
J'en ai tiré la chère image
Du souvenir :
J'ai, la voyant, l'âme remplie
De désespoir,
Et ne garde pourtant la vie
Que pour la voir.

Ne tardez pas, je vous en prie,
Arménien,
Que cette image tant chérie
Je voie enfin.
Lors, avec un soupir qu'il jette
Plus loin encor,
De son sein tire une tablette
Dans du drap d'or.

Alix soudain prit la dorure,
La déplia;
Sur la tablette en écriture
Ces mots trouva :
ICI JE CONTEMPLE A TOUTE HEURE,
DANS LES SOUPIRS,
ET GARDE TOUT CE QUI DEMEURE
DE MES PLAISIRS.

Alors Alix la tablette ouvre
Tant vitement :
Et qu'est-ce donc qu'elle y découvre
Pour son tourment?
La voilà toute évanouie
A cet objet.
Qui n'eût même transe sentie?
C'est son portrait.

Alix, mon Alix tant aimée,
Hélas! c'est moi!
Alix, Alix tant regrettée,
Ranime-toi!
Ton Alexis vient de Turquie
Tout à l'instant,
Pour te voir et quitter la vie
En sanglotant.

Par ces tristes mots ranimée,
Alix parla :
Alexis, j'ai ma foi donnée;
Un autre l'a.
Ne dois vous ouïr de ma vie
Un seul instant;
Mais ne mourez pas, je vous prie :
Partez pourtant.

Voulant pour complaire à sa mie
Partir soudain,
Avant que pour jamais la fuie,
Lui prend la main.
L'époux survient... A cette vue,
Tout en fureur,
Leur a d'une dague pointue
Percé le cœur.

Alexis meurt. Alix mourante,
Les yeux baissés,
Dit : Je péris, mais innocente;
Ce m'est assez.
Mon époux, votre jalousie
Verse mon sang :
Sans regret je quitte la vie,
En vous plaignant.

Depuis cet acte de sa rage
Tout effrayé,
Dès qu'il est nuit, il voit l'image
De sa moitié,
Qui du doigt montrant la blessure
De son beau sein,
Appelle avec un long murmure
Son assassin.

Après si triste tragédie,
Tout sage époux
Ne peut de sa moitié chérie
Être jaloux.
S'il trouve un marchand d'Arménie
Prenant sa main,
Il dit : C'est qu'on le congédie,
J'en suis certain.

PIRON (ALEXIS)

Né à Dijon en 1689, mort à Paris en 1773. Il était fils d'un apothicaire auteur de quelques *noëls* bourguignons, et ami de Lamonnoie. Au sortir de ses classes, il étudia le droit, fut reçu avocat, et n'en exerça pas la profession, par suite d'un revers de fortune que son père venait d'éprouver. Il ne songea dès lors qu'à faire des vers. Son penchant à la gaudriole, fortifié par des goûts bachiques, l'entraîna malheureusement à un genre graveleux. Il étala tout le cynisme du libertinage dans une ode qu'on prendrait pour un chant des antiques priapées. Cette production immonde, qui circula manuscrite, lui attira une forte semonce de l'autorité judiciaire et nuisit beaucoup à son avenir. Il resta sans emploi dans sa ville natale, à la charge de sa famille, pendant neuf années. C'est dans cet intervalle qu'eut lieu sa guerre avec les Beaunois, dans laquelle il déploya si bien, comme on sait, l'artillerie de son esprit. Il prit enfin le parti de se rendre à Paris, et se vit obligé de gagner son pain en transcrivant, à 2 fr. par jour, de vieux papiers chez le chevalier de Belle-Isle. Du métier de copiste, il passa à celui d'auteur. Il composa d'abord des *parodies* et des *vaudevilles*, applaudis sur les tréteaux forains; puis il aborda la scène française, suivant le conseil qu'il reçut de Crébillon. Il y fit jouer des comédies et des tragédies, et, après une alternative de succès et de revers, obtint un triomphe éclatant par sa *Métromanie*, chef-d'œuvre qui serait au niveau de ceux des premiers maîtres, s'il peignait un caractère au lieu de peindre un ridicule. Les pièces qu'il donna depuis ne réussirent point. Il s'en consola dans les joyeuses réunions du *Caveau*, dont il était un des fondateurs, et dans les discussions littéraires du café Procope, où il brillait, entre les auteurs célèbres de l'époque, par l'originalité de ses saillies, l'à-propos de ses reparties et la fécondité de sa verve, qu'on ne surprenait jamais en défaut. L'Académie voulut se l'adjoindre en 1753, et le nomma sans qu'il eut fait les visites d'usage; mais sa nomination ne fut pas approuvée de Louis XV, à qui l'évêque de Mire-

poix avait persuadé qu'elle était un outrage à la décence. Il eut néanmoins, en dédommagement du fauteuil, une pension de mille livres sur la cassette du roi, et une autre plus considérable sur le *Mercure de France*, grâce à la protection de madame de Pompadour. Ces pensions, jointes à deux rentes de six cents livres chacune que des bienfaiteurs anonymes lui avaient assurées, le mirent à l'abri de la misère qui l'avait jusque-là tourmenté. Devenu pieux dans ses dernières années, il rima des odes sacrées imitées des psaumes pénitentiaux, en expiation des débauches poétiques de sa jeunesse. Telle fut la vie de cet homme, qui parviendra certainement à la postérité avec sa *Métromanie*, ses *épigrammes* et ses bons mots. On trouve dans ses œuvres, publiées après sa mort, en 7 volumes in-8°, des poésies de tout genre, dont quelques-unes appartiennent à notre recueil par les sujets qu'elles traitent. Ces dernières sont dues aux inspirations de l'esprit bien plus qu'à celles du cœur; les vraies émotions de l'amour y manquent; cependant, elles offrent sur l'amour d'assez justes idées qu'il nous semble bon de faire connaître.

STANCES A L'AMOUR

La nature en vain te seconde;
En vain tout charme dans ta cour :
Revole aux cieux, charmant Amour,
Ton règne n'est plus de ce monde.

En vain pour pénétrer nos âmes
Le plaisir aiguisa tes traits;
Elles se ferment à jamais
A tes délicieuses flammes.

O temps heureux où de la vie
Toi seul tu faisois la douceur!
Temps heureux où le don d'un cœur
En faisoit deux dignes d'envie!

Alors une noble indolence,
Méprisant la cupidité,

Mettoit aux pieds d'une beauté
Les vains désirs de l'opulence.

A ta puissance légitime
Tout dressoit alors des autels,
Et c'étoit parmi les mortels
A qui serviroit de victime.

Les destins, jaloux de ta gloire.
En ont autrement ordonné,
Et de ce temps si fortuné
Ne nous laissent que la mémoire.

Te faisant une injuste guerre,
Ils t'exilent de ce bas lieu,
Et nous donnent pour maître un dieu
Sorti du vil sein de la terre.

Fils de l'enfer, père du crime,
Du ciel présent envenimé,
L'or, ce métal inanimé,
Voilà le dieu qui nous anime!

De ton trône doux et tranquille,
Ce misérable usurpateur,
Devient notre législateur,
Notre guide et notre mobile.

Vainement la raison te nomme
Le dieu des belles passions :
L'or, chez toutes les nations,
Enflamme seul le cœur de l'homme.

A ce tyran on sacrifie
Son cœur, sa liberté, sa foi :
C'est ce monstre qu'au lieu de toi
Notre aveuglement déifie.

Tes lois ne sont plus révérées;
Et le cœur même le plus doux
Est impénétrable à tes coups,
Si tes flèches ne sont dorées.

A L'AIMABLE V***,

A MON DÉPART DE DIJON, EN 1719.

Belle et jeune Amarille, avant l'heure fatale,
Qui me va pour jamais arracher de ces lieux,
Souffrez qu'un instant de morale
Se mêle à mes derniers adieux.
Pour enchaîner les cœurs vous n'avez qu'à paroître;
Et vous en avez un facile à s'enflammer :
Vous êtes telle qu'il faut être,
Pour être aimée et pour aimer.
Je ne bornerai point le pouvoir de vos charmes :
Bientôt le temps rapide en saura disposer.
Mais épargnez-vous les alarmes
Que vous seule devez causer.
N'aimez jamais. Fuyez l'Amour impitoyable :
Malheur au foible cœur qui s'y laisse emporter!
Son joug est un fardeau qui nous semble agréable,
Tant qu'un autre avec nous se plaît à le porter :
Mais cet autre bientôt vient à se rebuter :
Tout le fardeau nous reste alors, et nous accable.
Sous un air simple et doucereux,
C'est un enfant malin dont le ris puérile
Ne promet rien d'abord que de doux et d'heureux.
Mais ce ris est plus dangereux
Que les larmes du crocodile.
C'est un monstre plein de venin,
Dont la seule approche empoisonne,

Et qui, sous un masque benin,
Cache une face de gorgone;
Un barbare, un tyran, un traître, un séducteur;
De l'aveugle jeunesse ardent persécuteur,
Pour vous d'autant plus redoutable
Que, rencontrant dans vos appas
De quoi le rendre plus aimable,
Il est sans cesse sur vos pas.
Qu'est-ce au fond qu'une tendre flamme?
Tout en est vain, tout en est faux :
Si vous en exceptez les maux,
Rien de vrai, de réel, ne s'y présente à l'âme;
Entretiens dérobés, ouvertures de cœurs,
Contre des parents en furie,
Soupirs, complots secrets, doux baisers, tendres pleurs,
Jalousie obligeante et sur-le-champ guérie :
Tout cela source de malheurs!
C'est pour ces douceurs délicates
Que le perfide Amour nous mène à mille ennuis.
Qu'il me parut charmant quand vous me l'inspirâtes!
Qu'il me l'a paru peu depuis!
Je ne fus pas longtemps paisible :
Tout me devint contraire après que tout m'eut ri :
Revers, en amour, infaillible!
Pourrez-vous en être à l'abri?
N'est-il pas des ingrats comme il est des ingrates?
Votre cœur seul est-il léger?
Peut-être le rival pour qui vous me l'ôtâtes
Est sur le point de me venger.
Et qu'avez-vous qui me réponde
Que vous ne soyez pas, comme un autre, en danger?
Est-ce sur vos attraits que votre espoir se fonde?
Inutile et foible raison!
Les bords de Naxo ont vu les plus beaux yeux du monde
D'un fugitif ingrat pleurer la trahison.

Le caprice est la loi qui seule est obéie.
Tel adore aujourd'hui qui demain peut haïr.
Vous n'aviez qu'un moyen de n'être point trahie,
C'était de ne me point trahir.
Vous l'avez fait : ma perte en rendra témoignage.
C'est à moi d'en gémir, à vous d'en profiter :
Heureux dans mes malheurs, si du moins leur image
Sert à vous les faire éviter?

LES MISÈRES DE L'AMOUR,

D'APRÈS L'ODE DE J. B. ROUSSEAU SUR LES MISÈRES DE L'HOMME.

Que l'homme est sot et ridicule,
Quand l'amour vient s'en emparer!
D'abord, il craint, il dissimule,
Ne fait longtemps que soupirer.

S'il ose enfin se déclarer,
On s'irrite, on fait l'inhumaine :
N'importe, il veut persévérer;
Que de soins, d'ennuis et de peine!

On l'aime : tant pis! double chaîne.
Mille embarras dans son bonheur.
Contre-temps, humeur incertaine,
Père, mère, époux, tout fait peur.

Est-ce tout? Non : reste l'honneur;
L'honneur du plaisir l'antipode.
On veut le vaincre, il est vainqueur :
On se brouille, on se raccommode.

Vient un rival : autre incommode.
Loin des yeux le sommeil s'enfuit :
Jaloux, on veille, on tourne, on rôde;
Ce n'est qu'alarmes jour et nuit.

Après bien des maux et du bruit,
Un baiser finit l'aventure :
Le feu s'éteint, le dégoût suit;
Le pré valoit-il la fauchure?

MADRIGAL

Le dieu d'amour, un jour, en voltigeant,
Vit la bergère à qui je rends hommage :
Certes, dit-il, ce visage est trop gent
Pour n'en avoir une éternelle image.
Couleurs adonc il met en étalage,
Pinceau mignon dont le charme ravit;
Rien n'y manquoit, pour couronner l'ouvrage,
Fors une toile..., et mon cœur en servit.

VOLTAIRE (MARIE-FRANÇOIS AROUET DE)

Né à Chatenay, près de Sceaux, en 1694, mort à Paris en 1778, membre de l'Académie française. Il porta d'abord le nom d'Arouet, que lui avait transmis son père, ancien notaire et trésorier de la chambre des comptes; mais, peu flatté de ce nom, sous lequel il disait avoir été toujours malheureux, il prit celui de Voltaire, qu'il tira d'un domaine appartenant à sa mère, Marguerite d'Aimart, issue d'une famille noble du Poitou. On sait combien il le rendit illustre, et nous sommes dispensé de consacrer une notice détaillée à cet homme extraordinaire, dont l'esprit, aussi vaste que fécond, embrassa toutes les parties de la littérature, qu'il traita souvent avec une grande supériorité, toujours avec un talent remarquable; dont la

plume, comme un puissant levier, remua la société européenne; dont la renommée lui valut les hommages de plusieurs rois qu'elle éblouissait, et le rendit roi lui-même, roi de l'opinion, sur laquelle il exerça une influence prodigieuse. L'esquisse la plus abrégée d'une vie signalée par tant de faits et tant d'écrits tiendrait plus de place qu'il ne nous est permis de lui en donner. Contraint de nous renfermer dans le cadre étroit qui nous est imposé, nous ne pouvons y mettre que quelques lignes pour indiquer les traits caractéristiques sous lesquels notre poëte nous a montré l'amour. Après l'avoir représenté dans ses tragédies comme une passion ardente, impétueuse, forcenée, il l'a peint, dans ses poésies, comme un sentiment doux et léger qui se joue parmi des fleurs; il lui a donné une physionomie nouvelle, qui respire la galanterie, la tendresse et la volupté; il lui a prêté surtout un langage naturel, harmonieux, enchanteur, où la sensibilité de l'âme s'allie à la finesse de l'esprit. Mais pourquoi analyser ce qui est fait pour être senti? Citons des exemples qui nous éclaireront bien plus sur ce sujet que toutes les analyses.

LES TROIS MANIÈRES

Que les Athéniens étaient un peuple aimable!
Que leur esprit m'enchante, et que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable!
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions,
Fut celle du théâtre, où l'on faisait revivre
Les héros du vieux temps, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple, et chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène!
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.

Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athène
Était de couronner, dans des jeux solennels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :

En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
Du champ de la victoire allant à l'Opéra
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi, quand Richelieu revenait de Mahon,
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie)
Partout sur son passage il eut la comédie;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.

Au théâtre d'Eschyle, avant que Melpomène,
Sur son cothurne altier vînt parcourir la scène,
On décernait les prix accordés aux amants.
Celui qui dans l'année avait pour sa maîtresse
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse,
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentiments,
Se voyait couronné devant toute la Grèce.
Chaque belle plaidait la cause de son cœur,
De son amant aimé racontait les mérites,
Après un beau serment, dans les formes prescrites,
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur;
De n'exagérer rien, chose assez difficile
Aux femmes, aux amants et même aux avocats.
On nous a conservé l'un de ces beaux débats,
Doux enfants du loisir de la Grèce tranquille.
C'était, il m'en souvient, sous l'archonte Eudamas.

Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,
La jeune Églé, Téone et la triste Apamis.
Les beaux esprits de Grèce au spectacle accoururent;
Ils étaient grands parleurs et pourtant ils se turent,
Écoutant gravement en demi-cercle assis.
Dans un nuage d'or Vénus avec son fils
Prêtait à leur dispute une oreille attentive.
La jeune Églé commence, Églé simple et naïve,

De qui la voix touchante et la douce candeur
Charmaient l'oreille et l'œil, et pénétraient au cœur.

ÉGLÉ.

Hermotime, mon père, a consacré sa vie
Aux muses, aux talents, à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux-arts, il a fui les honneurs;
Et sans ambition, caché dans sa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille
Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux,
Cultivant tous les arts, et qui saurait le mieux
En vers nobles et doux élégamment décrire,
Animer sur la toile et chanter sur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait; son esprit sans culture
Devait, je l'avoûrai, beaucoup à la nature;
Ingénieux, discret, poli sans compliment;
Parlant avec justesse, et jamais savamment;
Sans talents, il est vrai, mais sachant s'y connaître.
L'Amour forma son cœur, les Grâces son esprit.
Il ne savait qu'aimer, mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit!

Quand mon père eut formé le dessein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réserver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers et saurait la musique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux!
Nos parents ont sur nous un pouvoir despotique;
Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous des dieux.
Je mourais, il est vrai, mais je mourais soumise.

Ligdamon s'écarta, confus, désespéré,
Cherchant loin de mes yeux un asile ignoré.

Six mois furent le terme où ma main fut promise :
Ce délai fut fixé pour tous les prétendants.
Ils n'avaient tous, hélas! dans leurs tristes talents,
A peindre que l'ennui, la douleur et les larmes.
Le temps qui s'avançait redoublait mes alarmes.
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours;
J'attendais mon arrêt, et j'étais au concours.

Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père se hâta d'accorder son suffrage
Aux talents trop vantés du fier et dur Harpage;
On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.

Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue :
Sur la toile aussitôt chacun porta la vue :
C'était moi. Je semblais respirer et parler;
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler;
Et mon air, et mes yeux, tout annonce que j'aime,
L'art ne se montrait pas, c'est la nature même,
La nature embellie; et, par de doux accords,
L'âme était sur la toile aussi bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts
Et dorer les moissons, les fruits et la verdure.
Harpage en fut surpris; il voulut censurer;
Tout le reste se tut, et ne put qu'admirer.
Quel mortel ou quel dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art si sublime!
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi?
Ligdamon se montrant lui dit : Elle est à moi!
L'Amour seul est son peintre, et voilà son ouvrage.
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image,

C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main :
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin?
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur son luth accordé, Ligdamon fit entendre
Un mélange inouï de sons harmonieux;
On croyait être admis dans le concert des dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.

Harpage en frémissait; sa fureur étouffée
S'exhalait sur son front, et brûlait dans ses yeux.
Il prend un javelot de ses mains forcenées;
Il court, il va frapper : je vis l'affreux moment
Où le traître à sa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un seul coup tranchait deux destinées.
Ligdamon l'aperçoit, il n'en est point surpris;
Et de la même main sous qui son luth résonne
Et qui sut enchanter nos cœurs et nos esprits,
Il combat son rival, l'abat et lui pardonne.
Jugez si de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.

Ainsi parlait Églé. L'Amour applaudissait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougissait;
Elle en aimait encor son amant davantage.

Téone se leva : son air et son langage
Ne connurent jamais les soins étudiés;
Les Grecs en la voyant se sentaient égayés.
Téone souriant conta son aventure
En vers moins allongés et d'une autre mesure,
Qui courent avec grâce et vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaissez tous Agathon,
Il est plus charmant que Nirée;
A peine d'un naissant coton
Sa ronde joue était parée;
Sa voix est tendre, il a le ton
Comme les yeux de Cythérée.
Vous savez de quel vermillon
Sa blancheur vive est colorée;
La chevelure d'Apollon
N'est pas si longue et si dorée.
Je le pris pour mon compagnon
Aussitôt que je fus nubile :
Ce n'est pas sa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris;
S'il a les grâces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.

Un soir, dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma tante et moi goûtions sur l'eau
Le plaisir de la promenade,
Quand de Lydie un gros vaisseau
Vint nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait souvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaisirs du gouverneur.
En moi je ne sais quoi le frappe;
Il me trouve un air assez beau :
Il laisse ma tante, il me happe;
Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à son satrape.

Ma bonne tante, en glapissant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier passant
Que sa Téone est égarée;
Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en est allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.

Pensez-vous qu'alors Agathon
S'amusât à verser des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter sa perte et mes charmes
Sur un petit psaltérion?
Pour me ravoir il prit les armes;
Mais n'ayant plus de quoi payer
Seulement le moindre estafier,
Et se fiant sur sa figure,
D'une fille il prit la coiffure,
Le tour de gorge et le panier.
Il cacha sous son tablier
Un long poignard et son armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonnier.

Il arrive au bord du Méandre
Avec son petit attirail.
A ses attraits, à son air tendre,
On ne manqua pas de le prendre
Pour uné ouaille du bercail,
Où l'on m'avait déjà fait vendre;
Et dès qu'à terre il put descendre,
On l'enferma dans mon sérail.

Je ne crois pas que de sa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon âme ravie,
Quand dans un sérail de Lydie
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenser la nouveauté
D'une entreprise si hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les dieux seuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité,
Car il n'était point là de prêtre;
Et, comme vous pouvez penser,
Des valets on peut se passer
Quand on est sous les yeux du maître.

Le soir, le satrape amoureux,
Dans mon lit, sans cérémonie,
Vint m'expliquer ses tendres vœux.
Il crut, pour apaiser ses feux,
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut surpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie,
Comme vous, est fort à mon gré :
J'aime beaucoup la compagnie;
Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jalousie.
Après sa petite leçon,
Qu'il accompagnait de caresses,
Il voulait agir tout de bon;
Il exécutait ses promesses,
Et je tremblais pour Agathon.
Mais mon Grec, d'une main guerrière,
Le saisissant par la crinière,

Et tirant son estramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière :
« Sortons tous trois de la maison,
« Et qu'on me fasse ouvrir la porte;
« Faites bien signe à votre escorte
« De ne suivre en nulle façon :
« Marchons tous les trois au rivage,
« Embarquons-nous sur un esquif;
« J'aurai sur vous l'œil attentif.
« Point de gestes, point de langage;
« Au premier signe un peu douteux,
« Au clignement d'une paupière,
« A l'instant je vous coupe en deux,
« Et vous jette dans la rivière. »

Le satrape était un seigneur
Assez sujet à la frayeur;
Il eut beaucoup d'obéissance :
Lorsqu'on a peur, on est fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Grèce,
Son vainqueur le mit à rançon;
Elle fut en sonnante espèce;
Elle était forte, il m'en fit don :
Ce fut ma dot et mon douaire.

Avouez qu'il a su plus faire
Que le bel esprit Ligdamon;
Et que j'aurais fort à me plaindre
S'il n'avait songé qu'à me peindre
Et qu'à me faire une chanson.

Les Grecs furent charmés de la voix douce et vive,
Du naturel aisé, de la grâce naïve

Dont la jeune Téone anima son récit.
La grâce en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.

On applaudit, on rit : les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on soit content, qu'importe qu'on admire!

Apamis s'avança les larmes dans les yeux;
Ses pleurs étaient un charme et la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,
Et dès qu'elle parla les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ses malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts;
Dix syllabes par vers mollement arrangées
Se suivaient avec art, et semblaient négligées :
Le rhythme en est facile, il est mélodieux;
L'hexamètre est plus beau, mais parfois ennuyeux.

APAMIS.

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour
M'a fait pourtant naître dans Amathonte,
Lieux fortunés où la Grèce raconte
Que le berceau de la mère d'Amour,
Par les Plaisirs fut apporté sur l'onde;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable et sa loi douce et pure
A ses sujets n'avaient fait que du bien,
Tant que sa loi fut celle de nature.
Le rigorisme a souillé ses autels.
Les dieux sont bons, les prêtres sont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle
Qui par malheur deviendrait infidèle,
Allât finir ses jours au fond de l'eau,
Où la déesse avait eu son berceau,

Si quelque amant ne se noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi si cruelle?
Hélas! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés pour aimer constamment?
Et si jamais à la faiblesse en proie,
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'est un grand mal : mais faut-il qu'on la noie?

Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joie
Et mon malheur, vous qu'avec tant de soin
J'avais servie avec le beau Batile,
D'un cœur si droit, d'un esprit si docile,
Vous le savez, je vous prends à témoin
Comme j'aimais, et si j'avais besoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure et douce étreinte
Faisait un cœur de nos cœurs amoureux.

Batile et moi nous respirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la déesse.
L'astre des cieux, en commençant son cours,
En l'achevant, contemplait nos amours;
La nuit savait quelle était ma tendresse.

Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il distilla les poisons de l'envie;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs! monstres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraisemblance
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'imposture accabla l'innocence.

Dispensez-moi de vous développer
Le noir tissu de sa trame secrète;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la déesse en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit; je me vis condamnée
A terminer mes maux et mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.

On me menait au lieu de mon trépas:
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas;
Et me plaignant d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile :
Fatal écrit qui changeait tout mon sort!
Trop cher écrit, plus cruel que la mort!
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots :
« Je meurs pour vous, fussiez-vous infidèle. »
C'en était fait, mon amant dans les flots
S'était jeté pour me sauver la vie.
On l'admirait en poussant des sanglots.
Je t'implorais, ô mort, ma seule envie,
Mon seul devoir! On eut la cruauté
De m'arrêter lorsque j'allais le suivre;
On m'observa, j'eus le malheur de vivre.
De l'imposteur la sombre iniquité
Fut mise au jour, et trop tard découverte.
Du talion il a subi la loi :
Son châtiment répare-t-il ma perte?
Le beau Batile est mort, et c'est pour moi!

Je viens à vous, ô juges favorables!
Que mes soupirs, que mes funèbres soins
Touchent vos cœurs; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.

A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite;
Qu'il se console aux rives du Cocyte,
Quand sa moitié ne se console pas;
Que cette main qui tremble et qui succombe,
Par vos bontés encor se ranimant,
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe :
« Athène et moi couronnons mon amant. »
Disant ces mots, ses sanglots l'arrêtèrent;
Elle se tut, mais ses larmes parlèrent.

Chaque juge fut attendri :
Pour Églé d'abord ils penchèrent;
Avec Téone ils avaient ri;
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, et j'en suis bien marri,
Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.

Au coin du feu, mes chers amis,
C'est pour vous seuls que je transcris
Ces contes tirés d'un vieux sage.
Je m'en tiens à votre suffrage;
C'est à vous de donner le prix,
Vous êtes mon Aréopage.

LES TU ET LES VOUS,

ÉPITRE A MADAME DE G***.

Philis, qu'est devenu ce temps
Où, dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes grâces seules ornée,
Contente d'un mauvais souper
Que tu changeais en ambroisie,
Tu te livrais, dans ta folie,

A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang et pour tous trésors,
Que les agréments de ton âge,
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas! qui n'eût été friponne?
Tu le fus, objet gracieux;
Et, que l'Amour me le pardonne,
Tu sais que je t'en aimais mieux.

Ah! madame, que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces doux instants!
Ce large suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du temps :
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours et des Ris;
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfants tremblent de paraître.
Hélas! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre
Et se jouer dans ton taudis.

Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie,
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine;

Vos vases japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles,
Ces deux lustres de diamants
Qui pendent à vos deux oreilles,
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchanteresse,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

A MADEMOISELLE DE LUBERT,

QU'ON APPELAIT MUSE ET GRACE. — ÉPITRE.

Le curé qui vous baptisa
Du beau surnom de *Muse* et *Grâce*,
Sur vous un peu prophétisa;
Et prévit que sur votre trace
Croîtrait le laurier du Parnasse
Dont la Suze se couronna,
Et le myrte qu'elle porta,
Quand, d'Amour suivant la déesse,
Ses tendres feux elle mêla
Aux froides ondes du Permesse.
Mais en un point il se trompa :
Car jamais il ne devina
Qu'étant si belle, elle sera
Ce que les sots appellent sage,
Et qu'à vingt ans et par delà
Muse et Grâce conservera
La tendre fleur du pucelage,
Fleur délicate qui tomba
Toujours au printemps du bel âge,
Et que le ciel fit pour cela.
Quoi! vous en êtes encor là!
Muse et Grâce, que c'est dommage!

Vous me répondez doucement
Que les neuf bégueules savantes,
Toujours chantant, toujours rimant,
Toujours les yeux au firmament
Avec leurs têtes de pédantes,
Avaient peu de tempérament,
Et que leurs bouches éloquentes
S'ouvraient pour brailler seulement,
Et non pour mettre tendrement
Deux lèvres fraîches et charmantes
Sur les lèvres appétissantes
De quelque vigoureux amant.
Je veux croire chrétiennement
Ces histoires impertinentes.
Mais, ma chère Lubert, en cas
Que ces filles sempiternelles
Conservent pour ces doux ébats
Des aversions si fidèles,
Si ces déesses sont cruelles,
Si jamais amant dans ses bras
N'a froissé leurs gauches appas,
Si les neuf Muses sont pucelles,
Les trois Grâces ne le sont pas.

Quittez donc votre faible excuse;
Vos jours languissent consumés
Dans l'abstinence qui les use :
Un faux préjugé vous abuse.
Chantez, et, s'il le faut, rimez;
Ayez tout l'esprit d'une Muse :
Mais, si vous êtes Grâce, aimez.

URANIE

Je vous adore, ô ma chère Uranie!
Pourquoi si tard m'avez-vous enflammé?
Qu'ai-je donc fait des beaux jours de ma vie?
Ils sont perdus; je n'avais point aimé.

J'avais cherché, dans l'erreur du bel âge,
Ce dieu d'amour, ce dieu de mes désirs;
Je n'en trouvai qu'une trompeuse image;
Je n'embrassai que l'ombre des plaisirs.

Non, les baisers des plus tendres maîtresses,
Non, ces moments comptés par cent caresses,
Moments si doux et si voluptueux,
Ne valent pas un regard de tes yeux.
Je n'ai vécu que du jour où ton âme
M'a pénétré de ta divine flamme;
Que de ce jour où, livré tout à toi,
Le monde entier a disparu pour moi.

Ah! quel bonheur de te voir, de t'entendre!
Que ton esprit a de force et d'appas!
Dieux! que ton cœur est adorable et tendre!
Et quels plaisirs je goûte entre tes bras!
Trop fortuné, j'aime ce que j'admire.
Du haut du ciel, du haut de ton empire,
Vers ton amant tu descends chaque jour
Pour l'enivrer de bonheur et d'amour.

Belle Uranie, autrefois la Sagesse
En son chemin rencontra le Plaisir;
Elle lui plut; il en osa jouir;
De leurs amours naquit une déesse

Qui de sa mère a le discernement,
Et de son père a le tendre enjoûment.

Cette déesse, ô ciel! qui peut-elle être?
Vous, Uranie, idole de mon cœur,
Vous, que les dieux pour leur gloire ont fait naître,
Vous qui vivez pour faire mon bonheur.

STANCES A M. DE CIDEVILLE

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps qui me prend par la main
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur,
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements :
Nous ne vivons que deux moments;
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel, qui me consoliez
Des amertumes de la vie?

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser d'aimer et d'être aimable,

C'est une mort insupportable,
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans;
Et mon âme, aux désirs ouverte,
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours;
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

LES DEUX AMOURS

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Certain enfant qu'avec crainte on caresse
Et que l'on reconnaît à son malin souris,
Court en tous lieux précédés par les Ris,
Mais trop souvent suivi de la Tristesse;
Dans les cœurs des humains il entre avec souplesse
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre Amour, fils craintif de l'estime,
Soumis dans ses chagrins, constant dans ses désirs,
Que la vertu soutient, que la candeur anime,
Qui résiste aux rigueurs et croît par les plaisirs.
De cet Amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant, mais ses feux sont plus doux :
Voilà le dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le servir que pour vous.

MADRIGAL

Projet flatteur d'engager une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, serments d'être fidèle,
Airs empressés, vous n'êtes point l'amour.
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son désir annoncer que l'on aime,
Respect timide avec ardeur extrême,
Persévérance au comble du malheur,
Voilà l'amour : il n'est que dans mon cœur.

A MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE

Souvent un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge;
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire!
Les dieux, à mon réveil ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire.

A MADAME DE ***

EN LUI ENVOYANT LES ŒUVRES MYSTIQUES DE FÉNELON.

Quand de la Guion le charmant directeur
Disait au monde : Aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez-vous dans votre heureuse ardeur,
On ne crut point à cet amour extrême;
On le traita de chimère et d'erreur;
On se trompait : je connais bien mon cœur,
Et c'est ainsi, belle Églé, qu'il vous aime.

A LA MÊME

De votre esprit la force est si puissante
Que vous pourriez vous passer de beauté

De vos attraits la grâce est si piquante
Que sans esprit vous auriez enchanté.
Si votre cœur ne sait pas comme on aime,
Ces dons charmants sont des dons superflus :
Un sentiment est cent fois au-dessus
Et de l'esprit et de la beauté même.

A MADAME LA MARQUISE DE CHAUVELIN

DONT L'ÉPOUX AVAIT CHANTÉ LES SEPT PÉCHÉS MORTELS

Les sept péchés que mortels on appelle,
Furent chantés par monsieur votre époux;
Pour l'un des sept nous partageons son zèle,
Et pour vous plaire on les commettrait tous.
C'est grand pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorsque vos yeux malgé vous le commandent.

SUR L'AMOUR

L'amour règne par le délire
Sur ce ridicule univers :
Tantôt aux esprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers;
Tantôt il renverse un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;
Non moins touchant et plus humain,
Il anime la comédie;
Il affadit dans l'élégie,
Et, dans un madrigal badin,
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poésie,
De Virgile jusqu'à Chaulieu,
Sont aussi soumis à ce dieu
Que tous les états de la vie.

MANGENOT (Louis)

Né à Paris en 1694, mort dans la même ville en 1768. Cet auteur, qui fut ecclésiastique et chanoine du Temple, a composé quelques poésies assez médiocres, parmi lesquelles se trouve une églogue remarquable où il a su exprimer en vers élégants et naturels des sentiments vrais et délicats. Voici cette pièce, dont la simplicité naïve est bien préférable au bel esprit que Fontenelle et consorts ont prodigué dans des sujets analogues. Elle vaut mieux, sous ce rapport, que toutes leurs bucoliques.

LE RENDEZ-VOUS

Sur la fin d'un beau jour une jeune bergère,
Plus tard que de coutume ayant quitté sa mère,
Pressait les pas tardifs de son nombreux troupeau
Vers un bocage épais éloigné du hameau.
L'heure d'un rendez-vous, malgré ses soins passée,
S'offrait incessamment à sa triste pensée.
Elle arrive; mais, ciel! quels furent ses soucis
De parcourir ces lieux sans y trouver Tircis!
Dans son impatience en vain elle l'appelle;
Écho seule répond à la voix de la belle.
Mille soupçons confus alarment son courroux ;
Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.
Tircis ne m'aime plus! le perfide, dit-elle,
Ne peut en même temps être heureux et fidèle;
Une bergère amante est pour lui sans appas;
Il m'aimerait encor si je ne l'aimais pas.
On me l'avait tant dit avant de le connaître :
Traitez bien un amant, il cessera de l'être.

L'amour ne peut durer qu'autant que les désirs;
Nourri par l'espérance, il meurt par les plaisirs.
Aussi quand il me tint un amoureux langage,
Quoiqu'en secret mon cœur approuvât son hommage,
Le soleil quatre fois fit mûrir les moissons
Avant que je parusse écouter ses chansons.
En lui cachant l'ardeur qui dévorait mon âme,
Que n'ai-je point souffert pour éprouver sa flamme!
Par combien de tourments n'ai-je point acheté
Le chimérique espoir d'aimer en sûreté!
Cruelle à mon berger, plus cruelle à moi-même,
Je ne lui laissais voir qu'une rigueur extrême :
Mais un jour, jour fatal au secret de mon cœur,
Tircis trop tendrement me peignit son ardeur :
« Jusqu'à quand, disait-il (je m'en souviens encore),
« Serez-vous insensible au feu qui me dévore?
« Malgré votre beauté, craindriez-vous un jour
« De me voir à quelque autre immoler votre amour?
« Ah! grands dieux! Si je vis sans aimer ma bergère,
« Que ma flûte, ma voix, mes vers cessent de plaire!
« Qu'on me voie étouffer les oiseaux que j'instruis!
« Que mes prés soient sans fleurs et mes vergers sans fruits!
« Que mes tendres brebis et mes béliers superbes
« S'empoisonnent du suc des plus mortelles herbes!
« Que je les abandonne à la fureur des loups,
« Et que je sois moi-même en butte à tous vos coups!
« J'en jure par les dieux, ou plutôt par vous-même,
« Philis, l'amour vous rend ma déité suprême,
« L'amour que j'ai pour vous ne finira jamais :
« Croyez en mon amour, mes sentiments, vos traits. »
Son trouble, sa langueur, ses regards, son silence,
Tout m'assurait alors de sa persévérance.
Je ne pus résister à des coups si puissants;
Un désordre inconnu s'empara de mes sens;
Presque sans le vouloir, éperdue, inquiète,

A mon perfide amant j'avouai ma défaite.
Je vous aime, lui dis-je, heureuse si mon cœur
Peut attendre du vôtre une éternelle ardeur!
A vous aimer toujours, cher Tircis, je m'engage.
Que de mon tendre amour cet agneau soit le gage;
Il croîtra, que nos feux croissent ainsi que lui!
Puissions-nous nous aimer encor plus qu'aujourd'hui!
Qu'après un tel aveu notre entretien fut tendre!
Oiseaux, vous le savez : vous seuls pûtes l'entendre :
Tout ce que sent un cœur par l'amour animé
Dans cet heureux moment fut par nous exprimé.
Fugitives douceurs, instants si désirables,
Ou soyez moins charmants, ou soyez plus durables.
A peine eus-je livré mon cœur à ses désirs
Que la nuit vint troubler nos innocents plaisirs;
Malgré nous, il fallut nous soustraire à leurs charmes :
Tircis fut accablé, je répandis des larmes,
Et pour nous séparer en nous serrant la main
Nous ne pûmes tous deux prononcer qu'*à demain*.
Depuis cet heureux soir, avec exactitude,
Il me prévient toujours dans cette solitude.
Mais, hélas! aujourd'hui je l'attends vainement;
L'ingrat n'a plus pour moi le même empressement.
Sans doute le perfide, aux pieds de quelque belle,
Se fait de mes chagrins un honneur auprès d'elle;
Et, pour la flatter mieux méprisant ma beauté,
Le parjure se rit de ma crédulité.
Dieux, sur la foi desquels j'ai perdu l'innocence,
De mon volage amant daignez tirer vengeance!

Elle achevait ces mots quand Tircis accourut :
A l'aspect du berger son courroux disparut.
Hé quoi donc! lui dit-elle avec un regard tendre,
Depuis quand un amant se fait-il tant attendre?
« Bergère, reprit-il, calmez votre courroux

J'étais sur ce gazon deux heures avant vous.
Vous arriviez enfin; mais, disgrâce imprévue!
Un loup au même instant s'est offert à ma vue :
Il entraînait, grands dieux! quelle alarme pour moi!
Cet agneau si chéri, gage de notre foi.
O ciel! pour mon amour quel funeste présage!
Ai-je dit; mais, cruel, je méprise ta rage;
Quoique je sois ici sans houlette et sans chien,
Tu sentiras bientôt qu'un amant ne craint rien.
Enfin jusqu'en son fort la bête poursuivie
A perdu sous mes coups sa proie avec la vie.
J'ai vengé par sa mort nos plaisirs différés :
Pouvais-je moins punir qui nous a séparés! »
La bergère à ces mots lui raconte ses craintes :
Le fidèle Tircis en fit de douces plaintes;
Philis d'un air confus approuvant ses raisons,
Par de nouveaux serments expia ses soupçons.

PANARD (CHARLES-FRANÇOIS)

Né à Nogent-le-Roi en 1694, mort à Paris en 1763. Cet aimable auteur, que Marmontel a surnommé *le La Fontaine du vaudeville*, se distingue par l'esprit, le naturel et l'originalité de ses productions. Il excelle surtout dans la chanson morale, dont il a été le père, et personne, en ce genre, n'a su mieux que lui allier la raison, l'imagination et la gaieté. Ses œuvres forment 4 volumes in-12. Les trois premiers contiennent des pièces de théâtre, comédies, opéras-comiques et vaudevilles. Le quatrième offre un recueil varié de petites poésies, où l'on remarque tour à tour des traits ingénieux, fins,

naïfs et délicats; malheureusement le style n'en est pas toujours irréprochable; mais il ne manque jamais de facilité et de mouvement, et le mérite du fond y rachète souvent la négligence de la forme.

LE RUISSEAU

Ruisseau qui baignes cette plaine,
Je te ressemble en bien des traits :
Toujours même penchant t'entraîne;
Le mien ne changera jamais.

Tu fais éclore des fleurettes;
J'en produis aussi quelquefois :
Tu gazouilles sous ces coudrettes;
De l'amour j'y chante les lois.

Ton murmure flatteur et tendre
Ne cause ni bruit ni tracas :
Plein du souci qu'Amour fait prendre,
Si j'en murmure, c'est tout bas.

Rien n'est, dans l'empire liquide,
Si pur que l'argent de tes flots :
L'ardeur qui dans mon sein réside
N'est pas moins pure que tes eaux.

Des vents qui font gémir Neptune
Tu braves les coups redoublés;
Des jeux cruels de la fortune
Mes sens ne sont jamais troublés.

Je sens pour la tendre Sylvie
Cet amoureux empressement,
Qui te porte vers la prairie
Que tu chéris si constamment.

Quand Sylvie est sur ton rivage,
Dans tes eaux on voit son portrait :

Je conserve aussi son image;
Dans mon cœur elle est trait pour trait.

Tu n'as pas d'embûche profonde;
Je n'ai point de piége trompeur :
On voit jusqu'au fond de ton onde;
On lit jusqu'au fond de mon cœur.

Au but prescrit par la nature
Tu vas toujours d'un pas égal
Jusqu'au temps où, par sa froidure,
L'hiver vient glacer ton cristal.

Sans ma belle je ne puis vivre;
Mon but à son cœur est fixé :
Je ne cesserai de la suivre
Que quand mon sang sera glacé.

PLÉLO (LOUIS-ROBERT-HIPPOLYTE, COMTE DE)

Né en 1699, en Bretagne, dans le château de sa famille, mort en 1734 sur un champ de bataille devant Dantzick. Il suivit la carrière diplomatique, et fut nommé ambassadeur près de la cour de Copenhague vers 1732. Deux ans plus tard, lorsque Stanislas Leczinski était assiégé dans la ville de Dantzick par trente mille Russes, il alla le secourir avec quinze cents Français, attaqua impétueusement l'ennemi à la tête de cette petite troupe, força trois retranchements et périt accablé sous le nombre. Le comte de Plélo a laissé quelques poésies fugitives qui sont disséminées dans divers recueils. La pièce suivante prouvera qu'il avait dans ce genre un talent facile et agréable.

MANIÈRE DE PRENDRE LES OISEAUX

Si jamais j'ai le choix d'aimer,
Je veux une beauté champêtre,
Aimable sans penser à l'être,
Et qui sans art sache charmer :
Le vrai plaisir suit la nature.
J'ai vu l'amour plus d'une fois
Jouer sur un lit de verdure :
Il s'endort sur celui des rois.
Tout parle au cœur dans les retraites :
Vous, rameaux, qui vous embrassez;
Vous, oiseaux, qui vous caressez;
Qui n'entend vos leçons secrètes?
Aminte n'avait que vingt ans,
Quand aux champs il vit Amarille,
Bergère en son premier printemps,
Innocente autant que gentille;
Il l'aima : qui n'aurait aimé ?
Adieu les arts, adieu la ville.
Des maîtres qui l'avaient formé
Adieu la morale inutile.
L'Amour, qui le mène au hameau,
Lui fait don d'une panetière,
D'où pend un léger chalumeau;
Des bergers il prend la manière :
Il se façonne à leurs travaux;
Et bientôt sous ses doigts habiles
Le jonc et l'osier plus dociles
Forment des ouvrages nouveaux.
Il les présente à sa bergère;
Mais, n'osant lui parler d'amour,
Il peint les objets d'alentour
Qu'anime sa flamme légère,

Et lui rend ainsi, chaque jour,
Cette langue moins étrangère.
Vénus a mis leurs entretiens
Aux archives de son empire;
C'est d'elle-même que je tiens
Celui que je vais vous redire.

AMINTE.

Si les rencontres du matin
Sont pour nous de quelque présage,
Quiconque voit un beau visage
D'un beau jour doit être certain;
Et j'ai ce bonheur, Amarille,
Puisque le sort t'offre à mes yeux.
Que te voilà fraîche et gentille!
Mais que faisais-tu dans ces lieux?
Est-ce le soin de ta parure
Qui t'amène à cette onde pure?
Le voisinage des ruisseaux
Est délicieux pour les belles,
Pour les fleurs et les arbrisseaux.

AMARILLE.

Il plaît de même aux tourterelles,
Et j'y viens seulement pour elles.
De filets tissus avec art
J'ai garni l'une et l'autre rive;
Et je vais attendre à l'écart
Le moment que ma proie arrive.

AMINTE.

Eh quoi! c'est avec des réseaux
Que tu fais la chasse aux oiseaux?
Innocente! il est pour les prendre,
Un secret que je veux t'apprendre.

AMARILLE.

Tu rendras mes désirs contents;
Les filets coûtent bien du temps
Quand il faut les tendre et détendre.

AMINTE.

Écoute : et les mains suffiront
Pour réussir dans cette chasse.
Observe l'instant et la place
Où deux oiseaux se baiseront,
Et, quand d'une amoureuse étreinte
Leurs petits becs se mêleront,
Cours aussitôt.....

AMARILLE.

Tu ris, Aminte :
Et les oiseaux s'envoleront.

AMINTE.

Amarille, que cette crainte
Montre bien que, jusqu'à ce jour,
Ton cœur a peu connu l'amour
Et les charmes de ses caresses!
Si tu savais ce qu'un baiser
Aux êtres qu'il daigne embraser
Cause de douceurs et d'ivresses!
Comme dans ce ravissement
La vie est toute suspendue
Entre la maîtresse et l'amant,
Tantôt prise, tantôt rendue;
Mais faible, mais sans mouvement,
Ou du moins semblable à ces songe
Qui sollicitent nos ressorts
Par de doux et riants mensonges
Sans pourtant agiter le corps!

AMARILLE.

Ce que tu dis là je l'ignore :
Mais les oiseaux, comme je croi,
Ne sont pas plus savants que moi
Et le ressentent moins encore.

AMINTE.

Les oiseaux aiment comme nous :
Et le dieu qui lance ses coups
Sur les bergers et les bergères,
Perce aussi leurs plumes légères.
Ces chants si variés, si doux,
Que l'écho se plaît à redire,
C'est l'amour qui les leur inspire.
Qu'ils sont heureux dans leurs désirs,
Eux, dont le chant est le langage,
Et qui n'ont de voix en partage
Que la voix même des plaisirs!
Mais n'as-tu pas, dans ces campagnes,
Remarqué les tendres apprêts
D'oiseaux caressant leurs compagnes?

AMARILLE.

J'en ai vu plusieurs d'assez près;
Et je n'étais point, ce me semble,
Un objet par eux redouté;
Comme si le bien d'être ensemble
Leur tenait lieu de sûreté.

AMINTE.

Amarille, as-tu bien pris garde
De quel œil ce couple amoureux
Tourne, s'approche, se regarde,
Et comme il excite ses feux
Par les coups de bec qu'il se darde?
Qui ne dirait, à leurs efforts,

Au trémoussement de leurs ailes,
Qu'ils poussent leur vie au dehors,
Et qu'elle doit changer de corps
Dans ces secousses mutuelles !
L'amour en est le maître alors ;
Comme il aime à la reproduire,
Sans doute il la fait s'exhaler :
Ils n'ont plus d'yeux pour se conduire,
Ils n'ont plus d'ailes pour voler.

AMARILLE.

Tu crois que ces êtres agiles
Sont sans force, sont immobiles ?

AMINTE.

Dans l'excès de la volupté
Leur force se perd ou s'égare ;
C'est l'ivresse qui les sépare,
Plutôt que la satiété :
Mais aux baisers qui l'ont fait naître
Leur trouble survit quelque temps :
Ils goûtent pendant des instants
La renaissance de leur être.
On les voit frémir, essayer.
Si leurs organes sont flexibles,
Et mollement les déployer
Par des mouvements insensibles :
Comme un papillon, ranimé
Par le printemps qui le convoque,
S'essaye au sortir de la coque
Où l'hiver l'avait renfermé.

AMARILLE.

Aminte, ton récit m'enchante ;
Mais ces objets m'ont échappé.

Que de leur image touchante
Mon cœur est vivement frappé!
Ah! puisse bientôt leur rencontre...

AMINTE.

Pour voir tout ce qu'elle a de beau
Il faut que l'Amour te le montre
A la lueur de son flambeau.
Nous ne pouvons rien sans sa flamme,
Et le bandeau qu'il porte exprès
Nous dit que c'est des yeux de l'âme
Qu'on doit contempler ses secrets.

AMARILLE.

Mais où s'apprend cette science?

AMINTE.

Partout où de son joug charmant
On fait l'heureuse expérience.
Nous nous instruisons en aimant.
L'esprit s'ouvre et se développe
Dans des transports délicieux;
Il eût rampé comme l'hyssope,
Comme un cèdre il s'élève aux cieux.

AMARILLE.

Hélas! que veux-tu que je fasse?
Si le goût et l'occasion
Font en moi quelque impression,
La contrainte aussitôt l'efface:
Une mère observe mes pas;
J'ignore ce qu'elle peut craindre:
Mais toujours je l'entends me peindre
Des dangers que je ne vois pas.
Mon cœur, à sa voix menaçante,
Est comme une rose naissante

Qu'un souffle cruel fait mourir
Au moment qu'elle allait s'ouvrir.
Loin de cette injuste contrainte,
Vous vous caressez donc sans crainte,
Oiseaux que mes mains auraient pris,
Si, plus au fait de vos délices,
Je savais les instants propices,
Et qu'Amour me les eut appris...

AMINTE.

Le choix de l'instant est facile :
Prête ta bouche seulement,
Et par l'usage d'un moment
Tu sauras profiter de mille.

AMARILLE.

Que veux-tu?

AMINTE.

Te faire goûter
Tous les plaisirs qu'ils peuvent prendre,
Et t'enseigner à les surprendre
En te faisant les imiter.

AMARILLE.

Mais un baiser ternit la bouche;
On dit qu'en naissant la pudeur
Met sur nos lèvres une fleur
Qui meurt aussitôt qu'on la touche :
D'un berger le souffle amoureux
Pour elle est plus à craindre encore,
Que l'hiver le plus rigoureux
N'est redoutable aux dons de Flore.

AMINTE.

Ainsi l'on te trompe à dessein.
Dis-moi, lorsque la fleur nouvelle

A reçu l'abeille en son sein,
As-tu vu qu'elle en fût moins belle?
Après avoir, tout le matin,
Sucé les feuilles entr'ouvertes,
L'abeille est riche de butin;
La fleur n'a fait aucunes pertes.

AMARILLE.

Il est vrai; mais de ton secret
L'essai me paraît redoutable,
Puisque l'effort de son attrait
Rend le péril inévitable.
Si, dans l'ardeur de leurs baisers,
Les oiseaux, d'ailleurs si légers,
Perdent le pouvoir de la fuite,
Sans doute qu'en les imitant,
Ma force au même état réduite,
Il m'en arriverait autant.
Aminte, le plaisir qui coûte
Le repos et la sûreté,
N'est point fait pour que je le goûte.
Les oiseaux ont leur liberté,
La nature en règle l'usage;
Et peut-être que sous ses lois
Les sens ont toujours l'avantage,
Et que la prudence est sans voix.
Du moins les hôtes de ces bois
D'une mère triste et sévère
N'ont point à craindre la colère.
Ah! si des frayeurs que je sens
Ils pouvaient partager l'atteinte,
Ces êtres que tu peins, Aminte,
Si tendres et si caressants,
Verraient mourir, dans les alarmes,
Ces feux pour eux si pleins de charmes.

Déjà le soleil, dans son tour,
Va marquer la moitié du jour.
Adieu, prévenons sa surprise :
J'aime mieux garder mes filets,
Que de tenter quelques secrets
Où je sois la première prise.

BERNARD (PIERRE-JOSEPH)

Né en 1710, à Grenoble, mort en 1775, à Choisy-sur-Seine, dans une petite maison qu'il y avait en qualité de bibliothécaire du roi. Il était fils d'un sculpteur qui lui fit faire de bonnes études au collége des Jésuites, à Lyon. Il se rendit à Paris au sortir de ses classes, rêvant la gloire et la fortune, et fut obligé pour vivre d'entrer dans une étude de notaire, où il passa deux ans, occupé tour à tour à transcrire des actes et à rimer de poétiques bagatelles. Devenu ensuite secrétaire du marquis de Pezay, il le suivit en Italie, et se trouva avec lui aux batailles de Parme et de Guastalla, qu'il décrivit en beaux vers. Cette composition le fit remarquer du maréchal de Coigny, qui se l'attacha personnellement et lui procura la place de secrétaire général des dragons. Dès lors, il n'eut plus à s'inquiéter de son sort, et il put se livrer tranquillement à ses goûts littéraires. Son opéra de *Castor et Pollux*, représenté trois ans après (1737), eut un très-grand succès. Des pièces fugitives et des passages choisis de son poème de *Phrosine et Mélidore*, surtout de celui de *l'Art d'aimer*, qu'il débitait d'une voix agréable et sonore, longtemps avant leur impression, lui valurent une renommée des plus glorieuses. C'est vers cette époque qu'il reçut de Voltaire le surnom de Gentil-Bernard, qu'il ne méritait pas moins par les grâces de sa personne que par celles de son esprit. Cependant, quand il donna au public

ces ouvrages si vantés dans les cercles du monde poli, on pensa généralement que le mérite en avait été fort exagéré. On n'y vit que ce qu'il y a, de la correction, de l'élégance, des pensées ingénieuses et des effets partiels assez brillants, mais aussi de la sécheresse, de la monotonie, quelque chose de trop compassé, et peu d'intérêt dans l'ensemble. Le souffle du véritable amour n'a point animé la poésie de Bernard. Ce sont les plaisirs des sens et non ceux de l'âme qu'il a chantés. Il leur avait consacré ses jours comme ses vers, et l'on sait que l'abus qu'il en fit lui ôta l'usage de la mémoire et le réduisit à une sorte d'idiotisme pendant ses dernières années.

ÉPITRE A LAURE

Il était grand jour et l'aurore
Faisait place aux feux du matin;
Comblé du plus heureux destin
En sortant des bras que j'adore,
J'ai quitté ce lit clandestin
Où puisses-tu dormir encore!

Ce jour m'a paru plus charmant,
L'air plus pur, la terre plus belle;
Zéphyr allait plus mollement
Caresser la moisson nouvelle;
L'onde baignait plus lentement
La rive qui fleurit pour elle.
Ainsi, par un enchantement,
La nature se renouvelle
Aux yeux satisfaits d'un amant.
Tout s'épure aux traits de sa flamme;
Tout se meut par son mouvement;
Et devant lui chaque élément
Reçoit le charme de son âme.

O calme, ô repos de mon cœur!
Tu n'étais point cette langueur,

Ni cette faiblesse mourante
Qui terrasse un amant vainqueur,
Mais cette joie étincelante,
Cette sérénité brillante
D'un cœur content, mais empressé,
Qui jouit du plaisir passé
Par un souvenir qui l'enchante.

J'ai quitté ton divin séjour,
Moins plein de ce feu qui dévore,
Mais encor plus rempli d'amour;
Tel que Céphale au point du jour,
Lorsqu'il vient de quitter l'Aurore.
Par un invincible pouvoir,
Tout s'enflammait à mon passage :
L'oiseau reprenait son ramage;
Le Faune sortait pour me voir;
Et la Dryade moins sauvage
L'invitait aux plaisirs du soir.
Moi, tout rempli de ma conquête,
Je levais mon front radieux;
J'atteignais les cieux de ma tête,
Et je surpassais tous les dieux.
Mais d'une victoire si belle,
Quel que soit pour moi tout l'attrait,
Je n'ai dit qu'à l'écho fidèle
Le nom que j'adore en secret.
Seul, au fond d'un bois solitaire,
J'ai dit que Laure était à moi,
Et sous le cachet du mystère
J'ai tracé les vers que tu voi;
Ces vers que tu me fais entendre
Lorsqu'en tes caprices divers
Tu prêtes aux plus faibles airs
L'accent de la voix la plus tendre;

Lorsque tu chantes tour à tour
Cythère, Délos, Hippocrène,
Quand sur ta bouche de sirène
Je meurs d'amour-propre et d'amour.

Qui pourra jamais la décrire,
Cette ivresse de mes esprits!
Mais qu'importent de vains écrits?
Dans mon cœur ne sais-tu pas lire?
Quel Apollon peut garantir
D'exprimer ce qu'Amour inspire?
On a tant d'âme pour sentir,
Et si peu d'esprit pour le dire!

LE PORTRAIT

Qu'un autre amant soit épris
Des charmes d'une déesse :
A ma bergère, à Doris,
Je dois le trait qui me blesse.

J'ai chanté cent fois l'Amour;
Lui seul eut tous mes hommages :
Ce dieu me donne, à son tour,
Le plus beau de ses ouvrages.

Quand ses traits frappent mes yeux,
Les rangs ne me touchent guères :
Doris connaît peu d'aïeux;
Mais mille Amours sont ses frères.

Son cœur, tout au sentiment,
Ne veut esprit ni système :
Aussi tel est son amant;
Ce n'est pas Newton qu'elle aime.

Baiser, regard et soupir,
Voilà tout notre langage ?
Mon étude est son plaisir;
Mon plaisir est son ouvrage.

Elle a cet aimant vainqueur
Qui retient ce qu'il attire :
Sa voix est le son du cœur,
Qui d'un seul mot sait tout dire

Son teint n'est que sa couleur
Digne d'enchanter Zéphyre,
Son visage est une fleur
Qu'épanouit le sourire.

C'est un bouquet de lila
Qui fait toute sa parure,
Et l'art qui mit ce don là
Outrage encor la nature.

Deux âmes semblent presser
Son sein qui croît et s'élève :
La pudeur le fait baisser,
Et le désir le soulève.

Dans ses beaux yeux tour à tour
Paraît, même avec décence,
La langueur qui suit l'amour,
Ou l'ardeur qui le devance.

Doris joint à tant d'appas
Cette taille d'immortelle
Qui semble inviter mes bras
A s'arrondir autour d'elle.

Enfin, pour mettre en son jour
Le portrait de ma bergère,

Elle a l'âge de l'Amour,
Et la beauté de sa mère.

L'AMANT DISCRET

L'amant frivole et volage
Chante partout ses plaisirs :
Le berger discret et sage
Cache jusqu'à ses désirs.
Telle est mon ardeur extrême
Mon cœur, soumis à ta loi,
Te dit sans cesse qu'il aime
Pour ne le dire qu'à toi.

Sur une écorce légère,
Amants, tracez votre ardeur :
Le beau nom de ma bergère
N'est gravé que dans mon cœur.
Je n'ose occuper ma lyre
A chanter un nom si doux;
Écho pourrait le redire,
Et j'aurais trop de jaloux.

Corinne à feindre m'engage,
Pour mieux tromper les témoins;
Ce qui lui plaît davantage
Semble lui plaire le moins :
L'herbe où son troupeau va paître
Voit le mien s'en écarter,
Et je semble méconnaître
Son chien qui vient me flatter.

Vous qu'un fol amour inspire,
Connaissez mieux le plaisir.
Vous n'aimez que pour le dire,
Nous n'aimons que pour jouir.

Corinne, que ce mystère
Dure autant que nos amours :
L'amant content doit se taire;
Fais-moi taire pour toujours.

MADRIGAL

Le dieu d'amour a déserté Cythère,
Et dans mon cœur le transfuge s'est mis;
De par Vénus, trois baisers sont promis
A qui rendra son fils à sa colère.
Le livrerai-je? en ferai-je mystère?
Vénus m'attend; ses baisers sont bien doux!
O vous, Daphné, qu'il prendrait pour sa mère,
Au même prix, dites, le voulez-vous?

MADRIGAL

Par un baiser, Corinne, éteins mes feux.
— Le voilà; prends. — Dieux! mon âme embrasée
Brûle encor plus... Encore un. — Sois heureux,
Tiens... — Mon ardeur n'en peut être apaisée;
Corinne, encore... Ah! la douce rosée!
— En voilà cent pour combler tous tes vœux.
Es-tu bien, dis? — Cent fois plus amoureux.
— En voilà mille : est-ce assez? — Pas encore,
Un feu plus grand m'agite et me dévore...
Corinne!... — Eh bien, dis donc ce que tu veux.

ROUSSEAU (JEAN-JACQUES)

Né en 1712, à Genève, mort en 1778, à Ermenonville, et enterré dans l'île des Peupliers. Nous ne consacrerons pas une notice biographique à ce grand écrivain, dont la célébrité égala presque celle de Voltaire. Elle serait déplacée ici, où nous n'avons à citer de lui qu'une chanson tirée de son *Devin de village*. Nous rappellerons seulement qu'après avoir montré l'amour sous des traits naïfs, doux et champêtres dans ce petit opéra, il l'a représenté sous des couleurs vives, fortes et brillantes dans la scène lyrique de Pygmalion, dans quelques lettres de la *Nouvelle Héloïse* et dans celles qu'il écrivit à madame d'Houdetot, et nous ajouterons qu'il a mérité d'être classé parmi les meilleurs peintres de cette passion par ces trois ouvrages, d'où nous ne pouvons extraire aucun morceau, parce qu'ils sont en prose, quoique cette prose ne soit pas inférieure à de beaux vers.

LES BIZARRERIES DE L'AMOUR

L'art à l'Amour est favorable,
Et sans art l'Amour sait charmer :
A la ville, on est plus aimable;
Au village, on sait mieux aimer.
Ah! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend :
C'est un enfant! c'est un enfant!

Ici, de la simple nature
L'Amour suit la naïveté;
En d'autres lieux, de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah! pour l'ordinaire, etc.

Souvent une flamme chérie
Est celle d'un cœur ingénu;
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage est retenu.
Ah! pour l'ordinaire, etc.

A voltiger de belle en belle
Souvent on perd l'heureux instant
Souvent un berger trop fidèle
Est moins aimé qu'un inconstant.
Ah! pour l'ordinaire, etc.

L'Amour, suivant sa fantaisie,
Ordonne et dispose de nous:
Ce dieu permet la jalousie,
Et ce dieu punit les jaloux.
Ah! pour l'ordinaire, etc.

A son caprice on est en butte;
Il veut les ris, il veut les pleurs;
Par les rigueurs on le rebute;
On l'affaiblit par les faveurs.
Ah! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend
C'est un enfant! c'est un enfant!

BERNIS (FRANÇOIS-JOACHIM DE PIERRES DE)

Né à Saint-Marcel, dans l'Ardèche, en 1715, mort à Rome en 1794. Sa famille, qui ne pouvait lui donner que 1,500 livres de rente, lui fit embrasser l'état ecclésiastique, réputé alors le meilleur de tous pour conduire à la fortune les personnes d'une naissance illustre comme la sienne. Après avoir terminé ses études religieuses au séminaire de Saint-Sulpice, il fréquenta la haute société, où sa charmante figure, l'aménité de son caractère et les grâces de son esprit lui firent obtenir de brillants succès. Mais la conduite trop mondaine qu'il y tint et les poésies trop voluptueuses qu'il publia déplurent au cardinal de Fleury, qui ne voulut le pourvoir d'aucun bénéfice. Ce ne fut qu'à la mort de cette Éminence que le jeune abbé put espérer de parvenir à quelque emploi.. Il devint membre de l'Académie française en 1744, chanoine et comte de Lyon en 1749, et bientôt il fut élevé aux premières dignités de l'État et de l'Église. Ce n'est pas ici le lieu de parler de l'habileté qu'il montra dans ses diverses fonctions diplomatiques, ni de la faiblesse qu'il eut comme ministre, lorsque, sous l'influence de madame de Pompadour, à qui il devait son élévation, il signa le traité d'alliance avec l'Autriche, dont les suites funestes le portèrent à donner sa démission. Nous dirons toutefois, en passant, que sa retraite des affaires publiques provint moins de ce qu'il avait signé ce traité que de ce qu'il voulait en restreindre les clauses trop onéreuses pour la France. Il refusa de céder sur ce point à la favorite, qui le remplaça par le duc de Choiseul, dévoué à ses volontés, et le fit exiler. Cet exil, qu'il soutint noblement, dura tant qu'elle vécut, c'est-à-dire jusqu'en 1764. Il fut alors nommé archevêque d'Alby, et, cinq ans après, ambassadeur à Rome, où il se trouva d'autant mieux placé qu'il était cardinal depuis 1758. Il passa les trente-quatre dernières années de sa vie dans cette ville, jouissant, jusqu'au jour où il refusa de prêter serment à la révolution, d'une fortune de 400,000 livres de rentes en bénéfices, et, ce qui vaut mieux, de l'es-

time universelle, justement acquise par le zèle qu'il mettait à remplir les devoirs de son état. Il consacra encore ses moments de loisir à la poésie qu'il aimait, et composa son poëme de *la Religion vengée*. C'était son ouvrage de prédilection. On lui faisait plaisir quand on lui en disait du bien; mais il était fâché des éloges qu'on donnait à ses premiers vers, qui lui avaient valu le surnom de *Babet la bouquetière*, à cause des fleurs de rhétorique dont ils sont émaillés, non pas que ce surnom blessât son amour-propre, puisqu'il le prenait lui-même quelquefois dans sa correspondance avec Voltaire, qui le lui avait donné. Le vrai motif, c'est que les détails voluptueux qu'offrent ces vers *fleuris* lui paraissaient incompatibles avec son caractère ecclésiastique. Aussi, il ne consentit jamais à les faire réimprimer. Nous en citerons quelques-uns, conformément au plan que nous avons adopté d'illustrer notre recueil de petites productions inspirées par l'amour ou la galanterie à nos poëtes.

L'INCONSTANCE PARDONNABLE

ODE ANACRÉONTIQUE.

Iris, Thémire et Danaé
Ont en vain reçu mon hommage,
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle si tendrement,
Mon cœur est si faible et si tendre,
Que je croyais, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un sourire engageant et doux
Bientôt m'enflamma pour Thémire;
J'ignorais qu'une autre que vous
Pût aussi finement sourire.

Danaé s'offrit dans le bain :
Qu'on est aveugle quand on aime!

Aux lis répandus sur son sein,
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

Ainsi, dans les plus doux plaisirs,
Je cédais à vos seules armes;
Mon cœur n'éprouvait de désirs
Que par l'image de vos charmes.

Iris, Thémire et Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

CHANSON

Le connais-tu, ma chère Éléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu,
Ce faible enfant, qui le serait encore,
Si tes regards n'en avaient fait un dieu?

C'est par ta voix qu'il étend son empire;
Je ne le sens qu'en voyant tes appas :
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connaît connaîtra la tendresse;
Qui voit tes yeux en boira le poison.
Tu donnerais des sens à la Sagesse
Et des désirs à la froide Raison.

ENVOI A MADEMOISELLE ***

Oui, j'ai rêvé, charmante Éléonore,
Que vous étiez le dieu qu'on nomme Amour;
Mais par malheur la nuit fait place au jour :
Je vous revois, et l'erreur dure encore.

MADRIGAL

IMPROMPTU A MADAME DE POMPADOUR, QUI DEMANDAIT :
Qu'est-ce que l'Amour?

Qu'est-ce qu'Amour? — C'est un enfant, mon maître.
Il l'est aussi du berger et du roi.
Il est fait comme vous; il pense comme moi
Mais il est plus hardi peut-être.

SAINT-LAMBERT (H. FR., MARQUIS DE)

Né à Vézelise, dans la Lorraine, en 1717, mort à Eaubonne, près de Montmorency, en 1803, à l'âge de 86 ans. Il fut d'abord officier dans les gardes lorraines, qu'il quitta pour s'attacher au roi Stanislas, rentra ensuite dans l'armée et fit la campagne de Hanovre, après laquelle il renonça au service militaire. Il vint alors se fixer à Paris, donna des articles à l'*Encyclopédie*, publia son poëme des *Saisons*, fut prôné par les philosophes, et devint membre de l'Académie en 1770. Dès ce moment, il se montra peu jaloux d'accroître sa renommée par de nouvelles productions. Quand la tempête révolutionnaire éclata, il se réfugia auprès de madame d'Houdetot, son amie, dans l'endroit où nous avons dit qu'il mourut. C'est là qu'il composa ses *mémoires sur Bolingbroke* et son *Catéchisme universel*, qu'on accuse avec raison de prêcher des doctrines matérialistes et une morale trop égoïste. Outre ces deux ouvrages et les *Saisons* dont nous avons parlé, il a laissé des *contes* en prose, des *fables orientales*, également en prose, et des poésies diverses. Le style de cet écrivain a toutes les qualités que le travail peut donner, la pureté, l'élégance, l'har-

monie, le coloris, la noblesse; mais il est dépourvu de cette chaleur d'âme et de vie sans laquelle les tours les plus ingénieux, les phrases les plus magnifiques et les vers les plus beaux laissent le lecteur froid et même un peu ennuyé.

ÉPITRE A CHLOÉ

Chlôé, ce badinage tendre,
Ces légères faveurs amusent mes désirs
Ce sont des fleurs que l'Amour sait répandre
Sur le chemin qui nous mène aux plaisirs.
Mais puis-je à les cueillir borner mon espérance?
Ici, loin des témoins, dans l'ombre et le silence,
Donnons au vrai bonheur ce reste d'un beau jour.
De ces riens enchanteurs n'occupons plus l'Amour,
Chloé, tirons ce dieu des jeux de son enfance.

Rappelle-toi ce soir où, sensible à mes vœux,
Tu daignas par un mot dissiper mes alarmes :
Oui, j'aime... Que ce mot embellissait tes charmes!
Qu'il irritait mes transports amoureux!
Déjà tous mes soupirs expiraient sur ta bouche;
Je voulus tout tenter; mais, sans être farouche,
Tu repoussas l'Amour égaré dans tes bras;
Je ravis des faveurs, et je n'en obtins pas.

L'Honneur, ce vain fantôme, effrayait ta tendresse;
Il dissipait des sens l'impétueuse ivresse :
Ennemi de l'Amour qu'il ne peut surmonter,
Sans savoir l'obtenir, disputant la victoire,
A combattre il borne sa gloire.
Il est toujours vaincu, mais il veut résister.
Tu m'aimes, je t'adore; ah! garde-toi de croire
Que ce faible tyran puisse nous arrêter;
On le craignait jadis, et les cœurs de nos mères
Ne goûtaient qu'en tremblant le bonheur de sentir.

De ce siècle poli les mœurs sont moins sévères;
L'amour à ses côtés n'a plus le repentir.
Nous rions aujourd'hui de ces prudes sublimes
Qu'effarouche un amant, qui gênent leurs désirs;
Et ces plaisirs si doux dont tu te fais des crimes,
Dès qu'on les a goûtés, ne sont que des plaisirs.
Va, ton honneur est d'être belle,
Ton devoir est d'être fidèle;
Tes lois sont dans ton cœur, les Amours sont tes dieux;
Jeune Chloé, qu'ils soient tes guides.
Ce prélude voluptueux
Va nous conduire à des biens plus solides.
L'Amour, en se jouant, fatiguait ta vertu;
Tu sens l'ennui de te défendre :
A l'honneur d'avoir combattu,
Hâte-toi d'ajouter le plaisir de te rendre.

LE SOIR

Le soleil finit sa carrière,
Le temps conduit le globe ardent
Et dans des sources de lumière
Le précipite à l'occident.
Sur les nuages qu'il colore,
Quelque temps il se reproduit;
Dans les flots azurés qu'il dore,
Il rallume le jour qui fuit.
La vapeur légère et fluide
Que rassemble un air tempéré,
Va bientôt de la terre aride
Rafraîchir le sein altéré :
Des roses qu'il a ranimées,
Zéphire embellit les couleurs;
Il voltige de fleurs en fleurs,

Et de ses ailes parfumées
Répand les plus douces odeurs.

Quittons le frais de cet asile
Où, loin du tumulte et du jour,
Ma muse légère et facile,
Offrait des chansons à l'amour :
Sensible aux accords de ma lyre,
Puisse Lisette, à son retour,
Applaudir aux vers qu'elle inspire!
Mes yeux, errants sur ce coteau,
Dans le lointain ont vu Lisette;
Ah! courons vite à sa houlette
Attacher un ruban nouveau;
Que d'une guirlande nouvelle
Ma main couronne ses cheveux;
Et qu'elle lise dans mes yeux
Le plaisir de la voir si belle.

Au bruit des champs, à leurs concerts,
Déjà succède le silence;
L'ombre descend, la nuit s'avance,
En planant sur les champs déserts.
Déjà sur ses ailes légères
Morphée amène le repos.
Dieu puissant, suspends les travaux,
Endors les époux et les mères,
Et ne verse point tes pavots
Sur les yeux des jeunes bergères.

Mais de l'horizon nébuleux
S'élève un astre qui l'éclaire,
Et sur l'océan ténébreux
Fait jouer sa faible lumière.
Les rayons du globe argenté

Tombent et pénètrent les ombres.
La nuit fait tort à la beauté,
Le grand jour à la liberté;
Ces feux pâles, ces clartés sombres
Sont le jour de la volupté.
J'entends la voix de Philomèle;
Je m'arrête pour l'écouter;
Comme elle je voudrais chanter
Le plaisir que je sens comme elle.
Échappée aux regards jaloux,
Lisette arrive au rendez-vous.
D'un feu plus doux ses yeux s'animent;
Les miens annoncent mes désirs;
Nos regards confondus expriment
L'espoir et le goût des plaisirs.
Aimable fils de Cythérée,
De l'ivresse de nos esprits
Tu ne peux augmenter le prix
Qu'en ajoutant à sa durée.
De ce délicieux moment
Fixe le passage insensible :
Que dans sa course imperceptible
Le temps coule plus lentement;
Dans les fougues du plaisir même,
Que sans cesse le sentiment
Ajoute à mon bonheur suprême;
Que, dans les bras de ce que j'aime,
Des transports, de l'emportement
Je passe à ce calme charmant
Où l'âme, après la jouissance,
Sans tumulte, mais sans langueur,
Dans un voluptueux silence,
Se rend compte de son bonheur.
Mais la mollesse où tu nous plonges,
Sommeil, suspendra nos désirs

Dans des tableaux vrais que les songes
Nous retracent tous nos plaisirs :
Puissé-je encor dans ton empire,
Près de Lisette soupirer,
La voir dans mes bras, l'adorer
Et m'éveiller pour le lui dire!

LES CAPRICES

Mon destin auprès de Climène
Varie à chaque instant du jour :
Un caprice inspire sa haine,
Un autre lui rend son amour.

Elle m'a dit : « Lindor, je t'aime;
« Ton cœur a mérité ma foi. »
Elle m'a dit, à l'instant même :
« Lindor, je me moquais de toi. »

Au moment où sa voix m'appelle,
Climène songe à m'éviter.
Je ne vais chercher auprès d'elle
Que le regret de la quitter.

Elle est triste dans mon absence,
Et méprise alors mes rivaux;
Elle les vante en ma présence,
Et leur parle de mes défauts.

Mes tourments pour elle ont des charmes;
Elle cherche à les irriter,
Et je la vois verser des larmes
Lorsque je viens les lui conter.

Je lui portais des fleurs qu'elle aime,
Elle les prit avec dédain :

Elle me donna, le soir même,
La rose qui parait son sein.

Un jour, Climène, moins cruelle,
Avait pris soin de se calmer,
Et je m'enivrais auprès d'elle
Du bonheur de plaire et d'aimer.

Dans la plus profonde tristesse
Je la vis bientôt se plonger :
Je l'offensais par mon ivresse;
Mes plaisirs semblaient l'affliger.

Elle est simple, sans artifices;
Nul amant n'a tenté sa foi;
Et, fidèle dans ses caprices,
Elle n'aime et ne hait que moi.

Beauté si douce et si terrible,
Souvent aimé, jamais heureux,
Que tu sois cruelle ou sensible,
Je n'en suis pas moins amoureux.

Par tes rigueurs ou ton absence,
Cesse de déchirer mon cœur;
Je t'aimerais sans inconstance
Quand tu m'aimerais sans humeur.

DESMAHIS

Né à Sully-sur-Loire le 3 février 1722, mort à Paris le 25 février 1761. Il se fit d'abord connaître par de jolies poésies, parmi lesquelles figurent plusieurs épîtres à Voltaire, qui lui répondit trois fois en vers gracieux. Il aborda ensuite le théâtre et fit jouer avec le plus grand succès l'*Impertinent*, comédie en un acte. Ses œuvres, recueillies après sa mort prématurée, forment deux volumes in-12. On y trouve son charmant *Voyage d'Eponne*, des articles qu'il avait donnés à l'*Encyclopédie*, et des pièces dramatiques, la plupart inachevées, dont les divers mérites attestent que son talent dans ce genre eût été fort remarquable, s'il avait eu le temps de se développer et de mûrir.

RÉFUTATION

DES REPROCHES CONTRE L'AMOUR.

Il n'est point de forfaits qu'on n'impute à l'Amour :
Ses flèches sont empoisonnées;
Le Caucase et les Pyrénées,
Dans leurs rochers, dit-on, lui donnèrent le jour;
Il se nourrit de pleurs, c'est le tyran du monde;
Tout y serait, sans lui, dans une paix profonde;
Lui seul en trouble le repos.
Ne prête point, Chloé, l'oreille à ces propos;
Si, pour nous en punir, ce dieu quittait la terre,
On verrait tout languir, tout perdrait ses appas;
L'hiver, les glaçons, les frimas,
Sans cesse nous feraient la guerre.
L'Amour est le dieu du printemps;
Le feu de son flambeau ranime la nature,
Fait croître les moissons, donne aux prés leur verdure;

C'est lui qui fait bondir les troupeaux dans nos champs;
C'est lui qui peint les fleurs des couleurs les plus belles;
Ce qu'on nomme zéphir est le vent de ses ailes;
L'univers, en un mot, lui doit ses agréments;
L'Amour embellit tout, jusqu'à la beauté même,
Ou plutôt il fait la beauté.
C'est à lui qu'un beau teint doit sa vivacité;
Par lui, par son pouvoir suprême,
Des boucles de cheveux ornés de quelques fleurs,
Sont autant de filets où se prennent les cœurs.
Ce sourire enfantin, ce son de voix qui touche,
Et ce je ne sais quoi, dont le charme secret
Dompte l'âme la plus farouche,
Tu les tiens de l'Amour, c'est un don qu'il t'a fait.

A MADAME DE ***

ÉPITRE.

Heureux l'amant qui sait te plaire!
Heureux qui, près de toi, guidé par les plaisirs,
Verrait leur flambeau tutélaire
Éclairer pour lui seul le séjour solitaire
Où tu souris à ses désirs!
Thémire, à ce bonheur ma flamme ose prétendre,
Si ta beauté se doit à l'amour le plus tendre.
Tous deux faits pour aimer, et volages tous deux,
Nos cœurs semblaient déjà s'appeler et s'entendre :
Osons fixer l'Amour qui voltige autour d'eux.
Chargés de secrets amoureux,
Nos regards seuls doivent se lire :
Imprudente! eh! pourquoi demander que ma lyre
Soit confidente de nos feux?
Dérobons aux jaloux un folâtre délire;
Le bel esprit est dangereux.

Apollon, par un sort funeste,
Vit toujours Cythérée indocile à ses vœux;
Il vit Daphné farouche à ses tendres aveux;
Fugitive, elle échappe à l'amour qu'il atteste :
Il la suit, il la presse, il baise ses cheveux,
Le myrte disparaît, un vain laurier lui reste :
Amour, volage Amour, ces revers sont tes jeux.
Qui chante le bonheur perd l'instant d'être heureux.
Peu savent allier les grâces et la rime;
Corneille avait peu l'art d'être aimable et sublime;
Racine l'eut en vain; Racine eut un rival :
Un mortel éclipsa cet immortel génie,
Il se vit enlever sa tendre Iphigénie [1].
Peut-être qu'en amour l'esprit même est fatal.
Ah! le cœur est si loin d'aimer ce qu'il admire!
Le caprice est toujours si près de la beauté!
Une belle à nos vers sourit par vanité :
Dans ce miroir trompeur la coquette se mire,
Et préfère en secret au talent respecté,
Un stupide élégant de parfums infecté.
Le dieu des vers, tu le sais, ma Thémire,
Est le dieu qui répand le jour;
Cent fois il a trahi les mystères d'amour :
Les vers sont indiscrets, ils aiment à paraître;
Un secret mis en vers cesse bientôt de l'être.
Mais on dit qu'Apollon rend l'amour plus charmant...
Vante moins de son art le frivole agrément.
L'âme ne s'écrit point : les rimes cadencées
Voilent d'un faux éclat ses naïves pensées.

1. La Champmeslé, qui jouait si bien le rôle d'Iphigénie, quitta Racine pour M. de Clermont-Tonnerre, ce qui donna lieu au quatrain suivant :

A la plus tendre amour elle fut destinée,
Qui prit longtemps Racine dans son cœur;
Mais, par un insigne malheur,
Le Tonnerre est venu qui l'a déracinée.

Orner l'amour, c'est le trahir;
Lui-même est sa parure, on ne peut l'embellir.
La candeur n'est qu'un fard du moment qu'elle est peinte :
L'âme perd de ses feux, même en les exprimant,
L'amour s'évapore en rimant :
L'esprit n'est pas sans art, et l'art n'est pas sans feinte.
Ma Thémire, fuyons ce perfide ornement :
Tout l'art du tendre amour est de n'en point connaître;
Un soupir dit assez les flammes qu'il fait naître.
Oui, de nos cœurs émus le doux saisissement
Trace mieux que les vers un tendre égarement.
Que les eaux d'Hélicon ne mêlent point leurs glaces
Avec les feux du sentiment;
Le sein de Thémire ou des Grâces
Est le Parnasse d'un amant.
Au Pinde si vanté je préfère Amathonte,
Ses grottes, ses gazons, ses bois mystérieux,
Retraite des amours qu'embellissent tes yeux;
Et quoi qu'Apollon nous raconte
De ce laurier victorieux
De la Parque et du Temps que sa feuille surmonte,
Fût-ce l'arbre de Jupiter,
Thémire, il céderait sans honte
Au myrte de Vénus, si le myrte t'est cher.
Thémire, ah! si jamais sous son tendre feuillage
Tu venais respirer les douceurs du sommeil,
Puissé-je à tes genoux, volant sous cet ombrage,
T'y causer un plus doux réveil!

SUR LE BESOIN D'AIMER

Aimer une coquette, aimer une infidèle,
Aimer une volage, aimer une cruelle,
Ce sont là des tourments qu'on ne peut exprimer;
Mais le plus grand de tous est de ne point aimer.

MARMONTEL (JEAN-FRANÇOIS)

Né en 1728, à Bort, dans le Limousin, mort en 1799, à Paris. Arrivé dans cette dernière ville vers sa dix-huitième année, il se lia avec les hommes de lettres les plus distingués de l'époque, composa divers ouvrages en vers et en prose, remporta plusieurs prix à l'Académie française, et devint, en 1763, membre de cette compagnie, qui lui conféra plus tard les fonctions de secrétaire perpétuel. Il fut de plus historiographe de France, après avoir occupé d'autres places très-lucratives, que la protection de madame de Pompadour lui avait fait obtenir. Quand la révolution éclata, il n'en accepta que les principes les plus modérés, et n'échappa à ses violences qu'en se retirant dans son pays natal. Revenu à Paris en 1795, comme député au Conseil des anciens, il en fut éliminé au 18 fructidor, à cause de ses opinions monarchiques, et mourut peu de temps après. Ses œuvres complètes forment 18 volumes in-8°. Elles contiennent des tragédies, des opéras, des opéras-comiques, l'*Histoire de la régence du duc d'Orléans, les Incas*, et son *Bélisaire*, les *Eléments de littérature*, les *Contes moraux*, les *Leçons d'un père à ses enfants*, les *Mémoires sur sa vie*, des poëmes et des poésies fugitives. Marmontel fut un littérateur très-distingué, un écrivain élégant et correct, et un auteur dramatique d'un faible mérite. Son talent, quoique remarquable, ne se montra supérieur dans aucun genre. Les vers que nous allons citer de lui, les seuls qu'il ait consacrés à la poésie amoureuse, n'ont point l'accent inspiré du cœur; mais ils offrent un certain agrément de pensée et d'expression qui nous a déterminé à les admettre dans notre recueil.

PÉTRARQUE

En s'éloignant de sa muse,
L'amant de Laure, en ces mots,
Du rivage de Vaucluse
Fit retentir les échos

« O toi, qui plains le délire
Où Laure a plongé mes sens,
Rocher qu'attendrit ma lyre,
Redis encor ses accens.

En répondant à mes plaintes,
Échos, vous avez appris
Quels sont les vœux et les craintes
D'un cœur tendre et bien épris.
N'oubliez pas ce langage;
Et, si Laure quelquefois
Vient rêver sur ce rivage,
Imitez encor ma voix.

Dites-lui que de ses charmes
Tous mes sens sont occupés,
Dites-lui que de mes larmes
Tous mes vers seront trempés.
Ma voix ne chantera qu'elle,
Mon souvenir ne sera
Qu'un miroir toujours fidèle
Où l'Amour me la peindra.

Dites-lui que son image
Me suivra dans le sommeil,
Et recevra pour hommage
Le soupir de mon réveil;
Que mon oreille attentive
Croira sans cesse écouter
Les airs que sa voix plaintive
Vous fit cent fois répéter.

Jurez-lui qu'en vain les Grâces
Viendraient pour me consoler,
Que les Amours sur mes traces,
Loin d'elle, auraient beau voler.

A leur troupe enchanteresse
Je dirais dans mes douleurs :
Rendez Laure à ma tendresse,
Ou laissez couler mes pleurs.

Insensible à tout, loin d'elle,
Rien ne flatte mes désirs.
Je me croirais infidèle
De goûter quelques plaisirs.
Sur une rive étrangère,
Où le destin me conduit,
Une espérance légère
Est le seul bien qui me suit.

Mais si Laure m'est ravie,
Si je ne dois plus la voir,
Je perdrai bientôt la vie
Quand j'aurai perdu l'espoir.
Puisse la Parque apaisée
Me laisser, après ma mort,
Préférer à l'Élysée
Les ombrages de ce bord! »

VERS IMITÉS D'UNE IDYLLE DE KLEIST

Elle fuit; un espace immense
Dérobe Thémire à mes yeux :
Ici même, ô cruelle absence!
Ici j'ai reçu ses adieux.
Viens-tu d'auprès d'elle, ô Zéphire!
Oui, sans doute elle t'attirait.
Viens, approche, et que je respire
Le souffle qu'elle respirait.
Ruisseaux, sur les pas de Thémire,
Coulez à flots précipités,

Et dites-lui que tout soupire
Dans les vallons qu'elle a quittés.
Dites-lui que de la prairie
Son absence a séché les fleurs,
Que des bois la feuille est flétrie,
Que je languis, que je me meurs.
Quel heureux vallon ma bergère
Orne-t-elle de ses appas?
Foulé par sa danse légère,
Quel gazon fleurit sous ses pas?
Quel est le fortuné bocage
Que ses accents font retentir?
Quelle fontaine a le plaisir
De lui retracer son image?

IL FAUT AIMER

CHANSON.

Il faut aimer. Une triste sagesse
Poursuit une ombre en cherchant le vrai bien.
Ce bien si doux, qu'elle promet sans cesse,
Pour le trouver il n'est qu'un seul moyen :
Il faut aimer. Une triste sagesse
Poursuit une ombre en cherchant le vrai bien.

Le seul amour donne un prix à la vie :
On n'en jouit que sous ses douces lois.
Bergers-amants, un roi vous porte envie ;
Vous n'enviez jamais le sort des rois.
Le seul amour donne un prix à la vie :
On n'en jouit que sous ses douces lois.

Avant d'aimer on ne vit point encore ;
Dans le repos le cœur est engourdi.

Du vrai bonheur le désir est l'aurore,
Et le plaisir en est le plein midi.
Avant d'aimer on ne vit point encore :
Dans le repos le cœur est engourdi.

Froide raison, est-ce à tort qu'on t'oublie
Pour se livrer au délire amoureux?
Comment peut-on accuser de folie
L'art d'être aimable et le soin d'être heureux?
Froide raison, est-ce à tort qu'on t'oublie
Pour se livrer au délire amoureux?

Il faut aimer. La nature indulgente
Nous donne à tous cette sage leçon.
Au fond du cœur, Iris, sa voix touchante
Vous dit tout bas, bien mieux que ma chanson :
Il faut aimer. La nature indulgente
Nous donne à tous cette sage leçon.

LEBRUN (PONCE-DENIS-ÉCOUCHARD)

Né à Paris en 1729, mort dans la même ville en 1807. Il fut élevé au collége Mazarin par les soins du prince de Conti, au service duquel était son père. Dès l'âge de 19 ans, il composa de beaux vers, qui lui valurent les encouragements et les conseils de Louis Racine, dont le fils était son ami. Bientôt après, devenu secrétaire des commandements du prince de Conti, il épousa une femme charmante, qui fut chantée dans ses poésies sous le nom de Fanny, et qui, au bout de quatorze années, lui intenta un procès en séparation où il

eut la douleur de voir sa mère et sa sœur prendre parti contre lui. Condamné par arrêt du parlement, privé presque aussitôt de son emploi par la mort du prince, et ruiné par la banqueroute du prince de Rohan-Guémenée, qu'il appelait l'*escroc sérénissime*, il eût été réduit à l'indigence, si le gouvernement du roi ne lui eût accordé une pension de deux mille livres, ce qui ne l'empêcha pas dans la suite de foudroyer la royauté de ses vers républicains et de conseiller, dans une ode dite *patriotique*, le bannissement des *cadavres des despotes hors de la terre de la liberté, qu'ils infectaient.* Nommé membre de l'Institut lors de la création, et logé au Louvre, il vécut du revenu attaché à ce titre jusqu'au moment où la munificence impériale lui donna six mille francs de pension. Les œuvres de ce poëte, surnommé *Pindare*, contiennent des odes vraiment lyriques, des élégies où le travail se fait sentir jusque dans le sentiment, *les Veillées du Parnasse*, beau poëme malheureusement inachevé, des fragments magnifiques d'un autre poëme sur *la Nature*, des épigrammes pleines de sel et de verve, des épîtres remarquables et des poésies détachées. Ces productions pourraient classer leur auteur parmi nos premiers poëtes, si elles n'étaient trop souvent déparées par les incorrections d'un style tendu, forcé et abondant en néologismes ambitieux.

A LUCILE

SUR LES TOURMENTS DE L'ABSENCE.

Que l'heure fuit d'un vol agile,
Ardente à me ravir l'instant où je te voi!
Mais son aile est presque immobile
Lorsqu'elle traîne un jour consumé loin de toi!

Ah! celui qui de ta présence
Ne connaît point le charme et les ravissements,
Jamais d'une fatale absence
Ne peut sentir l'horreur, ni peindre les tourments.

Qu'alors une âme est solitaire!
Que la vie est un poids funeste et douloureux!

Privé de l'astre qui m'éclaire,
Le ciel à mes regards prodigue en vain ses feux.

D'une sombre mélancolie
Je goûte, en soupirant, l'amère volupté.
Non, Lucile! non, ma Délie!
Non, je ne saurais vivre absent de ta beauté.

Au moins si je pouvais descendre,
Couvert de tes baisers, dans la nuit du tombeau!
Si tes pleurs arrosaient ma cendre!...
Mais pourquoi de mes jours éteindre le flambeau?

D'une absence, hélas! trop funeste,
Tu sais qu'un doux écrit pourrait me consoler.
L'art d'écrire est un don céleste;
Vénus même aux amants daigna le révéler.

C'est par lui que la jeune amante
Trace en lignes de feu son trouble et ses désirs :
Elle épanche une âme brûlante,
Et confie au papier ses timides soupirs.

Quel charme quand sa main furtive
Recèle un doux billet dans son sein palpitant!
Ou quand son adresse naïve
Le glisse à la faveur de son voile flottant!

Qu'il est heureux! que je l'envie
Celui qui, retiré loin des profanes yeux,
Peut, l'œil ému, l'âme ravie,
Lire et baiser cent fois ces traits mystérieux!

Et quand un long jour nous sépare,
Jour qu'une longue nuit va suivre avec lenteur,
Tu pourrais, amante barbare,
Refuser à mes feux un mot consolateur!

Reprends donc tes regards de flamme!
Ordonne que j'expire en cessant de te voir,
Si ton âme, outrageant mon âme,
Veut lui ravir toujours cet innocent espoir.

SUR UN BAISER

Ah! tu viens d'enivrer mon âme
D'un baiser si délicieux,
Que j'ai cru respirer la flamme
Dont Vénus embrase les dieux.

Ce n'est point un baiser; non, c'est l'Amour lui-même
Il passe dans mon cœur, et mon cœur embrasé,
Tout à coup palpitant, saisi d'un trouble extrême,
A reconnu le dieu vainement déguisé.

Il se trouble, il palpite encore,
Il se plaît à se consumer;
Il désire, il craint, il adore,
Et tout conspire à l'enflammer.

Aux accents de ta voix mon âme est éperdue;
Mes regards inquiets brillent d'humides feux;
Je rougis, je pâlis; un voile est sur ma vue;
Tous mes sens sont en proie au délire amoureux.

Même quand ma bouche est muette,
Fanni, mon cœur parle à ton cœur :
Et le doux nom de son vainqueur
Est le seul nom qu'il me répète.

Absent de tes regards, dans l'ombre et le sommeil,
Je te vois, je te suis, j'embrasse ton image;
De mes songes brûlants, Fanni, reçois l'hommage;
Fanni, reçois encor l'hommage du réveil.

O baiser ! divine caresse !
Source flatteuse de tourment !
O Fanni ! partage l'ivresse
Du baiser qui m'a fait amant !

Te désirer, te voir, te parler et t'entendre,
T'aimer !... que sais-je encore? Il est un autre vœu !...
Donne un second baiser plus secret et plus tendre;
J'étais plus qu'un mortel; je serai plus qu'un dieu.

LA RETRAITE DE L'AMOUR[1]

Où crois-tu, mère des Grâces,
Qu'hier je trouvai l'Amour?
Il n'était point sur les traces
D'Hébé ni de Pompadour.

Non, dans les yeux de Thémire
Je trouvai ce dieu charmant;
Je trouvai dans son sourire
Le dieu qui me fait amant.

Eh ! que de grâces nouvelles
Il déployait à mes yeux !
Je voulus saisir les ailes
De l'enfant malicieux.

Il prend l'essor, il voltige,
Aussi léger qu'un oiseau
Qui parcourt de tige en tige
Les fleurs d'un jeune arbrisseau.

Je le suis, mais rien ne lasse
Son vol qui trompe mes vœux.

1. Cette pièce est imitée d'un joli passage de la fin du dernier chant du *Temple de Gnide*.

Il m'échappe et s'entrelace
Dans l'or flottant des cheveux.

De là, tel qu'un doux zéphyre,
Il coule sur son beau sein;
Je le presse, il se retire
Sous les ombrages du lin.

Il vole aux pieds, il folâtre;
Je veux le suivre, il s'enfuit.
Entre deux genoux d'albâtre
Il glisse, ma main le suit.

Il monte vers d'autres charmes
Et je le suivais encor...
Mais Thémire toute en larmes
Retint mon brûlant essor.

Dans sa retraite dernière
J'ai vu l'Amour se cacher;
Retraite à ses vœux si chère
Qu'il ne peut s'en détacher.

Ainsi la tendre fauvette,
Pour son nid tremblant de peur,
Reste immobile et muette
Sous la main du ravisseur.

LA ROSE

Déjà dans le sein d'Amphitrite
L'astre du jour se précipite,
Entouré de nuages d'or :
Les derniers pas de sa carrière
Jettent des restes de lumière
Dont l'Olympe jouit encor.

Cependant l'humide rosée
Rafraîchit la terre embrasée;

Zéphir voltige aux bords des eaux;
Et, s'élevant du sein des plaines,
Déjà les vapeurs incertaines
Blanchissent le front des coteaux.

Vesper s'avance, il va répandre
Cette clarté paisible et tendre
Qui semble caresser les yeux.
Zirphé, c'est l'heure du mystère,
Viens goûter le frais solitaire
De nos bosquets délicieux.

Viens voir cette rose adorée,
Que Flore même avait parée
Des rayons les plus éclatants :
L'Aurore aimait à lui sourire,
Et semblait lui donner l'empire
Des autres filles du printemps.

Alors de sa robe brillante
Tu vis la pourpre étincelante
S'embellir des feux du soleil,
Et les zéphirs les plus volages
Fixer leurs folâtres hommages
Au pied de son trône vermeil.

Fière, et dédaignant leur conquête,
Sans cesse elle mirait sa tête
Dans la glace errante des eaux,
Et le cristal de nos fontaines
Promettait encore à ses chaînes
Une foule d'amants nouveaux.

Dieux! que cette rose est changée!
Amour, que ta flamme est vengée!
Quels traits! quelle obscure pâleur!
Au miroir de l'onde ingénue,

Elle-même s'est méconnue,
Et l'onde rit de sa douleur.

Plus d'amants : l'ingrate en soupire;
Sa pourpre et son orgueil expire;
Une Parque en a triomphé :
L'ombre éteint cette beauté vaine,
Dont l'éclat ne cédait qu'à peine
A l'éclat même de Zirphé.

O Zirphé, rose que j'adore,
Jouis des plaisirs de l'aurore,
N'attends pas les ombres du soir :
Rien n'enchaîne le temps volage;
Préviens la fuite du bel âge
Et les insultes du miroir.

Lebrun, dans cette ode, a voulu refaire une ode de Ronsard qui porte le même titre, et qui a été citée à la page 17. Il en a reproduit les idées et la forme métrique, croyant que la pompe des vers modernes suffirait seule pour faire oublier la simplicité des vers anciens; mais combien il s'est trompé! Ce qu'il a cru propre à donner la supériorité à sa composition est précisément ce qui la rend inférieure. Il n'a pas compris qu'elle ne devait exprimer qu'un sentiment à la manifestation duquel il fallait que tout tendît et concourût dans une parfaite unité; et, au lieu de concentrer l'attention sur ce sentiment, il l'en a détournée par un luxe d'images qui ne sont que des hors-d'œuvre brillants. Quelle différence dans la manière du poëte qu'il prétendait effacer! Celui-ci évite toute digression; il renonce à toute phraséologie d'apprêt; il ne dit rien qui ne soit essentiel; et ses trois derniers vers seuls, vers d'une expression si poétique et si bien sentie, valent mieux que tous ceux de son maladroit contrefacteur. Bref, la rose de Ronsard est une fleur naturelle dont on aime à respirer le parfum suave, tandis que celle de Lebrun est une fleur artificielle qui n'a qu'un éclat trompeur.

JUGEMENT DE L'AMOUR

SUR LES YEUX NOIRS ET LES YEUX BLEUS.

Un jour, les beaux yeux noirs aux vives étincelles,
Et les bleus aux regards doux, tendres et mourants,
(Jamais plus grave objet n'intéressa les belles)
Voulurent à la fin terminer leurs querelles,
Et que l'Amour fixât leurs rangs.
Au juge de Cythère ils présentent requête :
Ils plaident. Mes amis, c'est bien en pareil cas
Qu'il est charmant de voir plaider les avocats !
L'Amour, en bonne et grave tête,
Sur la foi des baisers intègres rapporteurs,
Met ainsi d'accord les plaideurs :
« Les yeux noirs savent mieux briller dans une fête;
« Les bleus sont plus touchants à l'heure du berger.
« Les yeux noirs savent mieux conquérir, ravager;
« Les bleus gardent mieux leur conquête.
« Les noirs prouvent un cœur plus vif, mais plus léger;
« Les bleus un çœur plus tendre et moins prompt à changer.
« Les noirs lancent mes traits, les bleus ma douce flamme.
« Les noirs peignent l'esprit, et les bleus peignent l'âme. »

LA TACTIQUE DE L'AMOUR

Or, savez-vous comment de fille honnête
Gentil Amour pas à pas est vainqueur?
L'habile enfant d'abord séduit la tête,
Prend doux baiser, puis descend vers le cœur;
Puis glisse encor où le plaisir l'arrête.
Mais s'il n'eût joint la pudeur au désir,
S'il eût brusqué l'asile du plaisir,
S'il en eût fait sa première conquête,
D'un froid bonheur prompt à se dessaisir,
Il n'aurait eu ni le cœur ni la tête.

COLARDEAU (PIERRE-FRÉDÉRIC)

Né en 1732, à Janville (Orléanais), mort en 1776 à Paris, dans l'intervalle écoulé entre le jour où il fut élu à l'Académie française et celui où il devait y être reçu. Sa vie trop courte n'offre pas d'événement notable; il dut son éducation à son oncle, curé de Pithiviers, qui le mit au collége de Meung-sur-Loire, l'envoya, au sortir de ses classes, faire sa philosophie à Paris, et le plaça ensuite chez un procureur au Châtelet dont l'étude se ferma, peu de temps après, par suite des querelles survenues entre les parlements. Le jeune Colardeau, resté sans emploi, se retira chez ses parents, mit à profit ses loisirs pour composer des pièces de vers, et revint à Paris avec un portefeuille qui en était abondamment pourvu. Celles qu'il publia successivement attirèrent l'attention et les suffrages des connaisseurs par l'élégance, le coloris, la grâce et l'harmonie du style. Ces qualités, qu'il porta quelquefois à un très-haut degré, constituaient à peu près tout son talent, auquel l'initiative des idées a presque toujours manqué. Ce défaut d'invention, que la versification la plus brillante ne saurait racheter, se montre dans tous ses poëmes. Il n'en est aucun, à l'exception de sa belle épître à Duhamel, qui soit de son propre fonds. Il a tiré sa tragédie de *Caliste* de la *Belle pénitente* de Rowe; ses *Hommes de Prométhée* sont une imitation de la prose de Querlon, et sa *Lettre amoureuse d'Héloïse à Abélard*, qui marqua son début littéraire avec tant d'éclat, n'est qu'une reproduction libre de celle de Pope sur le même sujet. Les seules choses qu'il ait cru devoir ajouter à son modèle sont quelques traits de l'esprit philosophique du dix-huitième siècle, tout à fait contraires au caractère et à la situation d'Héloïse, qui resta toujours fidèle aux croyances du douzième siècle, où elle vécut. Le poëte français, par cet anachronisme et par cette altération de la couleur locale, s'est mis bien au-dessous du poëte anglais, mais il ne lui a pas été inférieur dans l'expression des sentiments amoureux que l'un et l'autre ont empruntés aux lettres originales de la religieuse du Paraclet. Les vers

de Colardeau respirent l'éloquence et le délire de la passion. Lorsqu'ils parurent, ils produisirent une sensation extraordinaire. Les femmes et les jeunes gens, à force de les lire, les retinrent par cœur. Ceux que nous allons citer prouveront combien leur succès fut mérité.

LETTRE AMOUREUSE D'HÉLOISE A ABÉLARD

(Héloïse est supposée lisant une lettre d'Abélard.)

Dans ces lieux habités par la simple innocence,
Où règne, avec la paix, un éternel silence,
Où les cœurs, asservis à de sévères lois,
Vertueux par devoir, le sont aussi par choix,
Quelle tempête affreuse, à mon repos fatale,
S'élève dans les sens d'une faible vestale!
De mes feux mal éteints qui ranime l'ardeur?
Amour, cruel amour, renais-tu dans mon cœur?
Hélas! je me trompais; j'aime, je brûle encore.
O nom cher et fatal! Abélard, je t'adore!
Cette lettre, ces traits à mes yeux si connus,
Je les baise cent fois, cent fois je les ai lus :
De sa bouche amoureuse Héloïse les presse.
Abélard! cher amant! Mais quelle est ma faiblesse
Quel nom dans ma retraite osé-je prononcer?
Ma main l'écrit... Eh bien, mes pleurs vont l'effacer.
Dieu terrible, pardonne; Héloïse soupire :
Au plus cher des époux tu lui défends d'écrire
A tes ordres cruels Héloïse souscrit...
Que dis-je? mon cœur dicte et ma plume obéit.
. . . .
Mon Dieu m'appelle en vain du trône de sa gloire :
Je cède à la nature une indigne victoire.
Les cilices, les fers, les prières, les vœux,
Tout est vain; et mes pleurs n'éteignent point mes feux.

Au moment où j'ai lu ces tristes caractères,
Des ennuis de ton cœur secrets dépositaires,
Abélard, j'ai senti renaître mes douleurs.
Cher époux, cher objet de tendresse et d'horreurs,
Que l'amour, dans tes bras, avait pour moi de charmes!
Que l'amour, loin de toi, me fait verser de larmes!
Tantôt je crois te voir, de myrte couronné,
Heureux et satisfait, à mes pieds prosterné;
Tantôt dans les déserts, farouche et solitaire,
Le front couvert de cendre, et le corps sous la haire,
Desséché dans ta fleur, pâle et défiguré,
A l'ombre des autels, dans le cloître ignoré.
C'est donc là qu'Abélard, que sa fidèle épouse,
Quand la religion, de leur bonheur jalouse,
Brise les nœuds chéris dont ils étaient liés,
Vont vivre indifférents l'un par l'autre oubliés!
C'est là que, détestant et pleurant leur victoire,
Ils fouleront aux pieds et l'amour et la gloire!
Ah! plutôt écris-moi : formons d'autres liens;
Partage mes regrets, je gémirai des tiens.
. . . .
Nos larmes sont à nous, nous pouvons les répandre...
Mais Dieu seul, me dis-tu, Dieu seul y doit prétendre.
Cruel! je t'ai perdu; je perds tout avec toi :
Tout m'arrache des pleurs; tu ne vis plus pour moi;
C'est pour toi, pour toi seul que couleront mes larmes.
Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il des charmes?

Écris-moi, je le veux : ce commerce enchanteur,
Aimable épanchement de l'esprit et du cœur,
Cet art de converser, sans se voir, sans s'entendre;
Ce muet entretien, si charmant et si tendre;
L'art d'écrire, Abélard, fut sans doute inventé
Par l'amante captive et l'amant agité.
Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente;

Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une amante;
Son cœur s'y développe : elle peut, sans rougir,
Y mettre tout le feu d'un amoureux désir...
Hélas! notre union fut légitime et pure;
On nous en fit un crime et le ciel en murmure.
A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,
Quand tu m'offris l'amour sous le nom d'amitié,
Tes yeux brillaient alors d'une douce lumière;
Mon âme dans ton sein se perdit tout entière.

. . . .

Je t'aimai; je connus, je suivis le plaisir;
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un faible souvenir.
Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, sagesse;
J'adorais Abélard, et, dans ma douce ivresse,
Le reste de la terre était perdu pour moi :
Mon univers, mon Dieu, je trouvais tout en toi.

. . . .

Que les temps sont changés! ô jour, jour exécrable!
Jour affreux où l'acier, dans une main coupable,
Osa... Quoi! je n'ai point repoussé ses efforts!
Malheureuse Héloïse! Ah! que faisais-je alors?
Mon bras, mon désespoir, les larmes d'une amante
Auraient... Rien ne fléchit leur rage frémissante.
Barbares, arrêtez, respectez mon époux :
Seule j'ai mérité de périr sous vos coups.
Vous punissez l'amour et l'amour est mon crime :
Oui, j'aime avec fureur, frappez votre victime.
Vous ne m'écoutez pas! le sang coule... Ah! cruels!
Quoi! mes cris, quoi! mes pleurs paraîtront criminels?
Quoi! je ne puis me plaindre en mon malheur funeste?
Nos plaisirs sont détruits... ma rougeur dit le reste.
Mais quelle est la rigueur du destin qui nous perd!
Nous trouvons dans l'abîme un autre abîme ouvert.

O mon cher Abélard! peins-toi ma destinée :

Rappelle-toi le jour où, de fleurs couronnée,
Où, prête à prononcer un serment solennel,
Ta main me conduisit aux marches de l'autel;
Où, détestant tous deux le sort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime;
Où, le cœur consumé du feu de mes désirs,
Je jurai de quitter le monde et ses plaisirs.
D'un voile obscur et saint ta main faible et tremblante
A peine avait couvert le front de ton amante;
A peine je baisais ces vêtements sacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés;
Du temple tout à coup les voûtes retentirent,
Le soleil s'obscurcit et les lampes pâlirent :
Tant le ciel entendit avec étonnement
Des vœux qui n'étaient plus pour mon fidèle amant!
Tant l'Éternel encor doutait de sa victoire!
Je te quittais... Dieu même avait peine à le croire.
Hélas! qu'à juste titre il soupçonnait ma foi!
Je me donnais à lui quand j'étais toute à toi.

Viens donc, cher Abélard, seul flambeau de ma vie,
Que ta présence encor ne me soit point ravie;
C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens; nous pourrons encor connaître le plaisir,
Le chercher dans nos yeux, le trouver dans nos âmes
Je brûle; de l'amour je sens toutes les flammes;
Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,
Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux...
Quels moments, Abélard! les sens-tu? quelle joie!
O douce volupté! plaisir où je me noie!
Serre-moi dans tes bras, presse-moi sur ton cœur...
Nous nous trompons tous deux; mais quelle douce erreur!
Je ne me souviens plus de ton destin funeste :
Couvre-moi de baisers... je rêverai le reste.
Que dis-je, cher amant? Non, non, ne m'en crois pas :

Il est d'autres plaisirs, montre-m'en les appas.
Viens, mais pour me traîner au pied du sanctuaire,
Pour m'apprendre à gémir sous un joug salutaire,
A te préférer Dieu, son amour et sa loi
(Si je puis cependant les préférer à toi);
Viens, et pense du moins que ce troupeau timide
De vestales, d'enfants, a besoin qu'on le guide.
. . . .

Des larmes de ses sœurs Héloïse attendrie,
De voler dans leurs bras te conjure et te prie.
Ah! charité trompeuse! ingénieux détour!
Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour?
Viens, n'écoute que moi; moi seule je t'appelle;
Abélard, sois sensible à ma douleur mortelle.
. . . .
Moi! dompter mon amour, quand j'aime avec fureur!
Ah! ce cruel effort est-il fait pour mon cœur?
Avant que le repos puisse entrer dans mon âme,
Avant que ma raison puisse étouffer ma flamme,
Combien faut-il encore aimer, se repentir,
Désirer, espérer, désespérer, sentir,
Embrasser, repousser, m'arracher à moi-même,
Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime?
O funeste ascendant! ô joug impérieux!
Quels sont donc mes devoirs et qui suis-je en ces lieux?
Perfide!... de quel nom veux-tu que l'on te nomme?
Toi! l'épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme!
Dieu cruel! prends pitié du trouble où tu me vois :
A mes sens mutinés ose imposer tes lois.
Tu tiras du chaos le monde et la lumière;
Eh bien, il faut t'armer de ta puissance entière.
Il ne faut plus créer... Il faut plus en ce jour;
Il faut dans Héloïse anéantir l'amour.
Le pourras-tu, grand Dieu? Mon désespoir, mes larmes,

Contre un cher ennemi te demandent des armes;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.

Chères sœurs, de mes fers compagnes innocentes,
Sous ces portiques saints colombes gémissantes,
Vous qui ne connaissez que ces froides vertus
Que la religion donne... et que je n'ai plus;

. . . .

Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles!
Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paisibles :
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah! qu'Héloïse envie et vos nuits et vos jours!
Héloïse aime et brûle au lever de l'aurore;
Au coucher du soleil elle aime et brûle encore;
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours :
Elle dort pour rêver dans le sein des amours.
A peine le sommeil a fermé mes paupières,
L'Amour, me caressant de ses ailes légères,
Me rappelle ces nuits chères à mes désirs,
Douces nuits qu'au sommeil disputaient les plaisirs.

. . . .

La douce illusion se glisse dans mes veines;
Mais que je jouis peu de ces images vaines!
Sur ces objets flatteurs, offerts par le sommeil,
La raison vient tirer le rideau du réveil.

Ah! tu n'éprouves plus ces secousses cruelles,
Abélard, tu n'as plus de flammes criminelles;
Dans le funeste état où t'a réduit le sort,
Ta vie est un long calme image de la mort.

. . . .

Désormais insensible aux plus tendres caresses,
T'est-il encor permis de craindre des faiblesses?
Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux

Qui brûlent près des morts sans échauffer leur cendre,
Mon amour sur ton cœur n'a plus rien à prétendre;
Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer;
Héloïse t'adore et tu ne peux l'aimer.

Ah! faut-il t'envier un destin si funeste!
Abélard, ces devoirs, ces lois que je déteste,
L'austérité du cloître et sa tranquille horreur,
A ton cher souvenir rien n'arrache mon cœur.
Soit que ton Héloïse, aux pleurs abandonnée,
Sur la tombe des morts gémisse prosternée,
Soit qu'au pied des autels elle implore son Dieu;
Les autels, les tombeaux, la majesté du lieu,
Rien ne peut la distraire, et son âme obsédée
Ne respire que toi, ne voit que ton idée.
Dans nos cantiques saints c'est ta voix que j'entends;
Quand sur le feu sacré ma main jette l'encens,
Lorsque de ses parfums s'élève le nuage,
A travers sa vapeur je crois voir ton image :
Vers ce fantôme aimé mes bras sont étendus;
Tous mes vœux sont distraits, égarés et perdus.
Le temple orné de fleurs, nos fêtes et leur pompe,
Tout ce culte imposant n'a plus rien qui me trompe;
Quand, autour de l'autel brûlant de mille feux,
L'ange courbe lui-même un front respectueux,
Dans l'instant redouté des augustes mystères,
Au milieu des soupirs, des chants et des prières,
Quand le respect remplit les cœurs d'un saint effroi,
Mon cœur brûlant t'invoque, et n'adore que toi.
. . . .
Vole près d'Héloïse et sois sûr qu'elle t'aime :
Abélard, dans mes bras, l'emporte sur Dieu même.
Oui, viens : ose te mettre entre le ciel et moi,
Dispute-lui mon cœur... et ce cœur est à toi.
Qu'ai-je dit? Non, cruel, fuis loin de ton amante;

Fuis, cède à l'Éternel Héloïse mourante;
Fuis, et mets entre nous l'immensité des mers;
Habitons les deux bouts de ce vaste univers.
Dans le sein de mon Dieu quand mon amour expire,
Je crains de respirer l'air qu'Abélard respire.

. . . .

Ne viens point, cher amant, je ne vis plus pour toi :
Je te rends tes serments, ne pense plus à moi.
Adieu, plaisirs si chers à mon âme enivrée!
Adieu, douces erreurs d'une amante égarée!
Je vous quitte à jamais, et mon cœur s'y résout :
Adieu, cher Abélard, cher époux... adieu tout.

. . . .

O grâce lumineuse! ô sagesse profonde!
Vertu, fille du ciel, oubli sacré du monde,
Vous qui me promettez des plaisirs éternels,
Emportez Héloïse au sein des immortels...
Je me meurs, Abélard, viens fermer ma paupière :
Je perdrai mon amour en perdant la lumière.
Dans ces derniers moments, viens du moins recueillir
Et mon dernier baiser et mon dernier soupir.

. . . .

Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau.
Que la main des amours y grave notre histoire;
Et que le voyageur, pleurant notre mémoire,
Dise : « Ils s'aimèrent trop, ils furent malheureux;
« Gémissons sur leur tombe et n'aimons pas comme eux. »

DUCIS (JEAN-FRANÇOIS

Né en 1733, à Versailles, d'honnêtes parents originaires de Savoie, mort en 1816, dans la même ville. Il entra tard dans la carrière qu'il devait parcourir avec gloire. Il avait trente-six ans et son nom était inconnu, lorsque, en 1768, il fit jouer *Hamlet*, qui fut suivi de *Roméo et Juliette* en 1772, et d'*Œdipe chez Admète* en 1778. Ces trois pièces, où son talent s'était inspiré tour à tour des idées de Shakspeare, de Dante et de Sophocle, furent accueillies par un concert unanime d'applaudissements, et l'Académie française, partageant l'enthousiasme du public pour l'auteur, l'admit dans son sein au commencement de 1779, comme successeur de Voltaire. Jaloux de ne pas rester au-dessous de l'honneur insigne qu'il venait de recevoir, il redoubla de zèle et de travail, et composa de nouveaux ouvrages dont il emprunta les sujets au grand poëte anglais qui lui avait fourni les deux premiers. Son ambition était de transporter sur notre scène, en les réduisant aux proportions régulières qu'elle exigeait, les créations colossales de ce génie sublime mais sauvage. Il imita successivement *Macbeth, Jean sans Terre*, le roi *Lear, Othello*, et sut ajouter à ses imitations des traits dignes de l'original. Il devint lui-même un modèle dans l'art d'émouvoir, qui est la partie essentielle de toute composition dramatique. Nul autre n'a mieux fait jouer le double ressort de la terreur et de la pitié. Si la contexture générale de ses drames est quelquefois vicieuse ou laisse quelque chose à désirer; si le style en est ordinairement inégal et même incorrect, on y trouve des scènes conçues et conduites parfaitement, écrites d'un ton soutenu, avec pureté et élégance. Son ami Thomas, pour caractériser ce mélange de qualités et de défauts, l'avait surnommé le *père Bridaine* de la tragédie, par allusion à l'éloquence véhémente et désordonnée de ce missionnaire. Les spectateurs, subjugués par la force et l'intérêt des situations, par la chaleur des sentiments, par la vivacité du dialogue et par les effets d'un pathétique sombre et profond, s'abandonnaient, sans raisonner, à toutes les émo-

tions qu'excitait en eux le poëte, surtout quand Talma prêtait à ses vers cet accent irrésistible qu'il accompagnait d'un jeu sublime. Voilà pourquoi Ducis fut regardé comme un grand tragique, et sa vie n'offrit qu'une suite non interrompue de triomphes. L'opinion a bien changé depuis sa mort. Ses tragédies, que ses contemporains exaltaient, passent aujourd'hui pour des titres sans valeur. Mais en lui déniant la gloire qu'elles lui avaient acquise, on lui en accorde une autre unanimement reconnue, celle d'avoir écrit des lettres familières très-intéressantes et d'avoir fait de petits poëmes très-remarquables. Ces deux sortes de productions, où son âme se montre tout entière, font mieux connaître que toutes les biographies le caractère de cet homme qui, sous l'empire, voulut rester indépendant, et refusa la place de sénateur et jusqu'à la croix d'honneur, qu'il accepta pourtant de Louis XVIII, dont il avait été le secrétaire avant la révolution. Quelques-unes de ses poésies sont consacrées à l'amour, qu'il avait déjà peint avec beaucoup d'énergie et de vérité dans sa tragédie d'*Abufar*, la seule qui soit de son invention. Elles nous le représentent sous des couleurs tout à la fois fortes et douces, vives et chastes.

LA SOLITUDE ET L'AMOUR

Il est deux biens charmants aussi purs que le jour,
Qui se prêtent tous deux une douceur secrète,
Qu'on goûte avec transport, que sans cesse on regrette :
C'est la solitude et l'amour.
Que je suppose un sage au fond de sa retraite,
Jeune et libre, aux neuf sœurs consacrant ses travaux,
Idolâtrant les bois, les prés et les ruisseaux :
Le voilà bien heureux ; cependant il soupire.
Que lui manque-t-il donc en un si beau séjour ?
J'ai cru ses vœux remplis. Hélas ! faut-il le dire ?
Il lui manque un tourment : ce tourment, c'est l'amour.
Mais pourra-t-il quitter ce solitaire ombrage,
Ce cristal pur, ces fleurs ?... Qui sait si la beauté
Dont en secret déjà son cœur est enchanté,
N'aime pas à son tour l'ermite et l'ermitage ?

Comme ils vont le peupler par les plus tendres soins!
Si le désert convient au sage,
Des déserts aux amants ne conviennent pas moins.
Angélique à l'amour osait être rebelle;
Elle avait renversé la tête de Roland;
Vingt rois briguaient sa main. Qui leur préféra-t-elle?
Des hameaux un simple habitant :
Ce n'était qu'un berger; mais il était charmant,
Jeune, tendre, ingénu, beau comme elle était belle.
Un désert et Médor, ce fut assez pour elle :
L'amour dans l'univers est tout pour les amants.
Pour goûter ces enchantements
Les Arabes sont faits. Des plaines embrasées,
Des chameaux, des pasteurs, des tribus dispersées,
Des caravanes harassées
Traversant le désert sous l'œil brûlant du jour,
Un océan de sable où parfois la nature
Sema de loin en loin des îles de verdure :
Tout promet dans ce vaste et magique séjour
Un long recueillement, une retraite sûre
Aux solitaires de l'amour.
Voici sur ce sujet (oh! vous pouvez m'en croire)
Un fait qui n'est pas inventé :
Depuis longtemps j'en sais l'histoire :
Abufar, sous sa tente, un soir me l'a conté.

Une jeune Persane au cœur plein de franchise,
Aux yeux bleus, au front pur, par malheur fut éprise
D'un jeune et beau Persan peu fait pour s'enflammer.
Qui l'eût dit? tant d'amour ne la fit point aimer.
Son ingrat, né pour plaire, ignorait la tendresse.
Aux beautés d'Ispahan, dans sa frivole ivresse,
Il portait par orgueil ses inconstants désirs.
Hélas! il n'aimait point : il volait aux plaisirs.
Un jour, sa belle amante, à la douleur livrée,

Sombre, pâle, désespérée,
Enfin ne pleura plus. Dans ses muets tourments,
Elle vend ses bijoux, ses plus beaux diamants,
Les convertit en or. Sans dessein, sans compagne,
La voilà courant la campagne.
Vers l'aride Arabie elle tourne ses pas.
Dans cette solitude immense,
Son désespoir s'aigrit, sa douleur recommence.
En accusant tous les ingrats :
« Usbeck, mon cher Usbeck, tu me fuis, disait-elle;
« Tu me fuis! J'en mourrai... Tu me regretteras,
« Usbeck!... » Rien ne répond; pas une grotte, hélas!
Qui lui redise au moins le nom de l'infidèle.
Tout se tait, tout est mort, tout. Les tombeaux n'ont pas
Ce silence effrayant. Une affreuse étendue,
Point de sol et point d'air, un soleil qui vous tue,
Pas une feuille qui remue,
Pas un seul oiseau dans les airs;
Du sable, encor du sable, et toujours des déserts.
Déjà l'ardente soif consumait Almazelle,
Quand, suivant une douce et légère gazelle,
Elle arrive à la source où s'allait à l'instant
Abreuver du désert ce paisible habitant.
L'herbe y croissait, dit-on, fine, épaisse, odorante;
Un vent léger soufflait, l'onde était transparente;
Des fleurs l'environnaient. Plus loin venaient s'offrir
Le doux fruit du palmier, son ombre bienfaisante;
La tranquille brebis, l'abeille voltigeante.
On eût dit que le ciel s'était fait un plaisir,
Pour les amants lassés, errants, près de périr,
De rassembler exprès dans cette île charmante,
Entre la faim, la soif, la chaleur dévorante,
Flore, Pomone et le Zéphir.
Mais sa douleur l'égare; elle était expirante :
Elle veut sur ces bords achever de mourir.

Le caprice du sort, qui des États dispose,
Je n'en sais pas très-bien la cause,
Avait rempli la Perse et de trouble et de sang;
Le sophi tout à coup avait perdu son rang.
Usbeck (il était brave) ayant servi sans doute
Le parti du vaincu, proscrit par le tyran,
Avait fui le palais et la cour d'Ispahan;
De la même Arabie il avait pris la route.
Dans les mêmes déserts, sous un ciel dévorant,
Il s'entend appeler, il s'étonne, il écoute.
Usbeck!... Oui, c'est sa voix. Almazelle, est-ce vous?
— Est-ce toi, cher Usbeck?... Dans un moment si doux
Je vous laisse à juger des larmes,
Du remords, du pardon, des discours pleins de charmes,
Des regards, des soupirs, des longs ravissements
Et des transports de nos amants.
Je bénis ton malheur, lui disait Almazelle :
Il t'a rendu sensible, il t'a rendu fidèle.
Ah! vivons dans ces lieux, époux, amants, amis;
Nous serons pasteurs de brebis.
Ispahan t'égara, le désert nous rassemble.
Oui, nous vivrons ici, pur et charmant séjour,
Pour goûter le bonheur, pour le puiser ensemble
Dans cette source de l'amour!

Ainsi, loin des grandeurs, sans ennui, sans alarme,
Nos pasteurs du désert s'enivraient de ce charme
Dont le cœur se remplit et n'est jamais lassé,
Qui seul remplace tout et n'est point remplacé.
C'est lui qui fait errer la chèvre voyageuse;
De ses feux, dans les airs, l'hirondelle est joyeuse;
Par lui je vois voguer le nid de l'alcion;
Par lui rugit d'amour le terrible lion;
La colombe en gémit, le rossignol le chante;
L'air en est enflammé, la terre en est vivante.

Hélas! hélas! il fut un temps,
Quand la nuit lente et sombre était loin de l'aurore,
Où pour moi des frimas les fleurs semblaient éclore,
Où sous un ciel d'azur peuplé d'enchantements,
De sylphes, de beautés aux bouches demi-closes,
Je croyais voir neiger tous les lis du printemps
Sur mon lit parfumé de roses.
Le jour, de mille appas à la fois enchanté,
J'y cherchais ma Vénus, j'en formais ma beauté.
Mon âme errait contente au gré de son prestige.
Ils ne reviendront plus ces moments trop heureux!
Les ennuis vont pleuvoir sur mes jours ténébreux.
Le matin nous ravit, le crépuscule afflige.
Amour, qu'ils m'étaient chers tes prestiges charmants!
Hélas! nous regrettons jusques à tes tourments;
Nous briguons tes faveurs, nous cherchons tes orages;
Tu nous plais sur tous les rivages;
Tu nous défais du temps, de nous, de notre ennui;
Ton charme est tout-puissant, tout est heureux par lui,
Les rois et les bergers, les fous comme les sages.
Tu couvres le présent de tes plus tendres gages;
Tu fais par ta magie avancer l'avenir.
Ah! si vers le passé nous pouvions revenir,
Et du moins par le souvenir
Glaner dans ce pays plein de douces images!
Ah! que n'es-tu de tous les âges!
Songe trop enchanteur, devrais-tu donc finir?

LE SAULE DE L'AMANT

Humble saule, ami du mystère,
Que je me plais sous tes rameaux!
Je chéris, amant solitaire,
Comme toi, le bord des ruisseaux.

Ta feuille pâle, enchanteresse,
Qu'agitent les moindres zéphirs,
Inspire aux cœurs une tristesse
Qui vaut mieux que tous les plaisirs.

La prairie aime le murmure
Du ruisseau qui la suit toujours :
Sur eux tu penches ta verdure
Pour mieux entendre leurs amours.

Ta feuille est mobile et tremblante,
Tu me peins l'amour qui frémit;
Elle est douce, elle est languissante,
Tu me peins l'amour qui gémit.

Que le myrte croisse à Cythère,
Qu'il pare les ris et les jeux;
Ta feuille m'est cent fois plus chère :
Je suis un amant malheureux.

L'espoir n'adoucit point ma chaîne;
Pour jamais mon cœur doit souffrir.
Mais plus je me plains de ma peine,
Et plus je craindrais d'en guérir.

Doux saule, accrois mon esclavage,
Fais-moi jouir de mon tourment.
J'aime... ô bonheur! sous ton ombrage,
Que j'aime encor plus tendrement!

A tes pieds dormait ma bergère
Lorsqu'elle eut mon premier soupir.
Ah! c'est là que je vis Glycère,
Ah! c'est là que je veux mourir.

PSYCHÉ

RECEVANT LE PREMIER BAISER DE L'AMOUR [1].

Assise auprès du dieu qui l'admire et l'adore,
Muette, elle s'étonne et se cherche et s'ignore.
O ciel! que de candeur, de grâce, de beauté,
Dans les contours si purs, dans la timidité
De ce vivant albâtre où l'amour doit éclore!
Psyché, que de ce dieu la bouche qui t'implore
Puisse en pressant ton sein doucement l'animer!
Ne soupçonnes-tu pas l'heureux besoin d'aimer?
Pourquoi priver ton cœur d'une flamme si pure?
Les lois qu'il donne à la nature
C'est toi qui vas les lui donner.
Pour le fils de Vénus il n'est point de cruelles;
Mais, Psyché, ne crains point ses ailes:
La pudeur vient de l'enchaîner.
Oui, c'est cet amour pur, innocent et timide,
Ennemi de tout art perfide,
Que ton pinceau, Gérard, m'offre avec la beauté,
Avec sa chaste nudité.
Ah! qu'est-il devenu! malheureux que nous sommes!
Les immortels l'ont fait pour le bonheur des hommes;
Ingrats! jusqu'à l'amour, nous avons tout gâté.
Ton pinceau me le dit, heureux qui, dès l'enfance,
N'a jamais séparé l'amour de l'innocence;
Qui, tendre et recueilli, le porte dans son cœur,
Sans rien perdre de sa langueur,
Rien de ses longs désirs, rien de sa douce flamme;
Qui le couve au fond de son âme

1. C'est le beau tableau de Gérard que le poëte décrit dans ces vers, tirés d'une épître adressée à ce grand peintre.

Comme un avare son trésor!
Ton pinceau me le dit, aux vains attraits de l'or,
Et du luxe et du monde, à tout autre avantage,
Renoncez sans regret, ô vous qu'amour engage;
Taisez vos nuits, chantez vos jours;
Ne faites rien qu'aimer; amants, aimez toujours,
Pour aimer encor davantage.

A MADAME DE BALK

QUI M'AVAIT DEMANDÉ D'ÉCRIRE SUR SON SOUVENIR UN VERS DE L'UN DE NOS GRANDS POÈTES QU'ELLE PUT EMPORTER AVEC ELLE EN RETOURNANT EN RUSSIE.

Sur votre souvenir, quand vous quittez Paris,
Vous voulez que ma main laisse un vers mémorable.
Or voici le vers que j'écris :
RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI, LE VRAI SEUL EST AIMABLE.
Que ce vers est charmant et beau de vérité!
Au sévère Boileau votre aspect l'eût dicté;
Jean La Fontaine aussi vous avait déjà vue,
Quand il peignit si bien la candeur, la bonté,
L'art de plaire sans art, la douceur ingénue,
ET LA GRACE PLUS BELLE ENCOR QUE LA BEAUTÉ.
Pour plaire à tous les cœurs votre recette est sûre :
Vous allez droit au cœur; et, pour les gagner tous,
Votre secret est d'être vous.
Vous n'imitez jamais, vous suivez la nature.
Quel destin enchanteur que d'être votre époux!
Tous deux faut-il si tôt vous séparer de nous!
Mais son bonheur le veut; il vous est nécessaire.
Mes cheveux sont blanchis par les frimas du temps,
Et vous brillez des fleurs de votre heureux printemps.
Que de jours devant vous pour l'aimer et lui plaire!
Vous vous rappellerez peut-être en vos frimas

Que je traçai ces vers, hélas!
D'une main septuagénaire.
Ah! songez quelquefois, et c'est là ma prière,
Songez qu'en vous voyant mon cœur ne l'était pas.

DORAT (CLAUDE-JOSEPH)

Né à Paris en 1734, mort dans la même ville en 1780. Fils d'un auditeur à la cour des comptes, il était destiné par son père à la magistrature; mais, dégoûté de cet état et laissé libre d'en choisir un autre, il entra dans les mousquetaires, où il contracta, dit-on, l'habitude de ce ton leste et cavalier, de ce vif amour du plaisir et de ce spirituel persiflage qui caractérisent un grand nombre de ses productions. Cependant il ne resta guère plus de quinze mois parmi ces joyeux compagnons. Une vieille tante dévote le conjurait sans cesse de se séparer d'eux, les traitant de suppôts de Belzébut, avec lesquels il se damnerait infailliblement. Quelque peine qu'il eût à quitter l'uniforme, il s'y décida, non pour gagner le ciel, mais pour ne pas perdre un riche héritage que cette tante devait lui laisser. Dès lors, son unique occupation fut d'écrire en vers et en prose sur une quantité de sujets divers. Ses œuvres poétiques comprennent des tragédies, des comédies, des poëmes descriptifs ou didactiques, dont les meilleurs sont *le Mois de mai*, en un chant, et *la Déclamation théâtrale*, en quatre chants; les *Lettres d'une chanoinesse de Lisbonne à Melcour, officier français*, correspondance amoureuse de plus de 2,000 vers, tirée des *Lettres portugaises*; une *Imitation des Baisers de Jean Second*, poëte latin du seizième siècle; quelques odes, des héroïdes, des contes, des fables, des épîtres et beaucoup de poésies légères. C'est dans ce dernier genre qu'il a le mieux réussi et qu'il a fait école. Il y a déployé un esprit vif et agréable, une ima-

gination ingénieuse et féconde, un talent brillant et flexible. Malheureusement, ces qualités sont trop souvent déparées par l'enluminure, le jargon et l'afféterie. C'est surtout comme poëte érotique qu'il a su le moins se préserver de tels défauts. Les vers qu'il a consacrés à l'amour manquent en général de naturel et de sentiment. Ils ne sont empreints d'aucune de ces flammes qui jaillissent d'un cœur passionné, ils n'ont que les feux follets d'une galanterie sémillante, et l'on peut leur reprocher, en doublant la critique d'un calembour, de n'être que des vers luisants : ils brillent et n'échauffent point.

A DÉLIE

Qu'un autre chante les faveurs,
Le prix dont sa flamme est suivie :
Pour moi, jeune et belle Délie,
Je rendrai grâce à tes rigueurs.
Par toi mon âme est rajeunie;
Je retrouve mes premiers feux,
Mes soins, mon trouble et ma folie;
Je crains, j'attends, je me défie;
Je suis agité, furieux...
Ah! combien je te remercie
De me rendre si malheureux!
Une volage indépendance
Égarait mes sens indécis,
Et j'avais besoin, j'en rougis,
Des froids plaisirs de l'inconstance.
Aujourd'hui, quelle différence!
Je suis fidèle... sans bonheur!
Tu viens de me créer un cœur,
Pour mes sens tout est jouissance.
Il est revenu, l'enchanteur
Qui met un prix à l'existence,
Qui prête un charme à la douleur
Et nous retient par l'espérance.

J'ai cru longtemps que la gaîté
Pourrait me fixer par ses charmes,
Mais le rire est sans volupté :
Peut-être est-elle dans les larmes.
Longtemps j'ai vu, sans nul effroi,
La foule encenser ma maîtresse;
Aujourd'hui la foule me blesse;
Aujourd'hui, félicite-moi,
Tout y déplaît à ma tendresse;
Tout m'y dépite contre toi.
Je hais les vers qu'on vient te lire,
Ton doux parler, tes doux propos,
J'abhorre jusqu'à ton sourire,
S'il est vanté par mes rivaux.

Un sommeil pesant et stupide,
Jadis de ses tristes vapeurs
Enveloppait mon âme aride,
Et m'accablait de ses langueurs;
A présent du moins la nuit même
M'enflamme et m'agite à son tour:
Plus de repos depuis que j'aime,
Tous mes instants sont pour l'amour;
Ou, si je m'endors, ma Délie,
Un songe me rend mes fureurs,
Mon ivresse et ma jalousie...
Je trouve partout les malheurs
Qui font le charme de la vie.

SUR LA GALANTERIE MODERNE

Il faut en convenir, Damis,
Combien, depuis qu'on le raisonne,
L'amour a perdu de son prix!
Les sages, Dieu me le pardonne,

Ne sont que des amants transis.
Le galant clergé de Cypris
Exclut les docteurs de Sorbonne,
Les géomètres, les maris,
Froid bétail qui toujours frissonne
Et qui désole tout Paris.
L'amour vrai, ton guide et mon maître,
Dans leurs calculs s'évanouit.
Oui, c'est l'instinct qui le fait naître,
Et l'analyse le détruit.
Eh! laissons cet enfant bizarre
Régler son vol sur le désir.
Qu'importe, après tout, qu'il s'égare,
Si l'erreur le mène au plaisir?

Quelle est notre galanterie
Dans ce beau siècle si vanté?
C'est l'oisive coquetterie
Qui grimace la volupté.
On s'aime, et bientôt on s'évite;
On se prend, parce qu'on se quitte.
Tout est arrangé, concerté:
On fait des enfants par système,
Ou bien par un égard suprême,
Pour la pauvre postérité.
L'amour, éternel moraliste,
Devient un dieu de cabinet;
L'amour est encyclopédiste;
Ce titre lui sied tout à fait.
Du bel esprit funeste empire!
Ton glacial, ton précieux,
Avec toi puissé-je proscrire
Tous tes suppôts volumineux,
Dont le travail fastidieux
Fait bâiller tout ce qui respire!

Mes bons, mes stupides aïeux,
Que je vous aime et vous regrette!
Donnez-moi donc votre recette :
Plus sots, vous étiez plus heureux.
Beaux jours de la chevalerie,
Revenez encor parmi nous.
Revenez, galante folie,
Amadis terribles et doux,
Vous qui de conquête en conquête,
La pique en main, le casque en tête,
Vainqueurs de cent périls divers,
Au galop couriez l'univers;
Vous qu'on voyait tout entreprendre
Pour vos belles, pour leur bonheur,
Et dont l'amour soumis et tendre
N'osait attaquer un honneur
Qu'elles n'auraient osé défendre!
Que j'aime ce fou suranné,
Ce preux paladin de la Manche,
Au long visage décharné,
Mais à l'âme sensible et franche,
Qu'au pied d'un rocher calciné
On vit mille fois sur la brune,
Se fessant au clair de la lune
Pour l'amour et pour Dulciné!
Avec quel transport je m'écrie,
Quand je vois ce fougueux Roland
Dans son héroïque furie,
Si fou, si risible et si grand,
Troubler le cristal des fontaines,
Injurier les doux zéphyrs,
Effrayer les bois et les plaines
De ses longs et bruyants soupirs;
Pleurer la honte de ses chaînes;
Et l'œil sombre, ardent, inquiet,

Sublime à force de faiblesse,
Déraciner une forêt
Pour se venger de sa maîtresse!
Les voilà ces emportements,
Et ces écarts, et ce ravage,
Ces fougues du cœur et des sens,
Que je préfère au persiflage
De tous nos scélérats charmants :
L'Amour est le dieu des orages.
Raison, le plus froid des tyrans,
Mêle-toi de faire des sages,
Et laisse en repos les amants.
Je n'y tiens plus. Oui, je vais prendre
Une rondache, un écuyer...
J'ai l'esprit fou, j'ai le cœur tendre;
Amis, je me fais chevalier.
Je veux dissiper l'imposture;
Belles, je veux dans votre cour
Ramener enfin la nature
Avec le véritable amour.

Damis, ne va point me distraire;
Ils pourraient encor m'échapper.
Tu sais trop, pour les rattraper,
Combien j'ai de chemin à faire.

L'AMITIÉ EN DÉFAUT

Pardonne! mon crime est affreux :
Mais que veux-tu, belle Délie,
Que le soir, loin des envieux,
On fasse d'une jeune amie
Dans un bosquet bien ténébreux?
On s'y souvient de deux beaux yeux,

Et c'est l'amitié qu'on oublie.
Le souffle embaumé du zéphir,
Ton haleine cent fois plus pure,
L'accent d'un amoureux soupir,
Le calme heureux de la nature,
Allument l'ardeur du désir,
Et la sagesse en vain murmure;
On cède à la voix du plaisir;
Entre amis rien ne scandalise.
L'amitié permet un larcin;
Un autre y succède soudain,
Et c'est la nuit qui l'autorise.
Après avoir livré sa main,
Voilà-t-il pas qu'on s'humanise!
Et vite un baiser sur le sein,
C'est l'ordre : à des lèvres humides
S'impriment des lèvres de feu :
Dans quelques demi-mots timides
On laisse échapper un aveu,
Et l'amitié gronde si peu
Qu'en moins de rien l'aveugle dieu
A fait des progrès bien rapides.
On est séduit : grâce au moment,
De plus en plus on s'abandonne,
Et, dans un transport qui l'étonne,
Le pauvre ami devient amant,
Sans que le tort soit à personne.
Défions-nous d'un sentiment
Sujet à de telles surprises...
Il faut l'appeler autrement,
Afin d'éviter les méprises.

A DÉLIE

Non, j'en conviens, non, ma Délie,
L'amour ne vaut pas l'amitié.
Avec elle j'étais brouillé,
Et ta voix nous réconcilie.
Que ferais-tu d'un sot enfant
Qu'attache un rien, qu'un rien délie,
Volontaire, aveugle, inconstant,
Qui ne suit que sa fantaisie,
Ne vient jamais quand on l'attend,
Est toujours là quand il ennuie?
Je ne l'abhorrais qu'à moitié;
Mais voilà ma haine affermie...
Non, j'en conviens, non, ma Délie,
L'amour ne vaut pas l'amitié.
Le monstre! il espérait peut-être
Qu'il obtiendrait enfin tes vœux,
Et qu'un jour il serait heureux
Par tes grâces qu'il a fait naître.
On dit qu'il se flatte aisément;
Il a cru que ton doux sourire,
Si dangereux et si charmant,
Serait l'appui de son empire,
Dont il est déjà l'ornement.
Plein d'orgueil et de jalousie,
Il voulait (que ne veut-il pas!)
Armer contre moi tes appas,
Et t'inspirer sa rêverie.
Fier de s'opposer à nos vœux,
Il voulait, quelle perfidie!
Mettre tous ses traits dans tes yeux,
Où notre amitié le défie.

Mais l'ennemi n'y pourra rien.
A son gré de soi l'on dispose
De beaux cheveux, un teint de rose,
Un regard qu'on entend si bien,
Une taille noble et légère,
Un souris de Flore envié,
Un sein que le jaloux mystère
Ne montre jamais qu'à moitié,
L'art de désoler et de plaire,
L'augure enfin d'un petit pié,
Dieu, qui fait bien ce qu'il veut faire,
Fit tout cela... pour l'amitié.

LES PEINES D'AMOUR

Des langueurs où l'Amour nous jette,
Loin que je songe à me sauver,
Je chéris ma peine secrète:
Tout mon plaisir est d'y rêver.
En effet, l'ennui d'un cœur tendre
Est un mal si doux à garder,
Que, si l'on pouvait en céder,
Point ne voudrais m'en laisser prendre.

BARTHE (NICOLAS-THOMAS)

Né en 1734, à Marseille, de parents enrichis par le commerce, mort en 1785, à Paris. Après avoir fait d'excellentes études au collége de Juilli, qui appartenait aux Oratoriens, il se fit connaître par des épîtres légères et des héroïdes goûtées des amis des vers, alors fort nombreux, à cause de la chaleur, du mouvement et de l'élégance de leur style. Il devint ensuite auteur dramatique et donna une comédie intitulée *l'Amateur*, que le public accueillit favorablement, en 1764. Quatre ans après, il eut un succès aussi grand qu'il pouvait le désirer par les *Fausses infidélités*, acte charmant que La Harpe dit être le meilleur qu'on ait joué depuis les petites pièces de Dufresny. La *Mère jalouse*, représentée en 1771, obtint peu d'applaudissements, et *l'Homme personnel* fut reçu plus froidement encore en 1778. Dépité de la chute de cette pièce, qu'il croyait son meilleur ouvrage, il renonça au théâtre et travailla à son poëme de *l'Art d'aimer*, imité de celui d'Ovide; mais il mourut sans l'avoir terminé, et l'on n'en connaît que de très-courts fragments.

ÉPITRE A UN AMANT TRAHI

Le temps affaisse les montagnes;
Le temps change le lit des mers;
Les saisons changent les campagnes;
Les siècles changent l'univers;
Les temples et les palais tombent;
Les empires mêmes succombent :
Et monsieur mon frère prétend
Qu'un cœur de femme soit constant!
On le trahit, il s'en étonne :
Où mon frère a-t-il donc vécu?

Pauvre Crispin, ignorais-tu
Que toute Lisette est friponne?
Jeune, Français, guerrier, charmant,
Peux-tu m'écrire une élégie?
Toi jaloux! mais quelle folie!
L'amour est-il un sacrement?
Exigeais-tu que l'infidèle
N'eût jamais de robe nouvelle,
Ne respirât qu'au même lieu,
Lût sans cesse le même livre,
Jouât sans cesse au même jeu?...
Mon très-cher frère, apprends à vivre :
Tu l'adorais, je le conçoi;
Et je l'adorerais de même;
Mais faut-il n'aimer que pour soi?
Il faut aimer pour ce qu'on aime.
Or, de l'amour faire une loi,
Dire aux femmes d'être fidèles,
Est-ce les adorer, dis-moi,
Ou régner en tyran sur elles?
L'amour inspirerait l'effroi,
Il ferait fuir toutes nos belles.
Te le peins-tu ce dieu fripon
Dans ses yeux portant la menace,
Et sous le casque d'un dragon,
Ayant ta fierté, ton audace?
Ce dieu folâtre est un enfant :
Toujours paré de fleurs nouvelles,
Son air est doux, son œil riant;
Il court le monde en se jouant;
Il a surtout, il a des ailes.
Heureux qui vole comme lui!
On a besoin d'ailes en France.
La triste chose que l'ennui!
Et que d'ennui dans la constance!

Elle ressemble à l'eau qui dort
Dans un bassin qui la resserre;
Rien ne fleurit, tout semble mort
Autour de cette eau solitaire.
Mais ce ruisseau qui, dans son cours,
Joue autour des fleurs qu'il arrose,
Qui s'égare en mille détours
Vers la jonquille ou vers la rose,
Jamais deux fois ne se repose,
Bondit, gazouille, fuit toujours;
Ce ruisseau brillant et volage,
D'une femme dans ses beaux jours,
Te peint la séduisante image.

Toutes suivent les mêmes lois;
Fille ou femme, reine ou bergère,
Toutes s'accordent à la fois
Pour nous trahir et pour nous plaire :
Trahissons-les à notre tour;
Oui, je n'y sais que la vengeance;
La vengeance vaut bien l'amour.
Ton sort est heureux, quand j'y pense;
Tu peux enfin à d'autres cœurs
Porter ce cœur rempli de flammes;
Voltige aussi de fleurs en fleurs;
Aime, trompe toutes les femmes.
Ah! tu te gâtes dans ces lieux
Où Pétrarque touchait la lyre,
Où Laure avait de si beaux yeux :
Dans ce séjour délicieux,
L'ombre de ces amants respire.
Sous notre ciel chéri des dieux,
Le cœur s'attendrit et soupire.
Va, fuis ces bords contagieux;
Vole au séjour des parodies.

Mœurs de Paris! aimables mœurs!
On y guérit de mille erreurs :
Tu verrais de bonnes noirceurs
Par les amants même applaudies;
Des époux trompés et trompeurs;
Point de larmes, point de fureurs,
Mais de charmantes perfidies :
On joue à l'infidélité,
On plaît, on quitte, on est quitté.
Certains amours n'ont qu'une aurore,
Les plus âgés n'ont pas un mois;
Et parmi des fous qu'on adore,
Parmi les plus fripons minois,
On se retrouve quelquefois,
On se prend, on se quitte encore;
Ou bien, au lieu de t'affliger,
De te plaindre et de voyager
Pour le caprice d'une belle,
Des défauts de ton infidèle
Occupe-toi, c'est te venger.
Le calcul n'est pas difficile,
Quoique assez long; n'en passe aucun :
Longtemps elle n'en eut pas un,
Aujourd'hui l'ingrate en a mille;
Et ne crains pas d'exagérer :
Tourne en défauts ses grâces même.
Elle sait se faire adorer :
Dis qu'elle ignore comme on aime;
La gaîté brille dans ses yeux :
Ils ne peignent point la tendresse :
Son esprit amuse, intéresse :
Ah! le sentiment vaut bien mieux.
Mais ne dis point : mon cœur l'abhorre,
Je lui permets de me trahir.
Garde-toi bien de la haïr;

Haïr c'est adorer encore.
Ose en parler sans t'émouvoir;
Souvent même ose la revoir;
Montre à ses yeux une âme forte;
Surtout, sans t'en apercevoir,
Passe deux fois devant sa porte.

Réfléchis; la fidélité,
Vertu pour ton cœur fanatique,
Serait un vice politique
Mortel pour la société.
Qu'à ton gré ce sexe volage
Se corrige, aime constamment;
Que l'amour devienne un ménage;
Qu'une femme n'ait qu'un amant :
Qu'arrive-t-il? plus de folie;
Adieu cette coquetterie,
Charme de tant de cœurs trompés;
Adieu nos cercles, nos soupés,
Dont elle était l'âme et la vie.
Bientôt, hélas! moins de bijoux,
Moins de parure et d'élégance :
Avec nos modes et nos goûts
Nos arts tombent en décadence;
L'Europe ne vient plus à nous;
L'or ne circule plus en France;
L'État n'est plus. Juge combien
Ton beau système est salutaire :
Abjure, mauvais citoyen,
Abjure vite ou cache bien
Que j'ai l'honneur d'être ton frère.

BOUFFLERS (STANISLAS, CHEVALIER DE)

Né à Lunéville en 1737, mort à Paris en 1815. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, d'où il sortit au bout de six mois, et, quittant le titre d'abbé pour celui de chevalier, il parut dans le grand monde avec tous les avantages que lui promettaient l'illustration de sa naissance, les agréments de sa personne et les charmes de son esprit. Pendant sa jeunesse, il fit les délices des deux cours les plus polies de l'Europe, celle de Versailles et celle de Nancy, dont sa mère était en quelque sorte devenue la reine par sa liaison avec le roi. Parvenu à un âge mûr, et déjà maréchal de camp, il fut envoyé comme gouverneur et commandant en chef dans les possessions françaises du Sénégal et de Gorée, y déploya des talents administratifs qu'on ne lui avait point soupçonnés, et revint, trois ans après, pour soumettre à Louis XVI le projet d'un nouvel établissement libre et colonial, capable de remplacer la traite, à laquelle ce monarque voulait mettre fin. Mais la convocation des États généraux et l'élection, qui le plaça au rang des députés, le livrèrent à d'autres soins. Prêcher la paix, conjurer la discorde, telle fut sa préoccupation dans ses fonctions législatives. Vœux superflus! la paix fut proscrite, lui-même fut proscrit, et il se réfugia en Prusse, où le prince Henri et le roi Frédéric-Guillaume le comblèrent de bienfaits. De retour en France, vers 1800, il fut parfaitement accueilli du premier consul, et entra à l'Institut comme membre de l'Académie française depuis 1788. Son joli conte d'*Aline*, que Voltaire lui enviait, ou feignait poliment de lui envier, avait signalé le début de sa carrière littéraire; des ouvrages sérieux, un *Discours sur la vertu*, un *Traité du libre arbitre*, et d'autres écrits non encore édités, en marquèrent la fin. Le prince de Ligne a résumé les principales circonstances de sa vie en ces termes : « Il fut successivement abbé, militaire, écrivain, administrateur, député, philosophe, et, de tous ces états, il ne fut déplacé que dans le premier. » Cette appréciation, quoique faite par l'amitié, est juste au fond, et

tous les actes du chevalier de Boufflers tendent à la confirmer. Il était doué d'une intelligence qui le rendit propre aux divers rôles qu'il eut à remplir, et il fut, en somme, un personnage fort distingué. Mais nous n'avons point à examiner ici à quel degré plus ou moins élevé il porta les qualités remarquables que son ami lui attribue; nous ne devons le considérer que comme poëte érotique. Sous ce rapport, il a montré plus d'esprit que de sentiment; mais ses vers ont de la facilité, du naturel, de l'élégance et de la finesse. Il y en a plusieurs qui semblent lui avoir été inspirés par les Grâces; malheureusement ce n'a pas toujours été par les Grâces décentes.

LE CŒUR

Le cœur est tout, disent les femmes;
Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur :
Le cœur seul est vaincu, le cœur seul est vainqueur.
Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames,
En nous parlant toujours du cœur?
En y pensant beaucoup, je me suis mis en tête
Que du sens littéral elles font peu de cas,
Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête
Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.
Sur le lien des cœurs en vain Platon raisonne,
Platon se perd tout seul et n'égare personne;
Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison,
Et dans cet art charmant, la meilleure leçon
C'est la nature qui la donne.
A bon droit nous la bénissons
Pour nous avoir formé des cœurs de deux façons:
Car que deviendraient les familles
Si les cœurs des jeunes garçons
Étaient faits comme ceux des filles?
Avec variété nature les moula,
Afin que tout le monde en trouvât à sa guise;
Prince, manant, abbé, nonne, reine, marquise,
Celui qui dit *Sanctus*, celui qui crie Allah!

Le bonze, le robin, le carme, la sœur grise,
Tous reçurent un cœur, aucun ne s'en tint là.
C'est peu d'avoir chacun le nôtre,
Nous en cherchons partout un autre.
Nature, en fait de cœurs, se prête à tous les goûts;
J'en ai vu de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes :
Mesdames et messieurs, comment les voulez-vous?

On fait partout d'un cœur tout ce qu'on en veut faire;
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend :
Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre;
C'est un merveilleux instrument;
J'en jouais bien dans ma jeunesse,
Moins bien pourtant que ma maîtresse.
O vous, qui cherchez le bonheur,
Sachez tirer parti d'un cœur!
Un cœur est bon à tout, partout on s'en amuse;
Mais à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque temps, il s'use,
Et chacune et chacun finissent, en tout lieu,
Par en avoir trop ou trop peu.

Ainsi, comme un franc hérétique,
Je médisais du dieu de la terre et du ciel.
En amour j'étais tout physique;
C'est bien le point essentiel,
Mais ce n'est pas le point unique :
Il est mille façons d'aimer;
Et ce qui prouve mon système,
C'est que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer :
Si de ces mille ma bergère,
Par un mouvement généreux,
M'en cédait une pour lui plaire,
Nous y gagnerions tous les deux.

RÉPONSE A M. DE CH***,

QUI AVAIT REPROCHÉ A L'AUTEUR, AU NOM DE QUELQUES DAMES, DE N'AVOIR JAMAIS AIMÉ.

Je le connais trop bien ce dangereux amour;
Dès mes plus jeunes ans il reçut mon hommage;
Il n'est le plus souvent que l'ouvrage d'un jour,
Mais un jour ne peut pas détruire son ouvrage.

J'ai goûté ses douceurs et j'ai senti ses coups;
Je sais qu'il se nourrit de soupirs et de larmes.
Vous ne connaissez que ses charmes;
Ah! je le connais mieux que vous.

Las des mépris, des inconstances,
Dont furent payés tous mes soins,
Je cherchai d'autres jouissances,
Moins pures, il est vrai, mais qui me coûtaient moins.

J'eus recours, je l'avoue, à ces beautés faciles
Qui veulent de l'argent et non pas des soupirs :
Elles ont essuyé, courtisanes habiles,
Les larmes de l'amour par la main des plaisirs.

A l'amant qui leur plaît, ces belles,
Pour n'en point violer, ne font pas de serments :
Que de femmes, hélas! devraient faire comme elles,
Pour ne point tromper leurs amants!

Voilà les vingt beautés que j'ai si bien trahies,
Et qui me l'ont si bien rendu;
Voilà les Iris, les Sylvies,
Au nom de qui, Ch***, vous m'avez répondu.

Soyez leur chevalier; elles doivent vous rendre
Bien des faveurs pour ce bienfait;
Mais elles trouveront que vous auriez mieux fait
De les bien attaquer que de les mal défendre.

L'AMOUR ET LA JALOUSIE

L'Amour, par ses fureurs et ses douceurs étranges,
Offre aux amants l'enfer et le ciel tour à tour :
La Jalousie est la sœur de l'Amour,
Comme le diable est le frère des anges.

DELILLE (JACQUES)

Né en 1738, à Aigueperse, petite ville d'Auvergne, mort en 1813, à Paris. Il était fils naturel d'une demoiselle qui, pour cacher sa faute, l'éloigna d'elle aussitôt qu'il eut vu le jour. Il fut baptisé à Clermont et reconnu sur les fonts par un avocat nommé Montanier, qui mourut peu de temps après, en lui laissant une rente de cent écus. Le pauvre petit orphelin, placé dans une école de village, y resta jusqu'au moment où un protecteur inconnu le conduisit à Paris et le fit entrer comme boursier au collége de Lisieux. Dès qu'il eut fini ses études, il en sortit pour être répétiteur au collége de Beauvais, puis professeur dans celui d'Amiens. C'est là qu'il commença sa traduction en vers des *Géorgiques* de Virgile, qu'il acheva pendant son professorat au collége de La Marche, et publia en 1769. L'agriculture était devenue alors un objet de mode dans le grand monde. Grâce à cette circonstance et à son talent réel, Delille obtint un succès extraordinaire. Sa traduction fut regardée comme *l'ouvrage le*

plus original qui eût paru depuis longtemps, suivant l'expression de Frédéric le Grand. Voltaire la loua sans restriction et écrivit même à l'Académie, le 4 mars 1772, pour l'engager à élire l'auteur, ce qu'elle se hâta de faire. Mais le récipiendaire, que Louis XV trouva trop jeune, se vit privé du fauteuil, et ce ne fut qu'en 1774 qu'il le recouvra par une seconde élection. Il portait en ce temps le nom d'abbé, sans être engagé dans les ordres sacrés, comme titulaire de l'abbaye de Saint-Séverin, bénéfice simple que le comte d'Artois, son protecteur, lui avait donné. On sait avec quel honneur il soutint dans la suite sa renommée de traducteur, en faisant passer dans notre langue l'*Énéide*, le *Paradis perdu* et l'*Essai sur l'homme*. On sait aussi quel enthousiasme il excita durant toute sa vie par ses poëmes originaux, surtout par celui de *l'Imagination*, qui nous paraît être son chef-d'œuvre. Il serait trop long de parler de tous ces ouvrages, d'ailleurs bien connus, qui le placèrent si haut dans l'estime de ses contemporains. Sans doute il fut trop exalté; mais il n'est pas aujourd'hui assez apprécié. On ne veut voir que ses défauts, et l'on méconnaît ses qualités supérieures. Il ne passe plus que pour un brillant versificateur. Si l'on voulait être juste, on reconnaîtrait en lui un talent poétique qui, sans être du premier ordre, est d'un ordre fort élevé. On conviendrait du moins qu'il a doté notre langue d'une foule de richesses qu'elle ne possédait pas avant lui. Voilà ce que nous tenions à dire de cet écrivain, correct, élégant, harmonieux, qui reprendra un jour, nous n'en doutons pas, le rang distingué qu'il mérite dans notre littérature. Nous allons citer de lui quelques vers que nous jugeons convenables à notre recueil.

L'AMOUR

DANS SES RAPPORTS AVEC L'IMAGINATION.

Mais de nos sentiments, mais de nos passions,
Celle qui se nourrit le plus d'illusions,
C'est l'amour; ah! combien mon cœur le trouve à plaindre
L'homme à qui ses malheurs donnent droit de le peindre!
Tout frissonnant encor de l'excès de ses maux,
Que de fois dans ses mains vont trembler ses pinceaux!
Tel à peine échappé des fureurs de l'orage,

Le nautonnier pâlit en contant son naufrage.
L'amour dans tous les cœurs fait entendre sa voix.
Mais qui dira combien et nos mœurs et nos lois,
Et de nos arts brillants le puissante magie
De ce penchant terrible exaltent l'énergie?
Tel, des rayons perdus dans le vague des cieux,
Le verre ardent rassemble et redouble les feux.
Pour l'instinct effréné d'une horde sauvage,
L'amour est un éclair; chez nous, c'est un orage.
De tout ce qui fermente et bouillonne en nos cœurs,
L'imagination assemble les vapeurs;
La vanité, l'orgueil, l'espérance, la crainte,
Le regret, le désir; c'est l'airain de Corinthe,
Où, par un feu brûlant, l'un dans l'autre fondus,
Tous les métaux roulaient et brillaient confondus;
C'est le volcan où l'air, et l'onde et le bitume
Nourrissent à la fois le feu qui le consume.
L'amour lance de loin ses traits les plus puissants :
Il n'est pas renfermé dans l'empire des sens;
Il n'est pas dans l'alcôve obscure et parfumée
Où le baiser s'empreint sur la bouche enflammée;
Il est dans cette fête où, rencontrant leurs yeux,
Deux amants, tout à coup, s'étonnent de leurs feux;
Et, pleins d'une langueur ineffable et profonde,
Dans la foule et le bruit ne sont plus qu'eux au monde;
Il est aux bords déserts où l'objet adoré,
Seul vu, seul entendu, seul craint, seul désiré,
Remplit chaque pensée ou de joie ou de peine,
Enflamme chaque sens, et bat dans chaque veine;
Il est dans la retraite où le cœur amoureux
Verse sur le papier le torrent de ses feux;
Il veille à cette porte où, seul, dans l'ombre humid
L'amant, en palpitant, prête une oreille avide;
Heureux lorsque d'un pied posé timidement,
Le bruit vient l'avertir du fortuné moment

Et promettre à sa flamme une plus douce veille,
Il est dans le réduit où la beauté sommeille,
Où, de loin l'adorant, et n'osant qu'admirer,
Il écoute son souffle et craint de respirer;
Tandis que d'un beau corps l'inutile parure,
Ces perles, ces rubis qu'ornait sa chevelure,
Ces ornements d'un bras arrondi par l'Amour,
Ce corps où d'un beau sein le mobile contour
A ses impressions fit céder la baleine,
Excitent des transports qu'il ne contient qu'à peine:
Et, la montrant sans voile à son brûlant désir,
Par cent plaisirs secrets devancent le plaisir.

Je passe ces moments de turbulente ivresse
Où les sens règnent seuls, où l'illusion cesse.
. . . .
Mais qui me décrira ces transports ravissants,
Ces délices du cœur après celles des sens;
Ces doux ressouvenirs et ces tendres pensées,
Par qui le cœur jouit des voluptés passées,
Et, rempli d'un bonheur qu'il savoure à loisir,
Consacre au sentiment le repos du plaisir?
Ah! celle qui produit, qui nourrit ce délire,
L'imagination peut seule le décrire.
L'imagination, de ses chastes pinceaux,
Peut même à la pudeur en offrir les tableaux:
Avant les voluptés, l'amour vit d'espérance,
Et l'amour leur survit par la reconnaissance.
Le bienfait a toujours le droit de nous charmer,
Et quel plus grand bienfait que le bonheur d'aimer!

Voilà les plaisirs purs, mais si la jalousie
Allume au fond du cœur sa sombre frénésie,
Que je le plains! autant qu'aux amours sans fureurs
L'illusion versait d'agréables erreurs,
Autant aux cœurs jaloux, qu'un noir poison consume,

Elle fait des douleurs épuiser l'amertume.
Ce n'est plus cette fée appelant à ses jeux
Les fantômes brillants et les songes heureux;
Ce n'est qu'une furie évoquant des lieux sombres
Les spectres effrayants et les sinistres ombres.
Voyez-le, ce jouet, ce tyran de l'amour :
Le malheureux! il craint la nuit et le jour :
Le jour sert des regards l'audace téméraire,
Et la nuit peut voiler un odieux mystère.
Le concours des cités, leurs pompes et leurs jeux,
Tout nourrit, tout aigrit ses soupçons ombrageux.
Dans les champs, l'air, les eaux, les fleurs et le zéphire,
La forêt, le bosquet, tout contre lui conspire.
« Tous deux ils ont suivi ces sentiers écartés;
« La lune, il m'en souvient, retirait ses clartés :
« Ces lieux étaient si beaux! ce bocage si sombre! »
Il part, il marche, il erre, il s'enfonce dans l'ombre;
Un feu noir et sinistre allume son regard,
Et son ami n'est pas à l'abri du poignard.
Que dis-je? Malheureux au sein du bonheur même,
Il jouit en tremblant de la beauté qu'il aime,
Il rêve, à ses côtés, de rivaux et d'amants,
Et ses plaisirs troublés le rendent aux tourments :
Et si de son malheur l'assurance terrible
Jette au fond de son âme une lumière horrible,
Ah! qu'il est malheureux, puisqu'il n'espère plus!
Comme il va regretter les maux qu'il a perdus!
Quelques plaisirs du moins adoucissaient ses peines;
La douleur aujourd'hui coule seule en ses veines;
C'est peu de son malheur : hélas! trop tôt détruit,
Plus cruel que ses maux son bonheur le poursuit;
Ces jours délicieux, ces nuits enchanteresses,
Le nectar des baisers, le charme des caresses,
Des plus doux souvenirs font un poison rongeur.

(*Poëme de l'Imagination*, ch. II.)

LÉONARD (NICOLAS-GERMAIN)

Né en 1741, à la Guadeloupe, mort en 1793, à Nantes. Il fut chargé d'affaires de France à Liége pendant neuf ans, puis lieutenant général de l'amirauté, et enfin vice-sénéchal de l'île où il était né. Ses œuvres comprennent un *Voyage aux Antilles*, les *Lettres de deux amants de Lyon*, un petit roman pastoral intitulé *Alexis*, un poëme sur *les Saisons*, une imitation en vers du *Temple de Gnide*, un recueil d'idylles et quelques poésies élégiaques empreintes d'une douce mélancolie, dont la source était, dit-on, dans une passion trompée. Comme prosateur, il est naturel, élégant et correct; comme poëte, il conserve les mêmes qualités, auxquelles il sait ajouter de l'harmonie, du coloris, de la délicatesse et du sentiment.

L'ABSENCE

Des hameaux éloignés retiennent ma compagne.
Hélas! dans ces forêts, qui peut se plaire encor?
Flore même à présent déserte la campagne,
Et loin de nos bergers l'Amour a pris l'essor.

Doris vers ce coteau précipitait sa fuite,
Lorsque de ses attraits je me suis séparé;
Doux zéphyr, si tu sors du séjour qu'elle habite,
Viens! que je sente au moins l'air qu'elle a respiré.

Quel arbre en ce moment lui prête son ombrage?
Quel gazon s'embellit sous ses pieds caressants?
Quelle onde fortunée a reçu son image?
Quel bois mélodieux répète ses accents?

Que ne suis-je la fleur qui lui sert de parure,
Ou le nœud de ruban qui lui presse le sein,
Ou sa robe légère, ou sa molle chaussure,
Ou l'oiseau qu'elle baise et nourrit de sa main?

Rossignols, qui volez où l'amour vous appelle,
Que vous êtes heureux! que vos destins sont doux
Que bientôt ma Doris me verrait auprès d'elle,
Si j'avais le bonheur de voler comme vous!

Ah! Doris! que me font ces tapis de verdure,
Ces gazons émaillés qui m'ont vu dans tes bras,
Ce printemps, ce beau ciel, et toute la nature,
Et tous les lieux enfin où je ne te vois pas?

Mais toi, parmi les jeux et les bruyantes fêtes,
Ne vas point oublier les plaisirs du hameau,
Les champêtres festons dont nous parions nos têtes,
Nos couplets ingénus, nos danses sous l'ormeau!

O ma chère Doris! que nos feux soient durables!
Il me faudrait mourir si je perdais ta foi :
Ton séjour t'offrira des bergers plus aimables;
Mais tu n'en verras point de plus tendres que moi.

Que ton amant t'occupe au lever de l'aurore,
Et quand le jour t'éclaire, et quand il va finir!
Dans tes songes légers qu'il se retrace encore,
Et qu'il soit, au réveil, ton premier souvenir!

Si mes jaloux rivaux te parlaient de leur flamme,
Rappelle à ton esprit mes timides aveux :
Je rougis, je tremblai; tu vis toute mon âme
Respirer sur ma bouche et passer dans mes yeux.

Et maintenant, grands dieux! quelle est mon infortune
De mes plus chers amis je méconnais la voix;

Tout ce qui me charmait m'afflige et m'importune;
Je demande Doris à tout ce que je vois.

Tu reposais ici; souvent, dans ce bocage,
Penché sur tes genoux, je chantais mon amour :
Là, nos agneaux paissaient au même pâturage;
Et là nous nous quittions vers le déclin du jour.

Revenez, revenez, heures délicieuses
Où Doris habitait ces tranquilles déserts!
L'écho répétera mes chansons amoureuses,
Et sur ma flûte encor je veux former des airs.

CAMILLE[1]

Camille est née à Gnide au milieux des grandeurs.
Faut-il peindre celle que j'aime?
Son image s'imprime au fond de tous les cœurs :
Elle a ces agréments flatteurs,
Cet air qui nous ravit plus que la beauté même.
Les femmes, dans leurs vœux, demandent à l'Amour
Les grâces de Camille, objet de leur envie.
Les hommes qui l'ont vue un jour
Voudraient la voir toute leur vie,
Ou s'en éloigner sans retour.

L'habit le plus modeste embellit mon amante;
Elle a le maintien noble, une taille charmante,
Des traits faits pour s'unir et qui frappent les yeux,
Le regard plein de feu, mais tout près d'être tendre,
Une voix que sans trouble on ne saurait entendre,
Des appas qu'on admire et qu'on sent encor mieux.

1. Cette pièce est tirée du *Temple de Gnide*, mis en vers.

Sans fierté, sans caprice, oubliant qu'elle est belle,
Camille, si l'on veut, pense profondément;
Si l'on veut, elle rit, et dans son enjoûment
Les Grâces badinent comme elle.

Tout ce que fait Camille a la simplicité
De la plus naïve bergère.
Ses chants peignent la volupté :
Danse-t-elle? on croit voir une nymphe légère.

Camille sans effort se plie à tous les goûts :
Plus vous avez d'esprit, plus son esprit vous flatte;
C'est une raison fine, adroite, délicate;
Elle a l'air de penser, de parler comme vous;
Ce qu'elle a dit, sans peine on croit pouvoir le dire :
Que son ton est touchant! que son langage est doux!
Il semble que toujours c'est le cœur qui l'inspire.

Camille, en gémissant, me presse dans ses bras,
Quand il faut un instant m'éloigner de ses charmes.
— Ne tarde point, dit-elle, à te rendre à mes larmes :
Comme si je vivais quand je ne la vois pas!

Je dis qu'elle m'est chère, elle se croit chérie;
Je dis que je l'adore, et son cœur le sait bien :
Mais elle en est aussi ravie
Que si son cœur n'en savait rien.
Je lui dis qu'elle fait le bonheur de ma vie,
Elle dit que la sienne à la mienne est unie.
Enfin je suis payé par un si doux retour,
Que j'ai presque la folle envie
De croire son amant digne de tant d'amour.

Depuis un mois Camille avait touché mon âme,
Et je n'osais encor lui parler de ma flamme :
Tremblant de me trahir par un mot indiscret,
J'aurais voulu moi-même ignorer mon secret.

Plus elle m'enchantait, moins il m'était possible
D'espérer qu'à mes vœux elle devînt sensible.
Je t'adorais, Camille, et tes charmants appas
Me disaient qu'un berger ne te méritait pas.
Je voulais... Ah! pardonne! oui, loin de ma pensée
Je voulais rejeter ton tendre souvenir.
Que je suis fortuné! je n'ai pu l'en bannir :
Pour jamais ton image y demeure tracée.

« D'un monde turbulent j'aimai longtemps le bruit,
« Lui dis-je, et maintenant d'un paisible réduit
« Je cherche l'ombre et le silence;
« L'ambition m'avait séduit :
« Je ne désire plus que ta seule présence.
« Sous un ciel éloigné du mien,
« Je voulais habiter dans de vastes empires,
« Et mon cœur n'est plus citoyen
« Que de la terre où tu respires :
« Tout ce qui n'est pas toi pour mes yeux n'est plus rien. »

Camille trouve encor quelque chose à me dire,
Quand elle m'a parlé de sa tendre amitié :
Elle croit avoir oublié
Mille aveux dont sur l'heure elle vient de m'instruire.
Ravi d'écouter ses discours,
Je feins tantôt de n'en rien croire,
Tantôt d'en perdre la mémoire,
Afin d'en prolonger le cours.
Alors règne entre nous cet aimable silence,
Ce langage muet dont la douce éloquence
Est l'interprète des amours.

Lorsque, au pied de Camille empressé de me rendre
Après une absence d'un jour,
Je lui raconte, à mon retour,
Ce que je viens, loin d'elle, et de voir et d'entendre,

Elle me dit : « Cruel! que vas-tu rappeler?
« N'as-tu pas d'entretien plus tendre?
« Parle de nos amours ou laisse-moi parler,
« Si ton cœur n'a rien à m'apprendre. »

Quelquefois elle dit : Aristée, aime-moi!
— Oui, je t'aime. — Eh! comment? — En vérité, je t'aime
Comme le premier jour où tu reçus ma foi :
Je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi
Qu'à l'amour que j'eus pour toi-même.

Camille, une autre fois, me dit avec douleur :
« Tu parais triste! — Hélas! je suis sûr de ton cœur,
Lui dis-je, et cependant je sens couler mes larmes!
Ne me retire pas de ma douce langueur!
Laisse-moi soupirer ma peine et mon bonheur!
Pour les tendres amants la tristesse a des charmes;
Les transports de l'amour sont trop impétueux;
L'âme dans son ivresse est comme anéantie :
Mais je jouis en paix de ma mélancolie :
Eh! qu'importent mes pleurs puisque je suis heureux! »

J'entends louer Camille, et, fier d'être aimé d'elle,
L'éloge que j'entends me semble être le mien :
Quand un berger l'écoute, elle parle si bien
Que chaque mot lui prête une grâce nouvelle;
Mais je voudrais qu'alors Camille ne dît rien.
A-t-elle pour quelque autre une amitié légère?
Je voudrais en être l'objet :
Bientôt je me dis en secret,
Que je ne serais plus celui qu'elle préfère.

Aux discours des amants n'ajoute point de foi;
Ils diront que dans la nature
Il n'est rien d'aussi beau, d'aussi parfait que toi.
Ils diront vrai, Camille, et comme eux je le jure!

Ils te diront encor qu'ils t'aiment. Je les croi !
Mais si quelqu'un disait qu'il t'aime autant que moi,
J'atteste ici les dieux que c'est une imposture.

Quand je la vois de loin, je m'agite soudain :
Elle approche, et mon cœur s'enflamme :
Quand j'arrive auprès d'elle, il semble que mon âme
Est à Camille et va fuir dans son sein.

Souvent Camille à ma prière
Refuse la moindre faveur,
Et sur-le-champ m'accorde une faveur plus chère.
Ce caprice est involontaire :
Ce n'est point de sa part un manége trompeur;
Non ! l'art ne peut entrer dans cette âme sincère;
Mais Camille, écoutant l'amour et la pudeur,
Voudrait m'être à la fois indulgente et sévère.
« Qu'espérez-vous, dit-elle, au-dessus de mon cœur?
« Ne vous suffit-il pas, ingrat, que je vous aime?
« — Ah ! tu devrais encor te permettre une erreur,
« Une erreur de l'amour, qu'excuse l'amour même. »

Camille, si jamais je cessais de t'aimer,
Si pour d'autres attraits je pouvais m'enflammer,
Que ce jour soit pour moi le dernier de ma vie !
Que la Parque trompée en termine le cours !
Puisse-t-elle effacer de misérables jours,
Dont je détesterais la lumière ennemie,
En songeant au bonheur de nos tendres amours !

A DORIS

Jouissons, ô ma bergère,
De la saison des amours !
Ce soleil, qui nous éclaire,
Demain reprendra son cours;

Mais quand la Parque ennemie
Tranche le fil de nos jours,
A tous les biens de la vie
On dit adieu pour toujours.

Donne à l'amant qui t'adore
Mille baisers au matin,
Le long du jour mille encore,
Mille encore à son déclin !
La nuit, brouillons-les dans l'ombre ;
Il faut tant les répéter
Qu'enfin, trompés par le nombre,
Nous ne puissions les compter.

Contre l'amour qui nous lie,
Laissons crier les jaloux !
Il est beau de faire envie ;
Le bonheur en est plus doux.
Que le nôtre ait tant de charmes
Qu'il irrite les désirs ;
Et puisse en verser des larmes,
Le censeur de nos plaisirs !

MADAME VERDIER (SUZANNE)

Née à Montpellier en 1745, morte à Uzès en 1813. Dès sa dixième année, elle avait retenu de mémoire toute la tragédie d'*Athalie* à force de la lire, et elle s'appliquait à en imiter les chœurs dans des vers que lui dictait son imagination enfantine. A douze ans, elle composa, sur l'attentat régicide de Damiens, un petit poëme de circonstance qui eut quelque retentissement. Frappé de son talent poétique, M. Allut, son père, mit ses soins à le développer. Il la conduisit à Paris pour y perfectionner son éducation, et, quand elle en revint, les espérances que son intelligence précoce avait fait naître étaient déjà des réalités. Produite dans la bonne société, à laquelle sa famille appartenait, elle s'y vit recherchée pour les agréments de son esprit et les qualités de son cœur. Bientôt après, elle épousa M. Verdier, riche négociant d'Uzès, qui malheureusement mourut jeune, la laissant avec un fils et une fille en bas âge. Inconsolable de cette perte, elle ne vécut plus que pour ses enfants. Elle voulut être elle-même leur institutrice, regardant cette importante fonction comme une seconde maternité. Elle avait appris le latin, parlait plusieurs langues modernes, possédait des connaissances étendues dans les arts du dessin, de la peinture et de la musique, et par conséquent était aussi propre que les plus habiles maîtres à diriger leurs études. Personne d'ailleurs n'aurait su comme elle les instruire d'exemple à la pratique des vertus morales et chrétiennes. Elle passa ainsi plusieurs années, sans cesser pourtant de donner ses moments de loisir à la poésie, qui lui offrait des distractions dont elle avait besoin. Mais la poésie lui paraissait assez aimable pour mériter un culte désintéressé, et elle ne livra à l'impression aucune des pièces qu'elle se plut à composer. Étrangère à toute vanité littéraire, elle n'avait consenti à publier ses premiers vers que pour complaire à son mari, et, depuis qu'il lui fut enlevé, elle n'en publia plus de nouveaux. Tant qu'elle vécut, on ne connut que ceux qui avaient paru dans l'*Almanach des Muses*, de 1775 à 1787, ou dans le recueil de l'Aca-

démie de Toulouse, qui lui décerna le titre de *maîtresse ès jeux Floraux.* Ils avaient suffi pour la faire classer par La Harpe au-dessus de madame Deshoulières, et ils lui avaient donné sur toutes les femmes poëtes de son époque une supériorité qu'aucun amour-propre ne les empêchait de reconnaître. L'une d'elles, madame de Bourdic-Viot, disait à madame Dufresnoy, qui pensait de même : « Nous ne sommes que des musettes ; madame Verdier seule est une muse. » Par quelle fatalité ses œuvres, qu'elle a léguées à M. de Cl***, son petit-fils, né de sa fille, pour être imprimées après sa mort, sont-elles encore inédites? Sans parler d'une tragédie d'*Artaxerce,* qu'elle avait écrite, d'après Métastase, lontgemps avant celle de Delrieu et qu'elle hésitait à conserver, elles contiennent un charmant poëme d'*Armide,* imité du Tasse, un poëme didactique intitulé *les Géorgiques languedociennes,* qui fut son ouvrage de prédilection, et un grand nombre de poésies diverses d'un goût exquis.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE

IDYLLE.

Ce n'est pas seulement sur des rives fertiles
Que la nature plaît à notre œil enchanté ;
Dans les climats les plus stériles,
Elle nous force encor d'admirer sa beauté.
Tempé nous attendrit, Vaucluse nous étonne ;
Vaucluse, horrible asile où Flore ni Pomone
N'ont jamais prodigué leurs touchantes faveurs,
Où jamais de ses dons la terre ne couronne
L'espérance des laboureurs.
Ici, de toutes parts, elle n'offre à la vue
Que les monts escarpés qui bordent ses déserts,
Et qui, se cachant dans la nue,
Les séparent de l'univers.
Sous la voûte d'un roc dont la masse tranquille
Oppose à l'aquilon un rempart immobile,
Dans un majestueux repos
Habite de ces bords la Naïade sauvage :

Son front n'est point orné de flexibles roseaux,
Et la pureté de ses eaux
Est le seul ornement qui pare son rivage.
J'ai vu ses flots tumultueux
S'échapper de son urne en torrents écumeux;
J'ai vu ses ondes jaillissantes,
Se brisant à grand bruit sur des rochers affreux,
Précipiter leur cours vers des plaines riantes
Qu'un ciel plus favorable éclaire de ses feux.
L'écho gémit au loin, Philomèle craintive
Fuit et n'ose sur cette rive
Faire entendre ses doux accents.
L'oiseau seul de Pallas, dans ces cavernes sombres,
Confond, pendant la nuit, avec l'horreur des ombres
L'horreur de ses lugubres chants.
Déesse de ces bords, ma timide ignorance
N'ose lever sur vous des regards indiscrets;
Je ne viens point sonder les abîmes secrets
Où de l'astre du jour vous fuyez la présence,
Lorsque sa brûlante influence
Dessèche votre lit ainsi que nos guérets.
Je ne demande point par quel heureux mystère
Chaque printemps vous voit plus belle que jamais
Tandis que, au départ de Cérès,
Vous nous offrez à peine une onde salutaire :
Expliquez-moi plutôt quels nouveaux sentiments
Ont calmé l'horreur de mes sens.
Quoi! ces tristes déserts, ces arides montagnes,
L'aspect affreux de ces campagnes,
Devraient-ils m'inspirer de si doux mouvements?
Ah! sans doute l'amour y fait briller encore
Un rayon de ce feu que ressentit pour Laure
Le plus fidèle des amants :
Pétrarque, auprès de vous, soupira son martyre,
Pétrarque y chanta sur sa lyre

Sa flamme et ses tendres souhaits;
Et tandis que les cris d'une amante trahie
Et la voix de la perfidie
Fatiguent nos coteaux, remplissent nos forêts,
Du sein de vos grottes profondes
L'écho ne répondit jamais
Qu'aux accents d'un amour aussi pur que vos ondes.

Trop heureux les amants, l'un de l'autre enchantés,
Qui, sur ces rochers écartés,
Feraient revivre encor cette tendresse extrême,
Et, dans une paisible ardeur,
Oubliés des humains qu'ils oublîraient de même,
Suffiraient seuls à leur bonheur !
Mais, hélas! il n'est plus de flammes aussi belles,
Pétrarque dans sa tombe enferma les amours.
Nymphe, qui répétiez ses chansons immortelles,
Vous voyez, tous les ans, la saison des beaux jours
Vous porter des ondes nouvelles;
Les siècles ont fourni leur cours
Et n'ont point ramené des cœurs aussi fidèles.
Ah! conservez du moins les sacrés monuments
Qu'il a laissés sur vos rivages,
Ces chiffres de ses feux l'ouvrage et les garants,
Ces murs qu'il habitait, ces murs sur qui le temps
N'ose consommer ses outrages.
Surtout que vos déserts, témoins de ses transports,
Ne recèlent jamais l'audace et l'imposture,
Et si quelque infidèle osait souiller ces bords,
Que votre seul aspect confonde le parjure
Et fasse naître le remords [1] !

1. La Harpe a inséré cette charmante idylle dans sa *Correspondance littéraire*, où il l'a présentée comme la meilleure de notre langue, après en avoir apprécié le mérite en ces termes : « La tournure

L'ORIGINE DU CHANT

Hilas aimait, il brûlait pour Aminte;
Mais nul espoir ne flattait ses douleurs :
D'un air distrait elle écoutait sa plainte,
D'un œil tranquille elle voyait ses pleurs.
Hilas gémit sous un dur esclavage :
Ce n'était plus ce berger séducteur
Dont la plus fière eût accepté l'hommage;
Ce front si noble est couvert d'un nuage,
Ces yeux si beaux sont chargés de langueur.
Dans les déserts il devance l'aurore :
Là, négligeant son chien et ses troupeaux,
Au jour naissant il raconte ses maux;
Au jour fuyant il les redit encore.
Un soir, qu'au fond d'un antre obscur et frais
Il se livrait à ses ennuis secrets,
Près de ce lieu vint rêver sa bergère.
Il l'aperçoit : Quel trouble! quels combats!
Volera-t-il au-devant de ses pas?
Non, il s'arrête, il craint de lui déplaire.
Sans être vu de cet objet sévère,
Ses yeux, de loin, admirent tant d'appas.
Mais l'inhumaine alors ne songeait pas
Aux malheureux que ses yeux ont pu faire.

C'était le temps où le froid Aquilon
Laisse aux zéphirs émailler la verdure,

des vers est élégante et facile; il y a des idées, des sentiments, des images, et la pièce entière est d'un excellent goût. » Il avait déjà proclamé le talent supérieur de cette femme admirable en disant d'elle :

Et Verdier dans l'idylle a vaincu Deshoulières.

Temps des plaisirs, agréable saison,
Où par la voix de toute la nature,
Au genre humain l'Amour donne leçon.
Tout cède alors à sa flamme brûlante :
D'amour, au bois, le fier lion rugit;
D'amour, aux champs, la génisse mugit,
Et des oiseaux la voix n'est si brillante
Que pour chanter le dieu qui les unit.

Tandis qu'Aminte, assise sous l'ombrage,
Y respirait la paix et la fraicheur,
Un rossignol, sur ce même rivage,
A sa compagne exprimait son ardeur :
Tout, dans ces bois, se taisait pour l'entendre.
O de l'Amour interprète flatteur,
Dans tes chansons que son langage est tendre,
Dit la bergère! oui, ce dieu t'a formé
Pour être heureux; et comment se défendre
D'un feu si vif et si bien exprimé?
Heureux oiseau, dit Hilas qui l'écoute,
Tu l'as touché cet insensible cœur,
Dont mes soupirs n'ont pu trouver la route!
Oh! de ta voix si j'avais la douceur!
Si je pouvais... Il se tait : l'espérance
D'un sort plus doux flatte déjà ses vœux.

Le monde alors était dans son enfance,
Et des beaux-arts l'utile connaissance
N'éclairait point cet âge ténébreux;
On ignorait les touchantes merveilles
Des Amphions et le secret heureux
D'intéresser le cœur par les oreilles.
Mais l'Amour parle, et son feu créateur
Inspire Hilas, l'encourage et l'éclaire.
Tous les matins, le fidèle pasteur
Va, sans témoins, dans un lieu solitaire;

Là, des oiseaux écoutant les concerts,
Sa voix, d'abord incertaine et timide,
En longs éclats fait retentir les airs :
Bientôt il tente un essor plus rapide;
Bientôt ses chants, suivis et cadencés,
Sont avec art ralentis ou pressés.
Ce n'est pas tout : de ce nouveau langage
Il sait déjà varier les accents :
Veut-il d'Amour vanter les traits puissants,
Sa voix brillante étonne le bocage;
Célèbre-t-il la beauté qui l'engage,
Sa voix touchante intéresse et ravit;
Peint-il l'ardeur dont son âme est atteinte,
Les dieux des bois soupirent de sa plainte,
Et comme lui Philomèle gémit.
Tous les zéphirs assemblés pour entendre
Ces airs charmants vont au loin les répandre;
Aminte, au bruit de ces accents nouveaux,
S'étonne, cherche, et promenant sa vue
De tous côtés... O surprise imprévue!
C'était Hilas qui charmait les échos.

Hôtes légers de ce bocage,
Oiseaux, disait-il dans ses chants,
Enseignez-moi votre ramage,
Ma bergère aime vos accents :
Fussent-ils plus tendres encore,
Ils ne sauraient rendre jamais
L'excès des charmes que j'adore,
Ni l'excès des maux qu'ils m'ont faits.

Le berger dit, et l'ingrate l'admire :
Son cœur s'émeut pour la première fois;
Elle ne peut abandonner ces bois;
En les quittant elle rêve et soupire.

Mais ce n'est plus la curiosité
Qui l'y ramène : elle y cherche, y désire
Ce même amant si longtemps rebuté;
Dès qu'il paraît sur la rive fleurie,
Elle l'appelle et cherche à l'arrêter.
Jeux du hameau, compagnes, bergerie,
Il n'est plus rien qu'elle ne sacrifie
Au seul plaisir d'entendre répéter
Ces airs charmants dont son âme est ravie.
D'un doux espoir Hilas se sent flatter :
Une insensible est bientôt attendrie,
Quand on sait l'art de s'en faire écouter!
Ces chants si doux, c'est peu de les entendre;
Du berger même elle veut les apprendre.
Quelles leçons! C'est là qu'Amour l'attend.
Ce dieu bientôt apprit à la cruelle
Quel risque on court quand on est jeune et belle,
Et que pour maître on choisit un amant.
Dans ces chansons, qu'avec un soin extrême
Elle répète à chaque instant du jour,
Sa bouche apprend à dire je vous aime :
Son cœur l'apprit et le dit à son tour.

Jeunes amants, profitez de l'exemple.
Pour être aimés c'est peu d'être constants;
Sacrifiez aux grâces, aux talents,
Et le bonheur vous ouvrira son temple.
Vous ne devez qu'à leurs secours heureux
Ce don charmant d'intéresser une âme;
Hilas aimait, on méprisa sa flamme;
Hilas chanta, l'Amour combla ses vœux.

A MADEMOISELLE J. DE FL***

SUR SON MARIAGE.

Ce jour, si riant et si beau,
De myrte t'a donc couronnée,
Chère Justine, et l'Hyménée
Empruntant de l'Amour les traits et le flambeau
Viens de fixer ta destinée!
Sans contrainte à présent tu peux suivre la loi
Du tendre penchant qui t'inspire,
Tu peux aimer, tu peux le dire,
L'amour même devient une vertu pour toi.
Laisse, laisse gronder ces censeurs intraitables
De l'hymen et de ses faveurs;
Ils ont beau répéter que des liens durables
Ont plus d'épines que de fleurs.
Jeune épouse, veux-tu dans le nœud qui t'engage
Arrêter cet enfant volage?
Compte peu sur ces agréments,
Cette fraîcheur, ces traits charmants,
Dont le ciel orna ton visage.
Pour inspirer un feu constant
Il ne suffit pas d'être belle;
C'est à la beauté qu'on se rend,
Mais c'est au cœur qu'on est fidèle.
C'est à l'accord intéressant
D'un esprit doux et sage et d'une âme sensible
Que se trouve attaché le secret infaillible
De fixer un époux et d'en faire un amant.

Du ciel qui te chérit tu reçus en partage,
Justine, ces aimables dons :
Mais mieux que moi l'amour t'en apprendra l'usage,
Et je te livre à ses leçons.

GINGUENÉ (PIERRE-LOUIS)

Né à Rennes en 1748, mort à Paris en 1815, membre de l'Institut (Académie française). Il se fit connaître par des vers insérés dans l'*Almanach des Muses* et par divers opuscules littéraires et politiques. A l'époque de la révolution, dont il adopta les principes d'une manière modérée, il fut un des rédacteurs de la *Feuille villageoise*; mais ayant déplu à Robespierre, il fut incarcéré à Saint-Lazare avec Roucher et André Chénier. Sauvé par la journée du 9 thermidor, il devint successivement directeur de l'instruction publique, ambassadeur du Directoire à Turin, et membre du Tribunat. Éliminé de cette assemblée en 1802, il se consacra tout entier à la littérature. Il enrichit la *Décade*, le *Mercure* et la *Biographie universelle* de bons articles, publia des *Observations sur les Confessions* de J. J. Rousseau, composa une *Histoire littéraire de la France*, et enfin une *Histoire littéraire de l'Italie*, qui est ce qu'il a fait de mieux. Outre ces ouvrages, on a de lui un volume de fables et quelques poésies légères disséminées dans plusieurs recueils périodiques. Nous citerons celle qui est intitulée *Confession de Zulmé*, dont il eut beaucoup de peine à se faire reconnaître l'auteur, quoiqu'elle soit bien de lui. Si l'idée fondamentale en est la même que celle des *Sept péchés capitaux* du marquis de Chauvelin, elle est développée d'une manière différente et bien préférable.

LA CONFESSION DE ZULMÉ

Qu'exigez-vous, belle Zulmé?
Qui, moi, dans les replis de votre conscience,
Porter avec sévérité
Le flambeau de la pénitence?
Moi, confesseur de la beauté!

D'un sage directeur ai-je donc l'apparence?
En ai-je le maintien, le ton, la gravité?

Ai-je surtout une oreille aguerrie
Contre les timides aveux
D'une pénitente jolie?
Si vous m'allez conter d'une voix attendrie
Quelqu'un de ces péchés heureux
Qui font le charme de la vie,
Que deviendrai-je alors? Un démon tentateur,
Dans les sens trop émus de votre directeur,
N'allumera-t-il point une flamme profane,
Et n'envîrai-je pas dans le fond de mon cœur
Tous ces jolis forfaits qu'il faut que je condamne;
Enfin, vous le voulez, je vais vous obéir;
Quoique novice en cette affaire,
Que ne ferais-je pas dans l'espoir de vous plaire?
Recueillez-vous, ma sœur, le guichet va s'ouvrir.

Commençons. A l'orgueil vous êtes-vous livrée?
Moi, je le crois : quand on a vos attraits,
De tous les cœurs quand on est adorée,
De cet encens qui brûle et ne s'éteint jamais
Sur les autels dont on est entourée,
Pourrait-on quelquefois n'être pas enivrée?
Tout vous conduit à ce piége trompeur;
Et le miroir qui répète vos charmes,
Et les tendres regards et l'hommage flatteur
De mille amants qui vous rendent les armes,
Et vos talents, et cet air séducteur,
Et cette taille de déesse,
Et ces beaux yeux où la noblesse
S'accorde à la tendre langueur,
Et la langueur à la finesse :
Aussi j'excuse en vous cette faiblesse;
L'humilité ne sied qu'à la laideur.

Poursuivons. Êtes-vous encline à l'avarice?
Vous rougissez? vous avez bien raison;
C'est, ma sœur, un fort vilain vice,
Un vice pour lequel il n'est point de pardon.
Inutile dépositaire
De tous les trésors de l'amour,
N'en doutez pas, vous rendrez compte un jour
De tout le bien que vous auriez pu faire.
Rassurez-vous pourtant : non, il n'est point d'erreurs
Qu'un bon repentir ne répare :
Renoncez donc à vos rigueurs,
Soyez, pour gagner tous les cœurs,
Économe de vos faveurs,
Mais n'en soyez jamais avare.

Le péché des gourmands, parlez-moi sans détour,
Est-il aussi le vôtre? Ah! ce serait dommage.
Ce dieu, dont votre bouche est le charmant ouvrage,
Qui, d'un corail si pur en orna le contour,
Se plut à la former pour un plus digne usage;
Elle est faite, Zulmé, pour le tendre langage,
Les soupirs, les aveux, les baisers de l'amour.

Si quelquefois de la colère
Vous avez senti les accès,
Sans doute les efforts d'un amant téméraire,
De votre cœur avaient troublé la paix.
Zulmé, votre courroux n'était pas légitime;
Épris de vos attraits, piqué de vos refus,
Son audace était-elle un crime?
Croyez-moi, ne vous fâchez plus
Contre une erreur si naturelle;
Les désirs qu'on sent naître en vous voyant si belle
Nuisent bien au respect qu'exigent vos vertus.

Votre âme, j'en suis sûr, du poison de l'envie
A toujours su se préserver.

Eh! qui pourrait vous inspirer
Un mouvement de jalousie?
Vous reste-t-il quelques vœux à former?
En talents, en appas vous n'avez point d'égales :
D'un sentiment si bas peut-on vous soupçonner?
Il n'est fait que pour vos rivales.

Il est un péché moins affreux
Auquel, je l'avoûrai, je vous crois fort sujette;
Péché que plus d'une fillette
Entre deux draps commet souvent seulette...
Ne baissez point vos deux grands yeux :
Que rien n'alarme ici votre délicatesse;
Ce péché-là, Zulmé... ce n'est que la paresse.
Ne cherchez point à vous en corriger;
Et de l'amour si le souffle léger,
Au point du jour, vous berce d'heureux songes,
Pour le bien de l'humanité,
Puissent de si riants mensonges
Vous inspirer du goût pour la réalité!

Enfin ma tâche est bientôt achevée;
De six péchés vous voilà confessée.
Il en reste encore un... le plus charmant de tous.
De celui-là, s'il est sur la liste des vôtres,
Non-seulement je vous absous,
Mais, en faveur de ce péché si doux,
Je vous pardonne tous les autres.

BERQUIN (ARNAUD)

Né à Bordeaux en 1749, mort à Paris en 1791. Outre l'*Ami des enfants* et plusieurs autres ouvages sur l'éducation, qui se distinguent tous par une morale saine et douce et par un style simple et facile à la portée des jeunes lecteurs, il a composé des romances et des idylles où l'on trouve du naturel, de la grâce et du sentiment.

LES DÉLICES DE L'HYMEN

IDYLLE.

Sous un tilleul dont les rameaux fleuris
Étroitement enlaçaient leur feuillage,
Chloé, Céphise et Lycoris
Goûtaient le charme de l'ombrage.
Des parfums du matin la suave fraîcheur,
Le calme au loin répandu sur les plaines,
L'instinct voluptueux qui porte un jeune cœur
A chanter ses plaisirs comme à pleurer ses peines,
D'un tendre épanchement inspiraient la douceur.
Pour moi, près de ces lieux pour rêver à Zémire,
Conduit en secret par l'Amour,
Je l'entendis, je vais vous le redire,
Ce que leurs voix chantèrent tour à tour.

CHLOÉ.

Du repos de l'indifférence
Que mon cœur se plaît à jouir!
L'amour à ma simple innocence
Ne coûta jamais un soupir.

D'un jeune berger, sans rougir,
Mon front supporte la présence.
Lâches flatteurs, cessez vos chants;
Que gagnez-vous à me le dire?
J'ai vu dans ces flots transparents
Tout le charme de mon sourire;
L'écho, mieux que vous, de ma voix
Me peint la flexible justesse;
Je sens que des nymphes des bois
Ma taille égale la souplesse,
Mon ombre me l'a dit cent fois...
Telle qu'une biche légère,
Qu'on voit bondir sur les coteaux,
Laissez-moi, folâtre bergère,
Dans les fêtes de nos hameaux,
Fouler en dansant la fougère.

CÉPHISE.

Jadis, Chloé, sans amour comme toi,
Par ma gaîté j'excitais nos campagnes;
Un imposteur vint surprendre ma foi,
Et, dès ce jour, hélas! de nos campagnes
Tous les plaisirs furent perdus pour moi.
Au sein joyeux du cercle de la danse
J'entre aujourd'hui, les yeux chargés de pleurs;
Mon pied distrait rompt cent fois la cadence,
Mon sein brûlant sèche mes nœuds de fleurs,
Et quand la nuit sur la nature entière
Du frais sommeil disperse les pavots,
J'implore en vain les douceurs du repos,
Je me désole en mon lit solitaire,
Et le matin n'adoucit point mes maux.

LYCORIS.

Heureux jour où l'hymen du sein de ma famille
Me conduisit, Zulmis, dans tes bras caressants!

Hymen, dieu bienfaiteur! eh! d'une jeune fille
A quoi servent sans toi les charmes ravissants!
Telle est la fleur stérile éparse dans nos champs :
Sur sa tige superbe un moment elle brille,
Puis meurt sans rejetons pour un second printemps.
En de frivoles jeux perdrais-je mon bel âge?
La main du temps, si lente à former la beauté,
Souvent d'un trait rapide efface son ouvrage.
Ah! lorsque les ennuis en sont le seul partage,
Qu'on doit bien déplorer sa triste liberté!
Pour nous, dès notre enfance, unis par la tendresse,
Nous nous aimons, Zulmis, pour nous aimer toujours.
Le Temps peut de sa faux trancher notre jeunesse;
La mort, la seule mort finira nos amours.

CHLOÉ.

Que Lycoris se croie heureuse!
Hymen, hymen, va, je connais,
Je connais ta douceur trompeuse,
Tes plaisirs semés de regrets.
Et crois-tu que de tels bienfaits,
D'une insouciance joyeuse,
Puissent balancer les attraits?
Quoi! de mes jours livrant l'empire
Aux mains d'un tyran orgueilleux,
De ses lois dépendraient mes vœux,
Et mon bonheur de son sourire!
Cet esclave à mes pieds soumis,
J'irais me le donner pour maître!
Pardonne, hymen, ce fier mépris :
Tes plaisirs sont charmants peut-être,
Mais ils sont trop chers à ce prix.

CÉPHISE.

Vous qui du ciel reçûtes un cœur tendre,
Ah! de l'Amour craignez, craignez les feux;

Étouffez bien les soupirs amoureux
Qu'un faux langage est prêt à vous surprendre.
Pour attirer l'imprudent voyageur,
Telle on entend une hyène perfide
Remplir les bois de longs cris de douleur.
Las! à Daphnis qui n'eût donné son cœur!
Je le croyais si tendre, si timide!
Son jeune front peignait tant de candeur!
Il m'a trompée. O dieux! dans ma faiblesse,
Je l'aime encore; et lui, sans s'attendrir,
Il voit sécher la fleur de ma jeunesse.
Le traître! au sein d'une heureuse maîtresse,
Qui le croirait! je l'entends s'applaudir
D'avoir séduit ma crédule jeunesse.

LYCORIS.

Dieu! de quels doux plaisirs s'enivrent deux époux
Dont l'Amour a formé la chaîne fortunée!
Quel spectacle enchanteur de voir autour de nous
Les gages innocents d'un paisible hyménée,
D'une main caressante embrasser nos genoux!
En formant aux vertus un cœur flexible et tendre,
Quel plaisir de le voir répondre à ces doux soins!
Dans le tombeau sans doute un jour je dois descendre,
Mais je ne mourrai pas tout entière, et, du moins,
Mon fils de quelques fleurs viendra couvrir ma cendre.
Mon nom par ses enfants sans cesse répété,
A leurs derniers neveux passera d'âge en âge;
Ils me béniront tous... Chloé, ta liberté
Vaut-elle les liens d'un si doux esclavage?

CHLOÉ.

Ah! si dans les jeux et les ris
L'hymen laissait couler ma vie!

CÉPHISE.

Ah! si l'hymen de mon âme flétrie
Pouvait bannir l'image de Daphnis!

Hymen les entendit. Jaloux de sa puissance,
Ce dieu leur fit sentir sa douce volupté :
De son berger Céphise oublia l'inconstance,
Et Chloé, conservant son aimable gaîté,
Ne perdit que l'indifférence.

L'INCONSTANCE OU LE PAUVRE PHILÈNE

IDYLLE.

Si je peins ici les malheurs
Où bien souvent l'amour nous jette,
Je n'en veux point au dieu des cœurs;
N'ai-je pas le cœur de Lisette?
Ce que je veux, c'est qu'un jour l'avenir
D'un malheureux berger dans mes vers s'entretienne.
Venez, tendres amants, et du pauvre Philène
Conservez bien le souvenir.

Tous ses biens étaient son troupeau,
Tout son bonheur une bergère.
Pour quelques jours, loin du hameau,
Elle devait suivre son père.
Que de serments avant que de partir!
Sylvie, ah! qui l'eût dit que ta foi fut si vaine!
Pleurez, tendres amants, et du pauvre Philène
Conservez bien le souvenir.

Huit jours entiers s'étaient passés,
Il n'entendait point parler d'elle :
Tendres cœurs, vous sentez assez
Quelle était sa peine cruelle.

Voici les vers qu'en son triste loisir
Ce malheureux berger grava sur un vieux chêne :
Écoutez-les de grâce, et du pauvre Philène
Conservez bien le souvenir.

« Il n'est plus de bonheur pour moi,
« Tu me fuis, cruelle Sylvie.
« Comment vivrais-je loin de toi,
« Qui faisais le sort de ma vie?
« Dans les langueurs d'un stérile désir,
« De mes jours importuns je vais traînant la chaîne :
« Mais toi, qui sait, hélas! si du pauvre Philène
« Tu conserves le souvenir?

« Pardonne, je connais ton cœur :
« Ma Sylvie, il n'est point volage;
« Mais contre un berger séducteur
« Comment se défendre à ton âge?
« Par des pleurs feints il saura t'attendrir;
« Tu croiras que mon âme a passé dans la sienne...
« Qui peut répondre alors que du pauvre Philène
« Tu conserves le souvenir?

« De nos derniers embrassements
« Rappelle-toi la douce ivresse;
« Souviens-toi combien de serments
« Te répondent de ma tendresse.
« Je suis bien sûr de ne les point trahir,
« Moi, qui saurais t'aimer, accablé de ta haine;
« Mais toi, qui sait, hélas! si du pauvre Philène
« Tu conserves le souvenir? »

En ces mots le tendre pasteur
Formait ses douloureuses plaintes;
Mais, hélas! Sylvie à son cœur
Devait porter d'autres atteintes.

Quel morne effroi vient un jour le saisir!
Il entend Pholoé qui dit à Célimène :
« Tircis aime Sylvie, et du pauvre Philène
Elle a perdu le souvenir. »

Le cœur déchiré de ce trait,
Il vole soudain vers sa belle.
Quel spectacle! dans un bosquet
Il voit Tircis et l'infidèle...
Il tombe. En vain on veut le secourir,
Le souffle de la mort a glacé son haleine.
Sylvie apprend sa fin... mais Tircis de Philène
A remplacé le souvenir.

O monstre de déloyauté!
Les dieux n'ont-ils mis leur puissance
A te donner tant de beauté
Que pour servir ton inconstance?
Ah! que ces dieux, ardents à te punir,
A l'horreur de ton crime en mesurent la peine!
Jouet de vingt bergers, que du tendre Philène
Tu conserves le souvenir!

Si j'ai peint ici les malheurs
Où bien souvent l'amour nous jette,
Je n'en veux point au dieu des cœurs :
N'ai-je pas le cœur de Lisette?
Ce que je veux, c'est qu'un jour l'avenir
D'un malheureux berger en ces vers s'entretienne.
Allez, tendres amants, et du pauvre Philène
Gardez toujours le souvenir.

GILBERT (NICOLAS-JOSEPH-LAURENT)

Né de parents pauvres, en 1751, à Fontenoi-le-Château (Lorraine), mort en 1780, à Paris, à la suite d'un accès de démence pendant lequel il avala une petite clef qui l'étrangla. Ce suicide involontaire eut lieu au logement qu'il occupait rue de la Jussienne, et non, comme on le croit généralement, à l'Hôtel-Dieu. Il est bien vrai qu'il y fut transporté par les gens qui le relevèrent du pavé où il s'était brisé le crâne en tombant d'un cheval emporté qu'il montait, au retour d'une promenade au bois de Vincennes; mais il est faux qu'il soit resté à cet hospice plus de trois ou quatre jours. Dès qu'il reconnut, après avoir été trépané, en quel endroit il se trouvait, il voulut en sortir et se fit ramener à son domicile ordinaire, où il vécut encore une vingtaine de jours dans un état de folie intermittente. On découvrit dans sa cassette, dont il avait avalé la clef, des titres de diverses pensions s'élevant à deux mille cinq cents livres, plus une somme d'argent, avec un testament qui en disposait au profit de plusieurs personnes [1]. C'est donc à tort que le bruit courut qu'il avait été conduit et retenu à l'hôpital par la misère. Ses ennemis, en le propageant, pensaient peut-être qu'il en rejaillirait une sorte de mépris sur sa mémoire, mais il en résulta, contre leur attente, un véritable intérêt en sa faveur, et son infortune fut pour sa renommée littéraire comme un prisme flatteur à travers lequel elle apparut toute radieuse. On cessa de voir dans son talent certains défauts qu'on lui avait reprochés, tels que des incorrections de style, des transtions forcées et

1. L'auteur d'un excellent article sur Gilbert dans la *Nouvelle biographie générale* de MM. Didot fait figurer parmi ses légataires un soldat nommé Bernadote, qu'il croit être le même que celui qui devint depuis, en France, le maréchal prince de Ponte-Corvo, et en Suède le roi Charles XIV. Cet auteur, d'ailleurs bien informé, nous paraît s'être trompé sur ce point, en confondant avec un homonyme le roi-soldat qui n'avait que seize ans quand Gilbert mourut et qui n'entra qu'à dix-sept dans le régiment de Royal-Marine.

des effets déclamatoires, dont il se serait dégagé s'il avait eu le temps de mûrir et de s'épurer aux rayons d'un goût perfectionné. On considéra comme des réalités les brillantes espérances qu'il avait données, et Gilbert fut proclamé un homme de génie par un public enthousiaste qui s'élevait contre ses détracteurs. Il a des traits sublimes propres à faire croire qu'il le serait devenu. Voilà l'opinion la plus avantageuse que ses ouvrages puissent faire concevoir de lui. Les plus remarquables sont trois odes qui présentent des pensées et des images grandioses dans quelques strophes d'un tour vraiment lyrique, deux satires étincelantes d'esprit et de verve, et des stances admirables de poésie et de sentiment par lesquelles il fit ses adieux à la vie une semaine avant de la quitter. La touchante effusion de l'âme qui se révèle sous une forme si parfaite dans les trois dernières de ces stances ne se montre pas dans les vers amoureux qu'il a composés. Cependant ces vers ne sont pas dépourvus de sensibilité et de tendresse.

L'AMANT DÉSESPÉRÉ

Forêts solitaires et sombres,
Je viens, dévoré de douleurs,
Sous vos majestueuses ombres,
Du repos qui me fuit respirer les douceurs.

Recherchez, vains mortels, le tumulte des villes;
Ce qui charme vos yeux aux miens est en horreur :
Ce silence imposant, ces lugubres asiles,
Voilà ce qui peut plaire au trouble de mon cœur.

Arbres, répondez-moi... Cachez-vous ma Sylvie?
Sylvie, ô ma Sylvie!... Elle ne m'entend pas.
Tyrans de ces forêts, me l'auriez-vous ravie?
Hélas! je cherche en vain la trace de ses pas.

O feuillages chéris, voluptueux feuillages,
Combien de fois vos noirs ombrages
Nous ont aux yeux jaloux l'un et l'autre voilés,
Et que ces doux instants se sont vite écoulés!

Toi qui me répétais les chants de ma Sylvie,
Quand, seule, elle vantait les douceurs de sa vie,
L'entends-tu? Parle, écho, dis, me la rendra-t-on?
Hélas! il semble qu'il dit : « Non. »

Mais quel son a frappé mon oreille éperdue?
Peut-être est-ce un soupir de ma divinité
Qui dit à mon cœur agité :
« Viens, elle te sera rendue. »

C'est elle! O doux retour! hâtons-nous d'approcher.
J'entends ses pieds fouler les feuilles gémissantes;
Mais non... c'est ce ruisseau qui va contre un rocher
Briser, en murmurant, ses ondes blanchissantes.

Ce ruisseau murmurer? il gémit de mon sort :
Ces arbres attristants et voués à la mort,
Qui couronnent ces rives,
Ces sapins, ces cyprès, leur morne majesté,
Ces bois silencieux, leur vaste obscurité;
Tout semble prendre part à mes douleurs plaintives.

Ah! revînt-elle encore, il ne sera plus temps :
Ses yeux, au lieu de moi, retrouveront ma cendre;
Et les pleurs que sur elle on la verra répandre,
Ses regrets douloureux, ses longs gémissements,
Viendront au tombeau même éveiller mes tourments.

LES INQUIÉTUDES DE L'AMOUR

Charmant ruisseau, c'est près de toi
Que je viens respirer la fraîcheur du feuillage.
Hélas! sais-tu pourquoi?
De ma félicité j'y retrouve l'image.
C'est là, sur ce gazon qui tapisse tes bords,
Que Tircis... Le barbare! il me fuit, il m'oublie,

Mais il m'aimait alors!
Là qu'il jura cent fois de n'aimer que Sylvie
Oui, disait-il, ce ruisseau que tu vois
Remontera plutôt aux lieux de sa naissance,
Oui, plutôt que Tircis ne s'arrache à tes lois.
O ruisseau! mon Tircis a manqué de constance;
Moi seule, hélas! j'ai gardé mon serment :
Tu peux, tu peux enfin remonter vers ta source;
Mais le même penchant guide toujours ta course,
Et loin de moi je vois fuir mon amant.
L'ingrat mérite-t-il qu'on le regrette encore?
Éloignons, éloignons ce feu qui me dévore :
Peut-être une autre a su, bien moins belle que moi,
Le ranger, l'enchaîner sous son injuste loi;
Peut-être en cet instant sa bouche lui répète
Les serments qu'il me fit de m'aimer à jamais...
Ruisseau! si quelquefois cette nymphe inquiète,
Sur tes bords enchanteurs vient respirer le frais,
Dis-lui que le berger qui l'aime,
Que ce berger jura de m'adorer de même.

A MADEMOISELLE ROSALIE

Vous voulez donc toujours m'accuser d'imposture?
Plus de ma vive ardeur ma bouche vous assure,
Moins votre esprit m'en croit, plus je suis maltraité!
O chère Rosalie, avec tant de beauté,
Doit-il être étonnant que vous charmiez une âme?
« C'est avec moins de feu que s'exprime un amant. »
Cruelle! dites mieux; quand un cœur est de flamme,
L'homme ne doit jamais s'exprimer froidement.
Mais de vos cruautés je vois la source amère :
De peur d'être contraint d'y donner du retour,
Souvent de fourberie on accuse l'Amour;
Et, si j'étais aimé, vous me croiriez sincère.

Quand je vous dis : « Ces yeux vont droit au cœur,
Les Grâces de leurs mains ont formé ce visage, »
Vous répondez : « L'amant est tendre et non flatteur. »
Eh bien, vous le voulez, je change de langage;
Écoutez-moi : « Ces yeux ne disent jamais rien,
Ce teint fade est semblable à la rose séchée;
Rien ne séduit en vous... Quoi! vous êtes fâchée!
Je vous parais grossier!... » je le prévoyais bien.
Dites-moi donc comment je dois parler pour plaire :
Peut-on ne pas louer l'objet de son ardeur?
Peut-être, en vous vantant, qu'à vos yeux j'exagère;
Mais je dis moins encor que n'aperçoit mon cœur.

LES CHARMES DES BOIS

STANCES.

Que j'aime ces bois solitaires!
Aux bois se plaisent les amants;
Les nymphes y sont moins sévères,
Et les bergers plus éloquents.

Les gazons, l'ombre et le silence
Inspirent les tendres aveux;
L'amour est aux bois sans défense;
C'est aux bois qu'il fait des heureux.

O vous qui, pleurant sur vos chaînes,
Sans espoir servez sous ses lois,
Pour attendrir vos inhumaines,
Tâchez de les conduire aux bois!

Venez aux bois, beautés volages;
Ici les amours sont discrets :
Vos sœurs visitent les ombrages,
Les Grâces aiment les forêts.

Que ne puis-je, aimable Glycère,
M'y perdre avec vous quelquefois!
Avec la beauté qu'on préfère
Il est si doux d'aller aux bois!

Un jour j'y rencontrai Thémire,
Belle comme un printemps heureux :
Ou son amant, ou le zéphire
Avait dénoué ses cheveux.

Je ne sais point quel doux mystère
Ce galant désordre annonçait;
Mais Lycas suivait la bergère,
Et la bergère rougissait.

Doucement je l'entendis même
Dire au berger plus d'une fois :
O mon bonheur! ô toi que j'aime!
Allons toujours ensemble au bois.

BERTIN (ANTOINE)

Né en 1752, à l'île Bourbon, mort en 1790, à Saint-Domingue. A l'âge de neuf ans il fut amené à Paris pour y faire ses études, qu'il commença au collége de Picpus et acheva à celui du Plessis. Il entra ensuite dans un régiment de cavalerie en qualité d'officier, devint, en 1776, écuyer du comte d'Artois (depuis Charles X), et obtint un brevet de capitaine avec la croix de Saint-Louis, grâce à la protection de ce prince, à qui il dut aussi la conservation d'une ancienne propriété de famille qu'un revers de fortune l'obligeait de mettre en vente.

Après avoir passé le temps de sa jeunesse à poursuivre et à chanter les plaisirs avec ses joyeux confrères de l'*ordre de la Caserne ou de Feuillancour* (société épicurienne qu'il a décrite dans une des dernières pages de son *Voyage de Bourgogne*), il tourna ses idées vers des objets plus sérieux. Sur la fin de 1789, il se rendit à Saint-Domingue, afin d'y épouser une jeune créole pour qui il avait une sincère affection qu'elle partageait. Mais, par une étrange fatalité, il se sentit pris d'un accès de fièvre la veille de son mariage, qui se fit, à cause de cela, dans la chambre qu'il occupait chez le père de sa fiancée, et, à l'instant même où la cérémonie venait de se terminer, il éprouva une défaillance de plusieurs heures. Aussitôt qu'il reprit connaissance, il eut des convulsions et des vomissements, et resta exposé quotidiennement durant une semaine au retour de plus en plus violent des mêmes crises, dont la septième lui donna une sorte de torpeur léthargique d'où il sortit frappé d'une imbécillité complète qui dura jusqu'à sa mort, arrivée le dix-septième jour de cette cruelle maladie. Tels furent les principaux événements de sa vie si malheureusement enlevée à trente-huit ans et huit mois. Parlons maintenant de ses travaux poétiques. Il y avait déjà préludé, au sortir de ses classes, par de jolis vers qui, au jugement de La Harpe, peu habitué à flatter ses contemporains, offraient « l'espérance d'un talent très-agréable. » En 1777 il publia son charmant *Voyage de Bourgogne*, et vers 1780, ses élégies, qu'il intitula : *les Amours*. Elles avaient été précédées de celles de Parny, son compatriote et son ami, qu'on appelait le *Tibulle français*. Il fut surnommé à son tour le *Properce français*, et il reçut son surnom à meilleur droit que Parny n'avait reçu le sien. Nous ne disons pas cela dans l'intention de contester à celui-ci sa supériorité incontestable sur son concurrent, mais pour indiquer simplement le plus ou moins de ressemblance que chacun d'eux peut avoir avec le poëte latin à qui il a été comparé. En rapprochant Parny de Tibulle on a voulu seulement le présenter comme un poëte distingué dans l'élégie, et non l'assimiler au premier des élégiaques de Rome, auquel il ressemble moins qu'il n'en diffère par le fond et par la forme de ses compositions. Il n'en est pas de même de Bertin. Il n'a pas une manière qui soit proprement à lui. C'est souvent celle de Properce. Il en imite jusqu'aux défauts. Ainsi que lui, il s'écarte volontiers de son sujet. Il cède à la manie descriptive mise à la mode par Delille, et des peintures accessoires le détournent de la peinture essentielle de l'amour. Il est moins amoureux que poëte, et

parfois on serait tenté de croire, à la manière dont sa passion est retracée, que les sentiments en ont été inspirés par sa mémoire plus encore que par son cœur. Ils sont généralement des reflets de son modèle favori ou d'autres modèles. Cependant ces reflets conservent la chaleur du foyer d'où ils émanent, et ils communiquent à sa poésie un feu assez vif et un éclat assez brillant.

ÉLÉGIE

C'en est fait, et mon âme émue
Ne peut plus oublier ses traits victorieux.
Dieux! quel objet! non, jamais sous les cieux
Rien de si doux ne s'offrit à ma vue.
Dans ce jardin si renommé
Où l'Amour vers le soir tient sa cour immortelle,
De cent jeunes beautés elle était la plus belle;
Elle effaçait l'éclat du couchant enflammé.
Un peuple adorateur, que ce spectacle appelle,
S'ouvrait à son approche interdit et charmé;
Elle marchait traînant tous les cœurs après elle,
Et laissait sur ses pas l'air au loin embaumé.
Je voulus l'aborder, ô funeste présage!
Ma voix, mon cœur, mes yeux parurent se troubler.
La rougeur, malgré moi, colora mon visage;
Je sentis fuir mon âme et mes genoux trembler.
Cependant, entraîné dans la lice éclatante
Où toutes nos beautés, conduites par l'Amour,
De parure et d'attraits disputent tour à tour,
Mes regards dévoraient et sa taille élégante,
Et de son cou poli la blancheur ravissante,
Et sous la gaze transparente
D'un sein voluptueux la forme et le contour.
Au murmure flatteur de sa robe ondoyante
Je tressaillis, et l'aile des zéphirs,
En soulevant l'écharpe à son côté flottante,
Au milieu des parfums m'apportait les désirs.

Que dis-je? l'Amour, l'Amour même...
Quel enfant! Oui, j'ai cru le voir,
Se mêlant dans la foule à la faveur du soir,
M'exciter, me pousser par un pouvoir suprême,
Remplir mon cœur ému d'un séduisant espoir,
Secouer son flambeau sur la nymphe qu'il aime,
Et sous l'ombrage épais, dans un désordre extrême,
A mes côtés enfin la forcer de s'asseoir.
O plaisir! ô transports! ô moment plein de charmes!
Quel feu tendre animait ses yeux!
Déjà d'un cœur timide, étonné de ses feux,
Son silence expliquait les naïves alarmes;
Mais bientôt un soupir me les raconta mieux,
Et je sentis mes doigts humectés de ses larmes.
Quel son de voix alors, touchant, délicieux,
Sortit de ses lèvres de rose!
Et quels discours! Zéphir en retint quelque chose,
Et le porta soudain à l'oreille des dieux.
Depuis ce temps je brûle; aucun pavot n'apaise
Les douceurs d'un poison lent à me dévorer.
La nuit, sur le duvet, je me sens déchirer;
Le plus léger tapis m'importune et me pèse,
Et mes yeux sont, hélas! toujours prêts à pleurer.

PORTRAIT D'EUCHARIS

Regardez Eucharis, vous qui craignez d'aimer,
Et vous voudrez mourir du feu qui me dévore;
Vous, dont le cœur éteint ne peut plus s'enflammer,
Regardez Eucharis, vous aimerez encore.
Il faut brûler quand de ses flots mouvants
La plume ombrage, en dais, sa tête enorgueillie;
Il faut brûler quand l'haleine des vents
Disperse ses cheveux sur sa gorge embellie.

Un air de négligence, un air de volupté,
Le sourire ingénu, la pudeur rougissante,
Les diamants en feu, l'hermine éblouissante,
Et la pourpre et l'azur, tout sied à sa beauté.
Que j'aime à la presser quand sa taille légère
Emprunte du sérail les magiques atours,
Ou qu'à mes sens ravis sa tunique étrangère,
D'un sein voluptueux dessine les contours!
L'Amour même a poli sa main enchanteresse;
Ses bras semblent formés pour enlacer les dieux :
Soit qu'elle ferme ou qu'elle ouvre les yeux,
Il faut mourir de langueur ou d'ivresse.
Il faut mourir, lorsqu'au milieu de nous,
Eucharis, vers le soir, nouvelle Terpsichore,
Prenant la harpe entre ses beaux genoux,
Mêle à ce doux concert sa voix plus douce encore.
Que de légèreté dans ses doigts délicats!
Tout l'instrument frémit sous ses deux mains errantes,
Et le voile incertain des cordes transparentes,
Même en les dérobant, embellit ses appas.
Tel brille un astre pur dans le mobile ombrage;
Telle est Diane au bain, ou telle on peint Cypris
Dans Amathonte, à ses peuples chéris
Se laissant voir à travers un nuage.
O vous qui disputez le prix,
Le prix divin des talents et des charmes,
Je n'ai qu'à montrer Eucharis,
Vous rougirez et vous rendrez les armes.
On parle de Théone, on vante tour à tour
Euphrosine et Zulmé, ces deux sœurs de l'Amour;
Aglaure, Issé, Corine, et Glycère et Julie,
Et mille autres beautés, ornements de la cour;
Eucharis est plus belle et cent fois plus jolie.
Lorsqu'elle parut, l'autre soir,
Dans le temple de Melpomène,

On lui battit des mains, on la prit pour la reine,
Et tout Paris charmé se leva pour la voir.
L'aimer, lui plaire enfin, est mon unique envie.
A posséder son cœur je borne tous mes vœux.
Eh! qui voudrait donner un seul de ses cheveux
Pour tous les trésors de l'Asie?

ÉLÉGIE

Je n'ai plus d'Eucharis! que m'importe la vie!
O nuit, viens dans ton ombre ensevelir mes yeux!
Je n'ai plus d'Eucharis! Après sa perfidie,
Je ne veux plus revoir la lumière des cieux.
Moi qui, près d'elle assis dans son char radieux,
Marchais environné de la publique envie;
Moi qui, paisible roi, dans son âme asservie
Éclipsais l'univers et balançais les dieux,
De sa haine aujourd'hui monument déplorable,
Dans la foule importune esclave confondu,
Triste et mouillant de pleurs sa porte inexorable,
Hélas! j'exhale en vain ma plainte misérable
Au milieu des frimas, sur la pierre étendu.
Le voilà donc le prix de ma longue tendresse!
Qui croira désormais à ses attraits menteurs?
Après sept ans entiers de bonheur et d'ivresse
Il faut me détacher de ses bras enchanteurs.
Je vais donc maintenant, tel qu'un ramier sauvage
Qui, sur le rocher nu, lamente ses ennuis,
Seul, dans le lit désert déplorant mon veuvage,
Mesurer tristement le cercle entier des nuits!
Du moins, l'amant trahi d'une beauté cruelle,
Qui, ne pouvant fléchir ses injustes mépris,
Se venge en l'imitant, forme une amour nouvelle,
D'un regret moins amer voit ses beaux jours flétris :

Mon sort à moi, mon sort, en perdant Eucharis,
Est de ne pouvoir plus aimer une autre qu'elle.
Employez l'artifice, étalez mille atours;
Non, vous ne m'aurez point, orgueilleuses maîtresses!
Eucharis a reçu mes premières caresses;
Eucharis obtiendra mes dernières amours.

A EUCHARIS

Oui, tout Paris sait ta noirceur;
Tout Paris sait ta perfidie.
Va chercher maintenant, impie,
Quelque stupide adorateur
Pour exercer ta dure tyrannie!
Je romps mes fers, ingrate, je t'oublie;
Le désespoir t'arrache de mon cœur.
Une autre au rang de ma maîtresse
Va monter, le front ceint d'un immortel feston;
Une autre jouira du glorieux renom
Que t'avait promis ma tendresse.
Pour elle, sur des tons divers
Montant ma voix, dans mon juste délire,
Je veux des cordes de ma lyre
Tirer les plus aimables airs,
Et la célébrer dans des vers
Si doux, qu'après soixante hivers
L'amant se plaise à les relire.
Pour tracer son portrait brillant,
Je suivrai, s'il le faut, ma douce fantaisie;
L'Aurore, au bord de l'orient,
Aura paru moins belle aux peuples de l'Asie.
Tu pâliras, en la voyant,
De fureur et de jalousie...
Pardonne, pardonne, Eucharis,

N'en crois pas mes dédains, n'en crois pas ma colère.
Nulle autre n'entrera dans mon lit solitaire,
Nulle autre ne vivra dans mes derniers écrits.
Avant que ta beauté sorte de ma mémoire,
On verra l'eau suspendre et rebrousser son cours;
Le soleil oublira de dispenser les jours,
Et le peuple français de voler à la gloire.
Sois plus coupable encor, je t'aimerai toujours;
Je t'aimerai : voilà ma destinée.
Oui, malgré ton crime odieux,
Je ne saurais haïr tes yeux,
Ces yeux encor si chers à mon âme étonnée,
Ces yeux, mes souverains, mes astres et mes dieux.
Cent fois par eux (il m'en souvient, cruelle !)
Tu m'as juré de me garder ta foi,
Jusqu'au tombeau d'être toujours à moi
Et de mourir amoureuse et fidèle.
Tu voulais que ces yeux charmants,
Tout d'un coup détachés de leur double paupière,
Punissent ton erreur, si jamais la première
On te voyait changer et trahir tes serments.
Et tu peux les lever encore
Vers ce ciel outragé qu'indignent tes rigueurs !
Et tu ne frémis pas d'armer ces dieux vengeurs
Que ton impunité trop longtemps déshonore !
Dis-moi, qui te forçait d'imiter la pâleur,
Et de meurtrir ton sein de tes ongles barbares !
Dis-moi, qui te forçait, dans ta feinte douleur,
De répandre à regret quelques larmes avares !
Fiez-vous donc, tristes amants,
Aux soupirs, aux faveurs, aux transports de vos belles !
Ah ! croyez-moi, saisissez les instants
Qui vous sont accordés par elles;
Il n'est point d'amours éternelles,
Il n'est point de plaisirs constants.

A CATILIE

Va, ne crains pas que je l'oublie
Ce jour, ce fortuné moment
Où, pleins d'amour et de folie,
Tous les deux, sans savoir comment,
Dans un rapide emportement,
Nous fîmes le tendre serment
De nous aimer toute la vie.
Tu n'avais pas encor seize ans;
Les jeux seuls occupaient ta naïve ignorance;
Tes plaisirs étaient purs et tes goûts innocents;
L'œil baissé, tu voyais avec indifférence
S'arrondir de ton sein les trésors ravissants.
De ces dons précieux je t'enseignai l'usage;
Je sentis sous mes doigts le marbre s'animer;
La pudeur colora les lis de ton visage,
Ton tendre cœur s'ouvrit au doux besoin d'aimer.
Te souvient-il de ces belles soirées
Où dans le bois touffu nous respirions le frais?
Entre ta sœur et ta mère, égarées,
Mes mains savaient toujours rencontrer tes attraits.
De mon bras gauche étendu par derrière,
Je te serrais mollement sur mon cœur;
A leurs côtés je baisais ta paupière,
Et ce péril augmentait mon bonheur.
Enfin je l'ai cueilli ce prix de ma tendresse,
Que tes cris refusaient à mon juste désir;
Tu sais avec combien d'adresse,
Malgré toi, par degrés, il fallut te saisir.
Tu frémis de douleur, tu répandis des larmes;
Mais un dieu qui survint dissipa tes alarmes,
Et le plaisir guérit l'ouvrage du plaisir.

Prémices de l'amour, délicieuse ivresse,
Ah! que ne durez-vous toujours!
Plaisirs, dont l'enfance intéresse,
Ne fuyez pas si vite; arrêtez : qui vous presse?
Votre aurore vaut seule un siècle de beaux jours!
Eh! qui peut remplacer l'erreur enchanteresse
Où s'abandonne alors un amant éperdu?
Le breuvage divin qu'a goûté sa maîtresse,
Le fruit que sa bouche a mordu,
Son baiser du matin, sa première caresse,
L'attente d'un bonheur mille fois suspendu,
Et ce mot si touchant, ce seul mot, JE VOUS AIME,
Est peut-être aussi doux que la volupté même.
O ma divinité suprême,
Prolongeons, s'il se peut, des moments aussi courts!
Laissons là la vieillesse et tous ses vains discours.
Je foule aux pieds ces biens que le vulgaire envie;
Dans tes bras amoureux j'achèverai ma vie,
Loin du bruit des cités et du faste des cours.
Transportez-moi sous le pôle du monde,
Dans ces déserts glacés où, tout couvert de peaux,
Seul, errant tristement dans une nuit profonde,
Le Lapon, emporté sur de légers traîneaux,
Promène incessamment sa hutte vagabonde;
Transportez-moi sous l'ardent équateur,
Dans les sables mouvants de l'inculte Libye :
Oui, j'aimerai toujours les yeux de Catilie,
Oui, j'aimerai toujours son sourire enchanteur.

LES BAISERS

Dieux! que ta bouche est parfumée!
Donne-moi donc vite un baiser.
Encore un, ô ma bien-aimée :
De quel feu dévorant je me sens embraser!

— Prends; sois heureux, en voilà vingt, Bathyle,
En voilà trente, en voilà cent en sus;
Est-ce assez? — Non. — Je t'en donne encor mille.
Es-tu content? — Las! je brûle encor plus!
— Et combien donc, ingrat, pour apaiser ta flamme,
Te faut-il aujourd'hui de baisers amoureux?
— Autant, répondis-je, ô mon âme,
Que Septembre mûrit, sur les coteaux pierreux
De Pomard ou d'Arbois, de raisins savoureux;
Autant qu'on voit d'épis jaunissants dans la plaine,
Ou de grains entassés dans le sable des mers;
Autant qu'on voit briller dans une nuit sereine
D'étoiles, de soleils et de mondes divers.
Quand tu m'en donnerais dès la naissante aurore,
Quand tu m'en donnerais jusqu'au déclin du jour,
Plus altéré le soir, le soir, mourant d'amour,
Je t'en demanderais encore.

A CATILIE

Dans la contrainte et les alarmes
Je vois s'envoler nos beaux jours :
La douleur a flétri vos charmes,
Et mes yeux à verser des larmes
Semblent condamnés pour toujours.
O la plus belle des maîtresses!
Mon bonheur s'est évanoui :
Je perds vos touchantes caresses,
Hélas! et de ces biens, dont j'ai trop peu joui,
Il ne me reste que ma flamme,
Vos lettres, mes regrets, mes désirs superflus,
Et la triste douceur de nourrir dans mon âme
L'éternel souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Tout brûle autour de moi, tout aime,
Tout s'enivre de volupté :
Deux à deux, vers le bien suprême,

Je vois tous les cœurs emportés.
Sans crainte à la ville, au village
On forme des liens charmants;
Et l'univers n'est qu'un bocage
Peuplé de fortunés amants.
L'Amour, d'une douce folie,
Prend soin de remplir leurs moments :
Nous seuls, ma chère Catilie,
Nous seuls éprouvons ses tourments.
Sans témoins, une loi sévère
Me défend de vous approcher;
A l'œil d'un époux ou d'un père,
Toujours soigneux de me cacher,
Depuis une semaine entière
Je n'ai pu seulement toucher
La main et si douce et si chère
Où, sans exciter leur colère,
Du mortel le moins téméraire
La bouche a droit de s'attacher.
A table, aux jeux, on nous sépare;
Nos Argus veillent en tous lieux,
Et, recherchant d'un œil avare
Les pleurs qui roulent dans vos yeux,
Ils se font un plaisir barbare
De troubler jusqu'à nos adieux.
Mais ne craignez point, ô mon âme!
Que leur inflexible rigueur
Éteigne ou lasse mon ardeur!
Mes chagrins même et leur fureur
Vous rendent plus chère à ma flamme.
Ah! si, malgré leur soin jaloux,
Mon cœur se fait entendre au vôtre,
Mon sort est encore assez doux.
J'aime mieux souffrir avec vous
Que d'être heureux avec une autre.

PARNY (ÉVARISTE-DÉSIRÉ DESFORGES, CHEVALIER DE)

Né en 1753, à l'île Bourbon, mort en 1814, à Paris. Envoyé en France dès sa neuvième année, il fit ses études au collége de Rennes. Lorsqu'il en sortit, il avait, dit-on, des idées de religion si exaltées qu'il manifesta le désir de se retirer au couvent de la Trappe. Mais cette lubie d'ascétisme lui passa vite. Il entra dans un régiment de dragons en qualité d'officier, et il prit des manières de penser et d'agir bien différentes au milieu de ces hardis militaires fort peu disposés, comme on sait, à tourner du côté des litanies. Appelé par son service à Paris ou à Versailles, il y retrouva son compatriote Bertin, avec qui il contracta une franche amitié que le temps n'altéra jamais. Également animés de cette ardeur voluptueuse inhérente au sang des créoles, ils s'associèrent quelques jeunes gens, avides comme eux des plaisirs, et fondèrent l'*ordre de la Caserne,* qui adopta pour décoration une grappe de raisin couronnée de myrte attachée à un ruban gris de lin porté en écharpe et qui tint ses joyeuses séances, pendant l'hiver, à la ville, et pendant la belle saison, dans la vallée de Feuillancour, entre Marly et Saint-Germain. Dans le temps que Parny ne songeait qu'à s'enivrer des délices de cette société épicurienne, il se vit contraint de s'en arracher afin de rejoindre sa famille à Bourbon, où il arriva en 1773. C'est là qu'il connut cette jeune beauté qu'il a chantée sous le nom supposé d'Éléonore, sans jamais dire à personne le véritable, que l'honneur lui imposait la loi de ne pas révéler. Il l'aima éperdument et voulut l'épouser, mais il ne put obtenir le consentement du marquis de Parny, son père, qui se hâta de le renvoyer en France. Il partit désolé, laissant sa maîtresse fort compromise, et revit Paris en 1776. Toujours plein de sa passion, il la peignit d'une manière assez conforme à la réalité dans des élégies dont il publia, deux ans après, le premier recueil, qu'il augmenta plus tard. L'année suivante, il fit paraître ses *Opuscules poétiques,* parmi lesquels figurait *la Journée champêtre,* charmant petit poëme où l'on croit qu'il a voulu retracer une des journées de Feuillancour, en

transportant la scène dans un paysage de Sicile. En 1784 il passa dans l'Inde avec le grade de capitaine qu'il avait depuis 1780, fut aide de camp du gouverneur, finit par se lasser du service, donna sa démission, et reparut à Versailles en 1787. La révolution le réduisit à l'indigence : il racontait qu'il fut obligé plus d'une fois de se coucher sans avoir mangé suffisamment, et qu'un jour il tomba d'inanition sur le pavé. Cependant il ne la maudissait jamais, quoiqu'il en déplorât sans doute les excès. Il reconnaissait que sans elle il n'aurait jamais pu offrir au public *la Guerre des dieux*, poëme auquel il travailla depuis le commencement de l'an II jusqu'en l'an VII, date de son apparition, et auquel il voulut d'abord donner le titre de *Christianade*, que portent quelques fragments imprimés avant cette date. Ce poëme, qui reflète tout à la fois l'impiété sacrilége de l'époque de 93, où il fut conçu, et les mœurs dissolues de l'époque directoriale, où il fut écrit, excita l'engouement d'une foule de lecteurs qui en épuisèrent, en une année, trois éditions authentiques et peut-être autant de contrefaites; mais il indigna tous les hommes chez qui le sens moral n'était pas entièrement perverti. La plupart des membres de l'Institut étaient de ce nombre; ils repoussèrent l'élection de l'auteur, qui aspirait à devenir leur collègue. Il ne fut nommé qu'en 1803. L'année précédente, il avait épousé une femme tout à fait au gré de son esprit et de son cœur. Rien ne lui manquait alors dans son ménage qu'une honnête aisance. Français de Nantes la lui procura en le plaçant dans l'administration des droits réunis. Cette occupation n'empêcha point Parny de composer de nouveaux ouvrages qui furent encore irreligieux et indécents. Sa verve ne s'arrêta qu'en 1810, où il fut frappé d'une maladie qu'il garda jusqu'à la fin de ses jours. C'était une sorte de lèpre (l'éléphantiasis), au dire des dévots, qui la firent considérer comme une punition du ciel. A ce malheur s'en joignit un autre. La Restauration le priva de son emploi. Le général Dupont, avec qui il avait été lié, étant instruit de son état, lui donna une sinécure de mille écus au ministère de la guerre. Cet acte, que nous rapportons parce que nous en avons eu la preuve sous les yeux, fut dénoncé, trois ou quatre jours après la chute du ministre, à Louis XVIII, qui ordonna de le faire cesser sur-le-champ. Ordre inutile, car Parny venait de rendre son dernier soupir. Ce poëte a perdu la renommée qu'il eut de son vivant. On n'apprécie plus aujourd'hui le naturel, l'élégance et l'harmonie qu'il a su conserver à notre langue. C'est assez logique dans un temps où tant de confrères de la plume

préfèrent une autre langue tour à tour espagnole, italienne, anglaise, allemande, mais peu française, qui paraît être composée aux dépens de tous les peuples. Mais est-il croyable que les élégies de Parny, qui obtinrent tant de suffrages, soient absolument sans mérite? Lorsqu'elles parurent, La Harpe les annonça comme de petits chefs-d'œuvre faits pour ramener le goût et dissiper le prestige des versificateurs à la mode. Voltaire donna le nom de Tibulle à leur auteur, qui, sans le refuser ni l'accepter entièrement, le convertit en celui de *Tibullinus*, diminutif de Tibulle. Nous avons indiqué dans notre notice sur Bertin le peu de justesse qu'il y a dans l'assimilation des deux élégiaques. Nous ne développerons pas ici notre opinion en montrant les points où le génie du premier et le talent du second se touchent et se séparent. Nous remarquerons seulement que celui-ci ne mêle pas assez souvent l'expression de la tendresse à celle de la volupté, et que son amour, presque toujours sensuel, a rarement l'accent de l'âme. Mais il a pourtant des traits de passion véritable, des grâces vives et naturelles et un style enchanteur qui lui assureraient le premier rang parmi nos poëtes érotiques, si André Chénier et M. de Lamartine n'avaient pas chanté leurs amours.

IL FAUT AIMER

Vous qui de l'amoureuse ivresse
Fuyez la loi,
Approchez-vous, belle jeunesse,
Écoutez-moi.
Votre cœur a beau se défendre
De s'enflammer;
Le moment vient, il faut se rendre,
Il faut aimer.

Hier, au bois, ma chère Annette
Prenait le frais;
Elle chantait sur sa musette
« N'aimons jamais. »
M'approchant alors par derrière
Sans me nommer,

Je dis : « Vous vous trompez, ma chère,
« Il faut aimer. »

En rougissant la pastourelle
Me répondit :
« D'Amour la flèche est trop cruelle,
« On me l'a dit :
« A treize ans le cœur est trop tendre
« Pour s'enflammer :
« C'est à vingt ans qu'il faut attendre
« Pour mieux aimer. »

Lors je lui dis : « La beauté passe
« Comme une fleur;
« Un souffle, bien souvent, l'efface
« Dans sa fraîcheur.
« Rien ne peut, quand elle est flétrie,
« La ranimer :
« C'est quand on est jeune et jolie
« Qu'il faut aimer.

« Belle amie, à si douce atteinte
« Cédez un peu;
« Cet amour, dont vous avez crainte,
« N'est rien qu'un jeu. »
Annette soupire et commence
A s'alarmer;
Mais ses yeux avaient dit d'avance :
« Il faut aimer. »

L'air était frais, l'instant propice,
Le bois touffu;
Annette fuit, le pied lui glisse,
Tout est perdu.
L'Amour, la couvrant de son aile,
Sut l'animer :

« Hélas! je sens trop, me dit-elle,
« Qu'il faut aimer. »

Les oiseaux, témoins de l'affaire,
Se baisaient mieux;
L'onde, plus tard qu'à l'ordinaire,
Quittait ces lieux;
Les roses s'empressaient d'éclore
Pour embaumer,
Et l'écho répétait encore :
« Il faut aimer. »

LA DISCRÉTION

O la plus belle des maîtresses!
Fuyons dans nos plaisirs la lumière et le bruit;
Ne disons point au jour les secrets de la nuit;
Aux regards inquiets dérobons nos caresses.

L'amour heureux se trahit aisément.
Je crains pour toi les yeux d'une mère attentive;
Je crains ce vieil Argus, au cœur de diamant,
Dont la vertu brusque et rétive
Ne s'adoucit qu'à prix d'argent.

Durant le jour tu n'es plus mon amante :
Si je m'offre à tes yeux, garde-toi de rougir;
Défends à ton amour le plus léger soupir;
Affecte un air distrait; que ta voix séduisante
Évite de frapper mon oreille et mon cœur;
Ne mets dans tes regards ni trouble ni langueur.
Hélas! de mes conseils je me repens d'avance.
Ma chère Éléonore, au nom de nos amours,
N'imite pas trop loin cet air d'indifférence :
Je dirais : C'est un jeu, mais je craindrais toujours.

LA RECHUTE

C'en est fait, j'ai brisé mes chaînes,
Amis, je reviens dans vos bras;
Les belles ne vous valent pas;
Leurs faveurs coûtent trop de peines.
Jouet de leur volage humeur,
J'ai rougi de ma dépendance :
Je reprends mon indifférence
Et je retrouve le bonheur.
Le dieu joufflu de la vendange
Va m'inspirer d'autres chansons;
C'est le seul plaisir sans mélange :
Il est de toutes les saisons;
Lui seul nous console et nous venge
Des maîtresses que nous perdons.

Que dis-je, malheureux! Ah! qu'il est difficile
De feindre la gaîté dans le sein des douleurs!
La bouche sourit mal quand les yeux sont en pleurs.
Repoussons loin de nous ce nectar inutile.
Et toi, tendre Amitié, plaisir pur et divin,
Non, tu ne suffis plus à mon âme égarée.
Au cri des passions qui grondent en mon sein
Tu veux en vain mêler ta voix douce et sacrée :
Tu gémis de mes maux, qu'il fallait prévenir;
Tu m'offres ton appui lorsque la chute est faite;
Et tu sondes ma plaie au lieu de la guérir.
Va, ne m'apporte plus ta prudence inquiète :
Laisse-moi m'étourdir sur la réalité;
Laisse-moi m'enfoncer dans le sein des chimères,
Tout courbé sous les fers chanter la liberté,
Saisir avec transport des ombres passagères,
Et parler de félicité
En versant des larmes amères.

Ils viendront ces paisibles jours,
Ces moments du réveil, où la raison sévère
Dans la nuit des erreurs fait briller sa lumière,
Et dissipe à nos yeux le songe des amours.
Le Temps, qui d'une aile légère
Emporte, en se jouant, nos goûts et nos penchants,
Mettra bientôt le terme à mes égarements.
O mes amis! alors échappé de ses chaînes,
Et guéri de ses longues peines,
Ce cœur qui vous trahit revolera vers vous.
Sur votre expérience appuyant ma faiblesse,
Peut-être je pourrai d'une folle tendresse
Prévenir les retours jaloux.
Sur les plaisirs de mon aurore
Vous me verrez tourner des yeux mouillés de pleurs,
Soupirer malgré moi, rougir de mes erreurs,
Et même en rougissant les regretter encore.

RETOUR A ÉLÉONORE

Ah! si jamais on aima sur la terre,
Si d'un mortel on vit les dieux jaloux,
C'est dans le temps où crédule et sincère
J'étais heureux et l'étais avec vous.
Ce doux lien n'avait point de modèle :
Moins tendrement le frère aime sa sœur,
Le jeune époux son épouse nouvelle,
L'ami sensible un ami de son cœur.
O toi qui fus ma maîtresse fidèle,
Tu ne l'es plus! Voilà donc ces amours
Que ta promesse éternisait d'avance!
Ils sont passés; déjà ton inconstance
En tristes nuits a changé mes beaux jours.
N'est-ce pas moi de qui l'heureuse adresse
Aux voluptés instruisit ta jeunesse?

Pour te donner ton cœur est-il à toi?
De ses soupirs le premier fut pour moi,
Et je reçus ta première promesse.
Tu me disais : « Le devoir et l'honneur
« Ne veulent point que je sois votre amante.
« N'espérez rien; si je donnais mon cœur,
« Vous tromperiez ma jeunesse imprudente :
« On me l'a dit, votre sexe est trompeur. »
Ainsi parlait ta sagesse craintive;
Et cependant tu ne me fuyais pas;
Et cependant une rougeur plus vive
Embellissait tes modestes appas;
Et cependant tu prononçais sans cesse
Le mot d'amour qui causait ton effroi;
Et dans ma main la tienne avec mollesse
Venait tomber pour demander ma foi.
Je la donnai, je te la donne encore.
J'en fais serment au seul Dieu que j'adore,
Au Dieu chéri par toi-même adoré;
De tes erreurs j'ai causé la première;
De mes erreurs tu seras la dernière.
Et si jamais ton amant égaré
Pouvait changer; s'il voyait sur la terre
D'autre bonheur que celui de te plaire,
Ah! puisse alors le ciel, pour me punir,
De tes faveurs m'ôter le souvenir!

Bientôt après, dans ta paisible couche,
Par le plaisir conduit furtivement,
J'ai, malgré toi, recueilli de ta bouche
Ce premier cri si doux pour un amant!
Tu combattais, timide Éléonore;
Mais le combat fut bientôt terminé :
Ton cœur ainsi te l'avait ordonné.
Ta main pourtant me refusait encore

Ce que ton cœur m'avait déjà donné.
Tu sais alors combien je fus coupable!
Tu sais comment j'étonnai ta pudeur;
Avec quels soins au terme du bonheur
Je conduisis ton ignorance aimable!
Tu souriais, tu pleurais à la fois,
Tu m'arrêtais dans mon impatience,
Tu me nommais, tu gardais le silence :
Dans les baisers mourut ta faible voix.
Rappelle-toi nos heureuses folies.
Tu me disais en tombant dans mes bras :
« Aimons toujours, aimons jusqu'au trépas. »
Tu le disais, je t'aime, et tu m'oublies.

LE RACCOMMODEMENT

Nous renaissons, ma chère Éléonore;
Car c'est mourir que de cesser d'aimer.
Puisse le nœud qui vient de se former
Avec le temps se resserrer encore!
Devions-nous croire à ce bruit imposteur
Qui nous peignit l'un à l'autre infidèle!
Notre imprudence a fait notre malheur.
Je te revois plus constante et plus belle.
Règne sur moi, mais règne pour toujours.
Jouis en paix de l'heureux don de plaire.
Que notre vie, obscure et solitaire,
Coule en secret sous l'aile des amours;
Comme un ruisseau qui, murmurant à peine,
Et dans son lit resserrant tous ses flots,
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux,
Et n'ose pas se montrer dans la plaine.
Du vrai bonheur les sentiers peu connus
Nous cacheront aux regards de l'envie;
Et l'on dira quand nous ne serons plus :
« Ils ont aimé, voilà toute leur vie. »

LES SERMENTS

Oui, j'en atteste la nuit sombre
Confidente de nos plaisirs,
Et qui verra toujours son ombre
Disparaître avant mes désirs;
J'atteste l'étoile amoureuse
Qui, pour voler au rendez-vous,
Me prête sa clarté douteuse;
Je prends à témoins ces verroux
Qui souvent réveillaient ta mère,
Et cette parure étrangère
Qui trompe les regards jaloux :
Enfin, j'en jure par toi-même,
Je veux dire par tous mes dieux;
T'aimer est le bonheur suprême,
Il n'en est point d'autre à mes yeux.
Viens donc, ô ma belle maîtresse,
Perdre tes soupçons dans mes bras;
Viens t'assurer de ma tendresse
Et du pouvoir de tes appas.
Aimons, ma chère Éléonore;
Aimons au moment du réveil,
Aimons au lever de l'aurore,
Aimons au coucher du soleil;
Durant la nuit aimons encore.

L'ABSENCE

Huit jours sont écoulés depuis que dans ces plaines
Un devoir rigoureux a retenu mes pas.
Croyez à ma douleur, mais ne l'éprouvez pas;
Puissiez-vous de l'amour ne point sentir les peines!

Le bonheur m'environne en ce riant séjour.
De mes jeunes amis la bruyante allégresse
Ne peut un seul instant distraire ma tristesse,
Et mon cœur aux plaisirs est fermé sans retour.
Mêlant à leur gaîté ma voix plaintive et tendre,
Je demande à la nuit, je redemande au jour
Cet objet adoré qui ne peut plus m'entendre.

Loin de vous autrefois je supportais l'ennui;
L'espoir me consolait; mon amour aujourd'hui
Ne sait plus endurer les plus courtes absences.
Tout ce qui n'est pas vous me devient odieux.
Ah! vous m'avez ôté toutes mes jouissances;
J'ai perdu tous les goûts qui me rendaient heureux;
Vous seule me restez, ô mon Éléonore!
Mais vous me suffirez, j'en atteste les dieux;
Et je n'ai rien perdu, si vous m'aimez encore.

ÉLÉGIE

C'en est donc fait! par des tyrans cruels,
Malgré ses pleurs à l'autel entraînée,
Elle a subi le joug de l'hyménée;
Elle a détruit par des nœuds solennels
Les nœuds secrets qui l'avaient enchaînée.

Et moi, longtemps exilé de ces lieux,
Pour adoucir cette absence cruelle,
Je me disais : Elle sera fidèle;
J'en crois son cœur et ses derniers adieux.
Dans cet espoir, j'arrivais sans alarmes,
Je tressaillais en arrêtant mes yeux
Sur le séjour qui cachait tant de charmes,
Et le plaisir faisait couler mes larmes;
Je payai cher ce plaisir imposteur!
Prêt à voler aux pieds de mon amante,

Dans un billet tracé par l'inconstante
Je lis son crime et je lis mon malheur;
Un coup de foudre eût été moins terrible.
Éléonore! ô dieux! est-il possible?
Il est donc fait et prononcé par toi
L'affreux serment de n'être plus à moi?
Éléonore autrefois si timide,
Éléonore aujourd'hui si perfide,
De tant de soins voilà donc le retour!
Voilà le prix d'un éternel amour!
Car ne crois pas que jamais je t'oublie :
Il n'est plus temps; je le voudrais en vain;
Et malgré moi tu feras mon destin;
Je te devrai le malheur de ma vie.

En avouant ta noire trahison
Tu veux encor m'arracher ton pardon :
Pour l'obtenir tu dis que mon absence
A tes tyrans te livra sans défense.
Ah! si les miens, abusant de leurs droits,
Avaient voulu me contraindre au parjure,
Et m'enchaîner sans consulter mon choix,
L'amour, plus saint, plus fort que la nature,
Aurait bravé leur injuste pouvoir;
De la constance il m'eût fait un devoir.
Mais ta prière est un ordre suprême;
Trompé par toi, rejeté de tes bras,
Je te pardonne et je ne me plains pas :
Puisse ton cœur te pardonner de même!

ÉLÉGIE

J'ai cherché dans l'absence un remède à mes maux;
J'ai fui les lieux charmants qu'embellit l'infidèle.
Caché dans ces forêts dont l'ombre est éternelle,
J'ai trouvé le silence, et jamais le repos.

Par les sombres détours d'une route inconnue
J'arrive sur ces monts qui divisent la nue :
De quel étonnement tous mes sens sont frappés!
Quel calme! quels objets! quelle immense étendue!
La mer paraît sans borne à mes regards trompés,
Et dans l'azur des cieux est au loin confondue;
Le zéphire en ces lieux tempère les chaleurs;
De l'aquilon parfois on y sent les rigueurs;
Et tandis que l'hiver habite ces montagnes,
Plus bas l'été brûlant dessèche les campagnes.

Le volcan dans sa course a dévoré ces champs;
La pierre calcinée atteste son passage :
L'arbre y croît avec peine, et l'oiseau par ses chants
N'a jamais égayé ce lieu triste et sauvage.
Tout se tait, tout est mort; mourez, honteux soupirs,
Mourez, importuns souvenirs,
Qui me retracez l'infidèle;
Mourez, tumultueux désirs,
Ou soyez volages comme elle.
Ces bois ne peuvent me cacher;
Ici même avec tous ses charmes,
L'ingrate encor me vient chercher;
Et son nom fait couler des larmes
Que le temps aurait dû sécher.
O dieux! oh! rendez-moi ma raison égarée;
Arrachez de mon cœur cette image adorée;
Éteignez cet amour qu'elle vient rallumer,
Et qui remplit encor mon âme tout entière.
Ah! l'on devrait cesser d'aimer
Au moment qu'on cesse de plaire.

Tandis qu'avec mes pleurs, la plainte et les regrets
Coulent de mon âme attendrie,
J'avance, et de nouveaux objets
Interrompent ma rêverie.

Je vois naître à mes pieds ces ruisseaux différents,
Qui, changés tout à coup en rapides torrents,
Traversent à grand bruit les ravines profondes,
Roulent avec leurs flots le ravage et l'horreur,
Fondent sur le rivage et vont avec fureur
Dans l'océan troublé précipiter leurs ondes.
Je vois des rocs noircis, dont le front orgueilleux
S'élève et va frapper les cieux.
Le temps a gravé sur leurs cimes
L'empreinte de la vétusté;
Mon œil, rapidement porté
De torrents en torrents, d'abîmes en d'abîmes,
S'arrête épouvanté.
O nature! qu'ici je ressens ton empire!
J'aime de ce désert la sauvage âpreté;
De tes travaux hardis j'aime la majesté;
Oui, ton horreur me plaît; je frissonne et j'admire.

Dans ce séjour tranquille, aux regards des humains
Que ne puis-je cacher le reste de ma vie!
Que ne puis-je du moins y laisser mes chagrins!
Je venais oublier l'ingrate qui m'oublie,
Et ma bouche indiscrète a prononcé son nom;
Je l'ai redit cent fois, et l'écho solitaire,
De ma voix douloureuse a prolongé le son;
Ma main l'a gravé sur la pierre;
Au mien il est entrelacé.
Un jour le voyageur, sous la mousse légère,
De ces noms connus à Cythère
Verra quelque reste effacé.
Soudain il s'écrira : « Son amour fut extrême;
« Il chanta sa maîtresse au fond de ces déserts.
« Pleurons sur ses malheurs, et relisons les ver
« Qu'il soupira dans ce lieu même. »

ÉLÉGIE

Il faut tout perdre, il faut vous obéir;
Je vous les rends ces lettres indiscrètes,
De votre cœur éloquents interprètes,
Et que le mien eût voulu retenir;
Je vous les rends : vos yeux à chaque page
Reconnaîtront l'amour et son langage,
Nos doux projets, vos serments oubliés,
Et tous mes droits par vous sacrifiés.

C'était trop peu, cruelle Éléonore,
De m'arracher ces traces d'un amour
Payé par moi d'un éternel retour;
Vous ordonnez que je vous rende encore
Ces traits chéris dont l'aspect enchanteur
Adoucissait et trompait ma douleur.
Pourquoi chercher une excuse inutile,
En reprenant ces gages adorés
Qu'aux plus grands biens j'ai toujours préférés?
De vos rigueurs le prétexte est futile.
Non, la prudence et le devoir jaloux
N'exigent pas ce double sacrifice;
Mais ces écrits qu'un sentiment propice
Vous inspira dans des moments plus doux;
Mais ce portrait, ce prix de ma constance,
Que sur mon cœur attacha votre main,
En le trompant, consolaient mon chagrin :
Et vous craignez d'adoucir ma souffrance;
Et vous voulez que mes yeux désormais
Ne puissent plus s'ouvrir sur vos attraits;
Et vous voulez, pour combler ma disgrâce,
De mon bonheur ôter jusqu'à la trace.
Ah! j'obéis, je vous rends vos bienfaits :

Un seul me reste, il me reste à jamais.
Oui, malgré vous, qui causez ma faiblesse,
Oui, malgré moi, ce cœur infortuné
Retient encore et gardera sans cesse
Le fol amour que vous m'avez donné.

ÉLÉGIE

Aimer est un destin charmant;
C'est un bonheur qui nous enivre,
Et qui produit l'enchantement.
Avoir aimé c'est ne plus vivre;
Hélas! c'est avoir acheté
Cette accablante vérité,
Que les serments sont un mensonge,
Que l'amour trompe tôt ou tard,
Que l'innocence n'est qu'un art,
Et que le bonheur n'est qu'un songe.

ÉLÉGIE

Cesse de m'affliger, importune amitié,
C'est en vain que tu me rappelles
Dans ce monde frivole où je suis oublié :
Ma raison se refuse à des erreurs nouvelles,
Oses-tu me parler d'amour et de plaisirs?
Ai-je encor des projets? ai-je encor des désirs?
Ne me console point, ma tristesse m'est chère;
Laisse gémir en paix ma douleur solitaire.
Hélas! cette injuste douleur
De tes soins en secret murmure;
Elle aigrit même la douceur
De ce baume consolateur
Que tu verses sur ma blessure.

Du tronc qui nourrit sa vigueur,
La branche une fois détachée
Ne reprend jamais sa fraîcheur,
Et l'on arrose en vain la fleur
Quand la racine est desséchée.
De mes jours le fil est usé;
Le chagrin dévorant a flétri ma jeunesse;
Je suis mort au plaisir et mort à la tendresse.
Hélas! j'ai trop aimé; dans mon cœur épuisé
Le sentiment ne peut renaître.
Non, non; vous avez fui pour ne plus reparaître,
Première illusion de mes premiers beaux jours,
Céleste enchantement des premières amours!
O fraîcheur du plaisir! ô volupté suprême!
Je vous connus jadis, et, dans ma douce erreur,
J'osai croire que le bonheur
Durait autant que l'amour même :
Mais le bonheur fut court et l'amour me trompait.
L'amour n'est plus, l'amour est éteint pour la vie;
Il laisse un vide affreux dans mon âme affaiblie,
Et la place qu'il occupait
Ne peut être jamais remplie.

GROUVELLE (PHILIPPE-ANTOINE)

Né à Paris en 1758, mort dans la même ville en 1806. Il débuta dans la carrière littéraire par quelques opuscules en vers et en prose qui le firent avantageusement connaître. Il devint en 1789 secrétaire des commandements du prince de Condé, et la même année il publia un ouvrage intitulé : *De l'autorité de Montesquieu sur la révolution présente*. Son attachement aux principes de cette révolution le fit choisir pour secrétaire du conseil exécutif provisoire après le 10 août 1792, et ce fut lui qui lut à Louis XVI le décret de la Convention qui condamnait à mort cet infortuné monarque. On lui doit des *Mémoires historiques sur les Templiers*, une édition des *Lettres de madame de Sévigné* et une édition des *Œuvres de Louis XIV*. Les poésies qu'il a composées sont répandues dans l'*Almanach des muses* et dans d'autres recueils. Nous n'en citerons qu'une épître légère où les diverses phases de l'amour et de la galanterie en France sont assez spirituellement retracées.

ÉPITRE AU FRÈRE PAUL,

AUTEUR D'UN RECUEIL DE CONTES INTITULÉ : *Graves observations sur les mœurs du dix-huitième siècle.*

Frère Paul, qui n'ignorez rien,
Vous savez que dans tous les âges,
Tantôt en mal, tantôt en bien,
Le fol Amour, changeant d'usages,
Changea toujours d'historien.
L'Italie a vu chaque muse
De ses mœurs suivre le destin;
Boccace, aimable libertin,

Succède à l'amant de Vaucluse,
Et meurt suivi de l'Arétin.
Beau temps de la chevalerie!
Les romans, en ces heureux jours,
Duraient autant que les amours,
Qui duraient autant que la vie.
Mais quand l'esprit avec les arts,
Sortant de la belle Italie,
Vint visiter notre patrie,
Qui l'appelait de toutes parts,
La courtoise galanterie
S'enlumina de ses couleurs;
On ne vit plus qu'amours jaseurs;
De la meilleure compagnie
La jouissance fut bannie;
L'esprit seul enflamma les cœurs;
Des métaphysiques ardeurs
La volupté moins avilie
Inspira nos galants conteurs,
Historiens de leur folie,
Et chaque amant lut dans *Clélie*
Le long journal de ses langueurs.

On vit enfin les sens rebelles,
Las de grands mots et de soupirs,
Joindre aux faveurs spirituelles
Incognito les vrais plaisirs.
Tout était bien quand à Cythère
La mode vint, avec fracas,
De la pudeur et du mystère
Brouiller les amours délicats.
Aux convenances souveraines
Le dieu des cœurs de ses États,
Tout en pleurant, céda les rênes;
La passion à l'œil jaloux,

Le sentiment au regard doux,
S'envolèrent avec les Grâces;
Le calcul de ses doigts de glaces
Unit deux sexes vains et fous;
L'amour-propre afficha ses goûts...
Mais quoi! Qui le sait mieux que vous?
Chez nos bons aïeux que j'envie,
On avait fait du tendre amour
La grande affaire de la vie :
Il est chez nous celle du jour.
Plus de *servages*, plus de *flammes*;
Adieu constance! adieu devoir!
Il était doux d'aimer ces dames :
Il est plus court de les avoir.
Adieu pastourelles discrètes,
Plus de rendez-vous ténébreux;
Adieu les nocturnes retraites :
C'est en plein jour qu'on est heureux.
Nos bergères sont des grisettes;
Les amours sont des amourettes :
Un jour vieillit ces petits dieux.
J'aime à les voir sur vos tablettes
En raccourci peints à mes yeux;
Et vous avez mis pour le mieux
Notre histoire en historiettes.

Oui, si l'on peint l'amour du temps,
C'est dans un conte qu'il peut plaire;
Et l'on ne doit que des instants
A le conter comme à le faire.
Sur un théâtre clandestin,
L'enjoûment, qui parfois s'oublie,
D'un impudique brodequin
Peut chausser la vierge Thalie.
Je le sais, et le bon Collé,

Peintre charmant d'un monde obscène,
A, dans son drame déréglé,
Mis plus d'un boudoir sur la scène :
Mais nos yeux, plus purs que nos cœurs,
Craignent sa muse trop hardie.
Triomphez, aimables conteurs,
Vos vers joyeux sont de nos mœurs
Le roman et la comédie.

O grand Hermite de Paris [1],
Que j'aime vos graves saillies !
Voilà nos dames, nos maris !
Voilà bien toutes nos folies !
Un inquisiteur mal appris,
De ces petits prônes chéris
Interrompt les douces franchises :
Hélas ! je n'en suis pas surpris ;
Quand on permet tant de sottises,
On doit défendre vos écrits.

Mais quoi ! déjà sur la toilette
On vous garde un coin assez doux ;
Au fond d'une alcôve secrète,
Chloé, solitaire et distraite,
S'endort et s'éveille avec vous :
Dans votre brochure chérie,
Entre deux draps elle parcourt
Et de la ville et du faubourg
L'intéressante galerie ;
Partout, vous avez trait pour trait
Peint sa nouvelle coterie ;
Partout le nom vole au portrait :
Oui, voilà le fat qui lui plaît,

1. C'est le titre que prend l'auteur des *Graves observations.*

Et l'honnête homme qui l'ennuie,
La jeune Aminte qu'elle hait,
La laide Églé, sa tendre amie!
Dans vos universels tableaux,
Si vous peignez quelque infidèle,
Au cœur blasé, même un peu faux,
Peignez-la jeune et vive et belle :
Chloé, malgré tous ces défauts,
Se croit toujours votre modèle.

Ainsi, grâce à l'heureux secours
De vos entretiens solitaires,
Initiée aux grands mystères
Des plaisirs et des caractères
De nos cités et de nos cours,
Tout à la fois et sans scandale,
Chloé chez vous va faire un cours
De voluptés et de morale.

Gentilles sœurs, douces beautés,
Bénissez le savant émule
Du tendre et libertin Catulle
Qui, finement et sans scrupule,
Sait donner tant de ridicule
Aux femmes que vous détestez,
Et tant de charme aux voluptés
Pour qui votre âme toujours brûle;
Et parmi tant de réprouvés,
Hermites des bois de Cythère,
Si d'aventure vous trouvez
Mon agréable solitaire,
Gardez-vous bien, ô bonnes sœurs,
De refuser à ce bon frère
La charité de vos faveurs.

HOFFMAN (FRANÇOIS-BENOIT)

Né à Nancy en 1760, mort à Paris en 1828. Il était petit-fils d'un huissier de la chambre du roi Stanislas Leczinski. Après avoir terminé ses études au collége de sa ville natale, il fut envoyé à Strasbourg pour y faire son droit; mais, comme il était bègue, il jugea qu'il ne pourrait être qu'un ridicule avocat, et un coup de tête le porta à s'engager dans un régiment qu'il alla joindre en Corse. Dégagé du service par ses parents, il revint chez eux, remporta un prix à l'Académie de Nancy et se rendit à Paris, où il fit imprimer en 1785 un recueil de vers qui furent goûtés, et travailla avec succès pour le théâtre. Il fut attaché ensuite au *Journal de l'Empire* (*Journal des Débats*), dont il devint un des meilleurs rédacteurs. Il n'eût tenu qu'à lui d'entrer à l'Académie française, qui désirait le recevoir, à ce qu'on assure; mais il répondit à la proposition que plusieurs de ses membres lui firent à ce sujet, qu'il n'accepterait pas un honneur dont il ne se croyait pas digne. Il y avait pourtant des droits réels par ses grands opéras, ses opéras-comiques et ses comédies, œuvres d'un mérite assez généralement reconnu, par ses articles de critique plein d'érudition, de science, d'esprit et de goût et par quelques poésies légères marquées au coin d'un talent facile et agréable.

LE MAL D'AMOUR

N'avoir qu'une seule pensée,
N'éprouver qu'un seul sentiment,
Avoir toujours l'âme oppressée
Par un chagrin plein d'agrément :
Voir et sentir toujours de même,
Matin et soir et nuit et jour :

Voilà comme on est quand on aime;
Voilà le mal qu'on nomme amour.

Quitter sa mie avec tristesse,
Et vouloir être au lendemain;
La revoir avec douce ivresse,
Trembler en lui prenant la main;
Ne parler que pour dire j'aime,
Le répéter le long du jour,
Le lendemain dire de même :
Voilà le mal qu'on nomme amour.

Regarder comme un bien suprême
La plus légère des faveurs,
Ressentir un tourment extrême
A la moindre de ses rigueurs;
Pleurer, rire, espérer et craindre,
Jouir et souffrir tour à tour :
Si c'est un mal, faut-il s'en plaindre?
C'est le doux mal qu'on nomme amour.

UN PREMIER AMOUR

L'homme, selon son caractère,
Cherche à varier ses destins :
Mille plaisirs sont sur la terre,
Mille fleurs sont dans nos jardins.
Plus d'une agréable folie
Vient nous séduire tour à tour;
Mais il n'est rien, dans cette vie,
De plus doux qu'un premier amour.

Il est des amours de tout âge.
L'homme est inconstant et léger;
Quel que soit le nœud qui l'engage,
Dès qu'il possède, il veut changer :

Une nouvelle fantaisie
Viendra l'occuper quelque jour;
Mais que je le plains, s'il oublie
L'objet de son premier amour!

L'autre soir, la beauté que j'aime,
Sous un berceau, dans un jardin,
Pour prix de ma tendresse extrême,
M'abandonna sa belle main.
Baiser une main qu'on adore
Est un grand plaisir; mais, un jour,
Un regard m'en fit plus encore :
C'était à mon premier amour.

Hier, à l'heure où tout sommeille,
Cloris, lasse de refuser,
Sur sa bouche humide et vermeille
Me laissa cueillir un baiser.
Baiser la bouche qu'on adore
Est un grand plaisir; mais, un jour,
Une main m'en fit plus encore :
C'était à mon premier amour.

D'une beauté plus indulgente
J'obtins, dans de plus doux moments,
Pour prix de ma flamme éloquente,
Ce tout désiré des amants.
Ce tout de celle qu'on adore
Est un grand plaisir; mais, un jour,
Un baiser m'en fit plus encore :
C'était à mon premier amour.

Comme un autre je fus volage,
Comme un autre je fus heureux;
Plus d'une a reçu mon hommage,
Pour plus d'une j'ai fait des vœux.

Ces souvenirs de ma jeunesse
Pourront s'effacer pour toujours;
Mais je veux jusqu'en ma vieillesse
Chanter mes premières amours.

A MA CRUELLE

Que tu te trompes, ma Silvie,
Quand tu penses que ta froideur
Fait le désespoir de ma vie!
Est-ce donc un si grand malheur
Que d'adorer une maîtresse
Qui ne veut de nous que le cœur,
Et dont l'éternelle rigueur
Éternise notre tendresse?
Que je plains ces heureux amants
Qui n'ont plus de souhaits à faire!
Ils n'ont plus ces troubles charmants
Que nous donne l'espoir de plaire;
Ils regretteront ces tourments,
Enfants de la beauté sévère,
Et ces chagrins pleins d'agréments
Qu'on ne connaît plus à Cythère.
Troubles divins que je préfère
A ce délicieux moment,
Qu'on me refuse et que j'espère,
Et qui fuit si rapidement.
C'est ce charmant désir, ma chère,
Toujours trahi, jamais éteint,
Qui prête aux roses de ton teint
L'éternel moyen de me plaire.
Oui, celui-là seul vit heureux
Qui n'a pas tout ce qu'il désire :
Mon bonheur est d'être amoureux,
Mon plaisir est de te le dire.

Lisandre est aimé de Thémire,
Il n'a plus rien à désirer;
Plus de trouble, plus de délire;
L'ingrat la voit sans soupirer.
Philis, le cœur rempli d'alarmes,
Près de Damis se désolait;
L'heureux Damis la regardait;
Je n'ai pas vu couler ses larmes.
Philinte, en maître impérieux,
Règne sur la tendre Glicère;
Le perfide semble honteux
D'avoir trop aimé la bergère.
Ah! si de l'excès du bonheur
On voit naître l'indifférence,
Combien ma pénible constance
Doit-elle être chère à mon cœur!
Va, ne crains pas que je t'accuse
De la rigueur de mes destins;
Je chéris jusqu'à tes dédains,
Ils ont la vertu pour excuse :
Trop heureux de baiser ta main;
Content si ta main s'y refuse.
Le fol espoir d'un lendemain
Me console, quoiqu'il m'abuse.
L'espoir, qui me trompe toujours,
Sans fatiguer ma confiance,
Se plaît à nourrir mes amours
Des glaces de l'indifférence.
Hélas! on ne peut réunir
Le plaisir de la jouissance
Au doux espoir de l'obtenir;
Il nous faut être à l'avenir
Sans bonheur ou sans espérance
Insensé qui se réjouit
D'avoir vaincu la beauté fière;

Le prompt moment dont il jouit
Vaut-il le moment qu'on espère?
En vain, Tircis, me vantez-vous
Une félicité divine;
Vos plaisirs sont toujours moins doux
Que les plaisirs que j'imagine.
Mon sort est plus cher à mon cœur,
Quoique rempli d'inquiétude;
Je vais lentement au bonheur,
Et vous courez à l'habitude.
Les vœux de Tircis sont remplis;
Mais voyez le bel avantage :
Quand les miens seront accomplis,
Tircis sera déjà volage.
Achève, cruelle beauté,
De m'accabler de ta fierté;
Mes maux flattent ta vanité,
Je les chéris, loin de m'en plaindre
Semblable à la Divinité,
Pour te faire aimer, fais-toi craindre.
Va, quand nous sommes tous les deux,
Moi, rempli d'amour et d'ivresse,
Toi, sans désirs et sans tendresse,
Ne suis-je pas le plus heureux?

CHÉNIER (MARIE-ANDRÉ DE)

Né en 1763 à Constantinople, où son père était consul général, mort len 1794 à Paris, sur l'échafaud révolutionnaire. Envoyé en France dè l'âgele plus tendre, auprès d'une tante qui habitait Carcassonne, ils resta chez elle jusqu'à sa dixième année, fut placé alors au collège de Navarre à Paris, et, après y avoir fait d'excellentes études, entra comme sous-lieutenant dans le régiment d'Angoumois, en garnison à Strasbourg. L'état militaire, à cette époque, laissait beaucoup de loisir, et par conséquent était plus compatible que tout autre avec les lettres. Le jeune officier, qui les aimait de passion, se mit à les cultiver de même, et l'excès du travail lui causa une grave maladie. Quand il eut recouvré un peu de santé, il accompagna en Suisse les deux frères Trudaine, ses amis d'enfance. A son retour, il passa en Angleterre, à la suite de l'ambassadeur, comte de La Luzerne, profita de plusieurs congés pour voyager encore, dans l'espoir de fortifier son tempérament resté faible et maladif, et revint se fixer définitivement à Paris en 1790. On était alors au plus vif de la polémique engagée entre les partisans de l'ancien régime et ceux du nouveau. il y prit une part très-active avec ses amis de Pange et Roucher dans le *Journal de Paris*, consacré à la défense des principes constitutionnels. Son éloquent *Avis aux Français* et ses vigoureux articles sur la plupart des questions à l'ordre du jour eurent un retentissement immense, mais ils furent sans influence sur les passions déchaînées et ne purent même faire triompher sa candidature aux élections parisiennes de 1791. Bientôt les démagogues se soulevèrent contre son journal, et, en ayant envahi les bureaux, empêchèren qu'il pût reparaître. Des événements plus terribles, la journée du 10 août et les massacres de septembre, vinrent détruire coup sur coup toutes les espérances qu'il s'était plu à nourrir sur la possibilité de modérer la révolution. A la vue de ces épouvantables viol ences, il se détourna d'elle avec horreur. Son courage redoubla avec les dangers auxquels il s'exposait. Il s'unit à M. de Malesherbes pour

la défense de Louis XVI, et ce fut lui qui rédigea l'appel au peuple que signa cet infortuné monarque jugé par la Convention. André Chénier n'espérait pas sans doute échapper aux hommes de 93, après s'être rendu coupable à leurs yeux de tant de vertus; cependant, sur les instances de ses amis, il sortit de Paris et se retira à Versailles, où il fut protégé par le nom et le crédit de son frère, représentant de cette ville à la Convention. Il eût été sauvé peut-être en ne quittant pas l'asile que celui-ci lui avait choisi; mais il eut l'imprudence d'aller à Passy pour porter des consolations à la famille de son ami, M. de Pastoret, qui venait d'être arrêté. Il fut arrêté lui-même comme suspect et envoyé aux cachots de Saint-Lazare. Tout ce qu'on tenta pour l'en tirer fut inutile; il n'en sortit que pour aller à l'échafaud, l'avant-veille du 9 thermidor. En montant sur le fatal tombereau, il y trouva Roucher, qui lui exprima sa douleur de le voir conduit à la mort tout brillant de jeunesse et de génie. *Hélas!* répondit-il, *je n'ai rien fait encore pour la postérité. Pourtant*, ajouta-il en se frappant le front, *j'avais là quelque chose.* Quelques-uns de ses essais poétiques retrouvés parmi ses papiers, et imprimés en 1819, nous ont appris ce que signifiait ce *quelque chose.* André Chénier, s'il eût vécu, aurait régénéré notre poésie, en lui infusant la plus pure essence du génie antique, dont il était si pénétré et qu'il reproduisait d'une manière si neuve. Il a su allier dans ses idylles et ses élégies les plus heureuses qualités de l'imagination, du goût et du sentiment. Nul autre poëte n'a peint l'amour avec plus de naturel, de naïveté, de délicatesse, de grâce et de passion. On croirait que les vers qu'il lui a consacrés ont été assaisonnés de ce sel délicieux produit par la mer où naquit Vénus Aphrodite.

LE JEUNE MALADE

« — Apollon, dieu sauveur, dieu des savants mystères,
Dieu de la vie et dieu des plantes salutaires,
Dieu vainqueur de Python, dieu jeune et triomphant,
Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant!
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,
Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée,
Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils;
Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,

Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante
Qui dévore la fleur de sa vie innocente.
Apollon, si jamais, échappé du tombeau,
Il retourne au Ménale avoir soin du troupeau,
Ces mains, ces vieilles mains orneront ta statue
De ma coupe d'onyx à tes pieds suspendue;
Et, chaque été nouveau, d'un taureau mugissant,
La hache à ton autel fera couler le sang.

« Eh bien! mon fils, es-tu toujours impitoyable!
Ton funeste silence est-il inexorable?
Mon fils, tu veux mourir? tu veux, dans ses vieux ans,
Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs?
Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière?
Que j'unisse ta cendre à celle de ton père?
C'est toi qui me devais ces soins religieux,
Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.
Parle, parle, mon fils, quel chagrin te consume?
Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.
Ne lèveras-tu pas ces yeux appesantis?

« — Ma mère, adieu; je meurs, et tu n'as plus de fils.
Non, tu n'as plus de fils, ma mère bien-aimée.
Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,
Me ronge : avec effort je respire; et je crois
Chaque fois respirer pour la dernière fois.
Je ne parlerai pas. Adieu; ce lit me blesse,
Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse;
Tout me pèse et me lasse. Aide-moi, je me meurs.
Tourne-moi sur le flanc. Ah! j'expire! ô douleurs!

« — Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage,
Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.
La mauve, le dictame, ont, avec les pavots,
Mêlé leurs sucs puissants qui donnent le repos :

Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes
Une Thessalienne a composé des charmes.
Ton corps débile a vu trois retours du soleil
Sans connaître Cérès ni tes yeux le sommeil.
Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière;
C'est ta mère, ta vieille inconsolable mère
Qui pleure; qui jadis te guidait pas à pas,
T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras;
Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire;
Qui chantait, et souvent te forçait à sourire
Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,
De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.
Tiens, presse de la lèvre, hélas! pâle et glacée,
Par qui cette mamelle était jadis pressée,
Un suc qui te nourrisse et vienne à ton secours,
Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours

« — O coteaux d'Érymanthe! ô vallons! ô bocage!
O vent sonore et frais qui troublais le feuillage
Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitais les replis de leur robe de lin!
De légères beautés, troupe agile et dansante...
Tu sais, tu sais, ma mère? au bord de l'Érymanthe,
Là, ni loups ravisseurs, ni serpents, ni poisons...
O visage divin! ô fêtes! ô chansons!
Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure,
Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.
Dieux! ces bras et ces fleurs, ces cheveux, ces pieds nus,
Si blancs, si délicats! je ne les verrai plus!
Oh! portez, portez-moi sur les bords d'Érymanthe,
Que je la voie encor cette vierge charmante!
Oh! que je voie au loin la fumée à longs flots
S'élever de ce toit au bord de cet enclos...
Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,
Sa voix, trop heureux père! enchante ta vieillesse.

Dieux! par-dessus la haie élevée en remparts,
Je la vois à pas lents, en longs cheveux épars,
Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,
S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée.
Oh! que tes yeux sont doux! que ton visage est beau!
Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau?
Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,
Dire sur mon tombeau : « Les Parques sont cruelles? »

« — Ah! mon fils, c'est l'amour! c'est l'amour insensé
Qui t'a jusqu'à ce point cruellement blessé!
Ah! mon malheureux fils! oui, faibles que nous sommes,
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.
S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur
Verra que cet amour est toujours leur vainqueur.
Mais, mon fils, mais dis-moi quelle nymphe charmante,
Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Érymanthe?
N'es-tu pas riche et beau, du moins quand la douleur
N'avait pas de ta joue éteint la jeune fleur?
Parle. Est-ce cette Églé, fille du roi des ondes,
Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes?
Ou ne serait-ce point cette fière beauté
Dont j'entends le beau nom chaque jour répété,
Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses,
Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses
Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi,
Cette belle Daphné?... » — « Dieux! ma mère, tais-toi
Tais-toi. Dieux! qu'as-tu dit? Elle est fière, inflexible;
Comme les immortels, elle est belle et terrible!
Mille amants l'ont aimée; ils l'ont aimée en vain.
Comme eux j'aurais trouvé quelque refus hautain.
Non, garde que jamais elle soit informée...
Mais, ô mort! ô tourment! ô mère bien-aimée!
Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.
Écoute ma prière et viens à mon secours :

Je meurs; va la trouver : que tes traits, que ton âge,
De sa mère à ses yeux offrent la sainte image.
Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux;
Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces hameaux;
Prends la coupe d'onyx à Corinthe ravie;
Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends ma vie;
Jette tout à ses pieds; apprends-lui qui je suis;
Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils;
Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse;
Adjure cieux et mers, Dieu, temple, autel, déesse;
Pars; et si tu reviens sans les avoir fléchis,
Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.

« — J'aurai toujours un fils; va, la belle espérance
Me dit... » — Elle s'incline, et, dans un doux silence
Elle couvre ce front, terni par les douleurs,
De baisers maternels entremêlés de pleurs.
Puis elle sort en hâte inquiète et tremblante,
Sa démarche de crainte et d'âge chancelante.
Elle arrive; et bientôt revenant sur ses pas,
Haletante, de loin : — « Mon cher fils, tu vivras,
Tu vivras! » — Elle vient s'asseoir près de la couche :
Le vieillard la suivait, le sourire à la bouche;
La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,
Vient, jette sur le lit un coup d'œil. L'insensé
Tremble; sous ses tapis il veut cacher sa tête.
« — Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,
Dit-elle; que fais-tu? pourquoi veux-tu mourir?
Tu souffres. L'on me dit que je puis te guérir;
Vis, et formons ensemble une seule famille :
Que mon père ait un fils et ta mère une fille. »

ÉLÉGIE

Jeune fille, ton cœur avec moi veut se taire.
Tu fuis, tu ne ris plus; rien ne saurait te plaire.
La soie à tes travaux offre en vain des couleurs;
L'aiguille sous tes doigts n'anime plus des fleurs.
Tu n'aimes qu'à rêver, muette, seule errante;
Et la rose pâlit sur ta bouche mourante.
Ah! mon œil est savant et depuis plus d'un jour;
Et ce n'est pas à moi qu'on peut cacher l'amour.
Les belles font aimer; elles aiment. Les belles
Nous charment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles!
Sois tendre, même faible; on doit l'être un moment;
Fidèle, si tu peux. Mais conte-moi comment,
Quel jeune homme aux yeux bleus, empressé, sans audace,
Aux cheveux noirs, au front plein de charme et de grâce...
Tu rougis? on dirait que je t'ai dit son nom.
Je le connais pourtant. Autour de ta maison
C'est lui qui va, qui vient; et, laissant ton ouvrage,
Tu cours, sans te montrer, épier son passage.
Il fuit vite; et ton œil, sur sa trace accouru,
Le suit encor longtemps quand il a disparu.
Nul, en ce bois voisin où trois fêtes brillantes
Font voler au printemps nos nymphes triomphantes,
Nul n'a sa noble aisance et son habile main
A soumettre un coursier aux volontés du frein.

ÉLÉGIE

Ah! portons dans les bois ma triste inquiétude.
O Camille! l'amour aime la solitude.
Ce qui n'est point Camille est un ennui pour moi.
Là, seul, celui qui t'aime est encore avec toi.

Que dis-je? ah! seul et loin d'une ingrate chérie,
Mon cœur sait se tromper. L'espoir, la rêverie,
La belle illusion la rendent à mes feux,
Mais sensible, mais tendre, et comme je la veux :
De ses refus d'apprêt oubliant l'artifice,
Indulgente à l'amour, sans fierté, sans caprice,
De son sexe cruel n'ayant que les appas.
Je la feins quelquefois attachée à mes pas;
Je l'égare et l'entraîne en des routes secrètes.
Absente, je la tiens en des grottes muettes...
Mais présente, à ses pieds m'attendent les rigueurs,
Et, pour les songes vains, de réelles douleurs
Camille est un besoin dont rien ne me soulage;
Rien à mes yeux n'est beau que de sa seule image.
Près d'elle, tout, comme elle, est touchant, gracieux;
Tout est aimable et doux et moins doux que ses yeux.
Sur l'herbe, sur la soie, au village, à la ville,
Partout, reine ou bergère, elle est toujours Camille,
Et moi toujours l'amant trop prompt à s'enflammer,
Qu'elle outrage, qui l'aime, et veut toujours l'aimer.

ÉLÉGIE

Ah! des pleurs! des regrets! lisez, amis. C'est elle.
On m'outrage, on me chasse, et puis on me rappelle.
Non : il fallait d'abord m'accueillir sans détours;
Non, non : je n'irai point. La nuit tombe : j'accours.
On s'excuse, on gémit; enfin on me renvoie,
Je sors. Chez mes amis je viens trouver la joie,
Et parmi nos festins un billet repentant
Bientôt me suit et vient me dire qu'on m'attend.

« — Écoute, jeune ami de ma première enfance,
« Je te connais. Malgré ton aimable silence,

« Je connais la beauté qui t'a contraint d'aimer,
« Qui t'agite tout bas, que tu n'oses nommer.
« Certe, un beau jour n'est pas plus beau que son visage.
« Mais, si tu ne veux point gémir dans l'esclavage,
« Sache que trop d'amour excite leur dédain.
« Laisse-la quelquefois te désirer en vain.
« Il est bon, quelque orgueil dont s'enivrent ces belles,
« De leur montrer pourtant qu'on peut se passer d'elles.
« Viens, et, loin d'être faible, allons, si tu m'en crois,
« Respirer la fraîcheur de la nuit et des bois;
« Car, dans cette saison de chaleur étouffée,
« Tu sais, le jour n'est bon qu'à donner à Morphée.
« Allons, et pour Camille, elle n'a qu'à dormir. »

— Passons devant ses murs. Je veux, pour la punir,
Je veux qu'à son réveil demain on lui rapporte
Qu'on ma vu : je passais sans regarder sa porte.
Qu'elle s'écrie alors, les larmes dans les yeux,
Que tout homme est parjure et qu'il n'est point de dieux!
Tiens, c'est ici : voilà ses jardins solitaires
Tant de fois attentifs à nos tendres mystères;
Et là, tiens, sur ma tête est son lit amoureux,
Lit chéri, tant de fois fatigué de nos jeux.
Ah! le verre et le lin, délicate barrière,
Laissent voir à nos yeux la tremblante lumière
Qui, jusqu'à l'aube, au teint moins que le sien vermeil,
Veille près de sa couche et garde son sommeil.
C'est là qu'elle m'attend. Oh! si tu l'avais vue
Quand, fermant ses beaux yeux, mollement étendue,
Laissant tomber sa tête, un calme pur et frais
Comme aux anges du ciel fait reluire ses traits!
Ah! je me venge aussi plus qu'elle ne mérite.
Un vain caprice, un rien... Ami, fuyons bien vite;
Fuyons vite, courons. Mes projets seront sûrs
Quand je ne verrai plus sa porte ni ses murs.

ÉLÉGIE

Mais ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle?
Mais n'est-ce donc pas moi qu'elle a banni loin d'elle?
Mais sa voix intrépide, et ses yeux et son front
Ne se vantaient-ils pas de m'avoir fait affront?
C'est donc pour essuyer quelque nouvel outrage,
Pour l'accabler moi-même et d'insulte et de rage,
La prier, la maudire, invoquer le cercueil,
Que je retourne encor vers son funeste seuil,
Errant dans cette nuit turbulente, orageuse,
Moins que ce triste cœur noire et tumultueuse.

Ce n'était pas ainsi que, sans crainte et sans bruit,
Jadis, à la faveur d'une plus belle nuit,
Invisible, attendu par des baisers de flamme...
O toi, jeune imprudent que séduit une femme,
Si ton cœur veut en croire un cœur trop agité,
Ne courbe point ta tête au joug de la beauté.
Ris plutôt de ses feux et méprise ses charmes;
Vois d'un œil sec et froid ses soupirs et ses larmes.
Règne en tyran cruel; aime à la voir souffrir;
Laisse-la toute seule et transir et mourir.
Tous ses soupirs sont faux, ses larmes infidèles,
Son souris venimeux, ses caresses mortelles.
Ah! si tu connaissais de quel art inoui
La perfide enivra ce cœur qu'elle a trahi!
De quel art ses discours (faut-il qu'il m'en souvienne!)
Me faisaient voir sa vie attachée à la mienne!
Avait-elle bien pu vivre et ne m'aimer pas!
Combien de fois, de joie expirante en mes bras,
Faible, exhalant à peine une voix amoureuse :
« — Ah! dieux! s'écriait-elle, ah! que je suis heureuse. »

Combien de fois encor, d'une brûlante main
Pressant avec fureur ma tête sur son sein,
Ses cris me reprochaient des caresses paisibles!
Mes baisers, à l'entendre, étaient froids, insensibles;
Le feu qui la brûlait ne pouvait m'enflammer,
Et mon sexe cruel ne savait pas aimer.
Et moi, fier et confus de son inquiétude,
Je faisais le procès à mon ingratitude;
Je plaignais son amour et j'accusais le mien.
Je haïssais mon cœur si peu digne du sien.

Je frissonne. Ah! je sens que je m'approche d'elle.
Oui, je la vois, grands dieux! cette maison cruelle
Que sans trouble jamais n'abordèrent mes pas.
Mais ce trouble était doux, et je ne mourais pas.
Mais elle n'avait point, sans pitié même feinte,
Rassasié mon cœur et de fiel et d'absinthe.
Ah! d'affronts aujourd'hui je la veux accabler.
De véritables pleurs de ses yeux vont couler.
Tout ce qu'ont de plus dur l'insulte, la colère,
Je veux... Mais essayons plutôt ce que peut faire
Ce silence indulgent qui semble caresser,
Qui pardonne et rassure, et plaint sans offenser.
Oui, laissons le dépit et l'injure farouche :
Allons, je veux entrer le rire sur la bouche,
Le front calme et serein : Camille, je veux voir
S'il est vrai que la paix soit toute en mon pouvoir.
Prends courage, mon cœur; de douces espérances
Me disent qu'aujourd'hui finiront tes souffrances.

ÉLÉGIE

O nuit, nuit douloureuse! ô toi tardive aurore,
Viens-tu? vas-tu venir? es-tu bien loin encore?
Ah! tantôt sur un flanc, puis sur l'autre au hasard,
Je me tourne et m'agite, et ne peux nulle part

Trouver que l'insomnie amère, impatiente,
Qu'un malaise inquiet et qu'une fièvre ardente.
Tu dors, belle Camille; et c'est toi, mon amour,
Qui retiens ma paupière ouverte jusqu'au jour.
Si tu l'avais voulu, dieux! cette nuit cruelle
Aurait pu s'écouler plus rapide et plus belle,
Mon âme comme un songe autour de ton sommeil
Voltige. En me lisant demain à ton réveil
Tu verras, comme moi, si mon cœur est paisible.
J'ai soulevé, pour toi, sur ma couche pénible,
Ma tête appesantie. Assis, et plein de toi,
Le nocturne flambeau qui luit auprès de moi
Me voit, en sons plaintifs et mêlés de caresses,
Verser sur le papier mon cœur et mes tendresses.
O Camille, tu dors; tes doux yeux sont fermés,
Ton haleine de rose, aux soupirs embaumés,
Entr'ouvre mollement tes deux lèvres vermeilles.
Mais si je me trompais! dieux! ô dieux! si tu veilles!
Et lorsque loin de toi j'endure le tourment
D'une insomnie amère, au bras d'un autre amant,
Pour toi, de cette nuit qui s'échappe trop vite,
Une douce insomnie embellissait la fuite!

Dieu d'oubli, viens fermer mes yeux. O dieu de paix!
Sommeil, viens, fallût-il les fermer pour jamais.
Un autre dans ses bras! ô douloureux outrage!
Un autre! ô honte! ô mort! ô désespoir! ô rage!
Malheureux insensé! pourquoi, pourquoi les dieux
A juger la beauté formèrent-ils mes yeux?
Pourquoi ce cœur est-il si facile aux blessures
De ces regards féconds en douces impostures?
Une amante moins belle aime mieux, et du moins,
Humble et timide à plaire, elle est pleine de soins;
Elle est tendre; elle a peur de pleurer votre absence.
Fidèle, peu d'amants attaquent sa constance;

Et son égale humeur, sa facile gaîté,
L'habitude, à son front tiennent lieu de beauté.
Mais celle qui partout fait conquête nouvelle,
Celle qu'on ne voit pas sans dire : « Qu'elle est belle! »
Insulte, en son triomphe, aux soupirs de l'amour.
Souveraine au milieu d'une tremblante cour,
Dans son léger caprice, inégale et soudaine,
Tendre et douce aujourd'hui, demain froide et hautaine,
Si quelqu'un se dérobe à ses enchantements,
Qu'est-ce alors qu'un de moins dans un peuple d'amants?
On brigue ses regards, elle s'aime, s'admire,
Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.

A FANNY

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire,
Sait, à te voir parler et rougir et sourire,
De quels hôtes divins le ciel est habité.
La grâce, la candeur, la naïve innocence
Ont, depuis ton enfance,
De tout ce qui peut plaire enrichi ta beauté.

Sur tes traits où ton âme imprime sa noblesse,
Elles ont su mêler aux roses de jeunesse
Ces roses de pudeur, charmes plus séduisants;
Et remplir tes regards, tes lèvres, ton langage,
De ce miel dont le sage
Cherche lui-même en vain à défendre ses sens.

Oh! que n'ai-je moi seul tout l'éclat et la gloire
Que donnent les talents, la beauté, la victoire,
Pour fixer sur moi seul ta pensée et tes yeux!
Que loin de moi, ton cœur soit plein de ma présence,
Comme, dans ton absence,
Ton aspect bien-aimé m'est présent en tous lieux.

Je penso : elle était là. Tous disaient : « Qu'elle est belle ! »
Tels furent ses regards, sa démarche fut telle,
Et tels ses vêtements, sa voix et ses discours.
Sur ce gazon assise et dominant la plaine,
Des méandres de Seine,
Rêveuse elle suivait les obliques détours.

Ainsi dans les forêts j'erre avec ton image :
Ainsi le jeune faon, dans son désert sauvage,
D'un plomb volant percé précipite ses pas.
Il emporte en fuyant sa mortelle blessure;
Couché près d'une eau pure,
Palpitant, hors d'haleine, il attend le trépas.

LA JEUNE CAPTIVE

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève la tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

« L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain.
J'ai les ailes de l'espérance;
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse aux campagnes du ciel.
Philomèle chante et s'élance.

« Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encor est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

« O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive,
Et, secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux

Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours;
Et comme elle craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

CHÉNIER (JOSEPH-MARIE)

Né à Constantinople en 1764, mort à Paris en 1811, membre de l'Institut. Frère puîné d'André, il fut élevé avec lui au collége de Navarre, et entra au service militaire en qualité d'officier de dragons. Il débuta dans la carrière dramatique par une petite comédie, *le Page supposé*, et une grande tragédie, *Azémire*, toutes deux impitoyablement sifflées. Son *Charles IX*, que la censure écartait depuis un an, fut mis à l'étude quelques jours après la prise de la Bastille, et représenté le 4 novembre 1789. Il importait au parti démocratique de le faire réussir. Mirabeau et Danton figurèrent parmi les spectateurs, le premier, dans une loge d'où il donnait le signal des applaudissements, le second, au milieu du parterre, comme un chef de cabale auquel toute la salle obéissait. Le succès fut tel que le désirait celui-ci, qui dit, après la pièce, ce mot caractéristique : « Si *Figaro* a tué la noblesse, *Charles IX* tuera la royauté. » Chénier, appelé sur la scène par un public enthousiaste, y reçut une ovation des plus brillantes et fut reconduit chez lui en triomphe. Le lendemain, les districts parisiens lui décernèrent une couronne civique. Il se trouva par là invinciblement lié avec les démagogues qu'il suivit, par la suite, plus loin qu'il ne le devait et qu'il ne le voulait peut-être, car il avait des sentiments humains et généreux. Il mit ce noble hémistiche, *Des lois et non du sang* dans la bouche de son *Caïus Gracchus*, qu'il fit jouer en 92 et laissa rejouer au fort de la terreur. Il montra le même esprit

de modération dans ses autres tragédies. Cependant, lorsqu'il fut devenu membre de la Convention, il ne professa pas toujours à la tribune les maximes qu'il énonçait au théâtre. Il fit des concessions, et, tout en exprimant la répugnance qu'il éprouvait à voter la mort du roi, il y donna son adhésion. Il n'eut en général que ce qu'on nomma le *courage de la réticence*. Néanmoins il opposa un refus énergique à la proposition qu'on lui fit d'aller en proconsul, comme Carrier et d'autres, dans quelques départements. Il fut dès lors voué à la haine de Robespierre et de ses séides, qui rejetèrent avec un cruel mépris la demande qu'il osa leur adresser pour obtenir la grâce de son frère. Il n'aurait pas échappé à l'échafaud sans la journée du 9 thermidor. Après avoir été l'un des soutiens du Directoire, il se tourna du côté du général Bonaparte, dont il était l'ami; mais, aussitôt qu'il eut pénétré l'ambition du consul, il lui fit une opposition dont le résultat fut pour lui la privation de tout rôle politique et de tout autre emploi. Il se livra avec ardeur, depuis ce moment, à la poésie, et les compositions qu'il fit sous l'empire, comme celles qu'il avait faites depuis 1795, prouvent combien son talent aurait gagné à ne pas se fourvoyer hors du domaine des lettres. Il avait commencé par *Charles IX*, il finit par *Tibère*, où il peint la tyrannie en traits vigoureux empruntés à Tacite. Cette tragédie, quoique jetée dans un moule classique un peu usé, est une œuvre des plus remarquables. Le vrai mérite qui la distingue et celui qui brille dans ses *Satires*, son *Épître à Voltaire*, ses *Discours en vers*, son éloquente élégie de la *Promenade* et quelques autres de ses productions, assurent à Joseph-Marie Chénier un rang élevé parmi les poëtes de son époque. Nul autre n'a offert un plus beau reflet des deux siècles précédents.

A EUGÉNIE

Belle et séduisante Eugénie,
L'essaim des Amours suit tes pas;
Des Jeux la troupe réunie
Sourit à tes jeunes appas;
Mais décrier ce qu'on envie,
Ménager ce qu'on ne craint pas,
Telle est l'histoire de la vie.

Les sots craignent les gens d'esprit;
Les laides redoutent les belles;
Des bégueules sempiternelles
Contre toi le courroux s'aigrit.
Aimer est le soin de ton âge;
Haïr est leur triste partage;
Tu nous plais : c'est les outrager;
Plais-nous, s'il se peut, davantage,
Pour les punir et te venger.

La prude Arsinoé tempête
En voyant briller sur ta tête
La rose et les jasmins nouveaux :
Ce sont les fleurs de la jeunesse;
Celles de la triste vieillesse
Sont les soucis et les pavots.
Vainement la grave matrone
Que scandalise la gaîté,
D'un ton lourdement apprêté
Se vante elle-même, et nous prône
Le bon ton, qu'elle connaît peu;
N'en déplaise à la pruderie,
L'ennui qui la suit en tout lieu
Est de mauvaise compagnie.

Entends-tu fronder les amours,
Loin de la sphère des dévotes,
Par des médisantes moins sottes,
Non moins aigres dans leurs discours :
Par nos Armandes, nos Bélises,
Ces phénomènes, ces esprits
Composant de petits écrits
Qui sont pleins de grandes sottises?
L'une suit Newton dans les cieux;
Politique par excellence,

L'autre pèse dans sa balance
Les Rousseaux et les Montesquieux;
Celle-ci, malgré tout le monde,
Se proclame Sapho seconde
Au Parnasse de Thélusson;
Cette autre, folle lamentable,
Veut que l'on quitte pour le diable
Fielding, Le Sage et Richardson.
Or sus, que leur font sec et jaune
Soit ceint d'une épaisse couronne,
Non de laurier, mais de chardon;
Et que ce rimailleur gascon
Qui diffame tout ce qu'il vante,
De son gosier rauque les chante
Au fond des marais d'Hélicon.

Crois-moi, leur éclat pédantesque
N'a rien qui te doive éblouir;
Ris de cette gloire grotesque,
Qu'un jour voit naître et voit mourir.
A la nature plus docile,
Cultive en paix l'art difficile
D'aimer, de plaire et de jouir.
Loin du triste charlatanisme,
Loin du fastueux jansénisme
De la bégueule Maintenon,
En suivant les lois d'Épicure,
Ainsi, dans sa retraite obscure,
Vécut cette aimable Ninon,
En amour connaissant l'ivresse,
Mais très-peu la fidélité;
Pleine d'honneur, de probité,
Si ce n'est en fait de tendresse;
Bel esprit sans fatuité,
Et philosophe sans rudesse.

Paris tour à tour enviait
Villarceaux, Sévigné, Gourville
Et La Châtre, dormant tranquille
Sur la foi de son bon billet.
Affrontant la troupe hargneuse
Des médisants par métier,
Elle osait être plus heureuse
Que les prudes de son quartier.
Tous les arts venaient lui sourire;
Douce amitié, tendres amours
Égayaient ses nuits et ses jours,
Le trait jaloux de la satire
Ne l'atteignit point dans leurs bras;
Tartufe pouvait en médire,
Mais Molière en faisait grand cas.
Afin de varier la vie,
Chemin faisant elle avait eu
Mainte faiblesse fort jolie;
On parlait peu de sa vertu;
Mais on l'aimait à la folie.

Toi donc, de qui la volupté
A constamment suivi les traces;
Toi, qui joins l'enjoûment aux grâces,
La gentillesse à la beauté,
Que les plaisirs, que la tendresse,
Divinités de la jeunesse,
Embellissent tes doux loisirs;
Rends-leur des hommages durables,
Sans négliger les arts aimables;
Les arts sont aussi des plaisirs.
Qu'agitant les cordes dociles
Sur la harpe tes doigts agiles
Voltigent, guidés par l'Amour;
Et que ta voix, tendre et plaintive,

Chante la romance naïve
De quelque nouveau troubadour.
Moissonne le champ de la vie,
Tandis que les sombres hivers
N'ont pas encor glacé les airs
Ni desséché l'herbe flétrie;
Tandis qu'Aurore de ses pleurs
Anime et féconde la plaine
Où Flore étale ses couleurs;
Et que Zéphyr, de son haleine,
Caresse tes cheveux d'ébène
Couronnés de myrte et de fleurs.

ROMANCE

La connaissez, ma gente pastourelle :
D'un doux regard elle a su me charmer.
Savez le prix des doux regards d'Adèle;
Évitez-les, vous qui craignez d'aimer.

La gaîté brille en son joli sourire;
L'Amour pétrit son minois enchanteur
La Volupté sur ses lèvres respire;
Sa bouche appelle et promet le bonheur

Qui croit jouir, dit-on, rêve et sommeille :
Rêver toujours, voilà mon seul désir.
Rêvant si bien, malheur à qui s'éveille
Heureux qui dort bercé par le plaisir!

Raison se perd près d'Adèle jolie;
Tendre délire est toujours de saison :
Mais je préfère Adèle et sa folie
Au triste honneur de garder ma raison.

Et si son cœur devenait infidèle,
Dans mon chagrin je bénirais l'Amour :
Fut trop heureux qui fut aimé d'Adèle,
Quand son bonheur n'aurait duré qu'un jour.

ROMANCE

Hier ai vu ma douce amie,
Ai vu l'objet que veux chérir;
Sens mal d'amour; c'est pour la vie :
De mal d'amour ne veux guérir.

Douce, naïve, et point légère,
Rosette unit pour nous charmer,
A jolis traits qui savent plaire,
Sensible cœur qui sait aimer.

Sa voix touchante et son œil tendre
Doucement consument les jours :
Qui l'entend veut toujours l'entendre;
Qui la voit veut la voir toujours.

Adieu donc, plaisir d'amourette!
Reste fidèle à mon lien :
Ne puis aimer rien que Rosette;
Et sans Rosette aimer n'est rien.

LEGOUVÉ (JEAN-BAPTISTE-MARIE-GABRIEL)

Né à Paris en 1764, mort dans la même ville en 1812. Fils d'un avocat distingué, il aurait pu continuer la gloire paternelle au barreau ; il aima mieux en chercher une autre dans la carrière des lettres. Deux tragédies, *la Mort d'Abel* et *Épicharis et Néron*, le firent connaître avantageusement par le succès qu'elles obtinrent, la première en 1792 et la seconde en 1793. Il publia en 1798 trois petits poëmes charmants, *la Sépulture*, *les Souvenirs* et *la Mélancolie*, et devint membre de l'Institut. Il donna la tragédie d'*Étéocle* l'année suivante, et fit paraître en 1801 *le Mérite des femmes*, qui compte plus de cinquante éditions. Ce ne fut qu'en 1806 qu'eut lieu la représentation de *la Mort de Henri IV*, sa dernière tragédie. Cette pièce, fort applaudie alors, fut regardée comme son chef-d'œuvre. Elle ne nous paraît l'emporter que par la nationalité du sujet sur ses précédentes, auxquelles il faut ajouter *Quintus Fabius*, représenté en 1795. Toutes sont écrites avec une égale correction et semées de beaux vers; elles offrent même des situations intéressantes; mais elles laissent à désirer sous le rapport des plans et manquent de vigueur dramatique. Le vrai talent de Legouvé est dans ses poëmes didactiques, surtout dans celui du *Mérite des femmes*. Il a su y exprimer d'heureuses idées et d'aimables sentiments dans un style pur, élégant, harmonieux et coloré. Ses œuvres, imprimées en trois volumes in-8°, contiennent en outre deux tragédies non représentées, *Polyxène et Laurence* et *Orzano*, deux poëmes, *l'Énéide sauvée* et *le Dix-septième siècle*, divers morceaux traduits en vers de quelques poëtes grecs ou latins, une petite nouvelle intéressante, des fragments du cours de littérature qu'il fit au collége de France, où il suppléa J. Delille, et d'agréables poésies fugitives, parmi lesquelles nous citerons la suivante, en l'abrégeant par une coupure qui ne lui nuira pas.

CONSEILS A AGLAURE

Eh quoi! vous prétendez, jeune et charmante Aglaure,
Étrangère à l'amour, peut-être à la pitié,
Près d'un sexe qui vous adore
Ne connaître que l'amitié!
Vous croyez que, gardant une froideur extrême,
Vos jours d'aucun chagrin ne se verront troubler!
Je suis l'époux heureux d'une épouse que j'aime,
Vous cherchez le bonheur, je puis vous conseiller.
Au plus doux sentiment ne soyez pas rebelle;
Pour vivre indifférente un Dieu vous fit-il belle?
Créa-t-il sans projet ces yeux où tour à tour
L'esprit et la douceur respire,
Ce sein dont l'œil ému caresse le contour,
Cette bouche où se peint un amoureux sourire?
L'Amour vous fit ces dons pour les lui rendre un jour.
Voyez ce diamant d'où jaillit la lumière :
Auriez-vous désiré qu'aux mains du lapidaire,
Sous un voile jaloux enfermé constamment,
Il eût toujours ravi sa beauté tributaire,
De la vôtre heureux ornement?
Voyez cette fille de Flore
Qui vous fait respirer l'haleine du printemps :
Auriez-vous désiré que, captive en tout temps,
Dans le bouton qui vient d'éclore,
Elle vous eût caché ses parfums éclatants?
Voilà votre modèle, Aglaure :
Diamant, laissez-vous polir;
Tendre fleur, laissez-vous cueillir;
En prêtant sa richesse on s'enrichit encore.
Oui, consultez votre intérêt;
A mes sages conseils il vous dit de vous rendre :

Vous serez plus jolie en devenant plus tendre;
Le sentiment, Aglaure, est le premier attrait.
Vos yeux, dont l'éclat nous appelle,
Sans s'animer jamais savent toujours charmer.
Comme ils s'embelliraient d'une grâce nouvelle,
Si par le sentiment ils pouvaient s'enflammer;
S'ils montraient, dans ce trouble où la pudeur chancelle,
A travers quelques pleurs tous les feux de l'amour,
Semblables au rayon du jour
Qui dans les ondes étincelle!
Votre bouche, aux aveux constante à s'opposer,
Garde encor sa fraîcheur et son charme suprême;
Que serait-elle donc si, laissant tout oser,
Elle s'ouvrait pour dire : J'aime,
Et se fermait pour prendre ou donner un baiser?
Mais ce sein, ce beau sein qui sans trouble palpite,
Ah! c'est lui dont surtout doublerait la beauté,
S'il devait à la volupté
Chaque mouvement qui l'agite.
La Volupté! le monde est par elle animé!
Que nous offre un bocage aux feux du jour fermé?
D'un côté, les oiseaux fidèles,
Se cherchant, se trouvant sous ses mobiles toits
Que soutiennent pour eux les portiques des bois,
Unissent leurs becs et leurs ailes,
Confondent leurs soupirs, et, sûrs d'un doux retour,
Enchantent les bosquets de bonheur et d'amour;
De l'autre, les arbres flexibles,
Comme leurs habitants, heureux,
Enlacent leurs têtes sensibles
Et joignent leurs bras amoureux;
La charmille, plus loin, au tilleul mariée,
L'entoure de sa tige à la sienne alliée;
Ailleurs, au jeune ormeau d'un lien conjugal
S'attache la vigne jalouse;

Enfin, s'approchant tous par un besoin égal,
Chaque arbre est un amant, chaque plante une épouse;
Et les fleurs elles-même, en proie à ces désirs
Dont tout doit ressentir l'émotion charmante,
Dans leurs sexes divers, l'une de l'autre amante,
Ont aussi leur hymen, ont aussi leurs plaisirs :
Toutes, la feuille émue et la tête inclinée,
Ouvrant un sein qu'Aurore enrichit de ses pleurs,
Elles font de parfums, de sucs et de couleurs
Une alliance fortunée.
Entre elles c'est peu de s'unir :
Elles souffrent encor les baisers du zéphyr,
Et, de leur faiblesse orgueilleuses,
Laissent le papillon, posé sur leur émail,
Dans ses ardeurs voluptueuses
Aspirer leur haleine et sucer leur corail;
Tandis que du ruisseau limpide,
Qui jusques à leurs pieds se plaît à s'avancer,
Les vagues, qu'un vent doux l'une vers l'autre guide,
Se donnent un baiser humide,
Et les eaux sur les eaux viennent se caresser.
Tout aime autour de vous, tout brûle, tout soupire :
Mais cet univers, qui n'aspire
Qu'à l'amour de nos cœurs, impérieux besoin,
Ne vous offrira-t-il qu'un spectacle frivole,
Où vous assisterez sans daigner prendre un rôle?
Voulez-vous du bonheur n'être qu'un froid témoin?

. . . .

Considérez quel sort ont les amants : entre eux
La peine, la joie est commune;
Ils obtiennent chacun, dans un échange heureux,
Deux cœurs au lieu d'un cœur, deux âmes au lieu d'une,
Et sentent, partageant leurs craintes, leurs désirs,
La moitié des chagrins, le double des plaisirs;
Ainsi, dans une même ivresse,

Faisant du jour une heure et de l'heure un moment,
De leur cœur, par le sentiment,
Ils éternisent la jeunesse,
Et la vie est pour eux un long enchantement.
Tel est le vrai bonheur; il doit être le vôtre.
Belle, aimable, pourquoi toujours le refuser?
Pourquoi, sur vos destins prompte à vous abuser,
Ne pas doubler votre âme en vivant dans une autre?
Quelle est votre existence? un triste et lourd sommeil.
Ne sentez-vous jamais le besoin du réveil?
Croyez-moi : la glace, embellie
Par vos traits répétés dans son heureux cristal,
Vous dit qu'à votre éclat nul éclat n'est égal,
Que vous êtes la rose au matin de la vie :
Mais, quels que soient tous vos appas,
L'âge fuit, entraînant les grâces sur ses pas :
Il arrive un moment où l'on est moins jolie.
Aglaure, ne l'attendez pas.
Profitez des instants que la beauté vous donne;
Dans le champ des plaisirs récoltez aux beaux jours;
Est-ce donc en hiver qu'il faut que l'on moissonne?
Choisissez pour aimer la saison des amours.
Jeunesse et sentiment veulent qu'on les rassemble;
Jeunesse et sentiment, ils vont si bien ensemble!
Ne séparez donc pas ce qui s'unit toujours.
La gloire vous séduit, l'amour la donne aux belles;
L'amour plus d'une fois les rendit immortelles.
Voyez Sapho; voyez Héloïse, Didon :
L'avenir consacra leurs faiblesses heureuses;
Et l'on ne peut nommer ces beautés amoureuses
Sans donner un soupir, une larme à leur nom.
Que vous dirai-je enfin? plusieurs femmes sensibles
Vivent dans la postérité,
Mais Lucrèce, parmi les belles invincibles,
Est le seul nom qu'on ait cité.

Diane, si sévère au milieu des déesses,
Laissa pour un berger échapper ses caresses :
On ne le peut nier, quoique les bois, la nuit
Fussent les seuls témoins de ses faveurs secrètes;
Mais les nymphes sont indiscrètes,
Et les moindres baisers font encor quelque bruit.
Espérez-vous, simple mortelle,
Être plus sage que les dieux?
L'exemple de la terre et l'exemple des cieux,
Tout au sentiment vous appelle :
Aimez donc; d'un doux nœud laissez-vous enchaîner,
Méritez le bonheur en daignant le donner,
Et soyez la plus tendre ainsi que la plus belle.

MADAME DUFRESNOY

Née à Paris le 3 décembre 1765, et morte dans la même ville vers la fin de mars 1825. Elle se fit connaître avantageusement dès 1787 par de petites pièces de vers agréables insérées dans *l'Almanach des Muses*. C'étaient des poésies amoureuses, genre alors fort à la mode. Elle y en ajouta successivement d'autres qui furent bien accueillies du public, et finit par les réunir en 1807, sous le titre d'*Élégies*, dans un volume in-12, honoré depuis de plusieurs éditions, dont les dernières contiennent *les Derniers moments du chevalier Bayard*, poëme qui partagea, avec celui d'Alexandre Soumet sur le même sujet, le prix décerné par l'Académie en 1814. Les meilleurs titres littéraires de madame Dufresnoy sont ses élégies, qui lui valurent le surnom de *Sapho française*. Elles ont le mérite bien rare d'exprimer des sentiments vrais dans un style plein de naturel, d'élégance et de chaleur.

L'AMOUR

Passer ses jours à désirer,
Sans trop savoir ce qu'on désire;
Au même instant rire et pleurer,
Sans raison de pleurer et sans raison de rire;
Redouter, le matin, et, le soir, souhaiter
D'avoir toujours droit de se plaindre;
Craindre quand on doit se flatter,
Et se flatter quand on doit craindre;
Adorer, haïr son tourment;
A la fois s'effrayer, se jouer des entraves,
Glisser légèrement sur les affaires graves
Pour traiter un sien gravement;
Se montrer tour à tour dissimulé, sincère,
Timide, audacieux, crédule, méfiant;
Trembler, en tout sacrifiant,
De n'en point encore assez faire;
Soupçonner les amis qu'on devrait estimer,
Être le jour, la nuit, en guerre avec soi-même;
Voilà ce qu'on se plaint de sentir quand on aime,
Et de ne plus sentir quand on cesse d'aimer.

LE RÉPIT

C'est trop en des vœux superflus
Perdre les jours de mon bel âge;
C'est trop par des soins assidus
D'un ingrat mendier l'hommage;
Dès ce moment ne l'aimons plus;
C'est le seul parti qui soit sage...
Mais ce soir, en secret il demande à me voir.
Son cœur peut-être a su m'entendre;
Peut-être que ce soir l'entretien sera tendre...
Aimons l'ingrat jusqu'à ce soir.

LA PRIÈRE

Au nom de tous les dieux, ami trop séduisant,
Ne me prodigue plus ces regards, ces tendresses,
Dont sur mon faible cœur l'attrait est si puissant!
Craignons de nous livrer à ces douces caresses
Qui pourraient égarer nos sens.
Craignons jusqu'aux baisers qu'on appelle innocents;
Ils rendent bien souvent coupable.
Fuyons ces entretiens toujours plus ravissants;
Je ne veux plus goûter leur charme inexprimable.
Peut-être qu'un suave et dangereux poison
N'est pas loin, hélas! de m'atteindre :
A tes côtés déjà j'ai senti ma raison
Plus d'une fois près de s'éteindre;
Déjà plus d'une fois, reposant sur ton sein,
L'œil voilé d'une tendre flamme,
Dans ton souffle embaumé j'ai respiré ton âme;
J'ai déjà pardonné plus d'un tendre larcin.
Non, l'amitié n'a point, n'ose plus me le dire,
Ce trouble, ces transports, cet inquiet bonheur;
Ses chastes voluptés n'ont jamais de délire;
Aimer est toute sa faveur.
Ah! tremble d'allumer une flamme imprudente;
Mon cœur contre l'amour n'est que mal affermi;
Ne fais pas de moi ton amante,
Si tu n'es pour moi qu'un ami!

LE POUVOIR D'UN AMANT

J'aime tout dans l'objet de ma fidèle ardeur,
Le génie et le caractère;
J'aime son regard enchanteur,
Son souris malin et flatteur,

Et son humeur grave et légère.
J'aime son esprit juste et fin;
J'aime encor les jaloux caprices
Qui lui font haïr le matin
Ce qui le soir fait ses délices;
J'aime son air noble et lutin.
J'aime le pouvoir despotique
Que son cœur orgueilleux exerce sur le mien.
Ses éloges adroits, son adroite critique
Me font chérir son entretien.
Il n'a que plus de grâce alors qu'il est coupable :
En vain se défend-on de vivre sous sa loi,
On l'adore en dépit de soi;
Nul n'a plus de défaut et nul n'est plus aimable.
S'il est parfois un peu trompeur,
Il sait par tant d'amour expier tant d'alarmes,
Qu'aux pleurs qu'il fait répandre on trouve encor des charmes.
Son tendre repentir donne encor le bonheur.
Sa flamme maintenant à la mienne est égale;
Mais, s'il pouvait changer un jour,
Il me ferait, je crois, lui pardonner l'amour
Qu'il sentirait pour ma rivale.

LA JOURNÉE D'UNE AMANTE

L'aurore brille, et je m'éveille.
Je m'éveille en songeant à lui,
Et je me répète aujourd'hui
Tous les discours qu'il tint la veille.
Je me rappelle ce regard
Qu'au bal, où cent beautés déployaient tout leur art,
De fixer j'eus seule la gloire;
Ce serrement de main que j'ai besoin de croire;
Ce souris que l'amour dut peut-être au hasard :
Tout est présent à ma mémoire.

Je me lève, et, charmant par d'heureux souvenirs
De l'absence au retour le pénible passage,
Je m'entoure, dans mon veuvage,
De l'image de nos plaisirs.
Je chante bien souvent, d'une voix attendrie,
Les airs qu'auprès de moi chantait sa voix chérie;
Je relis les écrits que sa main m'a tracés,
Et les vers par sa flamme à ma flamme adressés.
Je reste bien longtemps immobile à la place
Où ses pas se sont arrêtés;
Mes yeux complaisamment se fixent sur la glace
Où j'ai vu ses traits répétés.
Ce luth, dont les cordes mobiles
Célèbrent, sous ses doigts habiles,
Les travaux de Newton par ses chants agrandis [1],
Bientôt va soupirer sous mes doigts moins hardis.
Cette fleur par lui fut cueillie,
Il faut que sur mon sein je place cette fleur.
De ce nouveau ruban il vanta la couleur,
Il faut par ce ruban que je sois embellie.
Tout m'occupe de lui, tout le rend à mon cœur.
Mais l'heure des amours s'avance...
O transports! aimable espérance!...
On frappe : c'est lui!... Promptement
Relevons notre chevelure
Qui tombe trop négligemment;
Arrangeons ce nœud; la parure
Ne messied point au sentiment,
Et l'art n'est plus que la nature,
Alors qu'on s'embellit pour plaire à son amant!
Il vient; ô de l'amour doux et terrible empire!

1. Ce vers et quelques autres qu'on trouve dans les élégies de madame Dufresnoy prouvent que l'objet de son amour, idéal si l'on veut, était le poëte Fontanes, auteur d'un poëme sur l'*astronomie*.

Je veux marcher vers lui : mes genoux ont tremblé;
Je veux parler : ma voix expire.
Il vient! déjà son cœur troublé
Bat contre mon cœur qui soupire;
Entre mes bras il a volé :
« — O toi, dont l'aimable présence
M'est chaque jour une faveur,
Oui, ton retour me doit tout ce que ton absence
Dérobe, hélas! à mon ardeur!
Rends-moi tous ces regards où respire ton âme;
Rends-moi ces entretiens qui me peignaient ta flamme;
Tous ces riens qui font le bonheur.
Donne à ton amante fidèle
Mille baisers suivis de mille encor plus doux :
Pardonne si mon cœur te les demande tous;
Ce sont eux qui me rendent belle.
Reçois aussi les miens que ton amour appelle;
D'un invincible amour tous deux unissons-nous.
Toi seul as fait connaître à mon âme charmée
Le bonheur d'aimer pour jamais,
Le bonheur plus doux d'être aimée!
Reçois le prix de tes bienfaits. »
— Mais, grands dieux! un devoir barbare
A mes tendresses te ravit :
L'airain vient de sonner l'heure qui nous unit,
Et déjà sonne, hélas! l'heure qui nous sépare!
Qu'ils sont courts, au gré de leurs vœux,
Ces moments d'abandon, de volupté, d'ivresse,
Où, confondant leurs cœurs, toujours plus amoureux,
L'heureux amant, son heureuse maîtresse,
Sans leurs doubles plaisirs oublîraient qu'ils sont deux!
Déjà je ne vois plus ce que mon cœur adore;
Je ne le vois plus, et je crois
L'entendre et répondre à ma voix.
Il est déjà bien loin et je lui parle encore.

Flatteuse illusion !... A son tour elle a fui !
Je perds jusqu'au bonheur de l'attendre aujourd'hui,
Ma solitude me dévore.
Ah ! comment tromper mon ennui !
J'écris : dans cette lettre, à ma douleur utile,
L'élégance des mots et la pompe du style
Brillent moins que les sentiments :
J'AIME est tout l'esprit des amants.
Phébé plus radieuse achève sa carrière ;
Le sommeil fait tomber la plume de ma main ;
Je me couche et me dis, en fermant la paupière :
Je ne le verrai que demain.

LA CONSTANCE

Ne crains pas, ô mon bien-aimé !
Ne crains pas que jamais je brise notre chaîne.
De ton amour heureuse et vaine,
Je bénis, chaque instant, le nœud que j'ai formé.
Oui, l'on verra plutôt disparaître les ondes
De ce vaste océan, ceinture de deux mondes,
Les étoiles tomber des cieux,
Et le soleil privé de sa clarté féconde,
Que de me voir trahir mes serments et tes feux.
Eh ! qui pourrait, dis-moi, te ravir ma tendresse ?
Quel autre amant pourrais-je aimer ?
Je ne trouve qu'en toi tout ce qui peut charmer,
Esprit, talent, fleur de jeunesse.
Élève chéri des neuf sœurs,
C'est pour toi que ces immortelles
Gardent leurs plus nobles faveurs
Et leurs couronnes les plus belles.
Ah ! quand, assis à mon côté,
L'œil tout brillant des feux d'un sublime délire,

Par la gloire et l'amour en secret excité,
Tu fais entendre sur ta lyre
Ces chants que la postérité
Se plaira toujours à redire;
Mon cœur qui t'adore et t'admire,
Dans sa double félicité
Tour à tour palpite et soupire
Et d'orgueil et de volupté :
Si ma main alors de la tienne
A senti le trouble flatteur,
Si tu lèves sur moi ton regard enchanteur,
Si ta bouche effleure la mienne,
Je me sens expirer d'amour et de bonheur.
Laisse, laisse l'homme ordinaire
Troubler par ses soupirs ses plaisirs les plus doux;
Sans doute il peut cesser de plaire,
On doit lui pardonner quelques transports jaloux.
Mais toi, que de leur miel ont nourri les abeilles,
Toi dont le berceau radieux
S'entoura des mêmes merveilles
Que le berceau des demi-dieux,
Toi que font sans égal tes poétiques veilles,
Tes doutes sont injurieux.
Crois-moi, délices de mon âme,
Jouis en paix d'un cœur à tes désirs livré :
Mon amour est le feu sacré,
Et les vierges du Pinde éternisent sa flamme.

LES SERMENTS

Lasse, à la fin, d'un si long esclavage
Et d'un amour si mal récompensé,
J'avais juré d'oublier qui m'outrage,
J'avais juré que de mon cœur blessé
J'effacerais une trop chère image:

J'avais juré que le nom du volage
Par moi jamais ne serait prononcé;
J'avais juré, forte par son absence,
Que, si le sort l'offrait devant mes yeux,
Je soutiendrais sans trouble sa présence :
J'en défiais le charme impérieux.
Dans mon dépit, ardente à la vengeance,
J'osais former le souhait dangereux
De voir l'ingrat m'offrir encor ses vœux;
J'en accueillais l'incertaine espérance;
J'avais juré qu'un souris dédaigneux
Saurait alors punir son inconstance.
O d'un regard invincible ascendant!
Qu'est devenu mon courage imprudent?
A peine, hélas! ma voix, à son approche,
Balbutia quelques mots de reproche :
Je pâlissais, rougissais tour à tour;
Je lui disais : « Non, je n'ai plus d'amour. »
Mais je laissais sa main presser la mienne,
Mais, malgré moi, ma main pressait la sienne;
Mais des soupirs, étouffés à demi,
Livraient mon âme à ce cher ennemi;
Mais je laissais ses lèvres suppliantes
Se rapprocher de mes lèvres brûlantes :
Ma bouche en vain opposait des refus.
Le sein rempli du feu qui me dévore,
En lui jurant que je ne l'aimais plus,
Je lui prouvais que je l'aimais encore.

LE CHANGEMENT

Vous le voulez... L'amitié la plus tendre
Va succéder aux plus tendres amours.
Ce n'est plus vous qui me ferez entendre
Ces doux serments de m'adorer toujours;

Ce n'est plus moi qui peux d'une caresse
Calmer vos maux, enivrer tous vos sens;
Il m'est ravi ce titre de maîtresse
Dont votre amour me para quelque temps :
Qu'il m'était cher, hélas! Dans ma faiblesse,
Mon cœur, fidèle à ses premiers penchants,
Tient, à regret, sa dernière promesse.
Ce cœur, du moins, discret dans son malheur,
En soi renferme une plainte importune,
Et du récit de sa longue infortune
Il ne veut point troubler votre bonheur.
Ah! quel que soit le chagrin qui me tue,
Oui, je saurai vous le cacher toujours :
Je tâcherai de prendre à votre vue
Cet air serein de mes plus heureux jours.
Je contraindrai mes regards à vous taire
Tout le plaisir que je sens près de vous;
Vous vanterez celle qui sait vous plaire,
Sans que mon cœur en paraisse jaloux;
Je la verrai sans montrer de colère,
J'éviterai de chercher votre main,
Je m'armerai d'un maintien plus austère.
Si je me trouble auprès de vous, soudain
Je songerai qu'une autre vous est chère;
A vos côtés, dans un doux entretien,
J'étudirai mes yeux et mon langage.
Loin de blâmer votre humeur trop volage,
Pour excuser votre nouveau lien,
Je vous dirai qu'un autre amour m'engage :
Je le dirai; mais, vous, n'en croyez rien.

DEGUERLE (JEAN-NICOLAS-MARIE)

Né en 1766 à Issoudun, mort en 1824 à Paris. Il fut élève boursier du collége de Montaigu. Au sortir de ses classes il entra chez un procureur, et passa de là au collége de Lisieux en qualité de maître de quartier. Mais la révolution, qui vint désorganiser l'enseignement, l'empêcha d'y rester. L'antipathie qu'elle lui inspirait s'accrut alors, et il se rangea parmi ses adversaires. On assure que ce fut lui qui rédigea la proclamation publiée sous le pseudonyme du marquis d'Arnay, pour appeler les royalistes au camp de Jallez, formé par quelques nobles animés du désir insensé de soulever le midi de la France contre l'Assemblée constituante. Incarcéré à l'Abbaye en 1792, il y échappa aux massacres de septembre grâce à un de ses condisciples, chirurgien de cette prison. Remis en liberté, il s'occupa de travaux littéraires et prit part à la rédaction du *Mémorial*, feuille suspecte de royalisme, que le coup d'État du 18 fructidor an V (1797) supprima. De petites pièces fugitives insérées dans l'*Almanach des Muses* l'avaient déjà fait regarder comme un versificateur agréable; son *Éloge historique des perruques*, édité en l'an VII sous le nom du docteur *Akerlio*, lui valut la réputation d'érudit fort spirituel. Il figura, en ce temps, parmi les illustres de la société dite le *Parnasse Thélusson*, parce qu'elle se réunissait dans l'hôtel du banquier de ce nom, dont la femme était un des bas-bleus de l'époque. Bientôt après, ayant été attaché aux écoles centrales, il professa tour à tour la grammaire générale à Anvers, les belles-lettres à Compiègne, et la rhétorique, d'abord au Prytanée français (Saint-Cyr), puis au lycée Bonaparte. Avant d'arriver à ce lycée il avait publié une traduction complète de Pétrone, précédée de lettres sur cet auteur et suivie de notes savantes; 2 volumes in-8°, Paris et Avignon, 1803. Lors de la création de l'Université, il eut une chaire à la faculté des lettres, et la quitta, en gardant le titre de professeur honoraire, pour être censeur du Lycée impérial. La Restauration le trouva dans cette place et l'y laissa. Dans ses dernières années, il traduisit quatre discours de

Cicéron, recueillis dans la collection Panckoucke, et *l'Énéide*, qui ne parut qu'après sa mort, par les soins de sa famille, à laquelle fut due également la publication de ses *Œuvres diverses* en 1 volume in-8°. Ce volume contient *les Amours*, en quatre livres, *Œnone et Pâris*, poëme élégiaque en deux chants, *le Premier temple de l'amour*, autre poëme en trois chants, des contes, des fables, des poésies détachées et des opuscules en prose. Deguerle est un littérateur instruit, un érudit aimable, un prosateur correct et élégant, mais il n'est guère poëte. Ses productions érotiques n'ont rien de spontané et d'original. Les meilleurs traits qu'elles offrent sont dus à l'imitation. Elles ne peuvent soutenir la comparaison avec celles de Parny et de Bertin. Cependant elles ne manquent pas d'un certain mérite qui les fit accueillir à leur première apparition et fit donner à l'auteur le surnom de *Gallus français*.

LES PREMIERS SOUPIRS

Age heureux de l'innocence,
Calme des premiers beaux jours,
Doux moments de mon enfance,
Me fuyez-vous pour toujours?
Simple alors, sans imposture,
Jouet d'aimables erreurs,
Je suivais à l'aventure
Les penchants de la nature,
Comme, à l'abri des chaleurs,
Sous un berceau de verdure,
Fuit une onde libre et pure,
S'égarant parmi les fleurs.
Mais je te perds, ô bel âge,
Age d'or du cœur humain!
Je n'ai plus que ton image,
Et je te regrette en vain,
Ainsi que pendant l'orage
On regrette un jour serein.

Que je vous aime, ombrage tutélaire,
Où du soleil je puis braver l'ardeur!
Quel doux combat et d'ombre et de lumière!
Sous ce feuillage habite la fraîcheur;
Que ce réduit est calme et solitaire!
Qu'il convient bien aux peines de mon cœur!...

Mais d'où vient que mes yeux se remplissent de larmes?
Un trouble involontaire agite tous mes sens!
Je soupire, et pour moi les soupirs ont des charmes!
Je souffre; et, malgré moi, je chéris mes tourments!

Dieux! que ne suis-je assis près d'une eau fugitive,
Qui m'endorme au doux bruit de sa course plaintive!
Sur les bords de Vaucluse, où, plein de son ardeur,
Pétrarque allait rêvant aux attraits de sa Laure,
Ou sous l'abri touffu des bois de Feuillancour,
Que charma de ses vers l'amant d'Éléonore!...
Mais la paix qui me fuit, là me fuirait encore.

Eh bien, transportez-moi dans le fond des forêts.
Chargez ce faible bras d'un javelot rapide :
Je veux lancer moi-même une meute intrépide,
Poursuivre, fatiguer, confondre dans mes rêts
Le sanglier farouche et la biche timide.

. . . .

Insensé! comme si ces innocents combats
Pouvaient de mes chagrins adoucir l'amertume!
Mon cœur porte partout l'ennui qui le consume.
Les bois, les eaux, les prés, tout me déplaît... Hélas!
Je ne suis bien qu'aux lieux où je n'habite pas!...

Ah! par pitié, soulagez ma tristesse!
O mes amis, entourez votre ami!
Que les beaux-arts occupent ma jeunesse;
Dans la langueur j'ai trop longtemps dormi.

Relisez-moi ces vers brûlants de flamme,
Ces vers dictés par l'enfant de Cypris,
Où, palpitant aux genoux d'Eucharis,
Bertin peignait ses transports et son âme.

Répétez-moi ces airs mélodieux
Où, sur la scène, aussi belle qu'Armide,
Saint-Huberti, le front pâle et les yeux
Avec douleur élancés vers les cieux,
En sons plaintifs traîne sa voix timide;
Puis tout à coup le regard furieux,
L'air égaré, contre un amant perfide,
En cris aigus invoque tous les dieux.

Et toi, jeune héritier des grâces du Corrége,
Pour s'animer la toile appelle tes pinceaux;
Mais ne va pas de sang colorer tes tableaux :
Loin de mes yeux Bellone et son affreux cortége!

. . . .

Peins-moi plutôt Vénus sortant du sein des eaux,
Sans voile et seulement de ses charmes parée;
Les nymphes pour la voir désertant leurs roseaux;
Et les Tritons, autour de sa conque azurée,
Frémissant de plaisir sur la cime des flots...

Mon cœur palpite à ces douces images,
Je les revois dans les bras du sommeil;
Et quand le jour a doré les nuages,
Mon œil encor les cherche à mon réveil.

Que dis-je? malheureux! contre moi tout conspire.
Sais-je ce que je crains et ce que je désire?
Je voulais apaiser la fièvre de mes sens,
Et j'enfonce en mon sein le trait qui le déchire!

Oui, c'en est fait; brisons ces pinceaux, cette lyre,
Qui ne font qu'ajouter aux maux que je ressens!
Je brûle : tout mon sang bouillonne... A mes tourments
Je reconnais enfin Vénus et son empire.

. . . .

L'AVEU

A THAÏS.

C'est un dieu le mortel dont l'âme en paix t'adore,
Sur qui vont reposer tes regards languissants,
Qui voit ton doux sourire à son sourire éclore,
Et dont le cœur ému palpite à tes accents!

Le pouvoir de la foudre arme-t-il ton image?
Tu parais : je me cherche et ne me trouve plus.
D'un voile nébuleux ma paupière s'ombrage,
Et l'air autour de moi murmure un bruit confus.

Je veux parler : ma voix sur mes lèvres expire.
Une froide sueur a glacé tous mes sens;
La force m'abandonne, à peine je respire;
La terre se dérobe à mes pas chancelants.

Prête à saisir ta main, ma faible main recule.
Je soupire : mes yeux se remplissent de pleurs;
Une subtile flamme en mes veines circule;
Je rougis, je pâlis, je tremble... je me meurs.

LE BOSQUET DÉSANCHANTÉ

Pourquoi dans cette aimable enceinte,
Du noir chagrin qui dévore mon cœur
Tout a-t-il pris la sombre empreinte?
Léger zéphyr, n'as-tu plus de fraîcheur?

As-tu, tendre fauvette, oublié ton ramage?
Vous, que l'ingrate aimait, vous, innocentes fleurs,
Simple ornement de ce bocage,
Qu'avez-vous fait de vos riches couleurs?
Qu'avez-vous fait de vos douces odeurs?
La nature a perdu son magique langage.
Le charme qu'elle avait fut un charme imposteur.
Ainsi que moi, tout est morne, sauvage,
Et ces beaux lieux dorment dans la langueur.

De son flambeau la vérité m'éclaire.
Mais qu'elle est triste sa clarté!
Hélas! faut-il que sa lumière
N'offre à mon œil épouvanté,
Au lieu d'une douce chimère,
Qu'une affreuse réalité!

Objet de haine et de tendresse,
Toi qui me fuis, toi qui m'aimais,
Toi dont la vue enchanteresse
Eut, même à la laideur, su prêter des attraits,
En te perdant pour moi le charme cesse!
Illusions de mes premiers beaux jours,
Transports si doux, flatteuse ivresse,
Jeux, ris, plaisirs, grâces, amours,
Vous ne bercerez plus mon heureuse jeunesse:
Avec Thaïs je vous perds pour toujours!
Puissé-je au moins conserver ma tristesse!
Puissé-je apprendre à chérir mes douleurs!
Rien ne pourra m'ôter ce seul bien qui me reste.
Cruelle, malgré tes rigueurs,
J'aurai, pour adoucir l'ennui d'un sort funeste,
Un souvenir, ton image et mes pleurs.

LE REMÈDE INUTILE

La raison veut en vain calmer ma peine extrême;
L'ami que je chéris à l'égal de moi-même
De ses sages conseils m'offre en vain le secours :
Il n'a pu m'arracher au fantôme que j'aime.
Ma faiblesse est plus forte, hélas! que ses discours!

« Malheureux, m'a-t-il dit, quel est donc ton délire?
Loin de toi la parjure insulte à tes tourments,
Et cependant toujours ton lâche cœur soupire!
Verrons-nous ta douleur s'aigrir avec le temps,
Et, dans les longs ennuis d'un éternel martyre,
Se consumer en pleurs les jours de ton printemps?
Bannis les vains regrets de ton âme abusée;
Rends, en portant ailleurs des vœux qu'elle a trahis,
Outrage pour outrage et mépris pour mépris.
Tout semble ici t'offrir une vengeance aisée.
Oui, j'ai vu mille fois nos belles sur tes pas
Oublier les dédains de leur fierté sauvage,
Et, d'un air inquiet consultant leurs appas,
Briguer, d'un œil jaloux, l'honneur de ton hommage.
J'ai vu Laïs timide et la jeune Chloris
Se plaindre devant toi d'un trouble involontaire;
J'ai vu, loin des regards et du toit de sa mère,
Rougir à ton aspect l'aimable Lycoris :
Parmi tant de beautés choisis une autre chaîne.
N'est-il pas temps enfin d'oublier ton malheur?
Veux-tu, toujours rempli des traits de l'inhumaine,
Égarer dans les bois ta plaintive douleur?
Hélas! les bois sont sourds au récit de ta peine!
L'abeille sur les fleurs va chercher son butin,
Et grossit son trésor du tribut de leur sein :
Ainsi l'Amour se fait un jeu de nos alarmes;
Il vit de nos soupirs, s'abreuve de nos larmes.

J'ai répondu : « Non, non ; souffrir est mon destin.
La plus douce clarté s'enfuit devant les ombres,
Quand l'aquilon fougueux noircit un ciel serein ;
Ainsi nos plus beaux jours sont changés en nuits sombres.
Depuis que l'infidèle a causé mon chagrin,
Rien n'éteindra jamais le feu qui me dévore.
En vain mille beautés m'offriraient leurs appas,
Leurs charmes de mon cœur ne triompheraient pas.
Sous les cieux embrasés qui noircissent le Maure,
Dans les déserts glacés fermés au dieu du jour,
Ce cœur emporterait l'image qu'il adore.
Absente, je la vois au plus lointain séjour :
Là, d'ennuis accablé, là, languissant d'amour,
C'est Thaïs que ma voix appelle avant l'aurore,
C'est Thaïs que ma voix le soir appelle encore. »

IMITATION DE CATULLE

Contre mon sein pressant l'objet que j'aime,
Je lui disais : « Si ton amant
Ne te chérit, hélas ! plus que lui-même ;
Si jamais sa foi se dément,
Puissé-je, seul, errant dans la Libye,
Sous la dent du tigre périr !... »
Je le disais ; et le cœur d'Euphrasie
Battit de crainte et de plaisir.

Sa tête alors languissamment s'incline ;
Et sur mes yeux ivres d'amour,
Par un baiser sa bouche purpurine
Vint me payer d'un doux retour.
« Ah ! dans tes bras puisse ta jeune amie,
Dit-elle, ainsi vivre et mourir !... »
Elle se tut, et le cœur d'Euphrasie
Ne battit plus que de plaisir.

Avant ce jour, sa tendresse cruelle
S'armait d'un reste de fierté :
Depuis ce jour, d'une ardeur mutuelle
Notre âme brûle en liberté.
Jour de bonheur, tu commenças ma vie!
Hélas! à ton doux souvenir,
Mon cœur ému, loin de mon Euphrasie,
Palpite encore de plaisir!

L'ART DE PLAIRE

Tu dis : « Pour fixer un amant,
Non, je n'ai point assez de charmes. »
Et tu pleures en le disant!
Cesse de craindre, aimable enfant :
Ta beauté même est dans tes larmes.

J'aime ton souris gracieux,
L'éclat de tes lèvres de rose,
Ton front où la pudeur repose,
Et le bleu tendre de tes yeux.

J'aime ta voix douce et sonore,
Ton pied mignon, et ton teint frais
Comme la fleur qui vient d'éclore;
Mais, crois-moi, j'aime mieux encore
Ta belle âme que tes attraits.

Hélas! le plus léger nuage
Du jour fait pâlir la clarté.
Le frêle éclat de la beauté
S'enfuit comme une ombre volage,
Et ne laisse après son passage
Que le regret d'avoir été.

Si l'Amour ne le vivifie,
Le plus joli visage est mort;

C'est le marbre informe qui dort,
Le ciseau lui donne la vie.

Deux mots forment l'art de charmer;
L'Amour les dicte à la nature :
Belles, dit-il, pour enflammer,
L'âme en sait plus que la figure :
Le secret de plaire est d'aimer.

CAMPENON (VINCENT)

Né à la Guadeloupe en 1772, mort à Paris en 1843. Il était neveu du poëte Léonard. Il fut amené à l'âge de trois ou quatre ans en France par ses parents, qui s'établirent à Sens et le firent élever au collége de cette ville. Sa première pièce de vers fut une romance qu'il composa pour la reine au moment où cette auguste princesse était sur le point d'être précipitée du trône dans la prison qu'elle ne devait quitter que pour porter sa tête sur l'échafaud révolutionnaire. Cette romance, qui eut un très-grand succès, l'ayant exposé à la vengeance des démagogues, il prit le parti de s'y soustraire en s'expatriant, et il vécut à l'étranger du produit des leçons qu'il donna. Ce fut alors qu'il écrivit son *Voyage à Chambéry*, mêlé de prose et de vers. Revenu en France dans un temps plus calme, il eut un emploi dans l'administration et devint sous le consulat chef du bureau des théâtres au ministère de l'intérieur. Ses occupations ne l'empêchèrent pas de se livrer à la littérature, dans laquelle il se distingua par des écrits qui lui valurent l'honneur d'être élu membre de l'Institut, en remplacement de J. Delille, ce qui donna lieu à ce distique plaisant :

Au fauteuil de Delille on place Campenon.
A-t-il assez d'esprit pour qu'on l'y campe? Non.

Malgré l'épigramme, il méritait cet honneur plus que les concurrents qui le lui disputaient. Ses principaux ouvrages sont une *Histoire d'Écosse* depuis Marie Stuart jusqu'à l'avénement de Jacques VI; deux poëmes intitulés : l'un *la Maison des champs*, l'autre *l'Enfant prodigue*, des *Mémoires sur la vie, le caractère et les écrits de Ducis*, son ami, et quelques poésies fugitives parmi lesquelles nous citerons *les Élysées*, sujet que Parny avait déjà traité avant lui dans sa jolie pièce intitulée : *les Paradis*, et que Saint-Péravi avait traité avant Parny sous le même titre. Campenon a laissé en mourant des œuvres inédites dont la plus importante est un poëme sur *le Tasse*, où il a peint, dit-on, l'amour d'une manière énergique, touchante et vraie, qui doit le classer au rang des bons peintres de cette passion.

LES ÉLYSÉES

Est-il bien vrai, ma jeune amie,
Que, dégagés tous deux des liens de la vie,
Nous nous réunirons pour ne plus nous quitter?
Mais savez-vous quelle patrie
Notre âme un jour doit habiter?
Et sur le choix d'un élysée,
Si la bonté des dieux venait nous consulter,
Quel est l'heureux séjour, choisi dans la pensée,
Où vos goûts iraient vous porter?

Serait-ce sur ces bords où votre âme tranquille
S'embellit des beaux vers d'Homère et de Virgile?
Où les esprits des bienheureux
Tous les jours s'en vont deux à deux,
A l'abri du même feuillage
Respirer l'air des mêmes cieux;
Sur les bords du même rivage,
Tout admirer des mêmes yeux;
Et du même air de nonchalance,
Se disant les mêmes fadeurs,

Sur des gazons toujours en fleurs
Promener la même indolence?
Le soir vient, et la même main,
Vers le même lit que la veille,
Conduit, par le même chemin,
Chaque ombre heureuse qui sommeille,
Jusqu'à l'heure où l'aube vermeille
Ramène pour le lendemain
Une félicité pareille.
Ce ciel toujours d'azur, ces bosquets toujours verts,
Finiraient, croyez-moi, par lasser notre vue;
A des plaisirs toujours offerts,
Sans en jouir on s'habitue,
Et le plus beau printemps doit son lustre aux hivers.

Les enfants d'Ossian, les guerriers scandinaves,
Moins polis que les Grecs, plus fous, mais aussi braves,
Vont dans leur élysée à de nouveaux combats.
Un vaste château d'or y reçoit leur courage;
Le démon de la guerre y guide encor leurs bras;
Enfants, femmes, vieillards, tous ont soif du carnage,
Et le sang du vaincu leur offre des appas.
Là, le barde s'élance au milieu des soldats,
Les bat, meurt, ressuscite, et va boire à la ronde
A la santé d'Odin, dans un crâne ennemi...
Ah! nous n'envîrons point à Fingal, à Morni
L'épouvantable espoir de ce bonheur immonde!
De leur félicité ne soyons point jaloux.
C'est déjà bien assez de se battre en ce monde :
Eh! que l'autre du moins ait des combats plus doux!

Mais à ces paradis, dont l'espèce varie,
Préférez-vous l'asile ouvert au musulman?
Celui qui respecta les dogmes du Koran,
Plein des feux du désir, même après cette vie,

Sur l'albâtre mouvant d'un sein de Circassie
Va reposer son front dégagé du turban.
Je sens qu'en fuyant l'existence
Il est assez doux de songer
Qu'on ne renonce point à toute jouissance.
Cet espoir à mourir pourrait encourager;
Et, si j'étais sultan, j'aimerais à me dire :
Je meurs; mais cent beautés qui parent mon empire,
Mille esclaves, cet or, le faste des palais,
Ces carreaux d'édredon, ces vases, ces sorbets,
Ce trône, ce sérail, l'encens que j'y respire,
Tous ces biens me suivront... Mourons donc!... Mais aussi,
Dans ce bel avenir où je vois cent maîtresses,
Mon cœur n'a pas l'espoir de trouver un ami.
Ah! reprends, Mahomet, ces frivoles largesses!
Garde tes voluptés, ton sorbet, tes houris;
Ces biens sont doux : mais que m'importe?
Je ne veux point d'un paradis
Où Salomon peut être admis,
Quand Pilade reste à la porte.

Notre élysée enfin doit être un lieu charmant;
C'est le séjour de la volupté pure;
Là, les heureux, par un secret penchant,
Suivent les lois que dicte la nature;
Là, jamais l'amitié ne ment;
Là, chaque époux est un amant
Qu'une amante suit ou devance;
Chaque phrase est un sentiment,
Chaque promesse est un serment
Qui se trouve rempli d'avance;
Chaque souhait, chaque espérance
Voit éclore une jouissance;
Chaque fête, chaque plaisir
Est suivi d'un nouveau désir;

Chaque moment de l'existence
Est un tableau du vrai bonheur
Que l'âme recueille en silence
Et qui s'épure au fond du cœur;
Là, la jeunesse recommence,
La santé n'a jamais d'absence;
Et l'innocence est une fleur
Que la main du plaisir effeuille
Et qui, par un charme enchanteur,
Renaît sous la main qui la cueille.

Si cette image vous séduit;
S'il est vrai qu'en quittant la vie
Nous puissions, quand la mort nous plonge dans sa nuit,
Voir se réaliser cette douce folie,
Ah! ne détruisons pas ce dogme consolant!
Rapprochons-nous plutôt de ce terme trop lent;
Et si, trompant notre croyance,
Les dieux nous refusaient ce bonheur désiré
Pendant toute notre existence
Nous l'aurions du moins espéré;
Eh! n'est-ce rien que l'espérance?

CREUZÉ DE LESSER (LE BARON AUGUSTE)

Né en 1774, mort en 1839. Il fit ses études au collége de Juilly. Quand il en sortit, la révolution venait d'enlever une fortune considérable à son père, qui était payeur de rentes. N'ayant pas encore d'état, il suivit la carrière des lettres, qui alors conduisait facilement aux emplois de l'administration. Il devint successivement secrétaire du troisième consul Lebrun, sous-préfet, membre du corps législatif sous l'Empire, et préfet sous la Restauration. Il consacra les loisirs que ses fonctions lui laissèrent à la composition d'une foule d'ouvrages dont il serait trop long de donner la nomenclature. Ce sont des tragédies, des comédies, des opéras-comiques, des vaudevilles, de grands et de petits poëmes, des romans, des contes, un écrit politique sur la liberté, des traductions d'auteurs étrangers et des poésies fugitives. Sa réputation littéraire commença par l'imitation en vers de *la Secchia rapita* (le seau enlevé), poëme héroï-comique de Tassoni; elle fut augmentée par des pièces dramatiques jouées avec succès; et elle dut un éclat assez brillant à trois épopées chevaleresques intitulées : *la Table ronde*, *Amadis* et *Roland*. C'est dans ces trois épopées, aujourd'hui peu connues, qu'il a montré le plus de talent. On y remarque l'art ingénieux avec lequel il a su en conduire les récits de manière à captiver l'attention sans la fatiguer. Elles plaisent et intéressent. Il y a tour à tour de l'esprit, de l'imagination et du sentiment. Le style en est généralement facile, naturel et agréable, quoiqu'il soit quelquefois trop négligé et même un peu prolixe. Ce mélange de qualités et de défauts se retrouve plus ou moins dans toutes les productions sorties de sa plume. Il est inhérent à sa manière, dont la pièce suivante peut donner une idée.

LES FEMMES

Quel doux attrait vers la beauté m'appelle!
A la vanter je trouve mille appas,
Et j'ai toujours besoin de parler d'elle,
Quand, par malheur, je ne lui parle pas.
Ai-je grand tort? Non, son tendre sourire,
Son regard fin, sa grâce, tout séduit,
Tout charme en elle, et ce qu'elle nous dit
Vaut cent fois mieux que ce qu'on peut en dire

O mes amis, que ce sexe enchanteur
A droit de plaire à notre âme amoureuse!
Qu'il eut d'esprit, notre vieux Créateur,
Et que la femme est une idée heureuse!
Doux sacrifice, adorable présent
Qu'il daigna faire à la terre embellie!
Charmante fleur dont ce Dieu bienfaisant
Sema pour nous le jardin de la vie!
Ce Dieu lui-même, auteur ingénieux,
Ferait moins bien s'il voulait faire mieux.
Ah! quand je vois des gens qu'on croirait sages,
Oubliant trop son chef-d'œuvre divin,
Se récrier, la lunette à la main,
Sur la beauté de ses autres ouvrages :
Vous allez loin, dirais-je à tous ces fous.
Eh! mes amis, regardez près de vous!
Assurément mon regard apprécie
De l'univers le spectacle imposant :
Ce ciel est pur, ce fleuve est ravissant,
Ce site encore est beau : qui vous le nie?
Ce n'est pas moi; mais tenez, franchement,
Rien n'est si beau qu'une femme jolie.

Quel charme heureux à la femme att
Sur notre cœur assure son empire,
Donne du prix à ce qu'elle a touché,
Et se répand sur l'air qu'elle respire!
Dans un village, un rustique séjour
Servait d'asile à quelques rêveurs sombres;
De leur tristesse, au défaut de l'amour,
L'amitié seule adoucissait les ombres.
Là tout à coup se logent la gaîté,
Le doux plaisir et le fin badinage;
L'humble maison est un temple enchanté;
Tout s'embellit : plus d'ennui, de tristesse.
Ce changement, qui jamais l'eût prévu?
Un mot l'explique; une femme a paru,
Elle a tout fait, et c'est l'enchanteresse.

O trop heureux l'ami du dieu d'amour
De qui l'amante et fidèle et chérie,
Par sa présence embellit le séjour,
Et par ses soins daigne enchanter la vie!
Dans son asile il trouve à tout moment
Tant de douceur unie à tant de grâce!
Le ciel jaloux lui voudrait vainement
Faire éprouver disgrâce sur disgrâce :
Sur son amie appuyé doucement,
De la fortune il brave la menace :
Un bien si cher, un objet si charmant
Remplace tout, et rien ne le remplace.

Il est bien vrai, le Temps au bras d'airain,
Le Temps, qui vit de douleurs et de larmes,
De la beauté qui le supplie en vain,
Avec sa faux vient moissonner les charmes.
Mais la douceur toujours se fait aimer;
Mais la vertu sait plaire à tous les âges.

Puis, le dirai-je? Oui, dût-on me blâmer,
Un tel malheur a bien ses avantages.
Loin ces beautés qui ne finissent pas :
Loin et Junon, et Minerve et Cybèle.
Dans un bosquet quand je vois l'immortelle :
J'aurai le temps de cueillir ces appas,
Dis-je, et soudain je m'écarte loin d'elle;
Mais quand mon œil voit la rose nouvelle,
Qui, ce matin, empressée à s'ouvrir,
Reine d'un jour, ce soir va se flétrir,
Son coloris, sa beauté, tout m'appelle :
Je ne puis trop la voir et la chérir.
Il vaut bien mieux nourrir de douces flammes,
Que des regrets qui seraient superflus;
Beauté, fraîcheur, attraits charmants des femmes,
Vous durez moins, il faut vous aimer plus.

Si c'est pour nous que les femmes sont faites,
Elles le sont surtout pour les poëtes.
Oui, leur peinture, animant nos chansons,
De nos succès est la première cause;
Et c'est par vous, femmes, que nous valons,
Si quelquefois nous valons quelque chose.
Que deviendrait Virgile sans Didon?
Sans la belle Ève, et Satan et Milton
Pourraient céder aux coups de la critique;
On sait pour qui Pétrarque prit l'essor
En s'élevant dans le ciel poétique;
Et l'Arioste, encor plus que Médor,
S'est bien trouvé des charmes d'Angélique.

Sexe adoré, c'est pour plus d'un bienfait
Que l'homme ému vous offre ses hommages :
Cet univers semble un heureux banquet
Où vous daignez inviter tous les âges.

Qui pourrait mieux en faire les honneurs?
L'une de vous, tendre et jamais distraite,
Par des baisers calmant toujours les pleurs,
Vient à l'enfance attacher sa bavette;
Non moins aimable, une autre avec bonté,
Amuse, sert, écoute la vieillesse;
Tandis qu'une autre, au regard enchanté,
Verse à longs traits à l'ardente jeunesse
Ce doux nectar qu'on nomme Volupté.
Son goût exquis plaît surtout au jeune âge,
L'âge suivant en chérit moins l'abus,
L'enfance encore en méconnaît l'usage,
Et la vieillesse, hélas! n'en goûte plus.
Jours ennemis de l'amoureuse flamme,
O tristes jours de l'âge des vieillards,
Quoi! vous viendrez éteindre mes regards!
Quoi! je verrai froidement une femme!
Ah! malheureux, alors que devenir?...
O jours cruels, je crains votre présence!
Mais je saurai si bien vous prévenir
Que vous pourrez m'ôter la jouissance,
Mais non jamais m'ôter le souvenir.

MILLEVOYE (CHARLES-HUBERT)

Né en 1782, à Abbeville, mort de consomption en 1816, à Neuilly. Destiné au barreau par ses parents, il fut placé d'abord comme clerc chez un avoué. Bientôt après il entra dans le commerce de la librairie, dont il ne tarda pas à sortir, afin de suivre librement sa vocation poétique. Ses premiers essais n'obtinrent pas le succès qu'il en espérait : il eut le chagrin de les voir exposés à une critique amère et malveillante. Mais les prix nombreux qu'il remporta à l'Académie française et à celle des jeux Floraux ne permirent plus de nier son talent, et le jeune lauréat prit rang parmi les brillants versificateurs de l'empire. La fortune lui vint en même temps que la renommée : il reçut de Napoléon I[er] une pension de six mille francs que Louis XVIII réduisit au cinquième, mécontent qu'il l'eut obtenue, en grande partie, pour avoir chanté la gloire du souverain que les royalistes rentrés affectaient d'appeler l'*usurpateur*. Les *Œuvres complètes* de Millevoye forment quatre volumes in-8°, publiés en 1822. Nous ne mentionnerons pas ici les productions faibles qu'on y trouve, notamment ses traductions ou imitations en vers de plusieurs auteurs de l'antiquité. Nous nous bornerons à signaler les poëmes qui lui valurent, à bon droit, les sympathies du public : ce sont *les Plaisirs du poëte; l'Amour maternel; Emma et Éginard; Charlemagne à Pavie* (en six chants); *Alfred le Grand* (en quatre chants), et surtout ses touchantes élégies, où souvent il offrit, suivant la remarque de M. Sainte-Beuve, comme une transition de Parny à Lamartine. M. Vinet a dit de lui qu'*il fit doucement dériver la poésie vers des plages nouvelles où lui-même n'aborda pas*. Il nous semble juste d'ajouter qu'il aurait pu s'approcher davantage de ces plages vers lesquelles il allait à son insu, et raviver son talent de quelque souffle léger exhalé de leur rive, s'il n'eût été arrêté en chemin par la maladie qui le consuma pendant les dernières années de sa trop courte vie. Du reste, quoique ses vers n'aient point l'accent de la grande passion et ne

soient que le soupir d'une molle et vague rêverie, ils charmeront toujours les âmes tendres par la douceur harmonieuse des sentiments et des images.

LA DEMEURE ABANDONNÉE

Elle est partie, hélas! peut-être sans retour!
Elle est partie; et mon amour
Redemande en vain sa présence.
Lieux qu'elle embellissait, j'irai du moins vous voir!
A sa place j'irai m'asseoir,
Et lui parler en son absence.

De sa demeure alors je reprends le chemin;
La clef mystérieuse a tourné sous ma main.
J'ouvre... Elle n'est plus là : je m'arrête, j'écoute...
Tout est paisible sous la voûte
De ce séjour abandonné :
De tout ce qu'elle aimait je reste environné.
L'aiguille qui du temps, dans ses douze demeures,
Ne marque plus les pas, ne fixe plus le cours,
Laisse en silence fuir ces heures
Qu'il faut retrancher de mes jours.
Plus loin, dans l'angle obscur, une harpe isolée,
Désormais muette et voilée,
Dort et ne redit plus le doux chant des amours.
Sous ces rideaux légers, les songes, autour d'elle,
Balançant leur vol incertain,
Des souvenirs du soir charmaient jusqu'au matin
Le paisible sommeil qui la rendait plus belle.
Sur ce divan étoilé d'or,
Qu'inventa l'opulente Asie,
De ses cheveux je crois encor
Respirer la pure ambroisie.
Je revois le flambeau qui près d'elle veillait

A l'instant où sa main chérie
Traça dans un dernier billet
Ces mots : « C'est pour toute la vie... »
Mots charmants! oh! déjà seriez-vous effacés?
Ne resterait-il plus à mon âme flétrie
Qu'un regret douloureux de mes plaisirs passés?

LES REGRETS D'UN INFIDÈLE

Oui, c'en est fait, Isore, un sentiment vainqueur
Triomphe du nœud qui nous lie!
Pauvre Isore! j'ai vu Délie :
Délie a tous mes vœux, Délie a tout mon cœur.
Et, tandis que la nuit obscure
Protége, loin de toi, nos muets entretiens;
Tandis que ma bouche parjure
Appelle des baisers qui ne sont plus les tiens,
Aux tremblantes lueurs d'une lampe affaiblie
Tu relis le dernier serment
De l'infidèle qui t'oublie;
Tu songes à l'amour, et tu n'as plus d'amant!
Je suis déjà puni. Ta rivale a des charmes...
Eh bien! ton souvenir est encore plus puissant.
Je te pleure en te trahissant :
La légère inconstance a donc aussi des larmes!

Jamais, hélas! oh! non, jamais
L'orgueilleuse beauté, que malgré moi j'adore,
N'aimera comme tu m'aimais;
Je le sais, et pourtant je te fuis, pauvre Isore!

Ta confiance encore ajoute à mon malheur.
Parfois, sortant des bras de ta rivale heureuse,
Fatigué des transports d'une nuit amoureuse,
Je t'aborde, l'air vague et le front sans couleur :

N'importe! loin de toi toute crainte est bannie;
Tu ne soupçonnes pas l'infidèle insomnie
Qui sur mes traits changés imprime la pâleur;
Seulement ta bouche m'accuse
De consumer ma vie au sein des longs travaux,
Et de consacrer à ma muse
L'heure où le doux sommeil balance ses pavots.
Je souris tristement à l'erreur qui t'abuse.
Mais lorsque tu me dis : « Je compte sur ta foi;
« Ne m'abandonne pas, je me confie à toi, »
Alors mon cœur succombe au trouble qui l'oppresse;
Je sens l'aveu cruel s'échapper à moitié;
Et toi, tu crois à ma tendresse,
Qui n'est plus que de la pitié.

Quand finira l'erreur dont tu jouis encore,
Combien de larmes vont couler!
Je plaindrai tes douleurs, et, sans les consoler,
Je répéterai : « Pauvre Isore!... »
Périsse, périsse le jour
Où la fière Délie usurpa ton empire!
Périssent ses attraits et son fatal sourire!
Périsse même son amour!
Qu'ai-je dit? Peut-être Délie
Un jour d'Isore en pleurs vengera l'abandon :
Oublié comme je t'oublie,
Je viendrai, douce Isore, implorer un pardon;
Mais en vain : le dieu qui console,
Le Temps aura donné ton cœur
A quelque autre amant moins frivole
Et plus digne de son bonheur.

L'INQUIÉTUDE

Sais-tu pourquoi cet inquiet tourment
De mon bonheur empoisonne l'ivresse?
Sais-tu pourquoi dans le plus doux moment
Mon œil distrait se voile de tristesse?
Pourquoi souvent à ta main qui la presse,
Ma froide main répond négligemment?
Le sais-tu? Non. Connais donc ma faiblesse.
Ris, tu le peux, de mes travers nouveaux :
Je suis jaloux, et jaloux sans rivaux!
Quand le présent m'enivre de délices,
Dans le passé je cherche des supplices.
Ton cœur, réponds sans nul déguisement,
N'a-t-il battu que pour moi seulement?
Durant les nuits, à l'heure où tout sommeille,
Jamais, dis-moi, les traits d'un autre amant
N'ont-ils troublé tes songes ni ta veille?
Le regard fixe et le sein oppressé,
Te rappelant une image trop chère,
N'as-tu jamais, le soir, près de ta mère,
Laissé tomber le travail commencé?
Tu me dis *j'aime*, et d'une voix si tendre;
Ce mot charmant, pour moi seul l'as-tu dit?
Que sais-je? un autre avant moi l'entendit
Peut-être?... Eh bien! je ne puis plus l'entendre.
Pardonne, hélas! dans mon trouble fatal,
Je te parais injuste, ingrat; mais j'aime!
Ah! songe bien que pour l'amour extrême
Un souvenir est encore un rival.

LA SULAMITE

« O vierges de Sion! ô mes douces compagnes!
Ne l'avez-vous pas vu descendre des montagnes,

Brillant comme un rayon de l'astre du matin?
Dites-moi sur quel bord, vers quel sommet lointain
Ses chameaux vont paissant une herbe parfumée?
Sont-ils sous les palmiers de la verte Idumée,
Ou sous le frais abri des rochers de Sanir?
Mais, hélas! si longtemps qui peut le retenir?
Délices de mes jours! loin de toi mon image
A-t-elle fui pareille au mobile nuage?
Ai-je cessé déjà d'être belle à tes yeux?
Oh! reviens : j'ai cueilli des fruits délicieux;
Tout est pour toi. Reviens; que ton bras me soutienne;
Que ma main tendrement frémisse dans la tienne.
Versez des fleurs : je veux jusques à son retour
Reposer sur des fleurs, car je languis d'amour.
Non, non, n'espérez pas que longtemps je sommeille.
Pour moi, plus de repos : je dors et mon cœur veille.
Mon œil appesanti, lentement soulevé,
A cherché mon amant et ne l'a point trouvé. »

Elle dit, et s'endort. Vers la plaine odorante,
Non moins prompt que le daim cherchant la biche errante,
Voilà que, l'œil ardent, accourt le bien-aimé!
Son sourire est céleste et son souffle embaumé.

LE BIEN-AIMÉ.

« Jeunes vierges! au nom de la biche légère,
Laissez-la reposer sur la molle fougère.
Ne la réveillez pas! Sans doute en ce moment
Un songe heureux lui peint le retour de l'amant :
Son front rougit, son sein palpite... Elle s'éveille.
Épouse de mon cœur! de ta bouche vermeille
Ma bouche a quelque temps respiré la fraîcheur :
Que ton haleine est douce, épouse de mon cœur!
Au voyageur, errant depuis l'aube naissante,
Moins douce est d'Engaddi la grappe jaunissante.

Ton corps souple est rival du jeune et beau palmier;
Tes yeux voluptueux sont les yeux du ramier,
Et l'émail de tes dents est plus blanc que la laine
De l'agneau qu'a baigné la limpide fontaine. »

LA SULAMITE.

« O plaisir ineffable! ô pur ravissement!
Que la voix de l'époux retentit doucement!
Que sa parole aimable a d'empire et de charmes!
Arrêtez-vous, mes pleurs! Fuyez, sombres alarmes!
Fuyez, épargnez-moi, souffle des aquilons!
Je suis la fleur des champs et le lis des vallons. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Des autans orageux ne crains plus la furie,
Mon amante, ma sœur, ma colombe chérie!
Tes regards et ta voix enivrent ton époux;
Car ta voix est sonore et tes regards sont doux. »

LA SULAMITE.

« Mon amant est pour moi l'ormeau de la colline. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Mon amante a l'éclat de la cité divine.
Comme un cèdre au-dessus de l'aride buisson,
Tu brilles au-dessus des filles de Sion. »

LA SULAMITE.

« Comme l'humble arbrisseau rentre dans la bruyère
Quand le pin jusqu'aux cieux lève sa tête altière,
Les enfants d'Israël s'abaissent devant toi.
Tes rameaux caressants se sont penchés vers moi;
J'ai dormi sous ton ombre, et ma lèvre amoureuse
A goûté de tes fruits la fraîcheur savoureuse.
Revenez, chants d'amour! mes lugubres concerts
N'iront plus désormais attrister nos déserts.
O vierges de Sion! ô mes douces compagnes!
J'ai vu le bien-aimé descendre des montagnes. »

LE MANCENILLIER[1]

« Qu'il serait doux le baiser de ta bouche,
O Zarina!... je t'aime et je suis roi. »
Ainsi parlait le chef au cœur farouche
A Zarina, qui pâlissait d'effroi.

« — Fier Nélusko! Zarina te révère;
Mais Zéphaldi lui seul est tout pour moi. »
Jetant sur elle un regard de colère,
Il répéta : « Je t'aime et je suis roi. »

Puis affectant un visage tranquille :
« O Zarina! ce soir je t'attendrai
« Dans le bocage, au couchant de notre île. »
Et Zarina répondit : « J'y serai. »

Il s'éloigna. L'insulaire, tremblante,
Alla s'asseoir sous le mancenillier,
Et commença d'une voix faible et lente
Ce chant lugubre et qui fut le dernier :

« Viens, Nélusko! la feuille balancée
« Frémit au loin sous les vents en courroux.
« Ta nuit d'amour sera triste et glacée,
« Et mon sommeil sera paisible et doux.

« O charme pur! ô voluptés nouvelles!
« Esprit de l'air, est-ce toi que j'entends?
« Viens-tu déjà m'emporter sur tes ailes
« Vers les bosquets de l'éternel printemps?

1. Le mancenillier, arbre des Antilles, faisait, dit-on, passer du sommeil à la mort quiconque reposait sous son ombre. On ajoute, je ne sais sur quel témoignage, que ce genre de mort était précédé de sensations délicieuses.

« Je t'ai gardé le baiser de ma bouche,
« Mon jeune ami! Viens te rejoindre à moi,
« Dans ce séjour où le maître farouche
« Ne dira plus : « Je t'aime et je suis roi. »

Elle disait. Déjà sur sa paupière
Le long sommeil descendait lentement,
Lorsqu'à grands pas, traversant la bruyère,
Soudain parut Zéphaldi son amant.

Il la cherchait. O terreur! sous l'ombrage
A peine il vit sa belle Zarina,
Qu'il reconnut le funeste feuillage,
Et que d'horreur tout son cœur frissonna.

Il la saisit sous l'arbre solitaire,
Et dans ses bras l'emportant plein d'effroi :
« O Zarina! parle, qu'allais-tu faire?
« — Me dérober aux poursuites d'un roi. »

Le lendemain, la pierre accoutumée
Avait reçu leur serment nuptial,
Et l'humble toit de la hutte enfumée
Faisait envie au pavillon royal.

A leur passage en tumulte on s'élance;
Et Zéphaldi répétait en chemin :
« J'ai la zagaie, et la flèche et la lance,
« Et tout rival périra de ma main. »

Le roi présent dévore la menace;
Son âme altière est contrainte à fléchir :
Tel un torrent frémit, écume et passe
Au pied d'un mont qu'il ne saurait franchir.

LA FLEUR

Fleur charmante et solitaire,
Qui fus l'orgueil du vallon,
Tes débris jonchent la terre,
Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne;
Nous cédons au même Dieu;
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.

Hier, la bergère encore,
Te voyant sur son chemin,
Disait : « Fille de l'aurore,
Tu m'embelliras demain. »

Mais sur ta tige légère
Tu t'abaissais lentement;
Et l'ami de la bergère
Vint te chercher vainement.

Il s'en retourne et soupire :
« Console-toi, beau pasteur!
« Ton amante encor respire,
« Tu n'as perdu que la fleur.

« Hélas! et ma jeune amie
« Ainsi que l'ombre a passé;
« Et le bonheur de ma vie
« N'est plus qu'un rêve effacé.

« Elle était aimable et belle,
« Son pur éclat s'est flétri,

« Et trois fois l'herbe nouvelle
« Sur sa tombe a refleuri. »

A ces mots, sous la ramée,
Je suis ma route, et j'entends
La voix de ma bien-aimée
Me redire : « Je t'attends. »

A UN BOSQUET

Salut, bosquet délicieux,
Planté par la main du mystère ;
Toi dont le voile officieux
Rendit la pudeur moins austère
Et l'amour plus audacieux !
Qu'à ton voluptueux ombrage
L'hiver épargne son outrage,
L'été sa dévorante ardeur ;
Qu'il échappe au vent de l'orage,
Au fer tranchant de l'émondeur.
Que l'amoureuse Philomèle
Ne chante que sur tes ormeaux,
Et que la houlette fidèle
Défende la branche nouvelle
Contre l'insulte des troupeaux.
Puisse l'abeille murmurante
Préférer ta feuille odorante
Même au calice de la fleur !
Puisse enfin toute la nature
Protéger ta fraîche verdure,
Et te payer de mon bonheur !

LAMARTINE (ALPHONSE DE)

Nous ne consacrerons pas à cet homme si célèbre sous tant de rapports une notice biographique et littéraire, non-seulement parce qu'il est vivant, mais parce que son nom est universellement connu, et que les souvenirs qu'il éveille en disent plus que toutes les notices. Il faut se borner à prononcer ce nom et se taire, si l'on ne veut rester au-dessous d'un si grand sujet. Nous rappellerons seulement la date de sa naissance, sur laquelle il serait facile de se tromper, car il ne débuta que vers l'âge de trente ans dans la carrière poétique. Il reçut le jour à Mâcon le 21 octobre 1790, et par conséquent il touche à la fin de sa soixante et onzième année. Son génie pourtant ne connait pas la vieillesse. Il étonne, il ravit le monde littéraire par sa fécondité prodigieuse. C'est l'arbre au rameau d'or, ce rameau qui n'est jamais cueilli sans être remplacé par un autre non moins riche et non moins beau. A chacune de ses productions en succède subitement une nouvelle, et les dernières n'ont pas moins de séve et de fraîcheur que les premières. Elles sont comme ces fruits superbes qui, dans leur maturité, semblent avoir retenu tout l'éclat de leur fleur. — Nous n'avons pas besoin de faire des dissertations pour prouver quel caractère admirable et inconnu avant lui il a su donner à la poésie amoureuse. Les deux pièces suivantes le prouveront mieux que nos raisonnements.

LE LAC

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin sur l'onde et sous les cieux
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre,
Du rivage charmé frappèrent les échos :
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O temps! suspends ton vol; et vous, heures propices,
« Suspendez votre cours!
« Laissez-nous savourer les rapides délices
« Des plus beaux de nos jours!

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
« Coulez, coulez pour eux;
« Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
« Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore;
« Le temps m'échappe et fuit;
« Je dis à cette nuit : Sois plus lente; et l'aurore
« Va dissiper la nuit.

« Aimons donc! aimons donc! de l'heure fugitive
« Hâtons-nous, jouissons!
« L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
« Il coule, et nous passons. »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer du moins la trace?
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus!
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface
Ne nous les rendra plus!

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne et qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos! qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé.

SOUVENIR

En vain le jour succède au jour,
Ils glissent sans laisser de trace;
Dans mon âme rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour!

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mon front est blanchi par le temps;
Mon sang refroidi coule à peine,
Semblable à cette onde qu'enchaîne
Le souffle glacé des autans.

Mais la jeune et brillante image,
Que le regret vient embellir,
Dans mon sein ne saurait vieillir :
Comme l'âme elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux :
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sûr la terre,
Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie;
Tes yeux, où s'éteignait la vie,
Rayonnent d'immortalité.

Du zéphyr l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,

Comme l'aube qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme,
Avec les jours revient et fuit;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon âme.

C'est toi que j'entends, que je vois :
Dans le désert, dans le nuage,
L'onde réfléchit ton image;
Le zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
Des mots sacrés à mon oreille.

Si j'admire ces feux épars
Qui des nuits parsèment le voile,
Je crois te voir dans chaque étoile
Qui plaît le plus à mes regards.

Et si le souffle du zéphyre
M'enivre du parfum des fleurs,
Dans ses plus suaves odeurs
C'est ton souffle que je respire.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,
Quand je vais, triste et solitaire,
Répandre en secret ma prière
Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre;
Tes ailes reposent sur moi;
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main
De mes jours déliait la trame,
Céleste moitié de mon âme,
J'irais m'éveiller dans ton sein!

Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux âmes ne forment plus
Qu'une âme, et je soupire encore.

DELAVIGNE (JEAN-FRANÇOIS-CASIMIR)

Né en 1793 au Havre, mort en 1843 à Lyon, où il s'était arrêté dans l'impossibilité de continuer son voyage vers l'Italie, dont le séjour lui avait été prescrit par les médecins. On trouve en tête de ses œuvres une excellente notice écrite par son frère, qui contient sur sa vie et sur les poëmes qu'il composa avant et après sa nomination à l'Académie française, des détails très-intéressants que le défaut d'espace ne nous permet pas de rapporter. Nous rappellerons seulement qu'aucun poëte de son époque n'eut autant que lui les sympathies du public, et qu'il ne les mérita pas moins par son talent que par son patriotisme. Il fut en pleine floraison de popularité tant qu'il vécut, malgré les attaques de l'école romantique. L'enthousiasme qu'il excitait s'est un peu refroidi depuis quelques années. Les événements politiques sont venus effacer de sa renommée littéraire ce relief de nationalité que l'opinion y avait attaché. Cependant le bon goût, qui ne change pas de manière de voir au gré des événements, n'a point cessé et ne cessera point de reconnaître dans cette renommée les qualités essentielles qui la constituent: Casimir Delavigne sera

toujours considéré comme un poëte remarquable, et l'on appréciera de plus en plus le naturel, la pureté, l'élégance, le coloris, l'harmonie et la noblesse de son style vraiment classique.

HYMNE A VÉNUS

Vénus, ô volupté des mortels et des dieux !
Ame de tout ce qui respire,
Tu gouvernes la terre, et les mers et les cieux :
Tout l'univers reconnaît ton empire !
Des êtres différents les germes précieux,
Qui dorment dispersés sous la terre et dans l'onde,
Rassemblés à ta voix féconde,
Courent former les corps que tu veux enfanter.
Les mondes lumineux roulent, d'un cours paisible,
L'un vers l'autre attirés, unis sans se heurter,
Par ton influence invisible !

Tu parais, ton aspect embellit l'univers :
Je vois devant toi fuir les vents et les tempêtes;
L'azur éclate sur nos têtes;
Un jour pur et divin se répand dans les airs,

L'onde avec volupté caresse le rivage;
Les oiseaux palpitants sous leur toit de feuillage,
Célèbrent leurs plaisirs par de tendres concerts.
Des gouffres de Thétis tous les monstres informes
Font bouillonner les flots amers
Des élans amoureux de leurs masses énormes.
Les papillons légers se cherchent sur les fleurs,
Et par un doux hymen confondent leurs couleurs.
L'aigle suit dans les cieux sa compagne superbe;
Les serpents en sifflant s'entrelacent sous l'herbe;
Le tigre, dévoré d'une indomptable ardeur,
Terrible, l'œil sanglant et la gueule écumante,

Contemple, en rugissant d'amour et de fureur,
La sauvage beauté de son horrible amante.

Tout ressent de Vénus la puissante chaleur;
Tout produit : les vallons, les fleuves, les montagnes,
La rose se parfume et le chêne verdit;
Au fond de l'océan la perle s'arrondit,
Et les palmiers en fleurs fécondent leurs compagnes.
Cependant les sylvains, brûlés des mêmes feux,
Pressent la nymphe palpitante
Qui tremble dans leurs bras nerveux
Et de désir et d'épouvante !...

La déesse sourit aux mortels enchantés;
Elle entend s'élever du milieu des cités,
De l'épaisseur des bois, du sein des mers profondes,
Un murmure confus de cent bruits amoureux;
Et ce concert voluptueux
Est l'hommage éternel des êtres et des mondes.

LES SERMENTS

Oui, je veux t'obéir; je jure d'enchaîner
Ces transports indiscrets dont l'ardeur t'épouvante;
Je jure, au nom des dieux, de ne plus profaner
Cette aimable pudeur qui m'irrite et m'enchante.

Je le jure par toi, c'est plus que par les dieux,
Ma main n'osera plus presser ta main timide;
Mes regards moins hardis permettront à tes yeux
De cacher tes langueurs sous leur paupière humide.

Je jure plus encor : quand tu viens à pas lents,
Le front penché vers moi, me parler, me sourire,
Tu pourras, résistant à mon bras qui t'attire,
T'échapper sans effort de mes genoux tremblants.

Je jure d'épargner la gaze transparente,
Où je vois ton beau sein, par un doux mouvement,
S'élever, s'abaisser, comme l'onde inconstante
Qu'un souffle du zéphyr balance doucement.

Jamais dans mes fureurs, jamais, je te le jure,
Je n'oserai ravir ces baisers enivrants,
Qui changent par degrés en un tendre murmure
Ton reproche et ta voix sous ma bouche expirants.

Tranquille auprès de toi, maître de ma tendresse,
Je jure, quelque ardeur dont je sois dévoré,
De te voir, t'écouter, t'admirer sans ivresse;
Je jure... On vient : c'est toi! Non, je n'ai rien juré.

L'ATTENTE

L'Aurore a chassé les orages;
D'un voile de pourpre et d'azur
Elle pare un ciel sans nuages;
L'onde roule un cristal plus pur.

Sur un gazon humide encore,
Aux premiers regards du soleil,
La rose, se hâtant d'éclore,
Ouvre un calice plus vermeil;

Un zéphyr plus doux la caresse;
Les oiseaux sont plus amoureux;
La vigne avec plus de tendresse
Embrasse l'ormeau de ses nœuds.

Dans ces retraites solitaires
Tout s'embellit de mon espoir :
Frais gazons, beau ciel, onde claire,
Sauriez-vous qu'elle vient ce soir?

BELMONTET (Louis)

LE BONHEUR D'AIMER

Aussi pur qu'une belle aurore,
Plus doux qu'une eau limpide aux lèvres du faneur,
Dans un cœur tout vivant quand l'amour vient d'éclore,
D'espérance et de feu l'univers se colore,
L'air étincelle de bonheur.

Ainsi, quand le printemps se lève,
Les coteaux sont voilés d'un soleil vaporeux;
Le monde est enchanté comme dans un beau rêve,
Les fleurs ont plus d'éclat, le cœur a plus de sève,
Et l'homme a besoin d'être heureux.

Au bord du nid de sa compagne,
Pourquoi l'oiseau poëte, Anacréon des champs,
Quand le calme des nuits rafraîchit la campagne,
Module-t-il des airs que le cœur accompagne?
C'est que l'amour est dans ses chants.

D'un vol que le zéphyr seconde,
Où vont les fleurs de mai, voyageuses d'un jour?
Elles vont apporter leur poussière féconde
A leurs époux éclos sur l'autre bord de l'onde :
Les fleurs ont aussi leur amour.

De quoi se plaint la tourterelle,
Quand des premiers parfums le bois est embaumé?
Pourquoi, seule, au sommet d'une antique tourelle,
Apprend-elle aux échos à soupirer pour elle?
C'est qu'elle attend son bien-aimé.

Tout aime : en passant sur la terre,
Qui n'a point savouré ce fruit délicieux,
Ce long enivrement d'un amour solitaire,
Qui de l'âme aux humains enseigne le mystère,
Comme s'ils entraient dans les cieux?

Rien ici-bas ne le remplace;
Il console de tout, même des vains honneurs;
Des frivoles plaisirs c'est lui qui nous délasse,
De tout ce qu'on n'a pas lui qui nous tient la place,
Lui qui donne tous les bonheurs.

Aimons! aimer c'est tout connaître;
Aimer pour tous les maux est un baume vainqueur;
Aimer c'est réunir deux âmes dans un être;
C'est vivre à chaque instant, à chaque instant renaître;
Toute l'existence est au cœur.

Aimons! le balancier de l'heure
Nous dit : Aimez, aimez : la mort hâte ses pas,
Son aile tous les jours en passant nous effleure;
Aimons! la tombe est là sous le saule qui pleure;
Ne pas aimer c'est n'être pas.

Le mortel dont l'âme ravie
S'attache aux pas secrets d'un objet adoré,
Qui s'abreuve de joie aux sources de la vie,
Et de tous ces faux biens que le vulgaire envie,
Croit peu le mensonge doré;

Qui sent fleurir son existence
Comme un lis frais et pur que Dieu vient de former,
Qui se fait un bonheur, même de sa constance,
Et connaît ces élans qui n'ont point de distance,
Quand on est deux à s'entr'aimer.

Dans son voluptueux délire,
La vie est un parfum qu'il respire en tout lieu :
Plus fier qu'un jeune roi que son camp vient d'élire,
Marchant d'un pas léger comme au son d'une lyre,
Qui dira s'il est moins qu'un dieu?

Des hauteurs d'où plane sa vue,
Il voit la foule en bas s'agiter dans les fers;
Des misères de l'homme il passe la revue,
Comme un ange frappé d'une horreur imprévue
Qui jette un coup d'œil aux enfers.

Vers la beauté qui le fait vivre,
Où son cœur ranimé retrouve un doux réveil,
Il ramène et retient son regard qui s'enivre,
Semblable aux tendres fleurs qui toujours pour le suivre
Vont se tournant vers le soleil.

Si jamais il s'éloigne d'elle,
Absent, celle qu'il aime est partout à la fois.
Il revient plus heureux puisqu'il revient fidèle;
Avec moins de transport la joyeuse hirondelle
Retrouve son nid d'autrefois.

L'enthousiasme qu'elle inspire
Verse une autre existence en ses sens agités;
Le charme en est si grand que lui-même en soupire,
Et d'extase en extase il semble qu'il expire
Dans toutes ses félicités.

La flamme qu'on ne peut éteindre,
Le ruisseau du vallon qu'on ne voit point tarir,
L'azur brillant des cieux dont l'onde aime à se teindre,
Sont comme ce bonheur que rien ne peut atteindre,
Jusqu'à l'heure où l'on doit mourir.

HUGO (VICTOR-MARIE)

Naquit à Besançon le 26 février 1802, et se rendit célèbre avant sa dix-huitième année par quelques vers lyriques d'un genre nouveau dont les beautés frappèrent Châteaubriand, qui lui donna le baptême poétique en le nommant *enfant sublime*. Ce brillant début eut une suite plus brillante encore. Le génie puissant et novateur de M. V. Hugo s'éleva en peu de temps, malgré les oppositions d'une critique routinière, à l'apogée du succès, par ses poésies, ses drames, ses romans, ses lettres sur le Rhin, etc. Il partage maintenant avec M. de Lamartine la suprématie littéraire. Les partisans exclusifs de l'un ou de l'autre trouveront peut-être que nous avons tort de classer leur renommée respective sur une ligne de parité. Mais qu'ils nous pardonnent d'avoir une égale admiration pour deux poëtes qui ne furent jamais divisés par aucune rivalité, depuis quarante ans qu'ils parurent presque simultanément sur l'horizon, où ils brillent comme les gémeaux, *Lucida Sidera*. Il ne nous appartient pas de mesurer la hauteur des astres, et nous nous contentons d'en admirer les rayons. D'ailleurs nous ne devons considérer ici M. de Lamartine et M. V. Hugo que comme peintres de l'amour, et quoique chacun d'eux ait su donner aux peintures qu'il en a tracées un caractère original qui n'appartient qu'à lui, elles peuvent être confondues sous le rapport du plaisir qu'elles font. Malheureusement nous n'avons à citer que deux pièces très-courtes de M. V. Hugo.

SON NOM

Le parfum d'un lis pur, l'éclat d'une auréole,
La dernière rumeur du jour,
La plainte d'un ami qui s'afflige et console,
L'adieu mystérieux de l'heure qui s'envole,
Le doux bruit d'un baiser d'amour,

L'écharpe aux sept couleurs que l'orage en la nue
Laisse, comme un trophée, au soleil triomphant,
L'accent inespéré d'une voix reconnue,
Le vœu le plus secret d'une vierge ingénue,
Le premier rêve d'un enfant,

Le chant d'un chœur lointain, le soupir qu'à l'aurore
Rendait le fabuleux Memnon,
Le murmure d'un son qui tremble et s'évapore...
Tout ce que la pensée a de plus doux encore,
O lyre, est moins doux que son nom!

Prononce-le tout bas, ainsi qu'une prière;
Mais que dans tous nos chants il résonne à la fois!
Qu'il soit du temple obscur la secrète lumière!
Qu'il soit le mot sacré qu'au fond du sanctuaire
Redit toujours la même voix!

O mes amis! avant qu'en paroles de flamme,
Ma muse, égarant son essor,
Ose aux noms profanés qu'un vain orgueil proclame,
Mêler ce chaste nom, que l'amour dans mon âme
A caché, comme un saint trésor,

Il faudra que le chant de mes hymnes fidèles
Soit comme un de ces chants qu'on écoute à genoux;
Et que l'air soit ému de leurs voix solennelles,
Comme si, secouant ses invisibles ailes,
Un ange passait près de nous!

A UNE FEMME

Enfant! si j'étais roi, je donnerais l'empire,
Et mon char, et mon sceptre, et mon peuple à genoux,
Et ma couronne d'or et mes bains de porphyre,
Et mes flottes, à qui la mer ne peut suffire,
Pour un regard de vous!

Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les ondes,
Les anges, les démons courbés devant ma loi,
Et le profond chaos aux entrailles fécondes,
L'éternité, l'espace et les cieux et les mondes,
Pour un baiser de toi!

MUSSET (LOUIS-CHARLES-ALFRED DE)

Né à Paris en 1810, mort dans la même ville en 1857. Il fit ses études au collége de Henri IV, où il fut condisciple du duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, qui conserva de lui un souvenir affectueux dont il lui donna un témoignage en le faisant nommer, après 1830, bibliothécaire du ministère de l'intérieur, agréable sinécure que la révolution de 1848 lui enleva et que Napoléon III lui rendit en 1852. Cette même année, il obtint le fauteuil académique, auquel ses écrits en vers et en prose lui avaient acquis des droits incontestables. On trouve dans ses poëmes et dans ses poésies diverses des beautés variées, inspirées tour à tour par l'imagination et par le cœur. Ses romans offrent des traits d'observation et des idées fines et piquantes. Ses proverbes dramatiques, dont plusieurs ont paru sur la scène avec le plus grand succès, étincellent de verve et d'esprit. Ils sont d'un genre créé par lui, où la fantaisie domine, où ne se montre plus cette Thalie froide et monotone sur les pas de laquelle la plupart des auteurs contemporains se traînaient, mais une Thalie nouvelle, vive et sémillante, qui est Muse et Grâce à la fois. Alfred de Musset, malgré quelques écarts d'un romantisme outré que la critique peut lui reprocher justement, est un des esprits les plus charmants et les plus originaux de la littérature moderne. Les vers qu'il a consacrés à l'amour respirent quelquefois une passion véritable, quelquefois ils n'expriment qu'une aimable galanterie, mais ils se font toujours lire avec plaisir. On en jugera par la petite pièce suivante, la seule que nous citerons :

A NINON

Si je vous le disais pourtant que je vous aime,
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez !
L'amour, vous le savez, cause une peine extrême;
C'est un mal sans pitié que vous plaignez vous-même;
Peut-être cependant que vous m'en puniriez.

Si je vous le disais, que six mois de silence
Cachent de longs tourments et des vœux insensés,
Ninon, vous êtes fine, et votre insouciance
Se plaît, comme une fée, à deviner d'avance;
Vous me répondriez peut-être : Je le sais.

Si je vous le disais, qu'une douce folie
A fait de moi votre ombre et m'attache à vos pas;
Un petit air de doute et de mélancolie,
Vous le savez, Ninon, vous rend bien plus jolie;
Peut-être diriez-vous que vous n'y croyez pas.

Si je vous le disais, que j'emporte dans l'âme
Jusques aux moindres mots de nos propos du soir,
Un regard offensé, vous le savez, madame,
Change deux yeux d'azur en deux éclairs de flamme;
Vous me défendriez peut-être de vous voir.

Si je vous le disais, que chaque nuit je veille,
Que chaque jour je pleure et je prie à genoux,
Ninon, quand vous riez, vous savez qu'une abeille
Prendrait pour une fleur votre bouche vermeille;
Si je vous le disais, peut-être en ririez-vous.

Mais vous n'en saurez rien; je viens, sans en rien dire,
M'asseoir sous votre lampe et causer avec vous;

Votre voix, je l'entends; votre air, je le respire;
Et vous pouvez douter, deviner et sourire,
Vos yeux ne verront pas de quoi m'être moins doux.

Je récolte en secret des fleurs mystérieuses;
Le soir, derrière vous, j'écoute au piano
Chanter sur le clavier vos mains harmonieuses,
Et, dans les tourbillons de nos valses joyeuses,
Je vous sens dans mes bras plier comme un roseau.

La nuit, quand de si loin le monde nous sépare,
Quand je rentre chez moi pour tirer mes verrous,
De mille souvenirs en jaloux je m'empare,
Et là, seul devant Dieu, plein d'une joie avare,
J'ouvre, comme un trésor, mon cœur tout plein de vous.

J'aime, et je sais répondre avec indifférence;
J'aime, et rien ne le dit; j'aime, et seul je le sais;
Et mon secret m'est cher, et chère est ma souffrance;
Et j'ai fait le serment d'aimer sans espérance,
Mais non pas sans bonheur; — je vous vois, c'est assez.

Non, je n'étais pas né pour ce bonheur suprême,
De mourir dans vos bras et de vivre à vos pieds.
Tout me le prouve, hélas! jusqu'à ma douleur même...
Si je vous le disais pourtant que je vous aime,
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez?

MOREAU (HÉGÉSIPPE)

Naquit à Paris en 1810 et y mourut en 1838, à l'hospice de la Charité. Il était fils naturel d'un homme qui, ayant été nommé professeur au collége de Provins, l'amena, à peine sevré, en cette ville, avec la femme de laquelle il l'avait eu. Mais bientôt cet homme mourut, et sa malheureuse compagne entra en condition chez une dame du pays, qui voulut bien recevoir l'enfant dans sa maison et qui le plaça plus tard au petit séminaire de Meaux, d'où il passa à celui d'Avon. A la fin de ses études, pendant lesquelles il perdit sa mère, Hégésippe Moreau, renonçant à l'état ecclésiastique, fut encore recueilli par cette dame bienfaisante, qui le mit en apprentissage chez un imprimeur de Provins, dont il aima la fille d'un amour pur et chaste qu'il se plaisait à exprimer en la nommant sa sœur. « Il y eut en ces années, dit M. Sainte-Beuve [1], un Hégésippe Moreau primitif, pur, naturel, adolescent, non irrité, point irréligieux, dans toute sa fleur de sensibilité et de bonté, animé de tous les instincts généreux, et non encore atteint des maladies du siècle. » Ces qualités s'altérèrent pendant le séjour qu'il fit à Paris, où il vint en 1829, avec des espérances de fortune et de gloire que devaient remplacer de tristes et amères réalités. Il y travailla d'abord de son métier de typographe dans les ateliers de Firmin Didot, où il ne reparut plus après les journées de juillet, auxquelles il prit part vaillamment. Il se fit alors maître d'études dans une pension, mena une vie peu régulière, tomba malade en 1833, entra pour la première fois à l'hospice de la Charité, et, lorsqu'il fut guéri, se rendit à Provins pour écrire, à l'imitation de la *Némésis* de Barthélemy, un journal en vers intitulé : *Diogène*, qui lui fit beaucoup d'ennemis et cessa bientôt de paraître, faute d'abonnés. Irrité d'un tel résultat, il revint à Paris, et depuis cette époque il traîna une existence misérable, qui se termina sur un grabat de la Charité au moment même où la publication de son *Myosotis* était an-

1. Dans sa notice littéraire sur Hégésippe Moreau.

noncée avec de grands éloges dans les journaux. Quelle fatalité! l'apparition de sa gloire ne pouvait exciter chez lui qu'un amer regret, et sa muse, comme la Didon de Virgile, dut gémir à la vue de cette lumière dont il ne lui était pas permis de jouir. Voici comment son beau talent a été apprécié par M. Sainte-Beuve dans l'excellente notice que nous avons déjà citée : « Moreau est un poëte; il l'est par le cœur, par l'imagination, par le style : mais chez lui rien de tout cela, quand il mourut, n'était achevé et accompli. Ces trois parties essentielles du poëte n'étaient pas arrivées à une pleine et entière fusion. Il allait, selon toute probabilité, s'il avait vécu, devenir un maître, mais il ne l'était pas encore. Trois imitations chez lui sont visibles et se font sentir tour à tour : celle d'André Chénier dans les iambes, celle surtout de Barthélemy dans la satire, et celle de Béranger dans la chanson. Dans ce dernier genre pourtant, quoiqu'il rappelle Béranger, Moreau a un caractère à lui, bien naturel, bien franc et bien poétique; il a du drame, de la gaieté, de l'espièglerie, un peu libertine parfois, mais si vive et si légère qu'on la lui passe. »

L'ISOLEMENT

ÉLÉGIE.

De mon riche avenir vous voilà créancière,
Madame; quand l'oubli me jetait en poussière,
Sur moi, poëte obscur, l'autre jour, en passant,
Vous laissâtes tomber un mot compatissant.
Un mot, voilà tout... Mais, quand vous fûtes passée
Cette parole d'or, oh! je l'ai ramassée;
J'ai caché dans mon sein ma relique, et depuis
Je la porte les jours, je la porte les nuits.
Si ma reconnaissance avec délire éclate,
Si mon baiser brutal mord la main qui me flatte,
Madame, pardonnez, c'est que voilà deux ans
(Et deux ans à porter tout seul sont bien pesants!)
Qu'aux tourments de mon cœur nul cœur ne s'associe,
Et j'avais oublié comment on remercie.

J'ai supporté deux ans le mépris et la faim,
Sans mêler de blasphème à ma plainte sans fin.
Je disais, résigné : Lorsque Dieu fait un homme,
De ses bonheurs futurs il lui compte la somme :
« Prends, lui dit-il, et marche; » et moi, dès le départ,
Prodigue voyageur, j'ai dévoré ma part.

Enfant, j'ai vu passer dans ma vague mémoire
Des prêtres qui chantaient sur une bière noire;
A travers les sanglots, de moment en moment,
Un nom cher m'arrivait... mais ce souvenir ment;
Car de l'école à peine eus-je franchi les grilles
Que je tombai joyeux aux bras de deux familles;
Moi qui, la veille, hélas! rêvant sur un écueil,
Me croyais orphelin sur la foi d'un cercueil.

Mon cœur, ivre à seize ans de volupté céleste,
S'emplit d'un chaste amour dont le parfum lui reste.
J'ai rêvé le bonheur, mais le rêve fut court...
L'ange qui me berçait trouva le fardeau lourd,
Et, pour monter à Dieu dans son vol solitaire,
Me laissa retomber tout meurtri sur la terre
Où depuis mon regard dans l'horizon lointain
Plongeait sans voir venir le bon Samaritain.
Je veux bien acquitter mes dettes amassées,
Et payer en douleurs mes délices passées,
Dieu! mais puisque ta loi défend de murmurer,
Fais-nous donc des tourments que l'on puisse endurer!
La pauvreté n'est pas l'hôte que je redoute;
Je l'aime, c'est ma sœur; la faim, sans qu'il en coûte
Une heure à mon sommeil, un vers à mes chansons,
Entre et s'assied chez moi, car nous nous connaissons.
Je n'ai pas convoité sur mon lit d'agonie
L'or du voisin qui sonne avec tant d'ironie;
Ce qu'il me faut à moi, ce n'est pas seulement
Le vin de la vendange et le pain de froment;

Ma prière avant tout demande à Dieu pour vivre
Le pain qui nourrit l'âme et le vin qui l'enivre :
L'amour !... et je suis seul, déjà seul, quand j'entends
Frémir encor l'airain qui m'a sonné vingt ans !
La fatigue m'endort et le besoin m'éveille
Sans qu'un souhait ami caresse mon oreille.
Quand j'allais au printemps chercher dans vos jardins
Un sentier vierge encor du pied des citadins,
Sur mon cœur solitaire et qu'un vague amour tue,
J'ai pressé bien souvent un socle de statue;
Et, miracle du ciel ! bien souvent j'ai cru voir
La froide Galatée en mes bras s'émouvoir,
Voir des pleurs de pitié pendus à sa paupière,
Voir des souris éclos de ses lèvres de pierre :
Et quand ma plainte au marbre inspirait tant d'émoi,
Les cœurs vivants restaient pétrifiés pour moi !

Oh ! voilà le tourment auquel rien n'habitue,
Qui dévore les nuits et les jours, et qui tue.
Ce supplice inouï, quand je vous le nommais,
Vous ne compreniez pas : ne comprenez jamais,
Madame !... Au grand désert de votre capitale,
L'homme seul, voyez-vous, c'est l'antique Tantale;
C'est le serpent coupé vivace et bondissant
Dont chaque tronçon veuf poursuit son frère absent;
C'est l'homme enseveli tout vivant dans la tombe,
Qui se réveille au bruit de la terre qui tombe,
Et, hurlant des appels que le ver entend seul,
Se débat convulsif dans les plis du linceul.
Mais au bonheur, après cette agonie amère,
Vous m'avez fait renaître, et vous êtes ma mère.
Pour me guérir enfin du coup qui m'étourdit,
Il ne fallait qu'un mot; ce mot, vous l'avez dit.
Et tout à coup, voyez comme le charme opère :
« Courage ! » et je suis fort. « Espérance ! » et j'espère;

Et d'un sommeil fiévreux je me réveille sain,
Honteux de ne pouvoir payer le médecin.
Oh! patience! un jour j'acquitterai ma dette;
J'ignore quel sera mon destin de poëte :
Dois-je, tendant la coupe à l'Amour échanson,
De l'écume qui tombe arroser la chanson;
Phalène qui tournoie à l'éclair d'une épée,
Irai-je dans le sang picorer l'épopée,
Cueillir la blanche idylle en fleur dans le hameau,
Ou du saule pleureur effeuiller un rameau?
Je doute encore; mais cette moisson de gloire
Vous l'aurez fait éclore, et j'ai longue mémoire,
Et, de mon frais butin parfumant vos genoux :
« Prenez, dirai-je alors : tout cela, c'est à vous!... »

LES DEUX AMOURS

Pourquoi donc, jeune Laïs,
Rêveuse au bord de ma couche,
Sur mes amours au pays
M'interroger bouche à bouche?
J'ai pour eux dans nos déserts
Chanté sur toutes les notes...
Mais, à propos de mes vers,
Faites donc vos papillotes.
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite,
Ma petite;
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite et baisez-moi.

Un ange a su me charmer,
Un ange au cœur pur et tendre;
De loin, content de l'aimer,
De la voir et de l'entendre,
Je la suivais sans repos,

Et mes lèvres enfantines
Baisaient sa trace... A propos,
Délacez donc vos bottines.
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite,
Ma petite;
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite et baisez-moi.

De sa bouche quand j'ai su
Obtenir enfin : « Je t'aime! »
Les mains jointes j'ai reçu
Son baiser comme un baptême.
J'ai, le front sur ses genoux,
Prié des heures entières...
A propos, qu'attendez-vous?
Otez donc vos jarretières.
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite,
Ma petite;
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite et baisez-moi.

Oh! si j'avais, par hasard,
Effleuré de mon haleine,
Profané de mon regard
Son sein rond sous sa baleine,
J'aurais dit cent fois : Pardon!
Moi bâtard de Diogène...
A propos, débouclez donc
La ceinture qui vous gêne.
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite,
Ma petite;
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite et baisez-moi.

Ces beaux jours sont envolés;
Que le souvenir en meure!
Lorsque vous m'en consolez,
Peut-être qu'en sa demeure,
Hélas! son oubli m'absout
De mon plaisir infidèle;
Amours purs, croyances, tout
S'éteint... Soufflez la chandelle.
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite,
Ma petite;
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite et baisez-moi.

SI VOUS M'AIMIEZ

Ménestrel qui vais par le monde,
N'ayant rien que mon gai savoir,
Si vous m'aimiez, ô belle blonde,
Je me croirais un riche avoir;
Comme Pétrarque aux pieds de son idole,
A vos genoux courbé bien bas, bien bas,
J'oublirais tout, voire le Capitole,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.

Si vous m'aimiez, ô belle blonde,
De vos baisers seuls j'aurais faim,
Et, sourd à son voisin qui gronde,
Mon cœur s'enivrerait enfin;
Cœur mendiant, il va de femme en femme,
Criant misère; et sans secours, hélas!
Le pauvre meurt; il renaîtrait, madame,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.

Et mes chansons fraîches écloses,
Au vent du matin et du soir,

Iraient à vous comme les roses
Qui pleuvent devant l'ostensoir.
Purifiant l'air de Paris, madame,
Où vous iriez j'irais, et, sur vos pas,
Comme un parfum je brûlerais mon âme,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.

Sur vous, grand'dame que l'on flatte,
Un lorgnon d'or s'est promené,
Et par le nœud d'une cravatte,
Voilà votre cœur enchaîné.
D'un plus heureux que l'hommage vous plaise!
Souriez-lui, marchez fière à son bras;
Son bras! demain je saurais ce qu'il pèse,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.

SOUVENIRS D'ENFANCE

Après dix ans je vous revois,
Vous, que j'aimai toute petite;
Oui, voilà bien les yeux, la voix
Et le bon cœur de Marguerite.
Vous m'avez dit : « Rajeunissons
« Ces souvenirs pleins d'innocence. »
Ah! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Comme ils sont loin ces jours si beaux!
Gais enfants que le jeu rassemble,
En souliers fins, en gros sabots,
Sur l'herbe nous courions ensemble.
Dans la vie où nous avançons
Nous ne marchons plus qu'à distance.
Ah! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Pauvre ignorant, vous m'instruisie
Avec une peine infinie;
Plus d'une fois, lorsqu'à vos pieds
J'épelais *Paul* et *Virginie*,
Je fus distrait à vos leçons
Pour y rester en pénitence;
Ah! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Quoi! je chante et pas un souris,
Pas un regard qui m'applaudisse!
Autrefois, quand je vous appris
L'air dont m'a bercé ma nourrice,
Un baiser fut de mes chansons
Le refrain et la récompense;
Ah! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance

APPENDICE

Nous réunissons sous ce titre divers morceaux appartenant à quelques auteurs qui figurent dans notre recueil ou à quelques autres qui ne s'y trouvent pas. Nous n'avons pas cru devoir consacrer de notice biographique et littéraire à la plupart de ces derniers, dont nous ne citons que de très-courtes pièces.

BUSSY-RABUTIN (LE COMTE DE)

MAXIME D'AMOUR

Vous me dites que votre feu
Est assez grand, belle Climène;
Vous ignorez donc, inhumaine,
Qu'en amour assez est trop peu?
Cependant la chose est certaine.
Ah! si sur ce chapitre on croit les gens sensés,
Quand on n'aime pas trop on n'aime pas assez.

Il est probable que cette maxime était connue de Beaumarchais et qu'elle lui suggéra ce mot charmant de la scène Ire de l'acte IV du *Mariage de Figaro :* « En fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez. » Il n'eut pas un grand effort d'esprit à faire pour passer de l'idée exprimée dans les deux vers écrits en caractères italiques, à celle dont on lui fait honneur.

AUTRE MAXIME

Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystère :
Ce n'est pas l'amour qui nous perd;
C'est la manière de le faire.

EFFETS DE L'ABSENCE SUR L'AMOUR

L'absence est à l'amour ce qu'est au feu le vent :
Il éteint le petit, il allume le grand.

LA FONTAINE

« Le poëme de *la Mort d'Adonis,* dit La Harpe dans son *Cours de littérature,* a des endroits faibles et peu soignés; mais il en a de charmants, surtout dans celui des *Amours de Vénus et d'Adonis.* Le poëte habite avec eux des lieux enchantés, et y transporte le lecteur. C'est là qu'on reconnait l'auteur de la fable de *Tyrcis et Amarante.* Jamais les jardins d'Armide, ce brillant édifice de l'imagination qu'elle a construit pour l'amour, n'ont rien offert de plus séduisant et de plus doux. Vous croyez entendre autour de vous les chants du bonheur et les accents de la tendresse : vous êtes environné des images de la volupté. Tout ce que les cœurs passionnés ont de jouissances intimes, tout ce que les jours qui s'écoulent entre deux amants ont de délices variées et toujours les mêmes, tout ce que deux âmes confondues l'une dans l'autre se communiquent de ravissements et de transports; enfin tout ce qu'on voudrait toujours sentir et qu'on croit ne pouvoir jamais peindre : voilà ce que La Fontaine nous représente sous les pinceaux que l'Amour a mis dans ses mains. » Les vers suivants justifieront cet éloge :

LES AMOURS DE VÉNUS ET D'ADONIS

Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,
Et que, de la contrainte ayant banni les lois,
On se peut assurer du silence des bois,
Jours devenus moments, moments filés de soie,
Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
Vœux, serments et regards, transports, ravissements,
Mélange dont se fait le bonheur des amants,
Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
Tantôt ils choisissaient l'épaisseur d'un ombrage;
Là, sous des chênes vieux, où leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés,
Mollement étendus, ils consumaient les heures,
Sans avoir pour témoins, dans ces sombres demeures,
Que les chantres des bois, pour confidents qu'Amour,
Qui seul guidait leurs pas en cet heureux séjour;
Tantôt sur des tapis d'herbe tendre et sacrée,
Adonis s'endormait auprès de Cythérée,
Dont les yeux, enivrés par des charmes puissants,
Attachaient sur les siens des regards languissants.
Bien souvent ils chantaient les douceurs de leurs chaînes,
Et quelquefois assis sur les bords des fontaines,
Tandis que cent cailloux luttant à chaque bond
Suivaient les longs replis du cristal vagabond,
« Voyez, disait Vénus, ces ruisseaux et leur course:
« Ainsi le temps jamais ne remonte à sa source.
« Vainement pour les dieux il fuit d'un pas léger;
« Mais vous autres mortels le devez ménager,
« Consacrant à l'amour la saison la plus belle. »
Souvent, pour divertir leur ardeur mutuelle,
Ils dansaient aux chansons, de nymphes entourés.
Combien de fois la lune a leurs pas éclairés,

Et, couvrant de ses rais l'émail d'une prairie,
Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie!
Combien de fois le jour a vu les autres dieux
Complices des larcins de ce couple amoureux!
Mais n'entreprenons point d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs amis du silence et de l'ombre.

« Il y a dans cette description, ajoute La Harpe, d'autant plus de mérite que rien n'est plus difficile en poésie que de rendre le bonheur intéressant. »

MOLIÈRE (J. B. POQUELIN DE)

L'OBJET QU'ON AIME EST TOUJOURS BEAU

..... L'on voit les amants vanter toujours leur choix :
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur paraît aimable.
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms :
La pâle est au jasmin en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est dans son port pleine de majesté;
La malpropre, sur soi de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paraît une déesse aux yeux;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne,
La fourbe a de l'esprit, la sotte est toute bonne:

La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
Et la muette garde une honnête pudeur :
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.
(*Le Misanthrope*, acte II, scène v.)

SAINT-AULAIRE (F. J. DE BEAUPOIL, MARQUIS DE)

IMPROMPTU A LA DUCHESSE DU MAINE

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon ne serait point ma muse...
Elle serait Thétis et le jour finirait.

Saint-Aulaire, que cette princesse appelait habituellement son *Apollon*, était âgé de quatre-vingt-dix ans lorsqu'il répondit par ce galant impromptu à la question qu'elle venait de lui adresser, dans un jeu où l'on est obligé de dire son secret à la personne qui vous le demande : la réponse était d'autant plus heureuse que l'idée énoncée dans les trois premiers vers ne laissait pas prévoir celle du dernier, et que le commencement, qui ne semblait pas de nature à plaire, donnait un charme de plus à la fin qui, par une agréable surprise, faisait passer subitement l'esprit d'une vague inquiétude de susceptibilité à une délicieuse jouissance d'amour-propre. Le vieux poëte avait agi à la manière de cet habile prestidigitateur qui menace de jeter un verre d'eau à la figure et y fait pleuvoir des fleurs

---

DUFRESNY (CHARLES-RIVIÈRE)

LES LENDEMAINS

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain nouvelle affaire.
Pour le berger le troc fut bon,
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis, plus tendre,
Tremblant de se voir refuser,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis, peu sage,
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donna pour rien.

ROUSSEAU (JEAN-BAPTISTE)

STANCES

Arrêtez, jeune bergère,
Je suis un amant sincère.
Un amant vous fait-il peur?
Je n'ai qu'un mot à vous dire
Et tout ce que je désire,
C'est de vous tirer d'erreur.

Le Temps vous poursuit sans cesse :
L'éclat de votre jeunesse
Sera bientôt effacé.
Le Temps détruit toutes choses,
Et l'on ne voit plus de roses
Quand le printemps est passé.

Un peu de tendre folie
Fait d'une fille jolie
Le plaisir et le bonheur:
Et dans le déclin de l'âge
Un dehors fier et sauvage
Lui rend la gloire et l'honneur.

Par cette leçon fidèle,
Tircis pressait une belle
D'avoir pitié de son mal.
Son discours la rendit sage;
Mais elle n'en fit usage
Qu'au profit de son rival.

PIRON (ALEXIS)

ÉPITRE A MADEMOISELLE CHÉRÉ

SAINT-OUEN, 1723.

O bel objet, désiré
Du plus amoureux des hommes!
O mon aimable CHÉRÉ!
Que n'êtes-vous où nous sommes!
Jamais plus juste désir
N'anima mon cœur sincère.
Les belles faites pour plaire
Sont faites pour le plaisir.
C'est ici le pur asile
De ces plaisirs tant aimés;
La paix les a renfermés
Dans ce prieuré tranquille.
Hier il en était plein;
J'en vois naître aujourd'hui mille;
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressens qu'un chagrin;
C'est que le temps soit mobile,
Et que son sable inhumain
Marque déjà le chemin
Qui nous rappelle à la ville.
Décrirai-je ces plaisirs
Que ramène chaque aurore,
Plus riants que les zéphyrs
Quand ils vont caresser Flore?
Mais pourquoi les peindre? Hélas!

Un seul mot les rend croyables
Et vante assez leurs appas.
Ils m'ont rendu supportables
Des lieux où vous n'étiez pas.

Je veux toutefois les peindre
Pour occuper mon loisir :
Y puissé-je réussir
De manière à vous contraindre
A venir vous éclaircir
Par le propre témoignage
Des yeux qu'on y désira!
Des plaisirs, en ce cas-là,
Parfait serait l'assemblage :
Les peigne alors qui pourra!

Nous supprimons de cette charmante épître les détails qui n'ont icun rapport avec l'esprit de notre recueil pour ne conserver que ux qui rentrent dans cet esprit : tels sont les suivants, par lesquels le se termine. Ils offrent la description d'un bois favorable aux tenres mystères.

Bois où l'Amour a des armes,
A qui l'austère pudeur
Se soumettrait sans alarmes;
Bois, où même avec douceur,
Dans les plus cruels malheurs,
L'amant verserait des larmes;
Bois où tout, jusqu'à l'horreur,
Pour un cœur tendre a des charmes.
Là, dans le sein du repos,
L'âme s'égare et s'oublie;
Sa douce mélancolie
Transforme des lieux si beaux,
Et n'en fait qu'un seul enclos
D'Amathonte et de Paphos,
De Cythère et d'Idalie.

Jamais en effet l'Amour
Ne trouverait un séjour
Plus propre à son badinage :
Qu'il y serait amusé !
Car, je le sais par usage,
C'est un enfant avisé ;
Dans un quinconce il est sage ;
Mais plus l'endroit est sauvage
Plus il est apprivoisé.

. . . .

Sous l'épais et haut feuillage
De ce bois qu'ont révéré
Le temps, la hache et l'orage,
De l'engageante Chéré
Je me retrace l'image.
Ah ! qu'au fond de ce bocage
Son aspect serait charmant !
Le beau lieu ! l'heureux moment !
Que de fleurs sur son passage !
Que de soupirs éloquents !
Que les gages de ma flamme
Seraient tendres et fréquents !
Mais où s'égare mon âme ?
O bel objet, désiré
Du plus amoureux des hommes !
O mon aimable Chéré !
Que n'êtes-vous où nous sommes !

PANARD (CHARLES-FRANÇOIS)

L'AMOUR ET LE PLAISIR

Quand un amant est sûr que ses soins ont su plaire,
Son fortuné destin le rend de jour en jour
Moins empressé pour sa bergère :
Le Plaisir est fils de l'Amour,
Mais c'est un fils ingrat qui fait mourir son père.

LATTAIGNANT (L'ABBÉ DE)

A MADAME ROSSIGNOL

Le nom de Rossignol vous convient à merveille,
Jeune objet qui charmez mes yeux et mon oreille.
Vous avez le gosier qu'il possède aujourd'hui
Et les charmes qu'avait autrefois Philomèle.
Qui vous entend croit que c'est lui,
Et qui vous voit croit que c'est elle.

A LA MÊME

EN LA REVOYANT APRÈS PLUSIEURS ANNÉES.

Je vous comparais autrefois
Au rossignol, à Philomèle :
Je vous entends, je vous revois;
C'est encor lui, c'est encor elle.

NIVERNAIS (LE DUC DE)

MES SOUHAITS

D'aimer jamais si je fais la folie,
Et que je sois le maître de mon choix,
Connais, Amour, celle qui sous ses lois
Pourra fixer le destin de ma vie.

Je la voudrais moins belle que gentille,
Trop de fadeur suit de près la beauté;
Simples attraits piquent la volupté :
Du feu d'amour joli minois petille.

Je la voudrais moins coquette que tendre;
Sans être Agnès, ayant peu de désir;
Sans le chercher se livrant au plaisir,
Et l'augmentant en voulant se défendre.

Je la voudrais simple dans sa parure,
Sans négliger le soin de ses appas;
Car un peu d'art qui ne s'aperçoit pas
Ajoute encor du prix à la nature.

Je la voudrais n'ayant pas d'autre envie,
D'autre bonheur que celui de m'aimer :
Si cet objet, Amour, peut se trouver,
De te servir je ferai la folie.

LEMIERRE (ANTOINE-MARIN)

A UNE DAME EN LUI ENVOYANT UN ÉVENTAIL

(*L'éventail est supposé avoir la parole.*)

Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous amener les zéphyrs :
Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

Le comte de Provence, depuis Louis XVIII, attacha à un éventail dont il fit cadeau à la reine Marie-Antoinette ce joli quatrain, qu'il se laissa attribuer volontiers.

LA FARGUE (ÉTIENNE DE)

MADRIGAL A DEUX SŒURS

Vous avez tout l'éclat de la mère du jour :
Le myrte fleurit sur vos traces;
Une de plus, vous seriez les trois Grâces;
Une de moins, et vous seriez l'Amour.

HOUDETOT (MADAME D')

Jeune, j'aimai; le temps de mon bel âge,
Ce temps si court, l'amour seul le remplit.
Quand j'atteignis la saison d'être sage,
Encor j'aimai; la raison me le dit :
Me voici vieille, et le plaisir s'envole :
Mais le bonheur ne me quitte aujourd'hui,
Car j'aime encor, et l'amour me console.
Rien n'aurait pu me consoler de lui.

ANONYME

QUATRAIN A DEUX SŒURS

DONT L'UNE ÉTAIT BLONDE ET L'AUTRE BRUNE.

Vous êtes belle et votre sœur est belle;
Entre vous deux tout choix serait bien doux •
On dit qu'Amour était blond comme vous,
Et qu'il aimait une brune comme elle.

SUR UN BAISER ENVOYÉ PAR GESTE

Un tel baiser est sans douceur,
Et me laisse froid comme un marbre.
Le baiser est un fruit qui n'a point de saveur
Si l'on ne le cueille sur l'arbre.

DELILLE (JACQUES)

RÉPONSE IMPROMPTU

A CETTE QUESTION : *Que faut-il pour être heureux?*

Pour être heureux, que faut-il? — De la vie
Faire deux parts : une moitié
Est pour l'amour, l'autre pour l'amitié;
Et toutes deux, je les donne à Sylvie.

QUATRAIN

POUR DEUX JEUNES PERSONNES D'AMIENS.

Si Chloris est charmante, Iris n'est pas moins belle :
Entre ces deux objets mon cœur reste flottant.
Ne m'en offrez qu'un seul, je vais être fidèle :
Offrez-les-moi tous deux, je vais être inconstant.

BONNARD (LE CHEVALIER BERNARD DE).

Naquit en 1744 de parents nobles sans fortune, à Semur en Auxois, et y mourut en 1784. Après avoir fait d'excellentes études au collége de sa ville natale, il se destina au barreau, pour lequel il ne se sentait pas de goût, afin de se conformer au désir de sa mère, qu'il chérissait tendrement. Aussi lorsqu'elle eut cessé de vivre il entra au service dans l'arme de l'artillerie, d'où il passa dans un régiment de dragons dont il devint colonel. Il fut nommé, en 1779, sous-gouverneur des enfants du duc d'Orléans, sur la recommandation du maréchal de Maillebois et de Buffon, qui l'honoraient de leur estime et de leur affection. Mais au bout de trois ans, les intrigues de madame de Genlis le forcèrent de renoncer à cette place, où elle ne voulait d'autre direction que la sienne propre. En 1784 il fit inoculer la petite vérole à son fils qu'il soigna lui-même, et il prit cette maladie qui l'enleva en peu de jours, à l'âge de quarante ans. Quelques poésies de sa composition qui avaient été insérées de son vivant dans *l'Almanach des Muses* et quelques autres qui étaient restées inédites furent publiées en 1791 par sa famille, en un petit volume, dont les préoccupations sérieuses du temps ne purent détourner l'attention publique. Elles eurent un grand succès auprès des amateurs des bons vers, à cause des pensées justes, fines et charmantes qu'ils y trouvaient exprimées d'une manière pleine de naturel, de pureté et d'élégance. Ils y distinguèrent *l'Épître à Zéphirine*, que nous citerons. La Harpe, qui mettait Bonnard bien au-dessus des Dorat, des Pezay et de tous les versificateurs à la mode, disait de cette pièce : « C'est à peu près le même fonds d'idées dont Chaulieu a donné le premier modèle. C'est la légèreté et l'inconstance réduites en principes, mais avec une mesure juste et des nuances délicates et gracieuses. » Il ajoutait : « C'est ainsi que la poésie peut jouer avec l'amour, qui n'est que la galanterie ; ce qui est encore un talent, quoique fort au-dessous de celui de traiter l'amour comme passion ; tous les genres bien maniés ont leur mérite. Vous ne voyez rien ici de cette impertinence que des sots prenaient pour le *bon ton*, ni de cette grossièreté qu'ils appelaient gaieté. »

ÉPITRE A ZÉPHIRINE

Oui, mon départ est arrêté;
Je vais vivre loin de tes charmes,
Et n'en suis pas plus attristé :
Je crois bien que, de ton côté,
Tu n'en verseras point de larmes
Moi, j'ai mesuré ma douleur
Sur celle de ma Zéphirine :
Hélas! en ce commun malheur,
Nous choisirons, je le devine,
Le plaisir pour consolateur.

Au vrai, que deviendraient les belles,
Si, pour un rien broyant du noir,
Chaque amant qui prend congé d'elles
Les réduisait au désespoir?
Il en fut des douleurs mortelles,
Mais autrefois : dans le vieux temps,
Les princesses étaient fidèles,
Et les siéges duraient dix ans :
Les femmes, en ce siècle sage,
Maîtrisant les événements,
Et mieux instruites par l'usage,
Perdront, s'il le faut, vingt amants,
Mais ne perdront jamais courage.

D'après leurs sublimes leçons,
Qu'elles nous ont appris à suivre,
S'est formé l'art du savoir-vivre
Dans le beau siècle où nous vivons.
Cet art profond et nécessaire,
O Zéphirine, c'est à toi,
Aux jolis tours que tu sais faire,

A tes leçons que je le doi :
Tes maximes ont su me plaire,
Et ta conduite a fait ma loi.
L'exemple est si puissant sur moi !
J'étais... (j'en rougis quand j'y pense)
J'étais un berger du Lignon,
Aimant jusqu'à l'extravagance,
Traitant la moindre liaison
Comme une affaire d'importance,
Enfin, ce qu'on appelle en France
Un homme à grande passion.
Sur mon compte apprêtant à rire,
Bien ridicule et bien dupé,
Souffrant chaque jour le martyre,
Et n'étant jamais détrompé.
Je te vis; tu venais d'éclore
Pour le monde et pour les amours;
Plus fraîche qu'on ne peint l'Aurore,
Belle et brillante sans atours,
Tu me parus novice encore,
Ne voulant pas l'être toujours.
Soudain je désire et j'adore.
Taille de nymphe, dix-sept ans,
Grands yeux bien noirs, un air de fête,
Propos sans suite mais charmants,
Tout cela me tourne la tête
Et porte le feu dans mes sens.
Tu distingues mon tendre hommage :
Mes désirs, mes transports brûlants
Passent dans ton sein : tu te rends;
L'amour achève son ouvrage.
Ah ! Zéphirine, quels moments !
Quels effets sur moi devaient faire
Ta piquante ingénuité,
Cet abandon de volupté,

Qui me semblait involontaire,
Et ta jeunesse et ta beauté,
Des caresses toujours actives,
Ces soupirs de feu, ces élans,
Et ces sensations si vives
Que je croyais des sentiments!
J'étais enivré de ma flamme :
Tu m'en pénétrais à loisir;
Et la vanité dans mon âme
Se glissait avec le plaisir.
Mais l'ivresse ne dura guère :
Quand je croyais mieux te tenir,
Tu m'échappas : je vis finir
Mon beau triomphe imaginaire.

Chaque jour des amants nouveaux
Te trouvaient charmante et crédule.
Hélas! tu n'eus point de scrupule
De les rendre tous mes égaux;
Et j'eus, comme autrefois Hercule,
Des compagnons de mes travaux.
D'abord, en mon humeur altière,
Indigné de voir mes rivaux
Entrer ainsi dans la carrière,
Sentant mes forces et mes droits,
J'allais, sur ton humeur volage,
Crier, menacer, faire rage;
Mais je raisonnai cette fois :
Raisonner, c'est presque être sage.

« Modérons les transports fougueux
« Que mon cœur jaloux fait paraître,
« Me dis-je, et, si je fus heureux,
« N'empêchons personne de l'être.
« Ah! n'enchaînons point la beauté;
« Aimons et jouissons par elle,

« Mais respectons sa liberté :
« Il faut qu'elle soit infidèle
« Pour répandre la volupté.
« Satisfaits de ce qu'elle donne,
« Recevons ses bienfaits si doux,
« Comme le jour qui luit pour tous,
« Sans appartenir à personne. »

Depuis l'instant qui m'a changé,
De ma gothique frénésie,
Grâce à tes soins, bien corrigé,
Sans humeur et sans jalousie,
Jugeant de tout d'après tes lois,
Je n'ai vu dans tes goûts rapides,
Dans le caprice de tes choix
Que l'amour des plaisirs solides.
J'ai dit : « Cette femme ira loin
« Quelque jour en philosophie,
« Puisque, sans avoir eu besoin
« D'aucune étude réfléchie,
« Sentant les erreurs de Platon,
« Et voyant l'amour comme un sage,
« Par un pur instinct de raison,
« Elle est de l'avis, à son âge,
« De Lucrèce et du grand Buffon. »
Ah ! que Paris soit ton théâtre !
Là, ton sexe, aimable, enchanteur,
Trompé tour à tour et trompeur,
Donnant des lois qu'on idolâtre,
Charme l'esprit plus que le cœur.
Là, plus d'une belle volage
En sait peut-être autant que toi
Sur l'amour et sur son usage ;
Mais je jurerais bien, ma foi,
Que nulle n'en sait davantage.

Adieu donc, puisqu'il faut partir;
Je cours en toute diligence,
Dans la capitale de France,
Achever de me convertir.
Toi, pendant ce temps, sacrifie
Plus d'une hécatombe à l'Amour :
Que sur ta douce fantaisie
Chacun ait des droits à son tour;
Après cinq ou six mois d'absence,
Je puis sans doute me flatter
Que tu voudras bien me traiter
Comme nouvelle connaissance.

LA FÉRANDIÈRE (MADAME DE)

L'AMOUR APRÈS LE MARIAGE

CHANSON.

Un amant léger, frivole,
D'une jeune enfant raffole.
Doux regard, belle parole,
Le font choisir pour époux.
Soumis quand l'hymen s'apprête,
Tendre le jour de la fête,
Le lendemain il tient tête...
Il faut déjà filer doux.

Sitôt que du mariage
Le lien sacré l'engage,

Plus de vœux, pas un hommage;
Plaisirs, talents, tout s'enfuit.
En vertu de l'hyménée
Il vous gronde à la journée,
Bâille toute la soirée,
Et Dieu sait s'il dort la nuit!

Sa contenance engourdie,
Quelque grave fantaisie,
Son humeur, sa jalousie,
Oui, c'est là tout votre bien.
Et pour avoir l'avantage
De rester dans l'esclavage,
Il faut garder au volage
Un cœur dont il ne fait rien.

ANTREMONT (LA MARQUISE D')[1]

LA FAUVETTE

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles :
Est-ce un crime de changer?
Si l'Amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger?

1. La même que madame de Bourdic et madame Viot, ou Bourdic-Viot; trois noms qu'elle dut successivement à ses trois maris.

Le papillon de la rose
Reçoit le premier soupir :
Le soir, un peu plus éclose,
Elle écoute le zéphyr :
Jouir de la même chose
C'est enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma fauvette
Qu'on se doit au changement :
Par ennui d'être seulette,
Elle eut Moineau pour amant :
C'est sûrement être adroite [1],
Et se pourvoir joliment.

Mais Moineau sera-t-il sage?
Voilà Fauvette en souci;
S'il changeait, dieux! quel dommage!
Mais Moineaux aiment ainsi;
Puisqu'Hercule fut volage,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croiriez que la pauvrette,
En regrets se consuma :
Au village, une fillette
Aurait ces fadaises-là;
Mais, le jour même, Fauvette
Avec Pinson s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit :
Un jaseur, un petit-maître!...
C'est pour cela qu'on le prit.
Quand on se venge d'un traître,
Peut-on faire trop de bruit?

1. Lorsque ces vers furent faits on donnait à la syllabe *oi* le son de *ai* dans quelques mots. *Adroite* se prononçait *adraite, adrète.*

Le moineau, dit-on, fit rage;
C'est là le train d'un amant :
Aimez bien, il se dégage;
N'aimez pas, il est constant...
L'imiter, c'est être sage :
Aimons et changeons souvent.

ANONYME

LA NATURE EN CONTRADICTION AVEC LA LOI

COUPLET IMITÉ DU *Pastor fido.*

De la nature un doux penchant
Nous porte à la tendresse,
Et l'on dit que la loi défend
D'avoir une maîtresse;
Mais la nature est faible en soi,
Ou bien la loi trop dure.
Grands dieux! réformez votre loi
Ou changez la nature [1].

1. L'abbé Pellegrin avait resserré cette idée en un seul vers dont le mouvement est très-beau :

Dieux! changez la nature ou révoquez la loi.

ANDRIEUX (FRANÇOIS-GUILLAUME-JEAN-STANISLAS)

STANCES

Songes riants de la jeunesse,
Que vous nous quittez promptement!
Faut-il qu'une si douce ivresse
Ne dure pas plus d'un moment?

Age heureux où tout semble aimable,
Où chaque objet offre un plaisir!
Vif attrait, charme inexprimable,
Le cœur s'épuise à te sentir.

Pourrait-il d'un feu qui dévore
Éprouver deux fois les effets?
Des cendres s'échauffent encore,
Mais ne se rallument jamais.

Il n'est plus rien, rien qui m'enflamme
Je languis triste et sans désirs;
Mais il reste au fond de mon âme
Une image et des souvenirs.

FIN

ERRATA

Pages.	Lignes.	Au lieu de :	Lisez :
174,	27,	*la haine,*	*ta haine.*
202,	34,	*Naxo,*	*Naxe.*
216,	11,	*plaignant,*	*plaignait.*
217,	29,	*souper,*	*soupé.*
223,	19,	*précédés,*	*précédé.*
316,	7,	*la nuit,*	*et la nuit.*
339,	19,	*nos campagnes,*	*mes compagnes.*
358,	28,	*te saisir,*	*le saisir.*
409,	6,	*médisants,*	*médisantes.*
415,	24,	*l'amour de nos cœurs,*	*l'amour, de nos cœurs.*

TABLE

DES AUTEURS CITÉS ET DES CITATIONS

29.

COTIN.

COUPPEL.

CREUZÉ DE LESSER.

DEGUERLE.

DELAVIGNE (CASIMIR).

DELILLE.

DESHOULIÈRES (MADAME).

DESMAHIS.

DESPORTES.

FRANÇOIS Ier.

GILBERT.

GINGUENÉ.

GROUVELLE.

HOFFMAN.

HUGO (VICTOR-MARIE).

JAMYN (AMADIS).

LABÉ (LOUISE).

LA FARE.

LAFARGUE (ÉTIENNE DE).

1. Cette chanson a été mise par mégarde parmi les citations de Chaulieu.

LEGOUVÉ.

LEMIERRE.

LÉONARD.

MAGNY (OLIVIER DE).

MALHERBE.

MANGENOT (L'ABBÉ).

MARMONTEL.

MAROT (CLÉMENT).

PANARD.

PARNY.

PASSERAT.

PIRON.

PLÉLO (LE COMTE DE).

PRADON (NICOLAS).

QUINAULT.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typ. Pillet et Dumoulin, 5, rue des Grands-Augustins.

